This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

Vet. Ger. II. B. 174

OEUVRES
COMPLETTES
DE
FRÉDÉRIC II,
ROI DE PRUSSE.

TOME TREIZIEME.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 APR 1963
OF OXFORD
LIBRARY

CORRESPONDANCE

DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME QUATRIEME.

1790.

LETTRES

DU

ROI DE PRUSSE

ET

DE M. D'ALEMBERT,

1760—1774.

LETTRES
DU
ROI DE PRUSSE
ET
DE M. D'ALEMBERT.

EPITRE I.

A D'ALEMBERT,

Sur ce qu'on avait défendu l'Encyclopédie et brûlé ses ouvrages en France.

Un sénat de Midas, en étole, en soutane,
A proscrit, nous dit-on, vos immortels écrits!
Son imbécillité condamne
Les sages et les beaux esprits.
La superstition, l'erreur et l'ignorance,
Les juges du bon sens feraient-ils à Paris?

Nota. On n'a pu retrouver encore le commencement de cette Correspondance, ni les premières réponses du Roi. Les deux Epîtres que nous plaçons ici, ont précédé les Lettres que nous avons.

Avec quelle fureur, avec quelle impudence,
Ces prêtres de Baal que l'enfer à vomis,
Ont exercé leur violence
Sur l'art de raiſonner à leurs arrêts ſoumis.
Telle parut jadis dans ce jour de ravage
De leurs cruels aïeux la ſanguinaire rage,
Quand Paris s'égorgeait, la Saint Barthélemi.
Barbares Viſigoths, qu'oſez-vous entreprendre?
Opprobre de nos jours, votre férocité
Vous empêche donc de comprendre,
Que malgré les complots de votre iniquité,
La raiſon et la vérité
Sont comme le phénix qui renaît de ſa cendre?
Nonobſtant les brouillards qu'exhalaient les erreurs
De vos conciles et ſynodes,
Galilée eut raiſon; et vos inquiſiteurs
N'ont pu par les bûchers, ni les cris des docteurs,
Anéantir les antipodes.
Mais qui vous rend perſécuteurs?
Pourquoi votre rage inſenſée,
Par les convulſions de ſa fureur preſſée,
S'offenſe-t-elle enfin que de ſavans auteurs,
Organes du bon ſens, nous peignent leur penſée?
O comble de forfaits! ô ſiècle! ô temps! ô mœurs!
Je laiſſe en paix l'amas de vos ſonges trompeurs,
De votre ſyſtême apocryphe:
Le crime vous décèle, indignes impoſteurs;
Le vicaire de Dieu, votre premier pontife,
Protége des conſpirateurs,
Des monſtres Portugais dont les complots perfides
Armaient contre leur Roi des ſujets parricides;
L'événement l'atteſte, et l'Europe en frémit,

Le ſage qui l'apprend, en ſilence gémit.
Quoi! Rome en ce ſiècle ſervile
Devient le refuge et l'aſile
Du crime qui s'y raffermit!
Un ordre qui d'Ignace a reçu ſa doctrine,
Complote dans ſon ſein le meurtre et la ruine
Des Etats et des citoyens.
Oſez-vous, féroces Chrétiens,
Qui juſqu'au ſanctuaire, au milieu de vos temples, (*)
D'attentats inhumains fourniſſez des exemples,
Calomnier encor la vertu des Païens?
Si vous les accuſez de crimes,
Furent-ils comme vous barbares et cruels?
Songez au nombre de victimes
Dont l'inquiſition a rougi les autels.
Votre Dieu, des ames ſublimes
Exige des vertus, non le ſang des mortels.
Platon dirait voyant vos fêtes triomphales,
Ces innocens menés aux bûchers ſolennels,
Que vous ſacrifiez ces victimes fatales,
A des Déités infernales.
Ah! juſqu'à quand les nations
Souffriront-elles ces ſcandales
Et l'abus des religions?
Voilà, voilà pourquoi ces monſtres à tonſure,
Ces charlatans de l'impoſture,
Défenſeurs criminels des intérêts du ciel,
Sont pleins d'acharnement, de fureur et d'envie
Et contre la raiſon et la philoſophie.
Voilà pourquoi des flots d'amertume et de fiel
Sont répandus ſur votre vie.

(*) L'hoſtie empoiſonnée qu'ils donnèrent à un Empereur: je crois Henri VII.

Ces fourbes, en tremblant dans leur obſcurité,
Craignaient que la raiſon d'une vive lumière,
N'éclairant de trop près leur coupable carrière,
Nous décelât la vérité.
Laiſſez ramper dans la pouſſière
Ces fléaux de l'humanité.
Qu'ils inſultent le ſage en diſant le bréviaire,
Qu'ils confondent l'orgueil avec l'humilité;
De leur croaſſement la clameur paſſagère,
O ſage d'Alembert! pour votre eſprit auſtère,
N'eſt qu'un ſon frivole, un vain bruit,
Qui ſur l'aile des vents ſe diſſipe et s'enfuit.
Amant de vérités ſolides, éternelles,
Sans vous embarraſſer en d'abſurdes querelles,
Du haut du firmament à vos calculs ſoumis
Mépriſez tous vos ennemis.
Continuez en paix, loin de leurs cris rebelles,
Vos découvertes immortelles,
Tandis que leur audace ameute des pervers,
Et qu'à ſon tribunal l'idiot vous aſſigne,
Par un ſort plus noble et plus digne
Vous éclairerez l'univers.

EPITRE II.

A D'ALEMBERT.

Vous ne le croirez pas, ſage Anaxagoras,
Qu'au ſiècle où nous vivons, il ſoit en ces Etats,
Même au ſein révéré de notre Académie,
Un ennemi ſecret de la Philoſophie,
Qui jadis reconnu pour très-mince Aumônier,
Fait métier maintenant de nous calomnier.
Cependant il s'érige en écrivain habile.
Ce bel-eſprit peſant, nourri ****,
Soutient que tout penſeur qui regimbe à ſon frein,
Que tout bon raiſonneur n'eſt qu'un franc libertin,
Aux plaiſirs adonné, ſéduit par Épicure,
Qui ſuit brutalement l'inſtinct de la nature;
Mais qu'il attend le jour de deuil, d'adverſité,
Où ce penſeur hardi triſtement alité
Verra de près la mort, qui de ſa faux tranchante
Dans ſes ſens affaiblis portera l'épouvante;
Qu'alors ſes goûts charnels ſe réduiſant à rien,
La peur du vieux Satan le rendra bon chrétien.
Paſſe qu'en un ſermon un ſot ainſi s'exprime,
Mais mon docteur écrit, ce vil fatras s'imprime,
On le lit en bâillant à l'honneur du Midas.
Faut-il donc me guetter au moment du trépas,
Pour me perſuader que deux fois deux font quatre?
Je le crois en ſanté, ſans même en rien rabattre;
Mais quand un imbécille, un bavard importun
Soutient effrontément que trois ne valent qu'un,
Je renvoye auſſitôt ce zélé fanatique

Aux premiers élémens de ſon arithmétique ;
Ou je lui dis : Monſieur, quelle eſt la penſion
Que le ſynode attache à votre fonction ? . . .
Mille écus . . . Mais, Monſieur, ſi contre votre attente
On vous dit, les voilà ; vous comptez trois cent trente ;
Les yeux tout enflammés, frémiſſant de fureur,
Vous vous rùrez d'abord ſur ce mauvais payeur. . .
Diſtinguo, me dit-il, c'eſt un fait ordinaire,
L'autre eſt de notre foi l'ineffable myſtère. . . .
Et garde donc pour toi ton merveilleux ſecret.
Pourquoi le divulguer ? tu n'es qu'un indiſcret,
Qui, l'eſprit tout farci de contes incroyables,
Viens pour des vérités nous débiter des fables.
Crois-tu donc, ſi j'étais malade agoniſant,
Obſédé par malheur d'un cafard inſolent,
Qui me dit qu'en ce jour Jupiter par la tête
Accoucha de Minerve, et qu'en chômant ſa fête,
Je pourrais à l'inſtant recouvrer ma vigueur,
Crois-tu que ce propos m'induirait en erreur ?
Non, ce fourbe y perdrait toute ſon induſtrie.
Le cigne de Léda, ****
Jadis ont fait fortune auprès des potentats,
Lorſqu'on était crédule et qu'on ne penſait pas.
Le monde était tombé dans ces temps en ſyncope ;
Maintenant la raiſon, l'eſprit ſe développe ;
Rien n'eſt cru s'il n'eſt pas clairement démontré,
On rejette un verbiage obſcur, mais conſacré,
Aux mots vides de ſens ont ſuccédé des choſes,
Par des effets certains nous remontons aux cauſes,
La nature muette apprit à s'exprimer,
On ſut l'interroger, et même l'animer.
Les miracles dès-lors à nos yeux diſparurent,

La vérité régna, les charlatans ſe tûrent,
La critique éclairée étourdit les docteurs,
Et partout la raiſon pourſuivit les erreurs.
Non, non, dit mon cafard, c'eſt par libertinage
Que l'incrédulité prévalut en cet âge....
Eh! quoi donc! grand docteur, connais-tu Spinoſa?
Qui jamais de débauche en ſon temps l'accuſa?
Et Bayle, plus profond, qu'un faquin mépriſable
Perſécuta long-temps d'un zèle charitable,
Nul penchant ſenſuel ne put le détourner
Du plaiſir de penſer et de bien raiſonner.
Et ce bon empereur, de tous rois le modèle,
Cet homme en tout parfait, le divin Marc-Aurèle,
Penſes-tu que ce fût un gros voluptueux,
Un pourceau d'Epicure, un prince crapuleux?
Peux-tu d'un Antonin faire un Sardanapale?
O fureur de parti! rage théologale!
C'eſt toi qui corrompis la probité, les mœurs
De ces fourbes tondus et de leurs ſectateurs.
Pour maintenir la foi chancelante et douteuſe,
Tout cagot ſans rougir aima fraude pieuſe;
L'audace oſa forger les livres Sibyllins,
La légende s'enfla de faux martyrs chrétiens,
On ſuppoſa depuis de fauſſes décrétales,
Et la religion n'offrit que des ſcandales.
Faut-il pour appuyer la ſimple vérité
Qu'un menſonge odieux ſouille ſa pureté?
Jamais Newton, ni Locke en leur philoſophie
N'ont mêlé des poiſons aux ſucs de l'ambroiſie;
L'expérience en main ils ſurent ſe guider.
Ils prouvent; c'eſt ainſi qu'il faut perſuader.
Mais ſi l'on en croyait la troupe conſacrée,

En ſoutane, en rabat, à tête tonſurée,
Dieu, qu'ils nous ont dépeint tout auſſi méchant qu'eux,
Deviendrait un objet indigne de nos vœux,
Ils l'ont fait le tyran le plus inexorable;
Pour aſſouvir ſa rage, il rend l'homme coupable;
Non-content d'exercer ſur lui ſa cruauté,
Il prétend le punir durant l'éternité;
Si Lucifer ſur nous eût uſurpé l'empire,
Notre condition ne pourrait être pire.
Ce n'eſt point là le Dieu dans mon cœur adoré;
Le mien doit mériter un hommage éclairé.
La terre me l'indique et le ciel me l'annonce;
Un but marqué dans tout, en ſa faveur prononce:
Mon eſtomac digère, et des ſucs nourriſſans
Vont réparer mon être et prolonger mes ans;
Mon œil eſt fait pour voir, l'oreille pour entendre,
Le pied pour me porter, le bras pour me défendre,
Et ſi j'ai de l'eſprit, celui dont je le tiens,
En doit poſſéder plus que n'en ont les humains.
Qui pourrait me donner ce qu'il n'a pas lui-même?
Voilà pourquoi j'admets ce mobile ſuprême.
Le fameux Copernic, vos Newtons, vos experts
Ont deviné les lois qui meuvent l'univers;
Les aſtres dans leur cours ont une allure ſtable;
Comment un pur haſard, inconſtant, variable,
Pourrait-il maintenir ces éternelles lois,
Dont l'art pouſſe et ſuſpend tant de corps à la fois?
Convenons donc qu'un être intelligent préſide
Au reſſort qui produit ce ſpectacle ſplendide;
Mais ſans le définir mon cœur doit l'adorer.
Sans lui je ne pourrais vivre ni reſpirer:
Donc ce divin moteur eſt bon par excellence;

Au deſſus des mortels, à l'abri de l'offenſe,
Rien ne peut l'exciter à la méchanceté.
Je me ſuis vu ſouvent ſur les bords du Léthé,
Et j'aurais entendu hurler de près Cerbère,
Si l'enfer n'était pas un être imaginaire.
Dans ce moment fatal où la mort m'apparut,
La peur ne m'a jamais fait payer de tribut;
Recueillant mes eſprits, concentré dans moi-même,
Je fus inébranlable, et ferme en mon ſyſtême;
L'erreur que je bravais, étant plein de ſanté,
Ne prit point à mes yeux l'air de la vérité;
Aucun doute importun ne troubla ma conſcience,
Et je fixai la mort d'un œil plein d'aſſurance.
C'eſt lorſque notre eſprit jouit de ſa vigueur
Qu'il faut examiner, ſonder la profondeur
Des ſecrets enfouis au ſein de la nature,
Trouver la vérité dans cette nuit obſcure,
Peſer tout mûrement, avancer à pas lents.
Quand on s'eſt décidé ſur ces points importans,
Rien ne peut plus dès-lors troubler la paix de l'ame.
Mais quoi! déjà ces vers font-ils rugir ***?
N'entends-je pas les noms des relaps, d'apoſtats?
Nous ſommes à ſes yeux plus vils que des forçats:
Je ſuis un échappé des bancs de ſes galères,
Ses droits ſur moi ſont tels que s'en font les corſaires
Sur ceux que la victoire a rendu leurs captifs.
Que l'on me compte donc parmi ces fugitifs
Dont l'effort généreux a ſu briſer les chaînes.
Heureux qui délivré de ces lois inhumaines,
De ce joug de l'eſprit, mortel à la raiſon,
Mépriſe également Satan comme Pluton;
Qui d'un bras vigoureux terraſſe le menſonge,

Et foule aux pieds l'erreur où l'Europe ſe plonge.
Tels ſont mes ſentimens, ô profond d'Alembert!
Et neutre entre Calvin, Ganganelli, Luther,
Je tâche en tolérant leur fougueuſe ſéquelle,
D'éteindre ou d'amortir la fureur de leur zèle;
Mais ces ſoins ſont perdus et mes efforts ſont vains,
Un mortel rendrait-il des tigres plus humains?
Auſſi froid aux ſujets de diſpute et de haine,
Au fanatiſme affreux dont leur mal ſe gangrène,
Qu'exempt des paſſions dont la frivolité
Entraîne à décider avec témérité,
J'ai conſacré mes jours à la philoſophie,
J'admets tous les plaiſirs innocens de la vie,
Et ſachant que dans peu ma courſe va finir,
Je jouis du préſent ſans peur de l'avenir.
Quel eſt après la mort l'épouvantail à craindre!
Serait-ce ces enfers qu'Ovide eut l'art de peindre?
Et que nos ſots dévots ont depuis adoptés?
Quittons, quittons l'amas de ces abſurdités:
Penſons comme on penſait dans le ſénat de Rome.
Que lui dit Cicéron, ce Conſul, ce grand homme?
Rien ne reſte de nous, Meſſieurs, après la mort."
Mais faut-il s'affliger que tel ſoit notre ſort?
Si le corps et l'eſprit ſouffrent la même injure,
Je rentre et me confonds au ſein de la nature;
S'il échappe au trépas un reſte de mon feu,
Je me réfugirai dans les bras de mon Dieu.

LETTRE PREMIERE.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 mars.

SIRE,

J'AI trop bonne opinion de ma patrie pour imaginer qu'elle me faſſe un crime de la reconnaiſſance; mais dût-il m'en arriver des malheurs, que je ne dois ni prévoir ni craindre, je cède à un ſentiment plus fort que moi. Je ſupplie donc V. M. de recevoir mes très-humbles et très-reſpectueux remercîmens pour la belle épître dont elle vient de m'honorer. Mon amour propre, Sire, en eſt ſi flatté, et à ſi juſte titre, que mes éloges doivent être ſuſpects; cependant, ma vanité miſe à part, il ne me paraît pas poſſible d'exprimer avec plus de force et de nobleſſe des vérités importantes au genre humain, et malheureuſement trop peu connues de ceux qui devraient en être les plus puiſſans défenſeurs. 1760.

Les circonſtances préſentes, et mon reſpect pour les occupations de V. M., ne me permettent pas de lui en dire davantage. Puiſſions-nous, Sire, pour le repos de l'humanité, et pour le bien de la philoſophie, qui a ſi grand beſoin de vous, jouir bientôt de cette paix ſi déſirée! Elle me procurera le ſeul bonheur que je ſouhaite, celui d'aller mettre aux pieds de V. M. ma profonde vénération, et mon attachement inviolable. Cette proſe, Sire, ne vaut pas les vers de V. M.; mais les ſentimens qu'elle exprime ſont ſimples et vrais comme elle.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, etc.

LETTRE II.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 décembre.

SIRE,

1760. J'AI respecté, comme je le devais, les grandes et glorieuses occupations de V. M. durant cette campagne; et c'est par ce motif que je n'ai pas cru devoir l'importuner même de ma reconnaissance. V. M. vient d'y acquérir de nouveaux droits par la belle écritoire de porcelaine qu'elle a bien voulu me donner; je l'ai reçue, Sire, le 15 août, jour dont les généraux Autrichiens, malgré leurs épées bénites, se souviendront aussi long-temps que moi. L'usage le plus digne que je pusse faire d'un pareil présent, ce serait de l'employer, Sire, à écrire l'histoire de V. M.; mais cet ouvrage est réservé à une plume plus éloquente que la mienne.

Puissé-je, Sire, voir arriver bientôt le moment auquel j'aspire, celui de mettre aux pieds de V. M. mes profonds respects, mon admiration, ma reconnaissance éternelle, et l'attachement inviolable avec lequel je serai toute ma vie, etc.

FACÉTIE

AU

SIEUR D'ALEMBERT,

grand géomètre, indigné contre le frivole plaisir de la poésie.

A Dittmansdorf, le 3 Août.

1762.

Amans des filles de mémoire,
Surchargés des lauriers et couverts de la gloire
Qu'Apollon distribue à ses chers favoris,
Abjurez désormais vos célèbres écrits.
L'oracle des hautes sciences
Toisant de son compas les accens de vos voix,
A de son tribunal prononcé vos sentences;
Tremblez et respectez ses loix.
Peintre de la nature, harmonieux Homère,
Qui chantes les Troyens et les Grecs et les Dieux,
Agissant, combattant, entretenant la guerre
Où périssent Priam et ses fils malheureux,
A quoi servent ta force et ta noble harmonie,
Tes tableaux enchanteurs, tant de traits de génie
Qui jusques à nos jours ont ravi tes lecteurs?
Un barbare, fameux chez les calculateurs,
Perché sur un nuage à côté d'Uranie,
Confond tes sots admirateurs,
Et prétend voir dans son grimoire
Que tu n'étais qu'un fablier.

1762. Au pays des badauds la mode eſt de l'en croire,
Et dût-il te calomnier,
Nos bons Grecs à rabat qui tremblent pour ta gloire;
Sont près de la ſacrifier.
Je vous plains tous les deux, Théocrite et Virgile,
Vous qu'inſpiraient jadis les Grâces et l'Amour,
Quand ils vous dictaient tour à tour,
Sur le ton ſimple de l'idylle,
Ces vers qu'avec plaiſir on relit chaque jour,
Ces tableaux ſi rians d'un aſile champêtre,
Ce ruiſſeau près duquel couchée au pied d'un hêtre
Phyllis careſſe ſes moutons.
Les tendres ſentimens que Lycidas ſent naître
Ne nous font après tout connaître
Que d'amans ingénus les douces paſſions,
Sans un ſeul mot d'algèbre ou de géométrie,
De courbes ou d'équations.
Quelle était vôtre frénéſie?
Il nous faut des calculs et des ſolutions.
O ſublimes eſprits! deſquels la noble audace
D'un vol d'aigle perça le vaſte champ des cieux,
Vous franchîtes l'immenſe eſpace
Qui ſépare à jamais la race
Des enfans des mortels du trône où ſont les Dieux.
Sachez, Pindare, et vous Horace,
Qu'inſenſible à vos chants les plus mélodieux,
La farouche philoſophie
Traite l'enthouſiaſme et l'ode de folie,
Et leurs auteurs de furieux.
Que vous dirai-je? ô tendre Ovide!
Vous dédiâtes l'art d'aimer
A la Divinité de Gnide;

Mais vous ne pûtes préſumer
Que la fécondité d'une Muſe fluide 1762.
Vous ferait des Gaulois un jour méſeſtimer :
Que n'alliez-vous chez eux conſulter un Druide ?
Il vous aurait appris que l'art de les charmer
Conſiſte à renoncer au Dieu qui vous poſſède,
A courir, arpenter ſur les pas d'Archimède.
O ſecret des beaux vers inconnu juſqu'à nous !
Comment s'eſt-il donc fait que tant d'illuſtres fous,
Penſant que leur génie enfantait des merveilles,
Conſacrèrent leurs ſoins, leurs travaux et leurs veilles
A peindre les objets qu'enferre l'univers,
A toucher, émouvoir, et plaire par leurs vers ?
De ce goût ſuranné l'on abolit la mode.
Un rabbin newtonien réforme notre code ;
Des poudres du calcul au bout de l'occident
Le parnaſſe a vu naître et ſortir ſon tyran.
Tout ſe confond, tout change, il n'eſt rien qu'il conſerve,
Il foule ſous ſes pieds la poétique verve.
Chez lui, jeunes auteurs, recevez des leçons :
Plus d'images en vers, ni de comparaiſons ;
Son auſtère rigueur en ſerait offenſée,
Et ſa prolixité ſenſiblement bleſſée.
Que déſormais vos vers ſoient durs et décharnés,
D'*a* plus *b* minus *x*, et de calculs ornés.
Au lieu de travailler ſur des ſujets épiques,
Mettez en beaux ſonnets les ſections coniques.
Pour amuſer un roi d'ennuis toujours muni,
Que ſur un vaudeville un des chantres lyriques
Lui détonne au Pont-neuf le calcul infini.
S'il vous faut captiver le cœur d'une maîtreſſe,
Ne lui dépeignez point la peine qui vous preſſe ;

1762. Sans vanter ſon eſprit, ſes charmes, ſes appas,
A toiſer tous ſes traits employez le compas,
De leur proportion comparez la meſure,
Et puis laiſſez errer la vague conjecture,
Vous ferez un ouvrage et phyſique et profond,
En vers, comme en feſaient Muſſchenbroeck et Newton.
Dans des cerveaux brûlés jadis la fable écloſe
Enfanta les vains Dieux de la métamorphoſe,
Improprement donna le nom de Jupiter
A l'eſpace infini qu'on appelle l'éther,
Par Vénus déſigna la féconde nature,
Bacchus était le vin, Cérès l'agriculture.
Nouvel iconoclaſte, armez-vous de rigueur:
Extirpez tous ces Dieux, fantômes de l'erreur,
Rejettez le ſens clair de leur allégorie,
La vérité voilée eſt à demi flétrie.
Au lieu de nous conter comment le Dieu des eaux
Protégea contre Pan Syrinx dans les roſeaux,
Philoſophe ſolide il faudra vous rabattre
A prouver en rimant que deux fois deux font quatre.
O l'excellent ſecret de plaire et de charmer!
Flairez, flairez l'encens qui va vous enfumer.
Aux hautes régions le voyez-vous paraître,
Au ſourcil refrogné ce ſombre géomètre
Applaudir en bâillant à ce genre nouveau,
Digne de ſon aride et ſtérile cerveau,
Donner au rimailleur de ces doctes ſornettes
Le titre faſtueux de premier des poëtes?
Pour acquérir ce nom par de hardis eſſais,
Des algébriques vers ébauchons quelques traits;
Leur charme lèvera le fatal anathème
Que la haute ſcience a lancé contre nous.

En

En faveur de ce théorème
Nous nous concilierons tous. 1762.

THÉORÈME.

Apprenez qu'en tous les triangles,
Si l'on réunit les trois angles,
Ils ſeront égaux à deux droits.

DÉMONSTRATION.

A la figure en deux endroits
Vous tracerez des parallèles;
Doctement comparez entr'elles
Les différentes ſections,
Et au moyen d'équations
Toujours deux angles droit réſulteront d'icelles.

Id quod erat demonſtrandum.

LETTRE III.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 23 Décembre.

SIRE,

J'AI reſpecté, ſuivant la loi que je me ſuis toujours impoſée, les occupations de V. M. durant cette campagne; elles ont d'ailleurs été ſi brillantes, que je me ſerais fait un ſcrupule de les troubler, quelque preſſé que je fuſſe d'arracher bien ou mal les traits dont V. M. me perce impitoyablement dans la charmante épître qu'elle m'a fait l'honneur de m'adreſſer. A préſent, Sire, que le maréchal Daun vient de

terminer ſes glorieuſes expéditions, ce ſerait à moi
1762. indigne à lui ſuccéder; car le ſort de V. M. eſt d'être toujours en guerre, l'été avec les Autrichiens, l'hiver avec la géométrie. Mais, Sire, puiſque la fière et redoutable maiſon d'Autriche a la modeſtie de ſe tenir pour battue, l'humble géométrie ne ſera pas plus difficile; elle n'a rien de mieux à faire que d'imiter Mrs. de Bamberg et de Wurzbourg, c'eſt-à-dire de payer, et de ſe taire.

Je n'ai preſque plus d'eſpérance de revoir V. M.; je ne ſais plus quand finira cette guerre affreuſe et deſtructive; je ſais ſeulement, et toute l'Europe le ſait comme moi, qu'il ne tient pas à V. M. que l'humanité ne reſpire enfin après tant de malheurs; mais puiſque vos ennemis ne ſont point encore las de faire égorger et périr de misère un ſi grand nombre d'hommes, il me ſera du moins permis, à préſent que la maiſon d'Autriche n'eſt plus notre alliée, de donner un libre cours à mes vœux; de ſouhaiter à V. M. tous les ſuccès et toute la gloire que méritent ſa grandeur d'ame, ſon courage, ſes talens et ſes travaux; de ſouhaiter ſur-tout que ſa tranquillité et celle de ſes peuples ſoient bientôt aſſurées par une paix durable et glorieuſe, quand même, au grand ſcandale de la géométrie, le traité devrait être en vers.

Je ſuis avec le plus profond reſpect etc.

LETRE IV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 7 Mars

SIRE,

IL m'eſt donc permis de reſpirer enfin, après tant de tourmens et d'inquiètude, et de laiſſer agir en liberté des ſentimens ſi long-temps renfermés et contraints au fond de mon ame. Il m'eſt permis de féliciter V. M. ſur ſes ſuccès et ſur ſa gloire, ſans craindre d'offenſer perſonne, ſans trouble pour le préſent, et ſans frayeur pour l'avenir. Que n'a-t-elle pu lire dans mon cœur depuis ſix ans les mouvemens qui l'ont agitée; la joie que m'ont cauſé ſes victoires (excepté celle de Rosbac, dont V. M. elle-même m'aurait défendu de me réjouir,) et l'intérêt plus vif encore que j'ai pris à ſes malheurs; intérêt d'autant plus grand, que je ſentais ce que ces malheurs pouvaient coûter un jour à mon pays, et que je plaignais la France, ſans oſer même le lui dire! Je ne ſais ſi nous traiterons les Autrichiens comme nous avons traité les jéſuites; les premiers nous ont fait pour le moins autant de mal que les ſeconds, et nous ne pouvons pas dire comme les chrétiens, que *la nouvelle alliance vaut mieux que l'ancienne;* mais enfin ma patrie reſpire, V. M. eſt tranquille et au comble de la gloire, je ne veux plus de mal à perſonne. Puiſſiez-vous, Sire, jouir long-temps de cette paix et de cette gloire ſi juſtement acquiſes! Puiſſiez-vous montrer encore long-temps à l'Europe 1763.

1763. l'exemple d'un prince également admirable dans la guerre et dans la paix, grand dans la prospérité et encore plus dans l'infortune, au-dessus de l'éloge et de la calomnie!

Avec quel empressement, Sire, n'irai-je pas exprimer à V. M. ce que ma plume trace ici faiblement, et ce que mon cœur sent bien mieux! Quelle satisfaction n'aurai-je pas de mettre à vos pieds mon admiration, ma reconnaissance, mon profond respect, et mon attachement inviolable! Mais, Sire, je sens que dans ces premiers momens de repos, V. M., occupée toute entière à essuyer des larmes qu'elle a vues couler malgré elle, aura bien mieux à faire que de converser de philosophie et de littérature. J'attendrai donc son loisir et ses ordres pour aller passer quelque temps auprès d'elle. C'est-là, c'est dans ses entretiens que je puiserai les lumières nécessaires pour étendre ces élémens de philosophie auxquels elle a la bonté de s'intéresser. Ce travail exige de l'encouragement, et c'est auprès de vous seul que la philosophie peut en trouver; car elle n'est pas si heureuse que V. M., elle n'a pas fait la paix avec tous ses ennemis. Ne croyez point, Sire, qu'elle entende assez mal ses intérêts pour vouloir être en guerre avec vous; et que deviendrait-elle, si elle perdait un appui tel que le vôtre! La géométrie suivra son exemple; elle signera sa paix comme les Autrichiens, et avec plus de plaisir qu'eux; elle se gardera bien sur-tout de vouloir ôter à V. M. *ses hochets*, malgré les coups qu'elle en a reçus; elle sait trop bien qu'on ne lui ôte rien sans s'en repentir, et sans être forcé de le lui rendre. Elle ira s'ins-

truire et s'éclairer auprès de vous; elle ira porter à V. M. (sans avoir à craindre le reproche de flatterie) les vœux, l'amour et le respect de tous ceux qui cultivent les lettres, et qui ont le bonheur de voir dans le héros de l'Europe leur chef et leur modèle. 1763.

Je suis avec le plus profond respect etc.

LETTRE V.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 29 Avril.

SIRE,

Je me rendrai avec empressement à Wésel au premier avis que V. M. me fera donner de son voyage; et je me félicite d'avance de pouvoir enfin mettre à vos pieds, en toute liberté, des sentimens que je partage avec l'Europe entière. Je ne sais pas, si, comme V. M. le prétend, il y a des rois dont *les philosophes se moquent*; la philosophie, Sire, respecte qui elle doit, estime qui elle peut, et s'en tient là; mais quand elle pousserait la liberté plus loin, quand elle oserait quelquefois rire en silence aux dépens des maîtres de ce monde, le philosophe Molière dirait à V. M. qu'il y a rois et rois, *comme fagots et fagots*; et j'ajouterai avec plus de respect, et autant de vérité, que la philosophie me paraîtrait bien peu *philosophe*, si elle avait la bêtise de se moquer d'un Roi tel que vous. Toute la morale de Socrate n'a pas fait au genre humain la centième partie du bien que V. M. a déjà fait en six semaines

1763. de paix. La France, qui s'étonne encore d'avoir été votre ennemie, parle de votre gloire avec admiration, et de votre bienfeſance avec attendriſſement. Ne craignez point, Sire, malgré vos bons mots ſur *les ſottiſes des poëtes*, que le poëte philoſophe qui vient de faire le traité d'Hubertsbourg, ſoit mis par la poſtérité ſur la même ligne que le poëte cardinal qui a fait le traité de Verſailles. Il était aſſez naturel que ce dernier traité donnât à la géométrie un peu d'humeur contre la poéſie; vous êtes, Sire, à tous égards, bien propre à les réconcilier enſemble; permettez-moi cependant d'avouer, que ſi dorénavant la géométrie permet aux poëtes d'emprunter le ſecours de la fable, ce ne ſera pas quand ils auront à parler de vous.

Je ſuis avec le plus profond reſpect etc.

LETTRE VI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 17 Septembre.

SIRE,

1764. L'OUVRAGE de philoſophie que j'ai eu le bonheur de faire par ordre de V. M., m'a procuré de ſa part une lettre bien ſupérieure à mon ouvrage, pleine d'une philoſophie qui me remplit d'admiration, et d'une bonté qui me pénètre de reconnaiſſance. Quelle lettre, Sire! et qu'elle eſt bien digne du héros et du ſage qui l'a écrite, ſi on en excepte ce qu'elle

renferme de trop flatteur pour moi! elle mériterait d'être signée d'autant de noms de philosophes, que les archiducs Autrichiens ont de noms de baptême. Mais le nom seul de V. M. équivaut à tous ceux du Lycée et du Portique, et vaut beaucoup mieux que tous ceux du calendrier. 1764.

Je me félicite, Sire, de penser comme V. M. sur la vanité et la futilité de la métaphysique; un vrai philosophe, ce me semble, ne doit traiter de cette science que pour nous détromper de ce qu'elle croit nous apprendre; principalement sur ces grandes questions, qui, comme dit très-bien V. M., nous importent vraisemblablement si peu, par la raison même qu'elles nous tourmentent si fort en pure perte.

Il n'en est pas ainsi de la géométrie, beaucoup plus certaine, parce que l'objet en est plus terre à terre; c'est une espèce de hochet que la nature nous a jeté pour nous consoler et nous amuser dans les ténèbres. Les questions que V. M. a la bonté de me faire sur l'emploi de l'analyse et de la métaphysique dans cette science, demandent du temps pour y répondre avec la clarté qu'elle désire; j'ai déjà jeté sur le papier quelques réflexions, que j'aurai l'honneur de lui envoyer le plutôt qu'il me sera possible, si elles ne me paraissent pas trop peu dignes de lui être présentées. Pythagore, auquel vous me faites l'honneur, Sire, de me comparer, quoique indigne, et avec qui je n'ai rien de commun que de n'oser manger des fèves, (à la vérité par de meilleures raisons que lui,) ce Pythagore aurait tremblé, s'il eût dû avoir comme moi pour juges de ses écrits Numa, Alexandre, et Marc-Aurèle. V. M. prétend que mes rapsodies

1764. vivront plus long-temps que les journaux immortels de ſes campagnes ; j'ai lu, je ne ſais en quel endroit, que Céſar annonçait la même choſe à un philoſophe de ſon temps, dont il n'eſt rien venu juſqu'à nous, tandis que les commentaires de Céſar, reſpectés par dix-huit ſiècles, ſont encore lus et admirés de nos jours.

Il eſt étonnant, Sire, j'en conviens avec regret, que des philoſophes, mépriſés ou perſécutés chez eux, ne cherchent pas d'aſile auprès d'un prince fait pour les conſoler, pour les protéger, et pour les inſtruire. V. M. en demande la raiſon ; c'eſt que dans le pays que ces philoſophes habitent, le climat conſole de la Sorbonne, et le phyſique du moral ; c'eſt que ces philoſophes ont une ſanté faible et des amis ; c'eſt qu'ils penſent pour leur patrie comme la femme du *médecin malgré lui*, qui aime ſon mari quoiqu'elle en ſoit battue, et qui répond aſſez ſottement à ceux qui veulent la ſéparer de lui : *je veux qu'il me batte.*

Vous mettez, Sire, le comble à vos bontés pour moi par les détails où vous voulez bien entrer ſur ma ſanté. Elle ſe rétablit peu à peu et j'eſpère qu'elle ſe conſervera par un régime exact, le ſeul remède auquel j'aie confiance. Toutes les recettes dont j'ai uſé d'ailleurs, quoique réputées *ſtomachiques* ou *ſtomachales* (car leur nom n'eſt pas plus aſſuré que leur effet) m'ont fait plus de mal que de bien ; mon eſtomac eſt de la nature des pédans ; il ſe révolte contre tout ce qui lui eſt nouveau, médicamens et nourriture. Si j'avais néanmoins le malheur de ne pouvoir me paſſer de remèdes, j'eſſayerais des eaux minérales que V. M. me conſeille ; mais j'aurai recours à la médecine le plus tard que faire ſe pourra ;

je la regarde comme la ſœur preſque jumelle de la métaphyſique par ſon incertitude ; et il me ſemble qu'elle a l'obligation à la théologie de n'être pas la première des impertinences humaines. 1764.

V. M. ne permettra-t-elle de profiter de cette occaſion, pour lui offrir mes vœux ſincères à l'occaſion du mariage prochain de Monſeigneur le Prince de Pruſſe ?

D'une tige en héros féconde
Puiſſent naître à jamais des fils et des neveux
Qui faſſent le bonheur du monde.

Ces fils et ces neveux, Sire, n'auront pas à chercher bien loin de chez eux le modèle qu'ils auront à ſuivre.

Si V. M., qui ne veut point de miniſtre pour ſon profeſſeur de belles-lettres, avait moins de répugnance pour la meſſe que pour la cène, on m'a parlé d'un fort honnête prêtre qui ne dira la meſſe (ſuppoſé qu'il la diſe) que pour ſon plaiſir, et qui trouvera très-bon que V. M. ne vienne pas l'entendre. On dit d'ailleurs tout le bien poſſible de ſa capacité, de ſon caractère, et de ſes mœurs. En cas qu'il pût convenir à V. M., je lui propoſerai la place, avec les avantages conſidérables qui y ſont attachés et je ne négligerai rien pour l'engager à l'accepter. Heureux ſi le ſuccès répond à mon zèle ! Je ſuis, etc.

LETTRE VII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 3 novembre (anniverſaire de la bataille de Torgau.)

SIRE,

1764. J'AI lu, avec toute l'attention dont je ſuis capable, l'ouvrage ſur lequel V. M. me fait l'honneur de me demander mon avis; j'y ai trouvé cet eſprit de juſteſſe et de lumière qui caractériſe ſes écrits comme ſa converſation. Il me ſemble néanmoins que V. M. pourrait modifier à quelques égards la ſupériorité qu'elle donne à Bayle et à Gaſſendi ſur Deſcartes et ſur Leibnitz; je penſe bien comme elle, qu'on ne rend pas aſſez de juſtice à Gaſſendi, qui était un eſprit très-éclairé, très-cultivé et très-ſage; cependant je ne crois pas que ni lui ni Bayle doivent être préférés *ſans reſtriction* à Deſcartes et à Leibnitz; parce que ni Gaſſendi ni Bayle n'ont fait dans les ſciences de ces *découvertes* proprement dites qui caractériſent *l'homme de génie*; au lieu que Deſcartes a inventé l'application de l'algèbre à la géométrie, et Leibnitz le calcul différentiel. V. M. a ſans doute voulu dire que ces deux grands hommes ont moins bien raiſonné que Bayle et Gaſſendi, en les enviſageant ſeulement comme métaphyſiciens; et en cela je ſuis abſolument de ſon avis: les deux premiers étaient des eſprits créateurs, les deux autres des eſprits *excellens*; mais il n'eſt pas facile, ce me ſemble, de règler le rang entre ces deux eſpèces d'eſprits; et je craindrais d'ailleurs que

V. M. ne s'attirât de nouveau la France et l'Allemagne sur les bras, si elle paraissait trop rabaisser les héros de ces deux nations en philosophie. A l'égard de Mallebranche, je l'abandonne à V. M.; je le crois à tous égards très-inférieur à Bayle et à Gassendi comme philosophe; il me semble même que c'était moins un grand philosophe qu'un excellent écrivain en philosophie. Il a bien démêlé les erreurs des sens et de l'imagination, mais il y en a substitué d'autres; je n'ai jamais vu en lui qu'un assez bon *démolisseur*, mais un mauvais architecte. 1764.

J'abandonne aussi à V. M. les avocats, les prédicateurs, et tout ce qui leur ressemble; le bavardage du barreau me paraît insupportable, et les déclamations de la chaire bien ridicules.

V. M. sera bientôt ennuyée d'un autre bavardage, des éclaircissemens qu'elle m'a demandés, et que je compte avoir l'honneur de lui envoyer incessamment. J'ai fait mon possible pour répondre à ses désirs. Si elle ne m'entend pas, ce ne sera pas sa faute, mais ou la mienne, ou celle de la matière.

Ce n'est pas la première fois qu'il est question du satellite de Vénus, dont V. M. me fait l'honneur de me parler; et sûrement l'académie de Berlin ne l'ignore pas. Dès 1645, un mathématicien Napolitain, nommé Fontana, prétendit avoir observé quatre fois ce satellite. En 1672 et en 1686, Cassini assura aussi l'avoir vu; M. Short, de la société royale de Londres, prétendit en 1740 avoir eu le même avantage; enfin il y a trois ans qu'en France plusieurs astronomes ont cru l'apercevoir: d'autres ont assuré en même temps qu'ils n'y voyaient rien;

1764. V. M. a ignoré cette découverte ou cette vision, parce qu'elle avait alors affaire à d'autres satellites et à d'autres Vénus. Elle me fait trop d'honneur de vouloir faire baptiser en mon nom cette nouvelle planète; je ne suis ni assez grand pour être au ciel le satellite de Vénus, ni assez bien portant pour l'être sur la terre; et je me trouve trop bien du peu de place que je tiens dans ce bas monde, pour en ambitionner une au firmament. Si on découvre un jour quelque satellite à Mars, je sais bien quel nom je lui destine, celui du meilleur des généraux de V. M. A l'égard de Mercure, s'il parvient jamais à l'honneur d'un satellite, plus d'un maltôtier ou d'un courtisan nous fournira des noms de reste; mais ce Dieu a déjà trop de satellites en terre, pour se soucier d'en avoir ailleurs.

Ce maudit prêtre, dont on m'avait dit tant de bien, aime mieux rester dans je ne sais quel village, que d'aller enseigner l'éloquence à des hérétiques. M. l'abbé d'Olivet m'a promis de faire tout ce qui dépendrait de lui pour y suppléer par un autre sujet, et pour répondre aux désirs de V. M.; il ne veut envoyer qu'un maître excellent et digne de la place importante que V. M. lui destine: s'il n'était question que d'un professeur médiocre, le choix ne nous embarrasserait pas; mais V. M. ne veut pas et ne mérite pas qu'on la trompe.

Je prends la liberté, Sire, de joindre à cette lettre l'écrit que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer; j'y ai fait de légers changemens, que je prends aussi la liberté de lui proposer: ces changemens se bornent à une addition d'une demi-ligne, à quelques

mots substitués à d'autres, et à quelques retranchemens en très-petit nombre, qui, ce me semble, rendront l'ouvrage plus serré, sans lui rien ôter de sa force. J'ai conservé d'ailleurs presque par-tout les pensées et les expressions ; je n'ai peut-être été que trop sacrilège en touchant au reste. 1764.

V. M. me compare aux rois de Perse, qui cherchent pour se faire valoir à se dérober aux regards humains ; je ne répondrai point à ce qu'elle veut bien me dire d'obligeant à ce sujet ; mais je l'assurerai avec la sincérité qu'elle me connaît, que si les princes ressemblaient à un Roi que j'ai eu le bonheur de voir et d'approcher, la philosophie entendrait bien mal ses intérêts en se cachant.

Je suis avec l'admiration, la reconnaissance, l'attachement inviolable et le profond respect qui ne finiront qu'avec ma vie, etc.

LETTRE VIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 1. Mars

SIRE,

M. Helvétius doit partir incessamment pour aller mettre aux pieds de V. M. son admiration et son profond respect : c'est un hommage, Sire, que tous les philosophes vous doivent, et qu'un philosophe comme lui est bien digne de rendre à un prince tel que vous. J'ose espérer que V. M., en connaissant sa personne, ajoutera encore à l'idée avantageuse 1765.

qu'elle avait déjà de ſes talens et de ſes vertus; l'ac-
1765. cueil qu'il recevera d'elle le conſolera des perſécutions que lui ont ſuſcité des fanatiques, qui font à eux tous moins de bonnes actions dans toute leur vie qu'il n'en fait dans un jour, et qui ont trouvé plus court et plus facile de brûler ſon livre que d'y répondre.

Je ne ſuis pas, Sire, dans le cas de dire à monſieur Helvétius ce qu'Ovide diſait à ſes vers: *vous irez ſans moi, et je ne vous porte point envie*; car j'envie d'autant plus le bonheur dont il va jouir, que je l'ai déjà goûté; mais ma ſanté long-temps dérangée, et encore chancelante, ne me permet pas ce voyage, et je me plains d'elle avec plus de raiſon, que Louis XIV dans l'épître de Boileau ne *ſe plaint de ſa grandeur*, qui l'empêche de paſſer le Rhin à la vue de l'ennemi. La privation que mon état me fait éprouver aujourd'hui eſt la plus fâcheuſe diète à laquelle il m'ait condamné; je ſuis dans une eſpèce de purgatoire; mais le purgatoire, à ce que dit la Sorbonne, ne doit pas être éternel, et il faudra bien que le mien finiſſe.

On m'aſſure que V. M. ſe porte bien, qu'elle fait des choſes admirables, qu'elle a reçu mon nouvel ouvrage, qu'elle en a paru contente; c'eſt là ma ſeule conſolation; après le bonheur de voir V. M. celui que je déſire le plus eſt de pouvoir mériter ſon ſuffrage et ſon eſtime.

Je ne connais de M. Lambert qu'un ſeul ouvrage, qui eſt bon, mais qui ne me paraît comparable à aucun de ceux de M. Euler; et ſi ce dernier eſt à genoux devant M. Lambert, comme V. M. me fait

l'honneur de me l'écrire, il faudra dire de M. Euler ce qu'on a dit de la Fontaine, *qu'il fut assez bête pour croire qu'Esope et Phèdre avaient plus d'esprit que lui.* Ce n'est pas que je prétende rien ôter au mérite de M. Lambert, qui doit être très-réel, puisque toute l'académie en juge ainsi; mais il y a dans les sciences plus d'une place honorable, comme il y a, si on en croit l'évangile, *plusieurs demeures dans la maison du Père céleste;* et M. Lambert peut être très-digne d'occuper une de ces places. On assure d'ailleurs qu'il a fait plusieurs excellens ouvrages qui ne me sont point parvenus. Je le trouverais encore assez bien partagé, quand il serait à M. Euler (pour parler mathématiquement) en même proportion que Descartes et Newton sont à Bayle, suivant V. M., ou que Bayle est à Descartes et Newton, selon un géomètre de votre connaissance; ou pour employer une comparaison qui ne souffre point de contradicteurs, en même proportion que Marc-Aurèle et Gustave-Adolphe sont à un monarque que je n'ose nommer. 1765.

Je prends la liberté, Sire, de recommander de nouveau aux bontés de V. M. M. Thiebault, le professeur de grammaire que j'ai eu l'honneur de lui envoyer, et qui doit actuellement avoir reçu ses ordres. Elle aura sûrement lieu d'en être contente à tous égards. Je souhaiterais qu'elle le fût de même d'un ouvrage qu'elle recevra bientôt, et dans lequel j'ai tâché de dire la vérité, qui n'était pas trop aisée à dire. C'est une histoire philosophique du désastre que vient d'éprouver en France la vénérable société de Jésus. J'aurais écrit avec plus d'intérêt et de satisfaction l'histoire de V. M. Ses victoires, ses lois,

1765. ſes ouvrages, ſont un peu plus dignes de la poſtérité que l'émigration d'une horde de fanatiques, expulſés par d'autres; mais, Sire, cet ouvrage ne doit point être fait par une autre main que par la vôtre; c'eſt aux Dieux ſeuls qu'il appartient de parler dignement d'eux-mêmes.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, et avec des ſentimens encore plus chers à mon cœur, etc.

LETTRE IX.

DU ROI.

A Potsdam, le 24 Mars.

Je vous dois trois lettres, mon cher d'Alembert. L'ouvrage de mon métier, les hémorrhoïdes et des humeurs goutteuſes m'ont empêché de vous répondre plutôt. Je commence par vous remercier de votre ouvrage ſur les hautes ſciences, que je trouve admirable, parce que vous avez daigné deſcendre des régions éthérées pour vous rabaiſſer juſqu'à la conception des ignorans. J'appelle votre manuſcrit mon guid'âne, et je me rengorge de comprendre quelque choſe aux myſtères que vous autres adeptes cachez à la multitude. Je vous ſuis très-obligé de l'envoi du grammairien. J'ai cru m'apercevoir que c'eſt un garçon ſage, et qui vaut mieux que l'emploi qu'on lui donne ne lui procurera de moyens de développer ſes talens. Je vous envoie en même temps les réglemens de mon académie. Comme le plan en eſt nouveau, je vous prie de m'en dire votre ſentiment avec ſincérité.

Nous attendons ici M. Helvétius: ſelon ſon livre,

le

le plus beau jour de notre connaiſſance ſera le premier; mais on dit qu'il vaut infiniment mieux que ſon ouvrage, qui, quoique rempli d'eſprit, ne m'a ni perſuadé, ni convaincu. A propos de l'hiſtoire de vos jéſuites, dont je vous remercie d'avance, le Pape a envoyé une nouvelle bulle par laquelle il confirme leur inſtitut; auſſi-tôt j'en ai fait défendre l'inſinuation dans mes Etats. O que Calvin me voudrait de bien, s'il pouvait être informé de cette anecdote! Mais ce n'eſt pas pour l'amour de Calvin, c'eſt pour ne point autoriſer encore plus dans le pays une vermine malfeſante, qui tôt ou tard ſubira le ſort qu'elle a eu en France et en Portugal. 1765.

Je vis à préſent ici dans la plus grande tranquillité. Je m'amuſe à corriger des vers que j'ai fait dans des temps de troubles: mais meſurer des ſyllabes et clouer une rime au bout, eſt une bien futile occupation en comparaiſon de celles de certains grands génies, qui meſurent la vaſte étendue de l'eſpace. Que voulez-vous? Je vous dirai comme Fontenelle, qu'il faut des hochets pour tout âge. Je ſuis vieux, j'ai des infirmités et les vers me font plaiſir. Ma philoſophie me dit qu'il y a tant de déſagrémens dans le monde et ſi peu de plaiſirs, qu'il faut ſaiſir ces derniers où on les trouve; le grand point eſt d'être heureux, le fût-on en jouant aux poupées; mais on ne l'eſt guère quand l'eſtomac digère mal.

Je vous plains ſincérement de ſouffrir et de languir dans un âge où vous êtes encore dans toute votre force. Je ſoupçonne qu'il y a quelque opilation dans les viſcères du bas-ventre, et j'opine pour les eaux minérales et apéritives. L'eſtomac eſt dans le

1764. cas des philoſophes, on l'accuſe ſouvent de la faute des autres. Il faut que vous faſſiez examiner vos urines, et que vous vous tâtiez ſous les côtes, pour vous aſſurer que le foie eſt en bon état; il faut que les médecins obſervent ſi le fiel et la bile font leur devoir, en concourant à la digeſtion. Il faut que ſur les ſymptômes, ils s'aſſurent ſi votre méſentère eſt en bon état, ou ſi le ſang eſt trop épaiſſi; car tous ces détails ſont néceſſaires pour fonder la méthode ſelon laquelle ils doivent vous traiter. Toutefois prenez de l'exercice, et ne vous en déſaccoutumez pas, ou votre mal ira en empirant. Songez qu'il n'y a que vous ſeul qui ſouteniez en ce moment la gloire de votre patrie; et comme vous aimez cette ingrate, conſervez-vous au moins pour elle.

Croiriez-vous bien que j'ai reçu une lettre de Voltaire? Je lui ai répondu fort obligeamment. Il crie contre ſon Dictionnaire philoſophique qu'on imprime en Hollande; mais nous ſavons à quoi nous en tenir. A propos, on dit que vous avez un monſtre dans le Gevaudan. Vous verrez que c'eſt le Marquis avec ſa capote, qu'on aura pris pour un monſtre. On dit qu'il dévore des enfans et qu'il eſt fort leſte à ſauter de branche en branche, cela ne lui reſſemble pas; ſi le monſtre dormait, ce ne pourrait être que lui.

Nous avons eu ici un prince de Courlande qui a paſſé vingt ans en Sibérie; par tout ce qu'il nous en a conté, il n'a donné envie à perſonne d'y aller, et je crois que vous n'avez pas mal calculé en refuſant de vous approcher de ce voiſinage. Je me flatte d'apprendre bientôt de meilleures nouvelles de votre ſanté; perſonne n'y prend plus de part que moi.

Sur ce, etc.

LETTRE X.

DU ROI.

20 Août.

J'AI été fâché d'apprendre la mortification qu'on vient de vous faire eſſuyer, et l'injuſtice avec laquelle on vous a privé d'une penſion qui vous revenait de droit. Je me ſuis flatté que vous ſeriez aſſez ſenſible à cet affront pour ne pas vous expoſer à en ſouffrir d'autres. Nous autres militaires, ne ſommes pas gens à tendre l'autre joue quand on vient de nous frapper. Ce qu'on appelle honneur dans le monde eſt ſans doute un préjugé; mais il eſt établi, et c'eſt par cette règle que l'on juge les actions des hommes. Je vous en dirais bien davantage, ſi je croyais vous perſuader: toutes mes raiſons viennent après coup, parce que je remarque que votre parti eſt pris et que vous êtes décidé. Ne croyez pas cependant que vos raiſons me paraiſſent auſſi bonnes qu'au petit cercle de vos amis qui vous entourent à Paris. J'aime à ergoter contre les géomètres, pour expérimenter ſi ſans ſavoir *k k* plus *b*, on peut ne pas déraiſonner. 1765.

Voici donc ce que je vous répondrais, ſi cette ſcène ſe paſſait en converſation. Que depuis longtemps les climats ſont conſidérés comme aſſez ſemblables, ſi on en excepté la ligne et le pôle: que ceux qui vivent dans la zone tempérée, n'éprouvent qu'une légère différence de la température de l'air. Il y a quelques lieux qui ſe diſtinguent à la vérité par un air mal-ſain, comme Mantoue, Peſt en

1765. Hongrie, Oſtende en Flandre; mais certainement l'air de Berlin n'a jamais paſſé pour mal-ſain; il eſt même ſi favorable aux Français, que pluſieurs réfugiés de cette nation ſont morts après avoir paſſé quatre-vingt-dix ans; de ſorte que le climat peut ſervir d'excuſe honnête, mais non pas de raiſon. Votre ſecond argument à quelque choſe de plus plauſible; il eſt dans l'ordre de la nature que je meure avant vous, et je ne puis pas vous garantir le contraire; mais qui vous dit que je ne ſaurais mettre votre fortune à l'abri des caprices de la poſtérité? Cela ſe peut, et cela eſt très-ſefable. Voilà ma réfutation, je la trouve victorieuſe, je m'élève déjà un trophée pour avoir vaincu un grand géomètre, le tout en pure perte, parce que je n'ai pas le don de convaincre.

Mais parlons d'autres choſes. Vous me demandez mon ſentiment ſur votre hiſtoire des jéſuites? Je vous avoue qu'il y reſte quelque choſe à déſirer. Je m'attendais à voir en abrégé l'hiſtoire de l'établiſſement de cet ordre, et ſur-tout les règles de leur inſtitut; je croyais y trouver les progrès que cet ordre a faits dans le monde, la politique qui a préſidé à ſon établiſſement et à ſon extinction, les noms des plus célèbres de leur corps; comment la doctrine du régicide a pris naiſſance chez eux, les meurtres ſacrés dont ils ont été les auteurs, leurs querelles avec les janſéniſtes, leur conduite en Portugal, et enfin ce qui a donné lieu à leur banniſſement de France. Le plan que vous vous êtes propoſé eſt différent de celui-ci. Vous avez heurté les jéſuites et les janſéniſtes en même temps, ils ont crié et ils ont cru devoir intéreſſer le trône dans cette querelle. Le miniſtère peut avoir de

l'humeur de ce que vous avez découvert ſes vues cachées; car M. de Choiſeul ayant eu la hardieſſe d'attaquer les jéſuites et de les chaſſer de France, ne manquera pas de courage, s'il en trouve l'occaſion, pour détruire les autres *euculati*; mais peut-être s'en cache-t-il et ne veut-il pas qu'on avertiſſe la milice tonſurée de l'étendue de ſes vues. Voilà ce que je penſe ſur toute cette affaire. 1765.

Je ſuis ici aux eaux à me baigner quatre heures par jour; et il ſe peut bien que je raiſonne en l'air ſur les vues de vos miniſtres, que je ne connais ni ne veux connaître. Je ſuis à préſent diſciple de Thalès et de Buffon; dans le bain je conſidère l'eau comme le principe de toutes choſes, et ſi l'eau m'a fait mal penſer, prenez-vous en à cet élément; celle de la Seine eſt ſi mauvaiſe, que vous devriez la prendre en averſion; beaucoup de médecins la croient très-malfeſante pour l'eſtomac, au lieu que notre eau de Berlin eſt très-pure et bienfeſante. Je n'en dirai pas davantage, et je me contente, en vous aſſurant de mon eſtime, de prier Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte garde.

LETTRE XI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 28 Octobre.

SIRE,

TANDIS que V. M. ſe plongeait dans les eaux de Landeck, j'ai vu de près celles du Styx; une inflammation d'entrailles m'avait mis un pied dans la

barque, dirai-je fatale ou favorable? Je touchais
1765. sans regret au terme des maux de la vie, et j'avais déjà prié M. Watelet d'assurer V. M. que je mourais plein de reconnaissance, de respect et d'attachement pour elle. Enfin, Sire, le nautonnier des sombres bords, après avoir hésité quelques jours, m'a déclaré qu'il ne voulait pas encore de moi; je ne sais quand il lui plaira de me recevoir tout-à-fait; mais je me traîne encore, ce me semble, à une assez petite distance du rivage dont il me repousse; ma santé est plus languissante que jamais; j'ai des maux de tête presque continuels; et le sommeil qui m'avait quitté ne revient point, ce qui me rend incapable de toute application.

A la tristesse que mon état me cause, se joint la crainte d'avoir déplu à V. M. en n'acceptant pas les dernières offres pleines de bonté qu'elle a daigné me faire; je la prie d'être bien persuadée que je lui ai dit la vérité pure, en l'assurant que l'affaiblissement de ma santé et de mes forces, devenu plus grand encore par ma dernière maladie, est la seule cause qui m'attache, non à une patrie qui ne veut pas l'être, mais au climat où je suis né. J'ajoute que si quelque chose pouvait me dédommager de ce que je perds en restant en France, du bonheur et de la paix dont je jouirais auprès de V. M., c'est l'intérêt que mes amis et le public même m'ont marqué, lorsque j'étais entre la vie et la mort; cet intérêt m'a fait voir que l'estime des honnêtes gens ne tenait pas à une misérable pension qu'on continue à me refuser, et à laquelle je ne pense plus depuis long-temps.

Je vois par le jugement que V. M. a porté de mon ouvrage sur les jésuites, qu'elle y aurait désiré plus

de détails; mais des différens détails où j'aurais pu entrer à ce sujet, quelques-uns, ce me semble, sont 1765.
assez connus, comme ce qui regarde leur doctrine, leur institut, leur politique, leurs écrivains; quelques autres auraient été dangereux à développer, par exemple, les ressorts secrets qui ont accéléré la destruction de cette société dangereuse. Je n'ai donc pas cru, Sire, devoir m'étendre sur les détails de la première espèce et j'ai été forcé de passer légèrement sur les autres, en me bornant à les indiquer aux lecteurs qui, comme V. M., savent entendre à demi-mot. Il m'a paru plus utile, surtout pour le bien de la France, de faire ce que personne n'avait encore osé, de rendre également odieux et ridicules les deux partis, et surtout les jansénistes, que la destruction des jésuites avait déjà rendus insolens, et qu'elle rendrait dangereux, si la raison ne se pressait de les remettre à leur place.

On m'assure que V. M. se porte bien, que les eaux lui ont parfaitement réussi, et que tandis qu'elle croyait ne philosopher qu'avec Thalès, Hippocrate était de la conversation pour le bien de vos sujets. Le rétablissement de votre santé, Sire, me console du dépérissement de la mienne; un héros, un Roi philosophe est bien plus nécessaire au monde que moi; puisse-t-il au moins m'être permis par ma frêle et languissante machine d'aller encore une fois mettre aux pieds de V. M. les sentimens que je lui dois, que ses vertus, ses grandes actions et ses bienfaits ont gravés dans mon cœur, et qui ne finiront qu'avec ma vie! Je suis avec le plus profond respect, etc.

LETTRE XIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 19 mai.

SIRE,

—— Je ne perds point de temps pour apprendre à V. M.
1766. que M. de la Grange a reçu ſes offres avec autant de reſpect que de reconnaiſſance; qu'il ſe tient trop heureux d'avoir mérité les bontés d'un prince tel que vous, et d'être à portée de les mériter encore davantage par ſes travaux; qu'il a demandé au Roi de Sardaigne ſon ſouverain la permiſſion d'accepter ces offres; que le Roi de Sardaigne lui a promis de lui faire donner inceſſamment ſa réponſe, et a bien voulu lui faire eſpérer que ſa demande ne ſerait point rejetée. Je crois donc, Sire, que M. de la Grange ne tardera pas à venir remplacer M. Euler; et j'oſe aſſurer V. M. qu'il le remplacera très-bien pour les talens et le travail, et que d'ailleurs par ſon caractère et ſa conduite il n'excitera jamais dans l'académie la moindre diviſion ni le moindre trouble. Je prends la liberté de demander à V. M. ſes bontés particulières pour cet homme d'un mérite vraiment rare, et auſſi eſtimable par ſes ſentimens que par ſon génie ſupérieur. Je me tiens trop heureux d'avoir pu réuſſir dans cette négociation, et procurer à V. M. et à ſon académie un ſi excellent ſujet. Cet événement répand dans mon âme une ſatisfaction dont je n'ai pas joui depuis long-temps, et je ſuis ſûr que mon eſtomac s'en reſſentira. Je pourrai me flatter enfin d'avoir fait une choſe agréable à V. M., honorable

pour ſes Etats, avantageuſe pour ſon académie, et d'avoir par-là donné à V. M. de nouvelles marques des ſentimens de reconnaiſſance, d'attachement inviolable, et de profond reſpect avec leſquels je ſerai toute ma vie etc. 1766.

LETTRE XIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 26 Mai.

SIRE,

TOUTES les lettres que je reçois de M. de la Grange m'aſſurent de la ferme réſolution où il eſt de profiter des offres également honorables et avantageuſes que V. M. veut bien lui faire. S'il n'eſt pas encore parti de Turin pour ſe rendre auprès de V. M, ce n'eſt ni ſa faute ni la mienne; c'eſt celle des miniſtres du Roi de Sardaigne, qui n'oſant pas lui refuſer abſolument ſon congé, cherchent à le lui différer, dans l'eſpérance qu'il changera d'avis; mais il me mande que ſon parti eſt pris et inébranlable. Je ne doute point que ſi V. M. juge à propos de faire demander au Roi de Sardaigne même le congé de M. de la Grange, il ne l'obtienne ſur le champ, et ne ſe mette inceſſamment en route; en ce cas, V. M. voudrait bien donner ſes ordres pour les frais de ſon voyage. Il eſt bien ſingulier que M. Euler, comblé de biens par V. M., lui et ſa famille, ait obtenu ſon congé ſi aiſément après 26 ans de ſéjour, et que M. de la Grange, dont on ne juge pas à propos d'aſſurer la fortune dans ſon pays, ſoit obligé de ſolliciter comme une grâce la permiſſion d'aller jouir ailleurs de la juſtice qu'un grand Roi lui rend.

1766. V. M. désire un astronome ; je crois que M. de Castillon y serait très-propre, d'autant qu'il pourrait former M. son fils au même travail, et le mettre en état de lui succéder, si le cas l'exigeait. Mais il serait nécessaire que V. M. donnât ses ordres pour remettre l'observatoire en état; car il en avait grand besoin, au moins quand je l'ai vu il y environ trois ans. Mais je m'aperçois, Sire, peut-être un peu tard, que je fais ici ou parais faire le rôle de président de l'académie, qui n'en saurait avoir de plus digne et de plus éclairé que son protecteur même, et qui n'a besoin, pour obtenir ce qui est juste, que de le proposer à ce grand Roi.

Msgr. le prince de Brunswic est ici, estimé, aimé et recherché de tout le monde. Il a été aux académies; j'ai eu l'honneur de lire un mémoire en sa présence à l'académie des sciences; il fut hier à l'académie française, et je crois qu'il n'a pas été mécontent de la manière dont il y a été reçu. Tout le monde s'empresse tant à l'avoir, que je n'ai pu jouir que quelques momens de l'honneur de l'entretenir, et de l'assurer de mon respectueux attachement pour son auguste maison, et pour un oncle plus auguste encore qu'il a le bonheur d'avoir.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

P. S. J'aurais une grâce, Sire, à demander à V. M., ce serait de permettre que M. de la Grange passât par Paris pour aller à Berlin : il est vrai que son voyage en serait un peu plus long; mais indépendamment du plaisir que j'aurais à le voir, je pourrais le mettre au fait de plusieurs choses concernant l'académie, dont il est bon qu'il soit instruit pour pouvoir être plus utile dans la place qu'il va occuper, et qu'il remplira certainement avec succès.

LETTRE XV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 juillet.

SIRE,

M. de la Grange a dû écrire il y a déjà quelque temps à V. M. pour lui témoigner sa profonde reconnaissance, et la disposition où il est d'accepter les offres que V. M. veut bien lui faire. Je m'étonne que la permission qu'il attend du roi de Sardaigne soit si lente à venir; mais la cour de Turin, V. M. le sait mieux que personne, n'est pas prompte à se déterminer. Je serais cependant d'autant plus charmé de voir M. de la Grange à Berlin, qu'il y remplacerait très-bien M. Euler, et qu'il serait beaucoup plus utile à l'académie que moi. Ce n'est point fausse modestie, c'est la pure vérité qui me fait parler ainsi; M. de la Grange est jeune, et je suis presque vieux; son ardeur est naissante, et la mienne décline; il se lève enfin, et je suis prêt à me coucher. 1766.

On dit que V. M. désire aussi un astronome. Si elle n'en a besoin que d'un, et qu'elle n'ait pas d'autres vues sur M. de Castillon, je le crois très-propre à bien remplir cette place, par l'étude particulière qu'il a faite de l'astronomie et de l'optique. Il me semble au reste que l'observatoire de l'académie aurait besoin de réparations et d'améliorations, du moins s'il est encore en l'état où je l'ai vu il y a trois ans. Quoi qu'il en soit, j'attends les ordres ultérieures de V. M.

au ſujet de l'aſtronome, ſi elle en a quelques-uns à
1766. me donner. Je me flatte qu'elle rend juſtice à mon zèle, et au déſir que j'ai d'être utile à l'académie. C'eſt pour cette raiſon que je propoſe M. de Caſtillon. Monſeigneur le prince héréditaire de Brunſwic eſt parti avec l'eſtime générale et l'éloge de tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître; je crois qu'il doit être content de l'accueil qu'il a reçu; il en était aſſurément bien digne. Nous avons ici un prince de Deux-ponts, qui n'eſt pas à beaucoup près ſi recherché, quoiqu'il ait eu l'honneur de commander cette brillante armée de l'Empire qui s'eſt tant diſtinguée dans la dernière guerre, et qui diſpute cet honneur aux Suédois.

Je ne ſais ſi j'ai eu l'honneur de parler à V. M. d'un abrégé de l'hiſtoire eccléſiaſtique imprimé à *Berne*, (ce lieu d'impreſſion eſt bien choiſi, et me rappelle une chanſon qui commençait ainſi, *Bernons Bernis, puiſqu'il nous berne.*) Cet ouvrage eſt très-édifiant, et la préface ſur-tout bien digne d'être lue; elle me paraît de main de maître, et quel que ſoit l'aüteur, il mérite bien des remercîmens de la part de la raiſon.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, et avec tous les ſentimens de reconnaiſſance et d'attachement inviolable que je conſerverai juſqu'au tombeau, etc.

P. S. Je reçois, Sire, en ce moment une lettre de M. Bitaubé, qui me paraît pénétré de reconnaiſſance des bontés de V. M., et bien réſolu de faire tous ſes efforts pour les mériter de plus en plus.

LETTRE XVI.

DU ROI.

26 juillet.

Le Sr. de la Grange doit arriver à Berlin ; il a obtenu le congé qu'il ſollicitait, et je dois à vos ſoins et à votre recommandation d'avoir remplacé dans mon académie un géomètre borgne par un géomètre qui a ſes deux yeux ; ce qui plaira ſur-tout fort à la claſſe des anatomiſtes. La modeſtie avec laquelle vous vous comparez au Sr. de la Grange, élève votre mérite au lieu de le rabaiſſer, et ne me fera pas prendre le change ſur ma façon de penſer et ſur l'eſtime que j'ai pour vous. Notre académie eſt aſſez fournie à préſent de ſujets. Nous avons le Sr. Caſtillon et ſon fils qui obſervent le ciel. On fait des réparations au bâtiment de l'académie, de même qu'à ſon obſervatoire. M. Euler, qui aime à la folie la grande et la petite ourſe, s'eſt approché du nord pour les obſerver plus à ſon aiſe. Un vaiſſeau qui portait ſes *x*, *z*, et ſon *k k* a fait naufrage ; tout a été perdu, et c'eſt dommage, parce qu'il y aurait eu de quoi remplir ſix volumes in-folio de mémoires chiffrés d'un bout à l'autre, et l'Europe ſera vraiſemblablement privée de l'agréable amuſement que cette lecture lui aurait donné. Tandis que M. Euler tire vers le nord, mon neveu voyage vers le ſud ; il trouve que la nation françaiſe eſt la plus civile et la plus galante de l'Europe ; et pour vous parler en votre ſtyle, ce prince trouve que votre politeſſe redouble pour les étrangers en raiſon inverſe du quarré des maux qu'on vous a fait. 1766.

1766. Vous me parlez d'un abrégé chronologique de l'hiſtoire de l'Égliſe, que je ne connais point. Je lis rarement des préfaces; cependant j'ai oui dire que l'auteur de celle-là était auſſi effronté qu'inſolent, et qu'il a eu l'impudence de prouver par un factum que Jean le Blanc n'était que Jean Farine.

On dit qu'on eſt toujours en train de brûler les livres en France. C'eſt une reſſource en cas de grand hiver; ſi le bois manque, les livres ne manqueront pas, pourvu qu'on ne brûle que l'écriture et non les auteurs, ce qui deviendrait trop ſérieux, et je me mettrais de mauvaiſe humeur, ſi l'on dreſſait des bûchers pour de certains philoſophes auxquels je m'intéreſſerai toujours. Sur ce etc.

LETTRE XVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 ſeptembre.

SIRE,

M. de la Grange eſt arrivé ici le 2 de ce mois, ſuivant la permiſſion que V. M. lui a donnée de paſſer par Paris; je l'ai vu tous les jours, et je l'ai trouvé plein de reconnaiſſance des bontés de V. M., et bien empreſſé de répondre aux juſtes idées qu'elle a conçues de lui. Votre académie, Sire, acquiert en lui, non-ſeulement un très-grand géomètre, égal pour le moins à ce que l'Europe poſſède aujourd'hui de meilleur en ce genre, mais un vrai philoſophe, dans tous les ſens poſſibles de ce mot, ſupérieur aux préjugés et aux ſuperſtitions des hommes, ſans ambition,

tion, ſans intrigue, n'aimant que le travail et la paix, du caractère le plus doux et le plus ſociable. 1766.
Il m'a prié, Sire, de demander à V. M. une grâce qui lui ſera sûrement facile d'obtenir. M. Euler était directeur de la claſſe de mathématique; il paraîtrait aſſez naturel que M. de la Grange ſuccédât à cette place, puiſque V. M. l'appelle pour remplacer M. Euler, qu'il eſt certainement bien en état de remplacer. Cependant, ſi V. M. a d'autres vues, par rapport à cette place de directeur, M. de la Grange, très-content des 1500 écus que V. M. veut bien lui donner, n'inſiſtera point ſur cet objet; il prie ſeulement V. M. de vouloir bien nommer le directeur avant ſon arrivée, afin que la cour de Turin, qui n'a pas voulu le retenir, et qui eſt pourtant fâchée de l'avoir perdu, ne s'imagine pas que M. de la Grange, en arrivant à Berlin, ait commencé par eſſuyer un dégoût apparent. Il importe, Sire, à l'avantage des ſciences et des lettres que V. M. protége, de ne pas laiſſer le plus petit ſujet de triomphe contre elle à ceux qui les négligent, et qui voudraient bien qu'elles ne trouvaſſent pas dans les Etats d'un grand roi, l'honneur et l'aſile qu'elles méritent.

Je compte, Sire, que M. de la Grange ſera à Berlin vers le 15 d'octobre; ſon arrivée ne ſera point retardée par un voyage très-court que des raiſons d'amitié vraiment reſpectables l'obligent à faire à Londres, parce que M. de la Grange prendra le temps de ce voyage ſur celui qu'il me deſtinait, et que V. M. lui avait permis de me donner; et parce que d'ailleurs, le trajet de Londres à Berlin par mer ſera beaucoup plus court, moins embarraſſant et

1766. moins dispendieux que le voyage par terre de Paris à Berlin, que la difficulté des chemins, l'incommodité des voitures, et l'ignorance de la langue auraient rendu long et difficile.

M. de la Grange m'a parlé, Sire, d'un autre excellent sujet dont il croit que V. M. pourrait faire aisément l'acquisition pour son service militaire, et même, comme par surcroît, pour son académie. Il se nomme M. le chevalier Daviet de Foncenex, homme de condition et de beaucoup de mérite, surtout dans la partie de l'artillerie et du génie; M. de la Grange est persuadé qu'il serait propre à former en ce genre une excellente école. Il est actuellement sur mer, employé dans la marine du roi de Sardaigne, où il est peu satisfait de son traitement; il sera de retour au mois de Novembre; V. M. pourrait s'informer de cet officier par quelqu'un des officiers Piémontais qui sont à son service; car M. de la Grange ne voudrait pas lui écrire directement pour cet objet, par des raisons que V. M. comprendra facilement; mais il me paraît persuadé que V. M. ferait en M. de Foncenex une excellente acquisition.

Permettez-moi, Sire, de me féliciter d'avoir enfin pu donner à V. M. des marques de mon attachement et de mon zèle, en procurant à son académie un sujet qui y sera bien plus utile que moi, et qui est destiné à lui faire le plus grand honneur par ses travaux et ses talens. Mon peu de santé a presque éteint le peu d'ardeur et de génie que la nature m'avait donné, et il faut que je songe à faire retraite; mais ce qui ne s'éteindra jamais en moi, ce sont les sentimens de reconnaissance, d'admiration, d'attachement

inviolable et de profond respect avec lesquels je ferai toute ma vie, etc. 1766.

LETTRE XVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 septembre.

SIRE,

Ce sera M. de la Grange qui aura l'honneur de remettre à V. M. cette lettre; j'ai tout lieu de croire, par la connaissance que j'ai de son heureux génie, de son ardeur pour le travail, et de la douceur de son caractère, que V. M. me saura quelque gré d'avoir procuré à son académie un savant de son mérite; je ne crains point d'assurer que sa réputation, déjà très-grande, ira toujours croissant, et que les sciences, Sire, vous auront une éternelle obligation de l'état aussi honorable qu'avantageux que vous voulez bien lui procurer. Je prends la liberté de mettre sous la protection de V. M. ce digne et respectable philosophe; je n'ai de regrets que de ne pouvoir l'accompagner; mais, Sire, une santé très-faible, et qui a besoin des plus grands ménagemens, me prive de ce bonheur. Peut-être se raffermira-t-elle, et je profiterai en ce cas des premiers momens qu'elle me laissera pour aller mettre encore une fois aux pieds de V. M. les sentimens de respect et de reconnaissance que je conserverai toute ma vie pour elle.

On m'a fait part, il y a peu de jours, d'un vrai jugement de Salomon, rendu par V. M.; c'est la punition à laquelle elle dit qu'elle aurait condamné les

malheureux enfans d'Abbeville, juridiquement
1766. égorgés en France pour n'avoir pas ôté leur chapeau devant une procession, et pour avoir chanté des chansons. V. M. aurait avec justice trop mauvaise opinion de la nation française, si je ne l'assurais pas que ce jugement, aussi atroce qu'absurde, a révolté tous ceux qui n'ont pas perdu en France l'humanité et le sens commun. La philosophie, Sire, a grand besoin de la protection, aussi éclairée que puissante, que V. M. lui accorde; l'acharnement contre elle est plus grand que jamais de la part des prêtres et des parlemens, qui dans la guerre cruelle qu'ils se font, conviennent de temps en temps de quelques jours de trève pour tourmenter les sages. Ces parlemens, bien indignes de l'opinion favorable que les étrangers en ont conçue, sont encore, s'il est possible, plus abrutis que le clergé, de l'esprit intolérant et persécuteur qui les domine. Ce ne sont ni des magistrats, ni même des citoyens, mais de plats fanatiques jansénistes, qui nous feraient gémir, s'ils le pouvaient, sous le despotisme des absurdités théologiques, et dans les ténèbres de l'ignorance qu'entraînent la superstition et l'oppression. Je crois, Sire, que le seul parti à prendre pour un philosophe que sa situation empêche de s'expatrier, est de céder en partie et de résister en partie à cet abominable torrent; de ne dire que le quart de la vérité, s'il y a trop de danger à la dire tout entière; ce quart sera toujours dit, et fructifiera sans nuire à l'auteur; dans des temps plus heureux, les trois autres quarts seront dits à leur tour, ou successivement, ou tout à la fois, s'il n'y a plus de

parlemens ni de prêtres, ou si les parlemens deviennent justes, et les prêtres sages. 1766.

Cette lettre, Sire, sera remise à V. M. assez longtemps après sa date, parce que M. de la Grange s'en charge en partant pour Londres. Je me suis privé à regret de quelques jours qu'il me destinait encore, pour qu'il les employât à ce voyage, qui ne retardera point son arrivée à Berlin, parce que la route par mer de Londres à Berlin sera beaucoup plus courte et moins embarrassante qu'elle n'eût été par terre en partant d'ici.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

LETTRE XIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 21 novembre.

SIRE,

La lettre (*) que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, m'a comblé de la plus vive satisfaction; je vois que V. M. n'a pas été mécontente des conversations qu'elle a eues avec M. de la Grange, et qu'elle a trouvé que ce grand géomètre était encore, comme j'avais eu l'honneur de le lui dire, un excellent philosophe, et d'ailleurs versé dans la littérature agréable. J'ose assurer V. M. qu'elle sera de plus en plus satisfaite de l'acquisition qu'elle a faite en lui, et qu'elle le trouvera digne de ses bontés par son caractère aussi bien que par ses talens. Il me paraît, Sire, pénétré de reconnaissance de la manière dont

(*) On n'a pas pu retrouver cette lettre.

1766. V. M. l'a reçu, et enchanté de la converſation qu'elle a bien voulu avoir avec lui; il eſt bien réſolu de faire tous ſes efforts pour répondre à l'idée que V. M. a de lui, et dont il eſt infiniment flatté; M. de la Grange, Sire, remplira cette idée, je ne crois pas rien haſarder en vous l'aſſurant; il nous effacera tous, ou du moins empêchera qu'on ne nous regrette. Pour moi, je ne ſuis plus, Sire, qu'un vieil officier réformé en géométrie; ma tête n'eſt preſque plus capable du genre d'application que ce travail exige, et ma ſanté, quoique paſſable, ne ſe ſoutient un peu que par le repos et le régime. Je ne ſuis pas ſans eſpérance de revoir un jour V. M., et de mettre de nouveau à ſes pieds les ſentimens ſi juſtes dont je ſuis pénétré pour elle. V. M. prétend que ſi je ne me hâte pas, je la trouverai radotante: je ſuis bien sûr qu'elle n'eſt pas faite pour radoter jamais; mais ſi par malheur cela arrivait, je ne ſerais pas pour elle un juge fort redoutable, car pour peu que ma tête s'affaibliſſe, elle ne ſera pas loin d'en faire autant.

J'ai admiré, Sire, et j'ai fait admirer à nos philoſophes de ce pays-ci, tout ce que V. M. me fait l'honneur de me dire ſur les abus et les atrocités abſurdes de la juriſprudence criminelle françaiſe, ſur le fanatiſme égal, quoiqu'oppoſé, de notre parlement et de nos prêtres, et ſur le parti que doit prendre un homme raiſonnable au milieu de tant de cervelles échauffées et dérangées. C'eſt auſſi, Sire, celui que je prends; mépriſer les fous, et honorer les ſages, voilà ma deviſe, et à peu près tout ce que je puis faire pour la raiſon, à laquelle je ne puis plus guère être utile que par mes vœux en ſa faveur.

Mais les premiers, Sire, de tous mes vœux, les plus sincères, et les plus constans, sont ceux que je fais pour V. M.; leur vivacité est égale à celle des sentimens de respect, d'admiration et de reconnaissance éternelle avec lesquels je suis, etc. 1766.

P. S. Je prends la liberté, Sire, de recommander aux bontés de V. M. M. de Castillon; il désirerait obtenir la pension attachée à la place d'astronome dont il fait les fonctions, et je crois que sa demande est juste. V. M. sait que je ne l'ai jamais trompée; c'est ce qui me fait prendre la liberté de lui parler avec tant de confiance.

LETTRE XX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 décembre.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ recevra incessamment, ou peut-être aura déjà reçu depuis quelques jours, une très-faible et très-mince production de son admirateur; c'est un cinquième volume de mes *Mélanges de littérature*, pour lequel je demande à V. M. les mêmes bontés et la même indulgence dont elle a bien voulu honorer les volumes précédens. Ce volume, Sire, ne contient guère que des choses déjà connues de V. M.; j'y ai pourtant fait quelques changemens, non pas toujours pour le mieux, mais pour ne pas trop

1706. bleſſer les charlatans en tout genre qui veulent dominer ſur les eſprits; j'y ai inſéré, avec les additions qui m'ont paru néceſſaires pour le public, et les modifications que certaines matières exigeaient, la plus grande partie des éclairciſſemens que j'ai eu l'honneur de préſenter à V. M. ſur mes élémens de philoſophie. Il eſt pourtant certains articles que j'ai cru devoir ſupprimer, parce que je ſuis élevé, non comme M. Chicaneau, dans la crainte de Dieu et des ſergens, mais dans la crainte de Dieu et des prêtres, et des parlemens qui ne valent pas mieux.

Je prie très-humblement V. M. de vouloir bien à ſes heures perdues, ou plutôt dans ſes inſtans de délaſſement, (car elle n'a point d'heures à perdre) jeter les yeux ſur ce volume, et m'éclairer de ſes réflexions et de ſes vues; elle trouvera en moi la docilité qu'un philoſophe doit à celui qu'il regarde comme ſon chef et ſon modèle. Ce qui rend, Sire, ce volume intéreſſant à mes yeux, c'eſt l'occaſion que j'ai eue d'y exprimer en divers endroits, avec la vérité dont je fais profeſſion, les ſentimens éternels d'admiration et de reſpect dont je ſuis pénétré pour le héros de ce ſiècle; ſentimens qui ne finiront qu'avec ma vie.

V. M. verra peut-être bientôt naître un nouvel héritier dans ſon illuſtre maiſon; je la prie d'être aſſurée d'avance de toute la joie que j'en aurai. Cet héritier, Sire, ſi la deſtinée vous l'accorde, n'aura pas beſoin d'aller chercher bien loin de grands exemples; il les trouvera près de lui, il lira la vie de ſon grand oncle, et déſeſpérera de l'égaler.

Je ſuis avec le plus profond reſpect etc.

LETTRE XXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 Février.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ me rend, je crois, assez de justice pour être persuadée que je ne prendrai jamais la liberté de lui parler d'autres affaires que de celles qui peuvent intéresser les sciences et la littérature: cependant je n'ai pu refuser à M. le Prince de Salm, qui m'honore de ses bontés, de faire parvenir à V. M. cette lettre de sa part. Vous jugerez, Sire, si la demande qu'il fait à V. M. est juste, et si elle doit lui accorder son appui en cette occasion; tout ce que je me permettrai de dire, c'est que M. le Prince de Salm me paraît digne des bontés de V. M. par ses qualités personnelles et par les sentimens de respect et d'admiration dont je l'ai toujours vu pénétré pour le héros de ce siècle; il joint à ces sentimens celui d'une éternelle reconnaissance pour les bontés dont V. M. l'a déjà honoré. 1767.

Je reçois de temps en temps, comme V. M., d'assez violens mémoires contre ***; si cela continue, elle sera bientôt plus digne de pitié que de haine; car on l'écorche sans miséricorde; ce qu'il y a de plaisant, c'est que l'auteur de ces mémoires, à chaque coup d'étrivières qu'il donne à la *pauvre* ***, a peur dès que le coup est lâché, que la justice ne le lui rende au centuple, et passe sa vie, comme St. Pierre, à renier et à se repentir.

A propos de St. Pierre, on dit que son patrimoine

1767. pourrait être bientôt à vendre. V. M. devrait l'acheter; je ſerais bien flatté de recevoir d'elle un bref d'indulgence, que je me flatte qu'elle ne me refuſerait pas. La vérité eſt que le vicaire de J. C. eſt, dit-on, prêt à faire banqueroute, qu'on meurt de faim à Rome, que le St. père a fait fermer l'opéra, pour appaiſer la colère de Dieu, et que les anciens Romains, qui ne demandaient que du *pain et des ſpectacles*, trouveraient fort à plaindre les Romains modernes, qui n'ont ni l'un ni l'autre.

M. de Stainville, qui traitait ſi mal la nation françaiſe aux eaux de Spa, comme je l'ai ſu il y a trois ans de V. M., vient de traiter encore plus mal ſa femme, qu'il a fait enfermer, parce qu'elle voulait lui donner pour enfans ceux d'un hiſtrion; ſi tous les maris qui ſont dans le même cas feſaient autant de train, nos femmes du bel air ſeraient en effet hors du commerce.

Le père de M. de la Grange eſt inquiet de ne point recevoir de ſes nouvelles; il craint que leurs lettres réciproques ne ſoient interceptées à Turin; je prie V. M. d'interpoſer ſa protection auprès du Roi de Sardaigne, pour qu'il ſoit permis à un fils d'écrire à ſon père; car je ne puis croire que M. de la Grange ait pris V. M. pour Jéſus-Chriſt, et qu'il *ait renoncé à ſon père et à ſa mère* pour le ſuivre, ſuivant la morale de l'évangile.

M. de Catt remettra à V. M. le mémoire que j'ai lu à l'académie des ſciences le jour où Mſgr. le Prince héréditaire de Brunſwic a aſſiſté à la ſéance; il roule ſur un objet utile, dont je m'occupe autant que ma faible ſanté me le permet; car j'aurais encore plus de beſoin d'un bref de *ſommeil* et de *digeſtion*, que d'un

bref d'indulgences; j'ai bien de la peine à être paſſablement avec ces deux divinités-là; je dis *divinités*, parce que le ſommeil et la digeſtion me paraiſſent les deux vraies divinités bienfeſantes de ce monde. Auſſi ſuis-je bien réſolu, ſuivant le ſage conſeil de V. M., de ne rien faire qui puiſſe les troubler; la nature phyſique ne m'a déjà que trop mal partagé de ce côté-là, ſans que j'aye encore la ſottiſe d'y joindre les cauſes morales qui acheveraient de tout gâter. 1767.

Je ne ſais ſi V. M. a reçu le 5me volume de mes Mélanges, que j'ai eu l'honneur de lui annoncer dans ma dernière lettre; je la ſupplie de vouloir bien m'en dire ſon avis avec ſa bonté ordinaire; Voltaire m'en paraît content; mais de quoi il eſt bien plus charmé, et avec bien plus de raiſon, ce ſont des lettres que V. M. lui écrit; il m'en parle ſans ceſſe et m'en paraît tranſporté.

Je ſuis avec le plus profond reſpect etc.

LETTRE XXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 10 Février.

SIRE,

J'AI eu l'honneur, il y a peu de jours, d'écrire à V. M. une trop longue lettre, par laquelle je crains de lui avoir dérobé des momens précieux, et d'avoir abuſé de ſes bontés. Cette lettre, Sire, ſera plus courte; car je ne voudrais pas retomber trop ſouvent dans la même faute. Je me bornerai à préſenter à

V. M. la lettre et l'ouvrage ci-joints, de la part d'un des
1767. hommes de lettres que j'aime et que j'eſtime le plus, M. Marmontel, mon confrère à l'académie françaiſe, et un des membres les plus diſtingués de cette compagnie. L'ouvrage, Sire, me paraît digne d'être lu et jugé par un héros; il contient des maximes importantes, que V. M. met depuis long-temps en pratique; et la récompenſe la plus flatteuſe que l'auteur puiſſe déſirer de ſon travail, c'eſt que V. M. l'honore de ſon ſuffrage, et qu'elle veuille bien le lui témoigner.

Je ſuis avec le plus profond reſpect etc.

LETTRE XXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 10 Avril.

SIRE,

C'EST avec la plus grande circonſpection que j'oſe parler a V. M. d'une affaire qui n'eſt nullement littéraire; mais un homme en place, à qui j'ai des obligations, m'a prié de vouloir bien préſenter à V. M. le mémoire ci-joint. Il s'agit d'un Français, qu'on dit être plus malheureux que coupable, et à qui il paraît que ſes juges mêmes ont rendu bon témoignage. V. M. avait bien voulu abréger de moitié le temps de ſa priſon; cependant le terme eſt expiré et il y eſt encore, à ce qu'il croit, contre vos ordres. Je ſuis bien aſſuré qu'il obtiendra juſtice, s'il la mérite, et je prie très-humblement V. M. de vouloir bien

lonner ordre que je ſois inſtruit de ce qu'elle aura prononcé, afin que je puiſſe en rendre compte aux perſonnes qui m'ont recommandé cette affaire. 1767.

V M. me fait l'honneur de me dire qu'elle n'eſt pas du même avis que moi ſur certains endroits de mon dernier ouvrage, concernant la poéſie et la muſique. J'oſe me flatter pourtant que ſi j'avais l'honneur d'avoir ſur ces objets un entretien avec elle, elle demeurerait perſuadée que je penſe comme elle dans le fond, et que je n'en diffère peut-être que par une autre manière de m'exprimer; je ſerais porté à croire que j'ai tort, ſi nous différions dans l'eſſentiel. Par exemple, je me ſerais joint à V. M. pour me moquer de feu M. Algarotti ſur la prétendue peinture de la pouſſière; il s'en faut bien que je croie la muſique capable de tout peindre; je crois ſeulement et j'ai dit qu'elle peut, par ſes ſons, nous mettre quelque fois dans une ſituation ſemblable à celle où nous mettent certains objets de la vue, et par-là nous rappeler l'idée de ces objets.

M. Marmontel ſera ſûrement très-flatté des obſervations que V. M. lui envoye ſur ſa Poétique; il répondra ſûrement à V. M. avec plus de ſatisfaction qu'il ne fera à la Sorbonne ſur ſon Bélisaire. Le pauvre garçon eſt actuellement aux priſes avec elle, pour avoir dit que Trajan, Marc-Aurèle, et les autres Fréderics des ſiècles paſſés, qui avaient ſur celui de notre ſiècle le déſavantage de n'être pas baptiſés, pourraient bien, nonobſtant le défaut de ce paſſeport, être en paradis avec Caton, Socrate, Ariſtide, et quelques marauds de cette eſpèce que le paganiſme a produits; je veux mourir, Sire, ſi je ſais où ſont tous ces honnêtes gens; mais je les crois en enfer,

1767. s'ils ſont en même lieu que les docteurs; les raiſonnemens qu'ils entendent, doivent être un ſupplice pour eux.

J'ai lu et relu mille fois, Sire, avec la plus tendre et la plus reſpectueuſe reconnaiſſance ce que V. M. a bien voulu ajouter de ſa main dans la lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'adreſſer. Elle a bien raiſon de dire qu'on ne conçoit rien aux ſottiſes contradictoires qui abondent dans certains pays, non plus qu'aux belles et importantes querelles de nos pédans en robe avec nos pédans en ſoutane. Pendant que cette vermine ſe déchire, toute l'Europe a les yeux ſur V. M.; on parle de la Pologne, de Danzic, des diſſidens, dont je crois que V. M. ne ſe ſoucie guères; que ſais-je enfin ce qu'on ne dit pas? Mais de quoi vais-je me mêler? Il me ſemble déjà entendre V. M qui me répond comme Achille à Agamemnon:

Vous liſez de trop loin dans les ſecrets des Dieux.

Je n'avais pas attendu les ordres de V. M. pour aſſurer le maſſif abbé d'Olivet qu'elle connaiſſait les *e* muets, et que *Crèp* était ſûrement un mot germaniſé. Il y a des fautes un peu plus eſſentielles que celle-là dans la *proſodie* de ce gros ex-jéſuite, car il a l'honneur de l'être; et je ne conſeillerais pas aux étrangers d'ajouter foi à un grand nombre de ſes règles.

Monſeigneur le Prince héréditaire de Brunſwic, qui eſt ici pour quelques jours, y reçoit le même accueil qu'à ſon premier voyage, et je me flatte que s'il ne nous a pas trouvés fort raiſonnables, il nous trouvera du moins fort honnêtes, ou plutôt fort juſtes à ſon égard. J'ai eu la ſatisfaction d'exprimer plus d'une fois à ce Prince les ſentimens dont je ſuis pénétré

pour V. M., et il pourra l'assurer de la vénération que tous les gens de lettres estimables ont pour elle. 1767.

Que V. M., Sire, fasse la guerre ou la paix; ce qui m'intéresse le plus, c'est qu'elle se porte bien, qu'elle continue long-temps à être l'admiration de l'Europe, et qu'elle veuille bien se souvenir quelquefois de la reconnaissance éternelle, de l'attachement inviolable, et du profond respect avec lequel je serai toute ma vie etc.

LETTRE XXIV.

DU ROI.

Le 5 Mai.

Il m'est impossible de vous répondre au sujet de ce prisonnier auquel vous vous intéressez, parce que son crime et son nom même me sont inconnus. On a demandé des éclaircissemens aux tribunaux d'Embden et de Clèves, dont il faut attendre les rapports, pour savoir de quoi cet homme est accusé. Quoi qu'il en soit, j'ose me flatter que les colléges de justice de mon pays, ne portent pas l'oubli des formalités et la précipitation des jugemens au même point que vos cours de justice de France; et je ne pense pas qu'un innocent ait été condamné, à moins que durant la guerre il ne se soit passé des choses qui ne sont point parvenues jusqu'à moi.

Vous me pressez de vous dire ce que je pense des additions que vous avez faites à vos Essais de littérature. Il me semble vous avoir écrit que je m'étais

1767. instruit dans cette partie de l'ouvrage où vous daignez abaisser la sublime géométrie au niveau de mon ignorance; que j'approuvais beaucoup la sagesse et la circonspection avec laquelle vous avez traité la partie métaphysique, matière délicate et scabreuse, et qu'il me semblait que c'était la seule manière de l'exposer, sans soulever contre soi un essaim de docteurs armés d'anathèmes et d'imprécations. La partie qui regarde les beaux arts est plus libre; il est permis de dire sur le sujet de l'histoire, de la poésie et de la musique tout ce que l'on veut, sans craindre l'inquisition: et comme les goûts sont différens, il serait difficile de trouver deux personnes, dont les sentimens fussent d'accord en tout. Pour moi, par exemple, je me suis fait une habitude d'étudier l'histoire en la prenant à ses commencemens, et en la suivant jusqu'à nos jours, par la raison qu'on établit des principes avant d'en tirer des conséquences. J'aime dans la poésie tout ce qui parle au cœur et à l'imagination, la politique et la fable, et je serais fâché qu'on voulût en bannir la mythologie, si féconde en images. Ce n'est pas dire qu'on abuse d'images usées; mais que de ressources pour un beau génie que ce nombre d'allégories charmantes sous lesquelles les anciens enveloppaient leurs connaissances physiques! Si des barbares, des prêtres fanatiques ont détruit les images des Dieux du paganisme, serait-ce à des gens de lettres du dix-huitième siècle à faire main basse sur ce que des siècles où fleurissaient les arts et le goût ont produit de plus ingénieux? En un mot, le premier devoir du poëte est de plaire; il faut qu'il lui soit libre d'employer tel secours qu'il veut, pourvu qu'il y réussisse.

Je

Je n'oſe pas dire que j'ai trouvé quelque ſophiſmes en dialectique dans les penſées d'un grand géomètre ſur la muſique ; mais je penſe qu'il y a quelque abus de mots dont la définition, peut-être différente, m'empêche d'être du ſentiment de ce grand homme. Il convient que la muſique ne peut articuler que les ſentimens de l'ame, que par conſéquent tout ce qui peut être du reſſort des autres ſens, ne l'eſt pas de l'acouſtique ; cependant il exige du compoſiteur qu'il rende le lever du ſoleil : ne ſerait-ce pas qu'il veut que le muſicien exprime cette joie douce et tranquille qu'inſpire le lever de l'aurore ? Cela ſe peut ; mais de monter des cordes les plus baſſes de l'inſtrument aux plus aigues, et d'en redeſcendre au gré du géomètre, cela ne peut jamais établir la moindre analogie entre le ſpectacle d'une belle matinée et les ſons articulés. Tenons-nous-en donc en muſique à l'expreſſion des affections de l'ame, et gardons-nous de rendre les cris des grenouilles, le croaſſement des corbeaux et cent autres ſujets dont l'imitation eſt vicieuſe en muſique comme en poéſie : toutes les choſes de ce monde, ainſi que les arts qui ſervent à nos plaiſirs, ont leurs bornes circonſcrites ; ſi nous les étendons au-delà de leur ſpère, nous les dénaturons au lieu de les perfectionner. Je ne ſuis qu'un dilettante et je ne décide point ſur des matières qu'à peine il m'eſt permis d'effleurer ; mais vous avez voulu que je vous diſe ce que je penſe ; le voilà. Pour M. l'abbé d'Olivet, dont je ſuis le très-humble ſerviteur, bien loin de lui vouloir du mal de ſon *crep* ou *crepe*, je lui ai la plus grande obligation de ce qu'il m'a cité ; depuis, je me crois un auteur fameux, et je prends 1767.

1767. les airs de suffisance d'un poëte dont il est fait mention dans l'académie française. Je recommande mes soléciſmes et mes barbariſmes à ſon indulgence; car dans ce pays-ci, on craint plus les cenſures grammaticales que celle de la Sorbonne et du pape même.

Vivent les philoſophes! voilà les jéſuites chaſſés de l'Eſpagne. Le trône de la ſuperſtition eſt ſapé et s'écroulera dans le ſiècle futur; toutefois prenez garde qu'il ne vous écraſe en tombant; car la chute de tous les trônes du monde ne vaut pas les chagrins et les perſécutions qui troublent le bonheur de notre vie. Je vous ſouhaite un bonheur conſtant et inaltérable. Sur ce etc.

LETTRE XXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 3 juillet.

SIRE,

J'OSE me flatter que V. M. eſt aſſez perſuadée de mon inviolable attachement, pour ne pas douter de ma ſenſibilité ſur la perte qu'elle vient de faire. Tout ce qui intéreſſe V. M. a des droits ſur mon cœur, et ce qui peut augmenter ou altérer ſon bonheur, ne me touche pas moins que ce qui peut contribuer à ſa gloire.

Je ſuis auſſi flatté que reconnaiſſant de tout ce que V. M. veut bien me dire ſur mon ouvrage, dans la dernière lettre dont elle a daigné m'honorer; je la prie de recevoir mes très-humbles remercîmens, et des éloges qu'elle a la bonté de me donner, et des critiques

qu'elle veut bien y joindre. Il me ſemble que dans ce que j'ai dit, ou du moins dans ce que je penſe ſur la poéſie, je ne diffère point réellement de V. M.; je n'ai condamné que celle qui ſe borne à des mots et à des images uſées, celle qui ne contient point des choſes, et aſſurément V. M. eſt moins faite que perſonne pour prendre la défenſe de cette poéſie, qui ne reſſemble guères à la ſienne. A l'égard de la muſique, V. M. convient qu'elle peut au moins nous rappeller les objets qui ne ſont pas de ſon reſſort, en réveillant en nous par les ſons des ſentimens ſemblables à ceux que ces objets nous procurent; j'avoue que je vais un peu plus loin; et je ne crois pas mon opinion tout à fait ſans fondement; mais l'objet eſt ſi métaphyſique, et par conſéquent ſi contentieux, que je ne ſuis point ſurpris qu'un des plus grands muſiciens de l'Europe penſe autrement, et que je ne me crois, ſûr ce point-là ſur-tout, aucunement infaillible. 1767.

Je ne ſais ſi l'expulſion des jéſuites d'Eſpagne ſera un grand bien pour la raiſon, tant que l'inquiſition et les prêtres gouverneront ce royaume. Je crois auſſi que ſi V. M. expulſe jamais les jéſuites de Siléſie, elle n'héſitera pas d'en dire la raiſon à toute l'Europe, et qu'elle ne tiendra pas *renfermés dans ſon cœur* les motifs de cette proſcription.

On dit que V. M. a eu la bonté d'accorder une enſeigne au malheureux jeune homme, condamné par Noſſeigneurs du parlement de Paris, dans le ſiècle de Frédéric, à être brûlé vif, pour avoir chanté des chanſons grivoiſes, et pour avoir oublié de ſaluer

1767. une procession. Je remercie V. M. de cette bonne œuvre, au nom de la philosophie et de l'humanité.

Si V. M. juge à propos de nommer des associés étrangers à l'académie, je prends la liberté de recommander à ses bontés un homme de mérite, bon géomètre et bon philosophe, M. l'abbé Bossut, correspondant de notre académie des sciences de Paris, dont il serait membre depuis long-temps s'il ne demeurait pas en province; il a remporté deux ou trois pris à notre académie, et j'ose assurer V. M. qu'il ne déparera pas la liste de l'académie de Berlin, quand elle jugera à propos d'augmenter le nombre des associés étrangers, qui est à la vérité bien grand dans un sens; mais assez court dans un autre.

Ma santé est toujours flottante, comme l'est actuellement la société jésuitique espagnole; je suis parvenu à force de régime à rétablir mon estomac; mais ma tête est presque absolument incapable d'application. Je ne prendrais pas la liberté d'entrer avec V. M. dans ces détails, si elle n'avait la bonté de me les demander. Puisse la destinée ajouter aux fibres de V. M. la force et le ressort qu'elle ôte aux miennes! Je serai tout consolé.

Je suis avec le plus profond respect etc.

LETTRE XXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 décembre.

SIRE,

Il y a quelque temps que j'eus l'honneur de recevoir de V. M. une lettre charmante sur la poésie et la musique; lettre pleine de raison, de sel et d'esprit, et que le plus éclairé et en même temps le plus gai des philosophes serait très-flatté d'avoir écrite. J'ai mis plusieurs fois, Sire, la main à la plume, ou comme disent les pédans, la plume à la main, pour répondre tant bien que mal à cette excellente lettre; mais la plume m'est tombé trois fois des mains; j'ai senti qu'on ne répliquait point par une froide discussion à des raisonnemens très-fins et très-juste, soutenus par de bonnes plaisanteries. D'ailleurs, pour tenir tête, Sire, à un adversaire tel que V. M., il faudrait du moins que j'eusse toute entière à ma disposition la pauvre petite tête que Dieu m'a donnée; mais les approches de la mauvaise saison ont encore affaibli le peu qui m'en restait, et pour peu que cela continue, j'aurai l'honneur de finir par être imbécille; j'espère du moins que si la destinée m'enlève le peu d'esprit qui me reste, elle me laissera toujours un cœur capable de sentir les bontés dont V. M. m'honore, et qui conservera toujours pour elle la plus vive et la plus respectueuse reconnaissance. 1767.

1767. Quand V. M. jugera à propos d'augmenter le nombre des associés étrangers de son académie, je prends la liberté de lui proposer d'avance M. l'abbé Bossut, dont j'ai eu l'honneur de lui parler dans une lettre déjà précédente; c'est un très-bon géomètre, qui a remporté plusieurs prix à l'académie des sciences de Paris, et d'ailleurs, j'attendrai les ordres de V. M. pour le proposer à l'académie, et je ne ferai sur cela que ce qu'elle voudra bien me prescrire. Je compte que V. M. est toujours satisfaite de M. de la Grange et je me félicite de plus en plus d'avoir procuré à l'académie cette excellente acquisition.

Puisque V. M. veut bien me permettre de l'entretenir de ce qui intéresse les membres de cet illustre corps, je prends la liberté de recommander une seconde fois à ses bontés le professeur de Castillon; il désirerait que V. M. voulût bien lui accorder les appointemens de la place d'astronome, pour pouvoir se faire aider dans les calculs et les travaux que cette place exige; ou bien, ce qui reviendrait pour lui à la même grâce, que V. M. voulût bien accorder les appointemens et le logement d'observateur à M. son fils, qui est très-capable de remplir cette place. Il me paraît que M. de Castillon s'occupe beaucoup et avec succès de ce qui concerne l'astronomie et l'optique; mais qu'il aurait besoin d'un coopérateur, que son peu de fortune l'empêche de se procurer.

Je désirerais beaucoup, si les précieux momens de V. M. le permettaient, savoir ce qu'elle pense de la grammaire en deux volumes de M. Beauzée, que j'ai eu l'honneur de lui adresser; cet ouvrage est, ce me semble, savant et profond; mais un peu trop

ſcolaſtique. V. M. doit auſſi avoir reçu une pièce intitulée, l'*Honnête criminel*, dont le ſujet eſt intéreſſant. Si elle daignait me faire part de ſes réflexions ſur ces deux ouvrages, je les ferais paſſer aux auteurs, qui certainement en feraient leur profit. 1767.

Voilà donc les jéſuites chaſſés de Naples; on dit qu'ils vont l'être bientôt de Parme, et qu'ainſi tous les états de la maiſon de Bourbon feront maiſon nette; il me ſemble que V. M. a pris à l'égard de cette engeance dangereuſe le parti le plus ſage et le plus juſte, celui de ne point lui faire de mal, et d'empêcher qu'elle n'en faſſe; mais ce parti, Sire, n'eſt pas fait pour tout le monde; il eſt plus aiſé d'opprimer que de contenir, et d'exercer un acte de violence qu'un acte de juſtice. Cependant la cour de Rome perd inſenſiblement ſes meilleures troupes, et *** ſes enfans perdus; il me ſemble qu'elle replie ſes quartiers inſenſiblement, et qu'elle finira par ſuivre ſon armée, et par s'en aller comme elle; *Bien mal acquis s'en va de même*, diſait le feu pape Bénoit XIV, qui voyait bien, comme on dit, le fond du ſac; en attendant, la Sorbonne, qui joue de ſon reſte ſans doute, vient de donner une belle cenſure de Béliſaire; cette cenſure eſt un chef-d'œuvre de bêtiſe et d'abſurdité, au point que les théologiens même (qui ne l'ont pas rédigée) en ſont dans la honte, tout théologiens qu'ils ſont. Mais il ne m'importe guères ce que les pédans font, diſent et écrivent; pourvu que V. M. ſoit heureuſe, qu'elle ſe porte bien, et qu'elle veuille bien quelquefois ſe ſouvenir du très-profond reſpect, et de l'attachement inviolable avec lequel je ſerai toute ma vie etc.

LETTRE XXVII.

DU ROI.

Le 7 Janvier.

1768. Je vous suis obligé des vœux que le nouvel an vous fait faire pour ma personne, et j'y répondrais tout de suite, si je n'étais retenu par la diète de Ratisbonne, dont les graves délibérations roulent à présent sur les complimens de la nouvelle année; la pluralité des voix incline à les supprimer. Vous savez qu'un certain fiscal Anis m'a fort persécuté dans son temps; et comme je crains la censure, je me borne à faire pour vous les vœux quotidiens de toute l'année. Si ma dernière lettre vous a fait rire, c'est que j'aime à égayer les matières qui en sont susceptibles et qu'il me passe journellement par les mains tant de choses graves ou ennuyeuses, que je m'en dédommage, quand j'en ai l'occasion, par d'autres qui délassent l'esprit: et pourquoi toujours traiter la philosophie avec une mine refrognée? J'aime à dérider le front des philosophes, et a badiner sur les opinions, qui, si on les examine de près, n'ont pas de grands avantages les unes sur les autres. Le sage l'a dit: vanité des grandeurs, vanité de la philosophie, et tout est vanité.

Ne pensez pas cependant que je ne fais que rire; j'ai fait pleurer il y a quelques jours toute l'assemblée d'une académie à laquelle vous vous intéressez, au sujet du discours que je vous envoie, selon l'usage, comme on dit, parce que vous en êtes membre. Je

crois que le fils de Caſtillon eſt tout inſtallé ſur la tour de l'obſervatoire, et que Jupiter, Vénus, Mars, Mercure ne gravitent plus que ſelon ſes ordres. J'avais fait mon accord qu'il adoucirait nos hivers et réchaufferait nos printemps: juſqu'ici il n'a pas tenu parole, mais comme ſa domination n'a commencé que depuis peu, il y a apparence qu'elle n'eſt pas encore aſſez affermie pour que les planètes lui obéiſſent. 1768.

On m'a envoyé de Paris deux nouvelles tragédies, les Canadiens et Coſroès. Les jeunes gens qui en ſont les auteurs ne font pas mal les vers; s'ils pèchent, c'eſt qu'ils n'ourdiſſent pas aſſez finement la trame de tout l'ouvrage, et que les ſituations ne ſont pas aſſez préparées, ni amenées aſſez naturellement: c'eſt qu'ils manquent de cenſeurs éclairés qui les conduiſent dans une route où il eſt facile de s'égarer ſans guide; mais ſi le public les dégoûte, il étouffe des talens naiſſans qui pourraient ſe développer.

Pour les talens des jéſuites, ils ne ſe développeront plus: les voilà chaſſés de la moitié de l'Europe et du Paraguay même; les poſſeſſions qui leur reſtent ailleurs, me ſemblent précaires. Je ne répondrai pas de ce qu'il leur arrivera en Autriche, ſi l'Impératrice-Reine vient à mourir; pour moi je les tolérerai tant qu'ils ſeront tranquilles et qu'ils ne voudront égorger perſonne. Le fanatiſme de nos pères eſt mort avec eux; la raiſon a fait tomber le brouillard dont les ſectes offuſquaient les yeux de l'Europe. Ceux qui ſont aveugles et cruels, peuvent encore perſécuter; ceux qui ſont éclairés et humains, doivent être tolérans. Que cette odieuſe perſécution ſoit un crime de moins pour notre ſiècle, c'eſt ce qu'on doit attendre

1768. des progrès journaliers que fait la philoſophie; il ſerait à ſouhaiter qu'elle influat autant ſur les mœurs que la philoſophie des anciens. Je pardonne aux ſtoïciens tous les écarts de leurs raiſonnemens métaphyſiques, en faveur des grands hommes que leur morale a formés. La première ſecte pour moi ſera conſtamment celle qui influera le plus ſur les mœurs, et qui rendra la ſociété plus sûre, plus douce et plus vertueuſe. Voilà ma façon de penſer; elle a uniquement en vue le bonheur des hommes et l'avantage des ſociétés.

N'eſt il pas vrai que l'électricité et tous les prodiges qu'elle découvre juſqu'à préſent, n'ont ſervi qu'à exciter notre curioſité? N'eſt-il pas vrai que l'attraction et le gravitation n'ont fait qu'étonner notre imagination? N'eſt-il pas vrai que toutes les opérations chimiques ſe trouvent dans le même cas? Mais en vole-t-on moins ſur les grands chemins? Vos traitans en ſont-ils devenus moins avides? Rend-on plus ſcrupuleuſement les dépôts? Calomnie-t-on moins, l'envie eſt elle étouffée, la dureté de cœur en eſt-elle amollie? Qu'importe donc à la ſociété ces découvertes des modernes, ſi la philoſophie néglige la partie de la morale et des mœurs, en quoi les anciens mettaient toute leur force? Je ne ſaurais mieux adreſſer ces réflexions que j'ai depuis long-temps ſur le cœur, qu'à un homme qui de nos jours eſt l'Atlas de la philoſophie moderne, qui par ſon exemple et ſes écrits pourrait remettre en vigueur la diſcipline des Grecs et des Romains, et rendre à la philoſophie ſon ancien luſtre. Sur ce, etc.

LETTRE XXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 29 Janvier.

SIRE,

JE viens de recevoir et de lire avec la plus grande sensibilité l'Eloge que V. M. a fait du jeune et digne Prince qu'elle a eu le malheur de perdre. Cet ouvrage, Sire, fait un honneur égal à l'esprit et aux sentimens du héros qui en est l'auteur; c'est la vertu et l'éloquence qui pleurent la vertu et les talens, moissonnés à leur aurore; on ne peut s'empêcher de joindre ses larmes à celle de V. M. en lisant un ouvrage si touchant et si pathétique. Le seul endroit peut-être que j'aurais désiré de n'y pas trouver, quoique le plus touchant et le plus pathétique de tous, c'est celui où V. M. parle de sa fin prochaine; je sais, Sire, qu'un héros tel que vous envisage ce dernier moment avec tranquillité; mais il me semble que V. M. devrait dérober cette affligeante image aux regards de ceux qui lui sont tendrement et respectueusement attachés. Heureusement pour leur sensibilité, ce triste moment, Sire, est pour eux dans le lointain, bien plus qu'il ne le paraît à V. M.: ils se flattent même qu'ils n'auront pas la douleur d'en être témoins; en lisant cette triste et éloquente peroraison, j'adressais du fond de mon cœur à V. M. les beaux vers de l'ode XVII du second livre d'Horace, où ce poëte prie Mécène de suspendre les plaintes que la vue d'une mort prochaine causait à ce favori d'Auguste; avec cette différence, 1763.

1768. Sire, que V. M. eſt bien plus précieuſe au monde que Mécène, qu'il craignait la mort et que vous l'avez mille fois bravée, et que mes ſentimens ſont bien plus profonds et plus juſtes que ceux d'Horace.

Quelque éloquente, Sire, que ſoit la peinture dont j'oſe me plaindre à V. M., j'aime mieux pour elle et pour moi la gaieté ſi philoſophique avec laquelle elle ſait traiter les ſujets même de philoſophie, ſans y répandre moins de juſteſſe et de profondeur. Elle aurait, par exemple, d'excellentes réflexions à faire en ce genre, ſur la proceſſion que notre ſaint père le Pape vient d'ordonner, parce que la religion catholique a le malheur de ne pouvoir plus opprimer et perſécuter les diſſidens en Pologne. C'eſt afficher bien adroitement l'eſprit de cette religion, et donner beau jeu à ſes ennemis.

V. M. traite un peu trop mal la géométrie tranſcendante: j'avoue qu'elle n'eſt ſouvent, comme V. M. le dit très-bien, qu'un luxe de ſavans oiſifs; mais elle a ſouvent été utile; ne fût-ce que dans le ſyſtème du monde, dont elle explique ſi bien les phénomènes. Je conviens cependant avec V. M. que la morale eſt encore plus intéreſſante, et qu'elle mérite ſur-tout l'étude des philoſophes; le malheur eſt qu'on l'a par-tout mêlée avec la religion, et que cet alliage lui a fait beaucoup de tort.

J'apprends que M. de Caſtillon le fils n'a point la place d'aſtronome, qui a été donnée à M. Bernouilli. Ce dernier eſt ſans doute un très-bon ſujet; mais je prends la liberté de recommander l'autre de nouveau aux bontés de V. M.; ſi elle daignait le donner pour aide à M. ſon père dans l'aſtronomie, et y joindre

une penſion dont il aurait beſoin, cette famille eſtimable lui aurait une éternelle obligation. 1768.

Puiſſiez-vous, Sire, faire encore long-temps des ouvrages tels que celui que je viens de lire, à condition que ces ouvrages n'auront pas un ſi triſte objet, et ſur-tout une peroraiſon auſſi douloureuſe pour vos fidelles ſerviteurs! C'eſt dans ces ſentimens et avec le plus profond reſpect que je ſerai juſqu'au dernier ſoupir, etc.

LETTRE XXIX.

DU ROI.

24 mars.

Vous avez reçu un Eloge moins fait pour l'oſtentation que pour la vérité. Je vous aſſure que le talent de l'orateur n'y était pour rien et que le témoignage unanime de l'auditoire a bien juſtifié l'auteur de cette accuſation; mais je paſſe ſur un ſujet trop triſte pour que j'y inſiſte plus long-temps; et je félicite les philoſophes des ſottiſes récentes du grand Lama. Vos vœux n'auraient pu que difficilement obtenir du Ciel qu'il ſe conduiſît plus mal; il reſſemble à un vieux danſeur de corde, qui dans un âge d'infirmité veut répéter ſes tours de force, tombe et ſe caſſe le cou. Les foudres des excommunications ſont depuis long-temps rouillées dans le Vatican; fallait-il les tirer de cet arſenal, pour les lancer d'un bras impuiſſant, et dans quel temps? où le maître eſt auſſi décrédité que le vicaire, où la

raiſon rejette hautement tout verbiage myſtique et
1768. inintelligible, où le peuple eſt moins abſurde que les hommes en place ne l'étaient autrefois, où des ſouverains aboliſſent de leur propre autorité l'ordre des jéſuites, qui ſervaient de gardes du corps à la papauté. Vous verrez que le pape ſera auſſi maltraité à Paris que les philoſophes, et que le père éternel de Verſailles trouvera très-mauvais la galanterie que le ſaint ſiège a faite à ſon petit-fils. Que ces prophéties s'accompliſſent ou non, il en réſulte pour moi la conſolation d'avoir un confrère de plus excommunié; cela eſt d'autant plus agréable, que cet événement ſe trouve le premier en ce genre qui arrive de mon temps.

J'ai vu une épître où le pauvre Marmontel veut ſauver une fille de théâtre pour ſes charités; il paraît que les cenſures de la Sorbonne ne l'ont pas encore ſu corriger du vice horrible de la tolérance; comme il veut ſauver tout le monde, je me flatte qu'il fera un généreux effort en faveur du duc de Parme et pour moi, de ſorte qu'avec Marmontel, le duc de Parme, la danſeuſe et moi, nous irons droit en paradis, malgré la Sorbonne et le Pape.

On dit que vous travaillez à augmenter l'édition de vos œuvres, et je m'en réjouis, parce que perſonne n'écrit d'un ſtyle auſſi clair et auſſi net que le vôtre ſur des matières abſtraites de la géométrie.

On n'entend plus parler de Voltaire. Des lettres de la Suiſſe annoncent qu'il travaille à un ouvrage deſtiné pour l'Impératrice de Ruſſie; je ne ſais ce que ce peut-être. Il pourra compoſer un code de nouvelles loix pour les Polonais, Tartares ou Perſans. Pour

moi, j'ai eu différentes indiſpoſitions de ſuite qui m'ont fort incommodé; mais qui n'en a pas? on dit que c'eſt pour exercer notre patience. Je voudrais que votre ſanté ne fût pas dans le cas d'expoſer plus long-temps votre patience à s'impatienter, et que votre corps auſſi ſain que votre ame et votre eſprit, ne fût point comme ces fourreaux qu'on dit que l'épée uſe, et ſi ce peut être une conſolation pour vous, comptez qu'il y a ici des perſonnes qui s'intéreſſent ſincèrement à votre conſervation, ainſi qu'à tout ce qui peut vous être avantageux. Sur ce, etc. 1768.

LETTRE XXX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 15 avril.

SIRE,

J'AI déjà eu l'honneur de faire à V. M. mes très-humbles remercimens du bel Eloge qu'elle a bien voulu m'envoyer, et de lui dire combien cet ouvrage m'avait paru éloquent et pathétique. Toutes les ames ſenſibles qui l'ont lu, en ont été auſſi touchées que moi, et font des vœux pour que la nature augmente les jours de l'auguſte orateur, de ceux qu'elle a refuſés à ſon illuſtre neveu, ſi dignement célébré par elle.

Si quelque choſe, Sire, peut être comparé à cet éloquent ouvrage, ce ſont les excellentes réflexions dont V. M. veut bien me faire part au ſujet de l'excommunication du duc de Parme; la comparaiſon

1768. qu'elle fait du grand Lama, *à un vieux danſeur de corde qui, dans un âge d'infirmité veut répéter ſes tours de force, tombe et ſe caſſe le cou*, eſt auſſi juſte et auſſi philoſophique que piquante: on la répète de bouche en bouche, et cette ſeule parole vaut mieux que toutes les grandes écritures du conſeil d'Eſpagne et du parlement de Paris au ſujet de cette belle équipée.

L'excommunié Marmontel, à qui j'ai fait part de l'endroit qui le regarde dans la lettre de V. M., me charge de lui dire que le paradis, le purgatoire, les limbes, l'enfer même, lui ſont aſſez indifférens pourvu qu'il ait l'honneur d'y être à la ſuite de V. M.

Quant à Voltaire, je ne ſais s'il eſt excommunié, mais il ne ſe tient pas pour tel; car il vient de faire ſes pâques en grand gala en ſon égliſe ſeigneuriale de Ferney, et après la cérémonie, il a fait à ſes payſans un très-beau ſermon contre *le vol*; il ſe prétend ruiné et vient en conſéquence de faire maiſon nette, même de ſa nièce qu'il a renvoyée à Paris; il eſt reſté ſeul avec un jéſuite, nommé le P. Adam, qui n'eſt pas, à ce qu'il dit, le *premier homme* du monde; il prétend que S. A. S. Mſgr. le duc de Wurtemberg lui doit beaucoup et le paye fort mal, et il dirait volontiers de ce prince, ce qu'en diſait en ma préſence à V. M. un peintre italien qui avait travaillé pour lui ſans être payé: *Oh! c'eſt un homme qui n'aime point la* virtou.

V. M. me flatte infiniment en déſirant un nouveau volume de mes œuvres; j'ai bien quelques matériaux pour ce volume, mais je ne ſais quand ma pauvre tête me permettra de les mettre en œuvre; je

vais

vais la laiſſer repoſer pendant un an ; pour tuer le temps en attendant, je fais imprimer deux volumes de grimoires algébriques, qui ſont faits depuis plus de deux ans, et qui n'intéreſſent guères V. M., ni moi non plus. 1769.

Madame la comteſſe de Boufflers-Rouverel, femme de beaucoup d'eſprit et de mérite, et que feu madame de Pompadour, d'heureuſe mémoire, haïſſait fort à cauſe de ſon admiration pour V. M, me charge de mettre à ſes pieds M. le comte de Boufflers ſon fils, jeune homme bien élevé, inſtruit et ſage, qui doit arriver inceſſamment à Berlin, et que le miniſtre d'Angleterre doit préſenter à V. M. ; ce jeune ſeigneur mérite d'être diſtingué par ſa conduite et par ſes connaiſſances de notre jeune nobleſſe françaiſe.

Je me flatte, Sire, que le retour des beaux jours et l'exercice rendront à V. M. une ſanté parfaite; je ne ſuis point étonné qu'elle ait ſouffert du rude hiver que nous venons d'éprouver, et j'eſpère qu'elle ſe trouve mieux à préſent. Puiſſe la deſtinée la conſerver long-temps pour le bien de ſes Etats, pour l'exemple de l'Europe, pour l'honneur et l'avantage des lettres et de la philoſophie !

Je ſuis avec le plus profond reſpect, etc.

LETTRE XXXI.

DU ROI.

Le 7 mai.

1768. UN Dieu favorable aux philoſophes a envoyé un eſprit de vertige et de démence (au lieu du ſaint eſprit) au ſaint père, qui lui inſpire de puiſſantes erreurs et des entrepriſes extravagantes. On dit que le bras levé, il va lancer ſes foudres ſur le très-chrétien, le très-catholique et le très-fidelle. Vous l'allez voir adopter le défenſeur de la foi et le très-hérétique philoſophe de Sans-Souci, pour n'être pas iſolé et dépourvu de cortége. La poſtérité ſera ſurpriſe d'apprendre quels géans le pape a bien oſé excommunier. Tout ce que mériterait le pape, ſerait que ces ſacrées majeſtés lui jetaſſent des pommes au viſage. Ce qu'il leur refuſe ne mérite en vérité pas d'être recherché. Un bon gigot de mouton eſt plus ſucculent que toute chair virginalement divine. Je ne ſais ce qui réſultera de cette affaire. C'eſt à ce vieux danſeur de corde qui vous a fait rire, à voir comment il ſe tirera du pas dans lequel il s'eſt engagé.

Quoi qu'il en ſoit, cela ſera ſans contredit favorable à la philoſophie. On verra d'un côté à quel comble d'extravagance mène le ſyſtême des inſpirations, et d'un autre, à quelle ſageſſe mènent les raiſonnemens exacts et rigoureux de la philoſophie: ici l'orgueil et l'ambition d'un prêtre qui veut fouler des couronnes à ſes pieds; là une raiſon éclairée qui protége et défend le pouvoir légitime des ſouverains: d'une part, les ſuites turbulentes d'une religion extravagante, de l'autre, ceux qui la décrient

et qui s'élèvent contre des abus monstrueux. Enfin, il n'y aura plus moyen de soutenir une thèse qui manifeste elle-même sa dangereuse absurdité. Cependant, direz-vous, on persécute Marmontel et les encyclopédistes. A cela je réponds, qu'il y a par-tout des brigues, des cabales, des inimitiés personnelles, des jalousies, et des querelles de parti qui s'arment de prétextes frivoles pour contenter leur haine et leur vengeance particulière; mais le très-chrétien excommunié, il se fera philosophe, vous deviendrez son premier aumônier, Diderot confessera Choiseul, et Marmontel le Dauphin. Vous aurez la feuille des bénéfices, vous donnerez un archevêché à Voltaire, un évêché à Jean Jaques, une abbaye à d'Argens, et les affaires n'en iront que mieux. 1768.

Il y a eu grand bruit à Ferney; on ne sait pas ce qui peut y avoir donné lieu. Le patriarche a chassé Agar de sa maison, il a pris le divin déjeuner, s'en est fait donner le certificat et l'a envoyé à Versailles; signe certain de quelque persécution nouvelle. Mais comme tout le monde sait jusqu'où il porte la ferveur de la foi, il échappera sans doute aux calomnies de ses envieux.

Je voudrais que votre santé se rétablît et que votre courage triomphât des tracasseries comme votre raison des erreurs. Souvenez-vous que Galilée fut plus maltraité que vous ne l'êtes, que Descartes fut banni de sa patrie, que Bayle fut obligé de la quitter, que Michel Servet fût brûlé, et que les cendres de ceux qui l'ont été pour une aussi belle cause formeraient des montagnes comme le Mont-Martre, si l'on pouvait les rassembler. Adieu. Je vous recommande la paix de l'ame comme le premier mobile

1768. de la santé du corps. En philosophant il est bon d'éclairer les autres, mais il ne faut pas s'oublier soi-même. Veillez-donc à votre conservation, à laquelle je m'intéresse plus que personne. Sur ce etc.

LETTRE XXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 20 juin.

SIRE,

J'EN demande pardon à V. M.; je reconnais toute sa supériorité en politique comme en tout le reste; mais je ne vois pas autant d'avantages qu'elle pour la malheureuse philosophie, dans toutes les sottises qu'il plaît au saint Esprit d'inspirer au grand Lama. Je m'attends seulement que le très-saint père recevra de ses très-chers enfans, les princes catholiques, quelques coups de pieds dans le ventre, ou dans le derrière, comme il plaira à V. M.; mais je n'espère pas qu'aucun philosophe devienne ni grand aumônier, ni confesseur. En attendant la fortune que V. M. a la bonté de leur prédire, ils continueront à être vilipendés et persécutés; ils souffriraient patiemment le premier, si on voulait bien leur faire grâce du second, et en cas qu'on leur épargnât les coups, ils diraient volontiers comme Sosie dans Amphitrion:

Pour des injures
Dis-m'en tant que tu voudras,
Ce sont légères blessures,
Et je ne m'en fâche pas.

Quoi qu'il en ſoit, le fils aîné de l'Egliſe vient, avec tout le reſpect poſſible, de ſe ſaiſir d'Avignon, en y envoyant, non pas une armée, mais un détachement du parlement d'Aix qui en a pris poſſeſſion en robes rouges et avec beaucoup de politeſſe; nous feſons la guerre au pape *l'épée au côté* et *la plume à la main*; mais en récompenſe nous ſommes prêts à jeter les philoſophes dans le feu au premier ſignal. 1768.

Je remercie très-humblement V. M. de l'intérêt qu'elle veut bien prendre à ma ſanté; le coffre de la machine eſt un peu meilleur en ce moment, mais la tête eſt toujours incapable d'application, par le peu de ſommeil. J'ai eu la douleur ces jours-ci de me voir plus près de V. M. de 200 lieues, et de n'avoir pas la force d'aller me mettre à ſes pieds. M. Mettra, qui part pour Berlin, et qu'il ne m'eſt pas permis d'accompagner par le régime auquel je ſuis forcé de m'aſſujettir, voudra bien être auprès de V. M. l'interprête de mes ſentimens et de mes regrets.

Oui ſans doute, le patriarche de Ferney a renvoyé Agar de ſa maiſon; il eſt livré pour toute ſociété à un fort honnête jéſuite, qui s'appelle le père *Adam*, et qui n'eſt pourtant pas, à ce qu'il dit, le premier des hommes. Il a pris ce jéſuite pour lui dire la meſſe et pour jouer avec lui aux échecs; je crains toujours que le prêtre ne joue quelque mauvais tour au philoſophe, et ne finiſſe par lui *damer le pion*, et peut-être le faire *échec et mat*. On dit que l'évêque de Genève ou d'Annecy, dont il a l'honneur d'être une des ouailles, a voulu l'excommunier pour avoir fait ſes pâques; heureuſement il a rendu en même temps un très-beau pain bénit, et le curé pour lequel il y avait

1768. une excellente brioche, a plaidé la cause de son paroissien, et a soutenu qu'il n'avait point prétendu jouer la comédie, et qu'il était dans les plus saintes dispositions du monde. Pour lui, il me semble qu'il n'y a pas fait tant de façons, et qu'il a dit, comme Pourceaugnac, à qui ses médecins veulent tâter le pouls pour savoir si on lui donnera à manger: *quel grand raisonnement faut-il pour manger un morceau?*

Je sens que j'abuse du temps et des bontés de V. M. en l'entretenant de ces misères; je lui en demande pardon, je la supplie de se conserver pour le bonheur de ses sujets, pour l'exemple de l'Europe, et pour le bien de la philosophie et des lettres. J'espère que M. Mettra me rapportera de bonnes nouvelles de sa santé, et voudra bien lui témoigner l'attachement inviolable, la reconnaissance, l'admiration et le très-profond respect avec lequel je suis, etc.

P. S. Je viens de lire une *profession de foi des théistes*, qui me paraît adressée à V. M. C'est un fruit des pâques de Ferney.

LETTRE XXXIII.

DU ROI.

Le 4 août.

Je vois que votre attachement à la philosophie est supérieur à tout appât de fortune. Vous ne voulez pas vous engager à la cour, fût-ce même en qualité de casuiste, chargé de faire les équations algébriques des péchés du souverain et des peines qu'il encourt. Vous préférez votre retraite philosophique au faste des grandeurs, et plus sage que Platon, aucun Denys ne

vous fera abandonner la méditation, pour vous livrer au tourbillon des frivolités. C'eſt ce repos qu'Epicure recommande tant à ſes diſciples, (et dont on fait peu de cas dans votre patrie,) et que ce philoſophe conſidérant comme le ſouverain bien. Il y a ici un certain marquis, fortement imbu de cette doctrine, qui la pouſſe au point de s'interdire tout mouvement. S'il pouvait vivre ſans que ſon ſang circulât, il préférerait cette façon d'être à celle dont il exiſte actuellement. Pour moi qui aime à faire plaiſir à tout le monde, je me garde bien de le contredire; j'ai même cru, comme Jean Jaques a réuſſi à mettre à la mode la doctrine des paradoxes, que je ne ferais pas mal de me ranger du nombre des auteurs, qui parant leurs ouvrages de belles phraſes, ont renoncé à la ſotte manie d'avoir le ſens commun. Je vous envoie la belle diſſertation que j'ai compoſée à la louange de la pareſſe. Vous y trouverez une érudition légère et une profondeur ſuperficielle qui doivent dans le ſiècle où nous vivons faire la fortune de cet ouvrage: il m'a reconcilié avec le marquis, et je ne doute pas que vos fainéans de Paris ne me trouvent un profond dialecticien. Si vous ou vos amis avez quelque contradiction à prouver, je me charge de m'en acquitter à leur contentement, perſuadé que c'eſt la ſeule voie qui reſte ouverte pour parvenir à une réputation ſolidement établie. 1768.

Voici en attendant quelques ſujets ſur leſquels j'ai des matériaux tout préparés: que la ſociété des jéſuites eſt utile aux Etats: qu'il faut expulſer les philoſophes des gouvernemens monarchiques, à l'exemple des empereurs romains, qui chaſſèrent de Rome les aſtrologues et les médecins: qu'il y a plus de grands génies

1768. en tout genre dans notre siècle que dans le siècle passé : que la superstition éclaire les ames : que les Etats dans lesquels les sujets sont les plus pauvres, sont les plus riches, parce que le peuple est sage et sait se passer de tout : que les poëtes sont des empoisonneurs : que des lois contradictoires sont utiles aux Etats, parce qu'elles exercent la sagacité des juges : que la frivolité vaut mieux que le bon sens, parce qu'elle est légère et que le bon sens est lourd : qu'il faut agir et ensuite réfléchir, parce que c'est comme cela qu'on fait par-tout. Enfin, je ne finirais point, si je vous communiquais tous les thèmes que je tiens en réserve. Je voudrais, au lieu de ces belles choses, avoir le secret de rendre la force à vos nerfs et de rajuster l'étui de votre ame, pour qu'elle s'y trouvât plus à son aise, et que dégagée des infirmités de la matière, elle pût en philosopher plus tranquillement. Sur ce etc.

LETTRE XXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 16 septembre.

SIRE,

QUELQUE éloges que V. M. fasse de la paresse dans l'ouvrage charmant qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer, je la prie de croire que ce n'est point cette vertu (puisqu'il lui plaît de l'appeller ainsi) qui m'a empêché de lui faire plutôt mes très-humbles remercîmens. Un sentiment plus triste et plus profond m'occupait, et faisait taire tous les autres ; il se répandait des bruits fâcheux et très-inquiétans sur la santé de V. M. ;

j'attendais avec impatience M. Mettra pour en ſavoir des nouvelles ſûres, et pour calmer l'inquiétude où j'étais ; il eſt enfin arrivé, m'a tranquilliſé pleinement, et m'a mis en état de renouveller à V. M. l'aſſurance des ſentimens de reconnaiſſance, d'attachement et de reſpect dont je ſuis pénétré pour elle. 1768.

A l'égard de l'ouvrage où V. M. loue avec tant d'eſprit et de gaîté cette pareſſe qu'elle pratique ſi peu, j'aurai l'honneur d'aſſurer que depuis longtemps les indigeſtions et les inſomnies m'ont perſuadé de la vérité de ſa thèſe, et convaincu que Jean Jaques Rouſſeau a raiſon, quand il aſſure que *l'homme qui médite eſt un animal dépravé.* Je crois le marquis auſſi pénétré que moi de cet axiome, et je ne lui connais d'activité que dans un ſeul point, c'eſt dans ſon inviolable et reſpectueux attachement pour V. M.

Il ſuffit de jeter les yeux ſur ce qui ſe paſſe en Europe pour voir que l'eſpèce humaine eſt condamnée à ne ſortir de ſon indolence naturelle que pour ſe tourmenter elle-même et les autres. Je n'en voudrais pour exemple que votre ami le grand Turc, qui marche contre la Ruſſie pour *ſoutenir* ſans doute *la religion catholique.* Notre St. père le Pape ne ſe ſerait pas attendu à cet allié là.

Je déſire beaucoup de voir traiter par V. M. les autres ſujets qu'elle ſe propoſe ; entr'autres ces deux-ci, *qu'il faut chaſſer les philoſophes des gouvernemens monarchiques ; et que les Etats où le peuple eſt le plus pauvre ſont les plus heureux, parce que le peuple eſt ſage et ſait ſe paſſer de tout.* C'eſt une vérité dont on tâche de le perſuader par l'expérience dans la plus grande partie de la terre. Heureux le pays où il a le bonheur de n'être pas éclairé juſqu'à ce point ſur ſes vrais intérêts !

1768. Conservez, Sire, votre santé précieuse à des sujets qui ne recevront jamais de vous de pareilles instructions; conservez-la pour la philosophie, pour les lettres, et pour le bonheur de celui qui sera toute sa vie avec le plus profond respect et la plus respectueuse reconnaissance, etc.

LETTRE XXXV.

DU ROI.

Le 4 octobre.

Je ne pensais pas devenir chef de secte en vous envoyant ce badinage sur la paresse, et je me targue étrangement d'avoir des philosophes pour disciples; je n'attribue cependant pas cette conversion à la force de mes argumens. Il faut être juste, et convenir qu'après avoir poussé le coursier de son imagination dans toutes les carrières métaphysiques, qu'après avoir vu le bout de toutes choses, ou pour mieux dire les bornes que l'esprit humain saurait franchir, on peut après ces vains essais, se permettre la paresse d'esprit sur les secrets de la nature, que l'homme ne déchiffrera jamais. Il est encore vrai que la vie humaine est un jeu d'enfant, où des polissons élèvent ce que d'autres ont abattu, ou détruisent ce que d'autres ont élevé, où des grimauds plus inquiets et plus ardens que la multitude troublent la tranquillité de la société, ou des marmots voraces enlèvent la viande à leurs camarades et ne leur laissent que les os. Si ces écervelés se trouvaient nés paresseux, je crois que la société n'y perdrait rien. Je ne range pas cependant le grand

Turc dans cette catégorie; il n'a pas encore assez bien appris son catéchisme, pour ferrailler en faveur du suisse du paradis, il se borne à couvrir ses frontières contre les incursions des Heydamaques, et il envoie des troupes à Montenero, pour réduire conjointement avec les Vénitiens, un rebelle qui a soulevé cette province contre lui. 1768.

Les autres ouvrages que vous me demandez ne paraîtront pas sitôt; je destine celui que j'appelle la massue du despotisme qui assomme la raison, pour votre patrie; je le ferai paraître en même temps que je postulerai une place à l'académie française, et comme il faut être orthodoxe pour parler purement votre langue, ce livre, qui fera preuve de mon zèle contre les philosophes, me tiendra lieu de tout ce que les Vaugelas et les d'Olivet auraient pu m'apprendre. Pour le livre de l'utilité de la pauvreté, prouvé par la politique et par la religion, il doit paraître à Vienne, à moins que M. van Swieten ne le mette à l'index. Cet ouvrage persuadera, je me l'assure, aux fidèles sujets de Sa Majesté l'impératrice-reine, que l'argent d'un Etat n'est que pour le souverain, que tant que les peuples sont pauvres ils sont vertueux; témoins les Spartiates, témoins les Romains du temps de leurs premiers consuls; et qu'enfin riche, on n'hérite pas le royaume des cieux. Ce paradoxe prouvé me vaudra le pacte de famille que les puissances du sud ont formé; il sera le sceau de la réconciliation de la Prusse et de l'Autriche, et les traitans me canoniseront. Vous voyez que mes desseins ne se bornent pas à des bagatelles, et que mes ouvrages me rapporteront plus que le dictionnaire de Bayle n'a valu à ses

——— éditeurs, et que peut-être je m'élèverai à côté de Henri
1768. VIII, auquel ſon galimatias théologique valut le titre ineſtimable de défenſeur de la foi.

La goutte, mes voyages et mes occupations ont un peu rallenti ces travaux importans. Ma ſanté, à laquelle vous vous intéreſſez ſi affectueuſement, s'eſt aſſez bien remiſe. La nature m'a condamné à ramaſſer pendant trois années des matières, qui accumulées à un point de maturité, produiſent la goutte: ce n'eſt pas être maltraité que d'éprouver de trois ans en trois ans un accès de ce mal; il faut que la patience des princes s'exerce tout comme celle des particuliers, parce qu'ils ſont pétris du même limon; il faut qu'on ſe familiariſe avec l'idée de ſa deſtruction et qu'on ſe prépare à rentrer dans le ſein de cette nature dont on a été tiré.

Quant à mon marquis, pour me prouver qu'il n'eſt point pareſſeux, il entreprend le voyage d'Aix; car vous ſaurez que les Provençaux ſont comme les Juifs; de la boue de Jéruſalem pour les uns, et les eaux minérales d'Aix pour les autres, leur ſemblent les chefs-d'œuvres du Très-haut. J'ai le malheur de n'être point né avec la même prédilection pour notre ſable, et je crois qu'on peut être bon patriote, ſans s'aveugler de préjugés pour ſa patrie. A propos, les Suiſſes ont fait un deſſein de Voltaire pénitent, allant à confeſſe, qui eſt la plus plaiſante idée que Meſſieurs les treize cantons aient enfantée depuis le déluge. On y voit Voltaire le roſaire en main, eſcorté de ſes garde-chaſſes, ſuivi de ſon père Adam, de ſa cuiſinière et de ſon cocher; un ſinge porte le crucifix devant lui et l'âne de la Pucelle qu'on mène derrière lui,

n feſant des pétarades, fait tomber de deſſous ſa queue toutes ſes brochures, et ſur-tout le petit poëme ontre vos amis les Genevois. Rangeons cela ſur la iſte des ſottiſes paiſibles, et ſouhaitons qu'il ne s'en aſſe point d'autres. 1768.

Puiſſiez-vous vivre en paix, recouvrer entièrement otre ſanté, et vous bien perſuader que perſonne ne 'y intéreſſe plus que moi pour l'honneur des lettres, lu bon ſens et de la philoſophie! Sur ce etc.

LETTRE XXXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 19 de décembre.

SIRE,

Je crains d'importuner trop ſouvent V. M.; c'eſt pour cette raiſon que je n'oſe rendre mes lettres plus fréquentes. Je reſpecte ſur-tout en ce moment ſes occupations, qui doivent être augmentées par les affaires du nord. Ces affaires, ſi elles n'étaient pas auſſi ſérieuſes, pourraient amuſer un moment la philoſophie. Il eſt aſſez curieux pour elle de voir le grand Turc en armes pour ſoutenir la religion catholique en Pologne, tandis que les princes catholiques du midi écornent tout en douceur le patrimoine de St. Pierre.

Je ne doute point, Sire, que le St. père n'envoie au grand viſir une épée bénite comme au maréchal Daun. On aſſure que pluſieurs de nos Français, et juſqu'à des chevaliers de Malte, vont ſervir dans l'armée turque contre ces vilains ſchiſmatiques de

Ruſſie ; et qu'on diſe après cela que l'eſprit de tole-
1768. rance ne fait point de progrès dans notre nation.

Le roi de Danemark, que nous avons eu ici pendant ſix ſemaines, en eſt parti il y a huit jours, excédé, ennuyé, haraſſé de fêtes dont on l'a écraſé, de ſoupers où il n'a ni mangé ni cauſé, et de bals où il a danſé en bâillant à ſe tordre la bouche. Je ne doute point qu'à ſon arrivée à Copenhague il ne rende un édit pour défendre les ſoupers et les bals à perpétuité. Il eſt venu à l'académie des ſciences, et j'ai fait à cette occaſion un petit diſcours que j'ai l'honneur d'envoyer à V. M.; mes confrères et le public m'en ont paru contens; mais je déſirerais encore plus, Sire, qu'il fût digne de votre ſuffrage. J'ai tâché d'y faire parler la philoſophie avec la dignité qui lui convient; cela était d'autant plus néceſſaire qu'on avait aſſuré le roi de Danemarck que les philoſophes étaient *mauvaiſe compagnie*. Cette mauvaiſe compagnie, Sire, eſt bien conſolée et bien honorée d'avoir V. M. à ſa tête.

On dit que le pareſſeux marquis eſt reſté en Bourgogne; il y fera venir ſans doute les eaux d'Aix, en attendant qu'il puiſſe aller les prendre ſur les lieux.

Nous recevons de Genève quelques brochures édifiantes; on nous a envoyé il y a peu de jours l'a, b, c; c'eſt un tiſſu de dialogues ſur tout ce qui a été, eſt, et ſera. Dans le dernier dialogue, l'auteur ſoupçonne qu'il pourrait bien y avoir un Dieu, et qu'en même temps le monde eſt éternel; il parle de tout cela en homme qui ne ſait pas trop bien ce qui en eſt. Je crois qu'il dirait volontiers comme ce capitaine ſuiſſe à un déſerteur qu'on allait pendre, et qui lui

demandait s'il y avait un autre monde : *par la mort-Dieu, je donnerais bien cent écus pour le savoir.* 1768.

Mais c'est trop entretenir V. M. de balivernes. Je finis en lui souhaitant une année aussi glorieuse et aussi heureuse que toutes les précédentes ; et en la priant de continuer ses bontés à un philosophe pénétré de reconnaissance, d'attachement, et du plus profond respect pour sa personne. C'est dans ces sentimens que je serai toute ma vie, etc.

LETTRE XXXVII.

DU ROI.

Le 16 janvier.

Je vous aurais répondu plus tôt, si je ne m'étais vu accablé d'affaires de différens genres. Je commence par vous remercier de votre harangue académique incluse dans votre lettre, et de ce que vous me dites sur le renouvellement de l'année. Je puis vous assurer sans compliment que je suis très-content de votre harangue ; c'est un écrit plein de dignité ; vous y louez le roi de Danemarck sans le flatter ; et vous épuisez toutes les matières que le Danemarck fournit, pour en dire quelque chose d'avantageux. Le style en est simple et noble ; la seule image que vous employez, est pour le czar Pierre I ; elle est forte et placée en son lieu pittoresque. J'ai lu d'autres discours, même des vers faits pour ce sujet ; sans vous flatter, vous devez croire que votre harangue l'emporte sur tous ces autres ouvrages qui me sont parvenus. 1769.

1769. Nous n'aurons plus déformais des nouvelles de France du roi de Danemarck, car le voilà parti; mais l'obſervatoire de Paris en débite une, qui, ſi elle ſe confirme, donnera de la tablature aux ſavans et de la matière aux aſtrologues. On nous mande qu'un ſatellite ancien de Saturne s'eſt perdu. Vous qui êtes un habitant du ciel, je vous prie de me dire ce qu'il eſt devenu. Saturne l'a-t-il avalé? ce ſatellite eſt-il diſgracié? ou ſe ſerait-il caché ſous quelque nuage pour ſe moquer des aſtronomes? Meſſieurs les aſtrologues, ſans attendre la confirmation de ce phénomène, annonceront hardiment la chute de quelque favori d'un grand prince, ou ils ſoutiendront que le règne de Saturne va revenir ſur terre et que ce ſatellite perdu, il l'a envoyé s'incarner, (comme Somonocodon;) qu'on le verra paraître à la tête de l'armée turque ou de l'armée ruſſe, pour établir ſon règne. Pour moi, je me contenterai de crier par-tout: ſi vous l'attrapez, ne le pendez pas, Meſſieurs. Vos aſtronomes de Verſailles diront que le ſatellite deſcend ſur terre pour ſubjuguer la Corſe, dont les généraux et les armées de Louis XV ne peuvent venir à bout. Enfin il réſulte de toutes ces conjectures que Saturne va nous tailler de la beſogne dans le courant de cette année.

Tout vieux que je ſuis, j'ai lu l'a, b, c de Voltaire, et je vous réponds qu'il ne connaît ni n'entend l'a, b, c de Hugo Grotius, que probablement il n'a jamais lu Hobbes non plus; cela eſt pédant, parce que cela eſt profond. Le jugement qu'il porte de Monteſquieu eſt mieux tapé que le reſte. Je crains qu'il n'ait raiſon. Le reſte de l'ouvrage contient des

facéties

facéties et des légèretés répandues à ſa manière. Il croit le monde éternel, et il en apporte les plus faibles raiſons ; il voudrait bien douter de Dieu, mais il craint le fagot. Ce qu'il dit de mieux, c'eſt qu'il veut que les rois, au lieu de mettre leurs armées aux priſes, ſe battent eux-mêmes. Comme Voltaire n'a point d'armée, j'aurais envie de lui envoyer un coutelas bien affilé, pour qu'il vide ſon différend avec Fréron ; je voudrais les voir s'eſcrimer en champ clos ; cela vaudrait à tout prendre mieux que les injures qu'ils ſe diſent. Depuis un an je n'ai rien reçu de Voltaire. 1769.

Pour le cher Iſaac, il s'eſt mis à la moutarde de Dijon, qui vaut peut-être autant que les eaux d'Aix ; je ne ſais quand il arrivera chez lui, ni quand il reviendra ; peut-être ſe fera-t-il hiſtoriographe du ſatellite de Saturne, pour nous en donner l'itinéraire et les aventures.

Ecrivez-moi quand l'envie vous en prendra ; toutefois ne trouvez pas étrange que les réponſes ne vous arrivent pas promptement. Ces maudits alliés de votre vice-Dieu, nous donnent de l'occupation : quand la maiſon de notre voiſin brûle, notre premier ſoin doit être de préſerver la nôtre de l'incendie qui la menace etc.

LETTRE XXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 10 avril.

SIRE,

J'AI cru voir, par la dernière lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, qu'elle était en ce moment

1769. plus accablée d'affaires que jamais ; et qu'il lui reſtait bien peu de temps pour recevoir des lettres inutiles. Cette raiſon, Sire, jointe à mon peu de ſanté, a fait que depuis aſſez long-temps je n'ai oſé l'importuner des miennes ; d'autant que ce qui m'intéreſſe le plus quand j'ai l'honneur de lui écrire, eſt de ſavoir des nouvelles de ſa ſanté, et que ſon Miniſtre, Mr. le Baron de Goltz, m'a aſſuré qu'elle était très-bonne. Puiſſe-t-elle ſe maintenir en cet état pour le bonheur de ſes ſujets, et pour ma conſolation dans l'affaibliſſement de la mienne.

J'ai été touché de l'accident arrivé à Madame la princeſſe de Naſſau, tant pour elle-même que par l'intérêt que V. M. prend à elle. Je déſirerais bien vivement que V. M., ſi heureuſe par ſes ſuccès, et par ſa gloire, (ſi pourtant la gloire peut rendre heureux) le fut encore dans ſa famille. Mais la triſte condition humaine ne comporte pas une félicité entière, et encore moins durable ; et le plus fortuné des hommes eſt celui qui a le moins de raiſons d'être dégoûté de la vie.

Les aſtronomes de l'académie ont dû raſſurer V. M. ſur le prétendu dérangement de Saturne et l'eſcapade de ſon ſatellite. Les planètes, Sire, ſont plus ſages que nous ; elles reſtent à leur place ; ce ſont les hommes qui ont la rage de ne pas reſter à la leur, et qui ſe tourmentent pour être malheureux. Voilà un incendie qui s'allume aux deux bouts de l'Europe, en Corſe et en Ruſſie. Dieu veuille qu'il ne s'étende pas plus loin ! Puiſſent ſur-tout la France et les Etats de V. M. en être préſervés ! J'apprends par les nouvelles publiques que les armées tartares

ont déjà dévaſté beaucoup de pays ; les malheurs de l'humanité m'attriſtent ; quelque loin de moi qu'ils ſe paſſent. 1769.

Voilà donc l'Empereur à Rome ; et les cardinaux occupés à faire un vice-Dieu, pendant que le grand Turc travaille à la défenſe de la religion catholique en Pologne. Je ne ſais quel pilote on choiſira pour la barque de ſaint Pierre ; il me ſemble qu'elle fait eau de tous les côtés. Voltaire me paraît un requin qui fait tout ce qu'il peut pour la renverſer. On dit pourtant qu'il voulait encore cette année-ci manger ſon Dieu comme la précédente ; mais on dit que ſon curé n'a pas voulu même l'entendre en confeſſion.

Nous n'avons ici d'ouvrage qui puiſſe intéreſſer V. M. que le poëme *des Saiſons* de M. de Saint-Lambert. Je ne ſais ce qu'elle en penſera, mais il me ſemble qu'elle y trouvera ce qu'elle aime avec raiſon en poéſie, de l'harmonie et des images, de la philoſophie et de la ſenſibilité.

V. M. ignore ſans doute, car elle n'a pas le temps de lire des rapſodies et des libelles, qu'on imprime à Clèves dans ſes Etats, une gazette ſous le titre de *Courrier du bas Rhin*, dans laquelle on insère des calomnies contre les plus honnêtes gens, et en particulier contre moi. M. de Catt eſt au fait de cette impoſture, dont il pourra rendre compte à V. M.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, et une admiration égale à ma reconnaiſſance, etc.

LETTRE XXXIX.

DU ROI.

Le 22 avril.

1769. NE penſez pas, mon cher d'Alembert, que les querelles des Sarmates et des autres peuples orientaux troublent ma tranquillité au point de ne pas pouvoir répondre aux lettres des philoſophes. Nous cultivons la paix malgré les guerres de la Podolie, malgré celle de Corſe, et malgré le trouble que vous autres écervelés de Français excitez en Suède. Nous n'avons rien à craindre de perſonne, parce que nous ſommes amis de tout le monde, et je crois que les frontières gauloiſes du pays des Welches n'ont rien à appréhender des courſes des Tartares et des Coſaques. Voilà donc nos vœux principaux accomplis.

Quant à mon individu, mon cher d'Alembert, je vous dirai ce que le Prince Eugène répondit à Carelli, médecin de Charles VI : mon mal eſt une coïonnerie qui conduit au tombeau ; c'eſt l'âge, c'eſt la vieilleſſe qui mine petit à petit, et qui conſumant nos forces, nous amène dans ce pays où Achille et Therſite, Virgile et Mévius, Newton et Wiberius, où tous les hommes ſont égaux.

Je ſuis bien aiſe que vous me raſſuriez ſur les affaires du ciel qui ſont de votre département ; je voudrais que celles de la terre et de la mer allaſſent également bien ; mais en vivant dans le monde on apprend à ſe contenter de peu, et c'eſt une conſolation pour une ame bien née d'être informée, quand tout ſe bouleverſe ſur ce

petit globe, qu'au moins le ciel va bien. Quant à notre petit tas de boue, vous voyez que les ſouverains voyagent pour s'inſtruire. Vous avez joui à Paris de la viſion béatifique du Roi de Danemarck ; il eſt juſte que Rome jouiſſe de celle de l'Empereur, qui vaut un peu mieux que ce Roi du nord. C'eſt le premier Empereur, depuis le temps du bas empire, que cette capitale du monde ait reçu dans ſes murs ſans une ſuite de conquérans qui l'accompagnent. Ce prince a donné de ſages inſtructions aux cardinaux aſſemblés au conclave ; il eſt à ſouhaiter qu'ils les ſuivent ; mais il eſt apparent que le ſaint eſprit voyageant à ſon tour, aura paſſé par Madrid et Verſailles pour inſtruire les électeurs ſur le choix du ſucceſſeur de Céphas ; il eſt encore très-plauſible que ce nouveau pontife ne ſera intrôniſé qu'à condition qu'il ſupprime totalement l'ordre des jéſuites. Pour moi, je fais gloire d'en conſerver les débris en Siléſie et de ne point aggraver leur malheur, tout hérétique que je ſuis. Quiconque à l'avenir voudra voir un ignatien, ſera obligé de ſe rendre en Siléſie, ſeule province où il retrouvera des reliques de cet ordre qui n'aguère diſpoſait preſque deſpotiquement des cours de l'Europe. Vous vous reſſentirez avec le temps en France de l'expulſion de cet ordre, et l'éducation de la jeuneſſe en ſouffrira les premières années. Cela vous vient d'autant plus mal à propos, que votre littérature eſt ſur ſon déclin, et que de cent ouvrages qui paraiſſent, c'eſt beaucoup d'en trouver un paſſable. 1769.

Je ne connais point ce poëme de Saint-Lambert dont vous me parlez ; mais je l'attends avec cette prévention à laquelle votre ſuffrage me diſpoſe. Je

1769. ne connais ni la gazette du bas Rhin, ni celle de Hollande, encore moins celle de Paris. Je sais qu'un Français, votre compatriote, barbouille régulièrement par semaine deux feuilles de papier à Clèves; je sais qu'on achète ses feuilles et qu'un sot trouve toujours un plus sot pour le lire; mais j'ai bien de la peine à me persuader qu'un écrivain de cette trempe puisse porter préjudice à votre réputation. Ah! mon bon d'Alembert, si vous étiez roi d'Angleterre, vous essuyeriez bien d'autres brocards que vos très-fidelles sujets vous fourniraient pour exercer votre patience. Si vous saviez quel nombre d'écrits infames vos chers compatriotes ont publié contre moi pendant la guerre, vous ririez de ce misérable folliculaire. Je n'ai pas daigné lire tous ces ouvrages de la haine et de l'envie de mes ennemis, et je me suis rappelé cette belle ode d'Horace: *Le sage demeure inébranlable aux coups de la fortune. Que le ciel tombe, il ne s'en émeut pas; que la terre se refuse sous ses pieds, il n'en est point troublé; que tous les élémens se confondent, il oppose à tous ces phénomènes un front calme et serein; fort de sa vertu, rien ne l'altère, rien ne l'agite: il voit du même œil l'infortune et la prospérité; il rit des clameurs du peuple, des impostures de ses envieux, des persécutions de ses ennemis, et se réfugiant dans lui-même, il y retrouve le calme et cette douce sérénité que donnent le mérite et l'innocence.*

Voilà, mon cher, les conseils qu'un poëte suranné peut donner à un philosophe: cependant on s'informera touchant vos plaintes, et l'on tâchera de vous donner satisfaction; c'est le moins que vous deviez attendre de moi. Sur ce, etc.

LETTRE XL.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 16 Juin.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ me rassure beaucoup par la dernière lettre dont elle a bien voulu m'honorer, en m'assurant que les coups de poing que se donnent les Russes et les Turcs, ne s'étendront pas jusqu'à vos Etats, ni jusqu'à la France. Je ne sais d'ailleurs ce que V. M. pense de cette savante et glorieuse guerre; il me paraît qu'elle ressemble jusqu'ici à la joute d'Arlequin et de Scapin, qui se menacent avec grand bruit, se donnent quelques coups de bâton, et s'enfuient chacun de leur côté. Ce qu'il y a dans tout cela de plus plaisant, c'est de voir l'imbécille et sublime Porte protectrice du papisme des Sarmates. Cette sottise ne serait que plaisante, si elle ne fesait pas répandre tant de sang. On dit, à propos de pape, que le cordelier Ganganelli ne promet pas poires molles à la société de Jésus, et que St. François d'Assise pourrait bien tuer St. Ignace. Il me semble que le saint père, tout cordelier qu'il est, fera une grande sottise de casser ainsi son régiment des gardes par complaisance pour les princes catholiques; il me semble que ce traité ressemblera à celui des loups avec les brebis, dont la première condition fut que celles-ci livrassent leurs chiens; on sait comment celles-ci s'en trouvèrent. Quoi qu'il en soit, il sera singulier, Sire, que tandis que leurs majestés très-chrétienne, très-catholique, très-apostolique et 1769.

—— très-fidelle, détruiront les grenadiers du St. Siége,
1769. votre très-hérétique Majeſté ſoit la ſeule qui les conſerve. Il eſt vrai qu'après avoir réſiſté à cent mille Autrichiens, cent mille Ruſſes et cent mille Français, il faudrait qu'elle fût devenue bien timide, pour avoir peur d'une centaine de robes noires. J'avoue qu'elles ſont ici plus à craindre.

Voltaire, qui voudrait mieux que la deſtruction des jéſuites, comme V. M. le ſait bien, s'eſt trouvé ſi bien de ſa communion paſcale de l'année dernière, qu'il a voulu cette année-ci, reprendre, comme on dit, du poil de la bête. Il a pourtant affaire à un évêque de Genève, ci-devant maçon, à ce qu'il prétend, et depuis porte-Dieu, qui voudrait le faire brûler. Il m'aſſure qu'il n'a point du tout de vocation pour le martyre, et qu'il ne veut point être expoſé au ſort du Chevalier de la Barre; je lui réponds, pour ranimer ſa foi, que ſelon St. Auguſtin, dans ſon homélie ſur la décollation de St. Jean, on devient plus propre à entrer dans le royaume des cieux quand on a la tête coupée; parce que l'évangile dit que pour entrer dans ce royaume, il faut *ſe faire petit*, opération que la décollation produit néceſſairement.

Je prie V. M. d'être perſuadée que je ne l'aurais point importunée de mes plaintes au ſujet des calomnies imprimées contre moi dans ſes Etats, ſi ces calomnies n'avaient regardé l'honnêteté des mœurs, et ſi je ne ſavais qu'elles avaient fait quelque impreſſion à Berlin même. Les princes, Sire, et ſur-tout les princes tels que vous, ont raiſon de mépriſer les calomnies de toute eſpèce, parce que leurs actions, expoſées aux yeux de tout le monde, donnent par

elles-mêmes le démenti à la calomnie ; mais un particulier obscur n'a pas cette ressource. 1769.

J'allai voir, il y a deux jours, chez le sculpteur Coustou, le Mars et la Vénus qu'on y fait pour V. M. ; ces deux statues sont très-belles ; la Vénus est entièrement achevée, et le Mars le sera incessamment.

J'ai eu l'honneur d'écrire il y a quelques jours à V. M. en lui adressant un ouvrage *sur les Synonymes*, qu'elle n'aura peut-être pas encore reçu, et que l'auteur m'a chargé de lui offrir.

On me mande que M. de la Grange a été malade ; V. M. devrait lui ordonner de se ménager sur le travail. C'est un homme d'un rare mérite, dont la conservation importe à l'académie, et qui est bien digne, Sire, des bontés de V. M. par ses talens, par sa modestie, et par la sagesse de sa conduite. Je sais par expérience ce que produit à la longue une forte application, c'est d'éprouver la caducité avant le temps. Puisse la santé de V. M. n'être pas plus caduque que sa gloire ! Je suis etc.

LETTRE XLI.

DU ROI.

Le 2 Juillet.

Vous avez toujours les yeux fixés, mon cher d'Alembert, sur ces théologiens belliqueux qui argumentent en Pologne à grands coups de sabre. Aucune des hordes qui combattent sous eux n'a lu, je vous assure, ni les institutions de Jean Calvin, ni

1769. la ſomme de St. Thomas. Le Ciel va décider entre l'alcoran et la proceſſion du ſaint Eſprit du père. Je parierais pourtant pour les ſectateurs de cette dernière opinion. Tout ce qui s'eſt paſſé juſqu'à préſent entre ces nations théologiennes, doit être conſidéré comme un prélude de ce qui arrivera lorſque la campagne ſera ouverte. Le grand Viſir, à la tête des catholiques orthodoxes, va paſſer le Danube; le prince Gallizin avec ſes hérétiques va s'avancer pour le combattre au paſſage du Nieſter. Cela prépare une belle fête pour le Diable; car la Sorbonne et l'enfer, ou l'enfer et la Sorbonne damnent également mahométans et grecs. Quelle recrue pour le roi de la huaille noire et pour ſes adhérens? J'ai tant envoyé de gens dans ce pays-là malgré moi, qu'il m'eſt bien permis d'être ſpectateur de ceux que Sa Majeſté impériale de Conſtantinople et Sa Majeſté impériale de toutes les Ruſſies y feront voyager.

Pour vous autres Français, vous n'y allez pas de main morte en Corſe; vous dépeuplez honnêtement cette île, mais le ſort de ceux que vous envoyez dans l'autre monde eſt différent de celui des Ruſſes et des Turcs; car quiconque eſt tué ayant combattu pour Paoli et pour la liberté de ſa patrie, eſt martyr et gibier de paradis. Votre Choiſeul a pris cette Corſe, comme un chat tire des marrons du feu; mais comme il eſt adroit, il ne ſe brûlera pas. Il prend du goût, à ce qu'on aſſure, pour Avignon, et pour le comtat Venaïſſin; il proteſte au pape que *Hoc regnum ſuum non eſt mundi*, et ce pauvre druide ultramontain ſera obligé de ſe le perſuader s'il peut. Le ſaint Eſprit l'a élu conditionnellement; que voulez-vous qu'il faſſe?

Il a perdu son crédit idéal, fondé sur la stupidité générale des nations ; il supprimera les jésuites, comme autrefois un de ses prédécesseurs abolit l'ordre des templiers, et les potentats orthodoxes et le vicaire de *Céphas Barjonne* se partageront leurs dépouilles, tandis qu'un pauvre petit prince hérétique et tolérant ouvrira un asile aux persécutés. Quel tableau, un peintre habile ne ferait-il pas de ces événemens? Il vous dessinerait d'un côté le moufti rétablissant des évêques polonais dans leurs cathédrales, de l'autre des papes russes combattant pour les enfans de Calvin; dans le lointain un prince protestant protégeant les jésuites opprimés par de très-catholiques et de très-chrétiens monarques, et dans un nuage élevé saint Ambroise, Luther avec le patriarche Photius, croyant tous trois avoir la berlue et ne comprenant rien à cet étrange spectacle. Si ce tableau s'achève, il sera destiné à orner le grand sallon des petites maisons de l'Europe. 1769.

Mais trève de plaisanterie. L'édifice de l'église romaine commence à s'écrouler, il tombe de vétusté. Les besoins des princes qui se sont endettés, leur font désirer les richesses que des fraudes pieuses ont accumulés dans les monastères; affamés de ces biens, ils pensent à se les approprier. C'est là toute leur politique. Mais ils ne voyent pas qu'en détruisant ces trompettes de la superstition et du fanatisme, ils sapent la base de l'édifice, que l'erreur se dissipera, que le zèle s'attiédira, et que la foi, faute d'être ranimée, s'éteindra. Un moine, méprisable par lui-même, ne peut jouir dans l'Etat d'autre considération que de celle que lui donne le préjugé de son saint

1769. miniſtère. La ſuperſtition le nourrit, la bigotterie l'honore et le fanatiſme le canoniſe. Toutes les villes les plus remplies de couvens ſont celles où il règne le plus de ſuperſtition et d'intolérance. Détruiſez ces réſervoirs de l'erreur, et vous boucherez les ſources corrompues qui entretiennent les préjugés, qui accréditent les contes de ma mère l'oie, et qui dans le beſoin en produiſent de nouveaux. Les évêques, la plupart trop mépriſés du peuple, n'ont pas aſſez d'empire ſur lui pour exciter fortement ſes paſſions, et les curés, exacts à recueillir leurs dixmes, ſont aſſez tranquilles et bons citoyens d'ailleurs; pour ne point troubler l'ordre de la ſociété: il ſe trouvera donc que les puiſſances, fortement affectées de l'acceſſoire qui irrite leur cupidité, ne ſavent ni ne ſauront où leur démarche les doit conduire: elles penſent agir en politiques et elles agiſſent en philoſophes. Il faut avouer que Voltaire a beaucoup contribué à leur applanir ce chemin; il a été le précurſeur de cette révolution, en y préparant les eſprits, en jetant à pleines mains le ridicule ſur les cuculati et ſur quelque choſe de mieux: il a dégroſſi le bloc auquel travaillent ces miniſtres, et qui deviendra une belle ſtatue d'Uranie, ſans qu'ils ſachent comment. Après d'auſſi belles choſes, je ſuis un peu fâché que ce même Voltaire faſſe ſi platement ſes pâques, et donne une farce auſſi triviale au public; qu'il faſſe imprimer ſa confeſſion de foi, à laquelle perſonne n'ajoute foi, et qu'il ſouille la mâle parure de la philoſophie par les accoutremens de l'hypocriſie dont il s'affuble. Pour moi, il ne m'écrit plus; il ne me pardonnera jamais d'avoir été ami de Maupertuis: c'eſt un crime irrémiſſible. On dit qu'il s'eſt brouillé avec ſon évêque, que

celui-là s'eſt plaint en cour, et que le très-Chrétien a prononcé contre Voltaire, que la peur a glacé le pauvre philoſophe, et qu'il s'eſt prêté à ces momeries de pâques et de l'autel, pour ne pas pouſſer à bout la patience des puiſſans dont il n'a pas mal abuſé. Cet homme aurait eu trop d'avantages ſur ſes contemporains, s'ils n'étaient pas rachetés par quelques faibleſſes: il eſt haineux comme le Dieu d'Abraham, d'Iſaac et de Jacob, il punirait juſqu'au quatrième degré la génération des des Fontaines, des Rouſſeau, des Fréron, des Pompignan, etc.; cela n'eſt pas dans le goût de l'académie ni du portique, car vous autres philoſophes: 1769.

Calmes du haut des cieux que Newton s'eſt ſoumis,
Vous êtes ſourds aux cris d'impuiſſans ennemis;
Un généreux mépris convertit en louange
La voix qui contre vous croaſſe dans la fange.

C'eſt ce qui doit arriver à tous ceux qui ſavent dédaigner de ridicules accuſations; car qui croira ſur la parole du gazetier du bas Rhin, qu'on tue un académicien octogénaire en le contrariant ou en le perſiffiant? Ce genre de mort a été ignoré juſqu'à nos jours et le ſera éternellement. Les calomnies fines ſont dangereuſes; mais en vérité les platitudes n'attirent que du mépris.

Notre géomètre Berlinois ſe porte à merveille: il vit plus dans la planète de Vénus que ſur ce petit globe terraquée. Le peuple, qui a peut-être entendu parler de Vénus, et de ſon paſſage par le diſque du ſoleil, a été pendant deux nuits de ſuite ſur pied pour obſerver ce phénomène: cela vous fera rire aux dépens de mes bons compatriotes; mais ils n'y entendent pas plus de fineſſe.

1769. Vous me parlez d'ouvrages que vous m'envoyez, lesquels ne me sont point parvenus jusqu'à présent. Je connais les Synonymes français, je les ai depuis long-temps. Ce livre est d'autant plus utile qu'il apprécie exactement la valeur des termes de votre langue; je soupçonne que c'est une nouvelle édition de cet ouvrage qui doit me venir.

Je vous avoue que je suis assez dégoûté des nouveaux livres qui paraissent à présent en France, on y voit tant de superfluité, beaucoup de paradoxes, des raisonnemens lâches et inconséquens, et avec ces défauts si peu de génie, qu'il y aurait de quoi se dégoûter des lettres, si le siècle précédent ne nous avait pas fourni des chefs-d'œuvres en tout genre. L'heureuse fécondité de ce siècle nous dédommage de la stérilité du nôtre. Je suis venu au monde à la fin de cette époque où l'esprit humain brillait dans toute sa splendeur. Les grands hommes qui ont fait la gloire de ces temps heureux, sont passés; il ne reste désormais en France que vous et Voltaire qui souteniez comme des colonnes fortes et puissantes les restes d'un édifice qui va s'écrouler. J'espère donc que nous sortirons du monde en même temps et que nous voyagerons en compagnie vers ce pays dont aucun géographe n'a donné la carte, dont aucun voyageur n'a donné la description, dont aucun quartier-maître n'a indiqué le chemin, et dont nous serons réduits à nous frayer la voie à nous-mêmes: mais jusqu'au moment du départ jouissez d'une santé parfaite, goûtez de tout le bonheur que notre condition comporte, et conservez votre ame dans une tranquillité inébranlable. Ce sont les vœux de tous les philosophes pour leur cher Athénagoras. Sur ce etc.

LETTRE XLII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 7 août.

SIRE,

Me voilà, Dieu merci, parfaitement tranquille, sur la parole de V. M., au sujet des deux seules contrées de l'univers auxquelles je prenne intérêt, celle qui a le bonheur de vous avoir pour souverain, et celle que j'ai l'honneur d'habiter. Après cette assurance, que les catholiques romains, dits mahométans, et les schismatiques soi-disant tolérans, s'égorgent à leur plaisir, je me contenterai de dire un *de profundis* pour le repos de leurs ames, sans inquiétude sur le succès de leurs armes et sur les grands événemens qui, je crois, n'en résulteront pas. Si l'alcoran est vainqueur, nous en serons quittes pour croire à la jument Borac. 1769.

Je ne sais pas si les Corses que nous avons envoyés dans l'autre monde, y feront mieux que dans celui-ci; mais il me semble que Sertorius Paoli a fait une assez plate fin. On l'accuse d'être *un peu* poltron; il y a *un peu* paru par sa conduite, et il faut avouer que c'est un défaut *un peu* essentiel pour le chef d'une nation qui veut être libre.

On assure que le pape cordelier se fait beaucoup *tirer la manche* pour abolir les jésuites; je n'en suis pas trop étonné; proposer à un pape de détruire cette brave milice, c'est comme si on proposait à V. M. de licencier son régiment des gardes. Cependant

1769. on eſt, je crois, bien ſurpris en Eſpagne, en Portugal et à Naples, que le ſucceſſeur de St. Pierre diſpute à V. M. le droit de conſerver les enfans d'Ignace. Cela paraît auſſi étonnant dans ces contrées éclairées, que l'aventure des deux miſſels qu'on jeta autrefois au feu pour ſavoir lequel des deux était le meilleur, et qui furent brûlés tous deux, au grand ébahiſſement des ſpectateurs. Mais ce qui pourra divertir un moment V. M., c'eſt que le général des jéſuites, dans une requête préſentée au feu Pape, m'a fait l'honneur de me citer comme une autorité *non ſuſpecte* en faveur de ſon ordre, parce que j'ai dit quelque part que les jéſuites ſont les janiſſaires du ſaint ſiége, néceſſaires comme eux au ſoutien de l'empire.

J'ignore comment Voltaire ſera avec le nouveau vicaire de Dieu en terre; il était, à ce qu'il prétend, vivement menacé d'excommunication par ſon prédéceſſeur. Il m'écrit qu'il a eu grand'peur d'être *martyr*, et que c'eſt pour cela qu'il s'eſt *confeſſé*; afin de reſter tout au plus *confeſſeur*. Il vient de faire une petite brochure intitulée, *paix perpétuelle*, qui eſt une violente déclaration de guerre, ou continuation de guerre contre ce que vous ſavez. Il dit que ſon évêque d'Annecy, qui s'intitule Prince de Genève, eſt couſin germain de ſon maçon, et que c'eſt un prélat qui n'a pas le mortier liant.

Il me paraît, Sire, tout auſſi impoſſible qu'à V. M. de croire qu'un vieillard de 80 ans meure de chagrin ou d'apoplexie, parce qu'on l'a appellé radoteur; mais j'oſe aſſurer V. M. que ſes Berlinois ont eu la bonté de le croire, et je n'en ſuis pas étonné, depuis que je ſais de V. M. qu'ils ont été

ſur

ſur pied pendant *deux nuits* pour voir paſſer Vénus ſur le ſoleil. 1769.

Heureuſement, Sire, votre académie des ſciences ne reſſemble pas au reſte de la nation; ſes mémoires ſont un excellent ouvrage, et prouvent que c'eſt une des ſociétés ſavantes les mieux compoſées de l'Europe. Je ne parle pas ſeulement de M. de la Grange, dont le mérite eſt bien connu de V. M.; je parle entre autres de Mrs. Lambert et Béguelin, qui donnent tous deux d'excellens mémoires dans ce recueil, et qui me paraiſſent dignes des bontés dont V. M. a toujours honoré le mérite.

V. M. me donne rendez-vous à la vallée de Joſaphat; il y a grande apparence que je l'y devancerai. Je ne ſais pas d'où procède le St. Eſprit, mais je voudrais bien ſavoir d'où procèdent les deux vraies divinités de ce monde, la digeſtion et le ſommeil. J'irais les chercher quelque part qu'elles fuſſent.

Je ſupplie V. M. de recevoir mon très-humble compliment ſur le mariage de Mſgr. le Prince de Pruſſe. Je me flatte qu'elle eſt bien perſuadée du vif intérêt que je prends à tout ce qui concerne ſon illuſtre maiſon et ſon auguſte perſonne. C'eſt dans ces ſentimens et avec le plus profond reſpect que je ſerai toute ma vie etc.

LETTRE XLIII.

DU ROI.

Le 14 Septembre.

Je profite du départ du Sr. Grimm pour vous faire parvenir cette lettre et pour vous apprendre que juſqu'à préſent il ſemble que la fortune, le haſard

où la Providence n'ont pas décidé en faveur de laquelle
1769. des nations belligérantes ſe déclarerait la victoire. M. St. Nicolas, qui navige ſur une meule de moulin, et qui a une bonne tête comme l'on ſait, a perſuadé au prince Gallizin de ſe retirer auprès de Kaminieck.

Je ſuis bien aiſe que vous ſoyez content des mémoires de notre académie. Les trois ſujets dont vous parlez ſont ſans contredit ce qu'il y a de mieux dans ce corps. Les hommes à talens en tout genre ſe font rares; on a bien de la peine à trouver des hommes ſupérieurs comme on les déſirerait, et dans nos temps de ſtérilité, on ſerait embarraſſé à faire un meilleur choix.

Si vous ne voulez pas me revoir à la vallée de Joſaphat, déterminez-vous donc à me revoir ici; il n'y a point de milieu entre l'un et l'autre; cependant j'aimerais mieux que ce fût ici en chair et en os, plutôt que je ne ſais comment, en guiſe de fantôme; car ſans langue et ſans voix notre converſation ne m'a pas la mine d'être fort brillante. Je charge M. Grimm de vous rendre toute la part et tout l'intérêt que je prends à votre perſonne. Vous connaiſſez d'ailleurs l'eſtime avec laquelle je ſuis etc.

LETTRE XLIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 16 Octobre.

SIRE,

M. Grimm, qui n'eſt de retour en France que depuis peu de jours, m'a remis la lettre dont V. M. m'a honoré, et dont je la prie de recevoir mes très

humbles remercîmens. Il eſt revenu, Sire, pénétré des ſentimens de reſpect, d'admiration et d'attachement que V. M. inſpire à tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher. Mais ce qui m'intéreſſe encore davantage, car je reſſemble à Bartholomée qui allait *droit au ſolide*, M. Grimm m'a donné les nouvelles les plus ſatisfeſantes de la ſanté de V. M., et de ſa gaieté, qui en eſt elle-même une preuve. 1769.

Les trois ſujets dont V. M. me fait l'honneur de me parler, Mrs. de la Grange, Béguelin et Lambert, ſont en effet les meilleurs de l'académie, et très-dignes à cet égard des bontés de V. M. J'eſpère que le jeune M. Bernouilli marchera ſur leurs traces. On m'a envoyé depuis peu une diſſertation de M. Cochius, qui a remporté le prix de métaphyſique; elle m'a paru bien faite et pleine d'une ſaine philoſophie; ſi M. Cochius n'eſt pas de l'académie, il me ſemble qu'il y ſerait bien placé dans la claſſe de philoſophie ſpéculative, ou dans celle des belles-lettres.

On aſſure, Sire, et je n'ai pas de peine à le croire, que l'empereur eſt retourné à Vienne enchanté de V. M.; c'eſt bien sûrement ce qu'il a vu de mieux dans tous ſes voyages. Puiſque ce prince a vu V. M. et qu'il la connaît, je ſuis bien sûr qu'il ne lui fera pas la guerre, et voilà ſur-tout ce qui m'occupe; car la tranquillité et le bien-être de V. M. me ſont encore plus chers que ſa gloire, qui même n'a rien à perdre par ſa conduite admirable depuis ſix ans de paix. A cette condition, je permets aux Turcs et aux Ruſſes de s'égorger tant qu'ils le voudront.

Ma ſanté eſt toujours bien incertaine; je voudrais du moins qu'elle me laiſsât aſſez de force pour aller

——— mettre encore une fois aux pieds de V. M. les senti-
1769. mens dont je ſuis pénétré pour elle ; car c'eſt un triſte rendez-vous que la vallée de Joſaphat. Mais de quelque manière que je la revoie, elle trouvera toujours en moi la reconnaiſſance, le reſpect profond, et l'admiration avec laquelle je ſuis etc.

LETTRE XLV.

DU ROI.

Le 15 Novembre.

Je ſuis bien aiſe d'avoir fait la connaiſſance du Sr. Grimm. C'eſt un garçon d'eſprit, qui a la tête philoſophique, et dont la mémoire eſt ornée de belles connaiſſances. Il n'aura jamais pu vous dire combien je vous eſtime et combien je prends intérêt à tout ce qui vous regarde. Il a trouvé ma ſanté aſſez bonne, parce que le moment de convaleſcence qui ſuit un accès de goutte, eſt préciſément celui où l'on ſe trouve le mieux. D'ailleurs le meilleur remède pour la jeuneſſe et pour les vieillards eſt ſans contredit la tranquillité d'ame, qui inſpirant une joie douce, met un nouveau baume dans le ſang et appaiſe ces mouvemens violens qui détruiſent nos faibles reſſorts. Je crois que le bon cordelier pape aura beſoin de recourir à ce remède; du moins Meſſieurs ſes enfans lui préparent-ils une belle tablature. J'aimerais autant être favetier que pape dans ce ſiècle-ci. Le preſtige eſt détruit, et le miſérable charlatan continue à crier ſa drogue que perſonne n'achète,

tandis que des téméraires s'acharnent à renverſer ſon théâtre. Je ne ſais quel Anglais, après avoir tiré l'horoſcope de la hiérarchie, ayant calculé ſa durée, en a fixé le terme à la fin de ce ſiècle. Je ne ſerais pas fâché de voir ce ſpectacle; toutefois il me ſemble que cela n'ira pas ſi vîte, et qu'elle ſoutiendra ſes abſurdités peut-être encore une couple de ſiècles, d'autant plus qu'elles ſont appuyées par l'enthouſiaſme de la populace. 1769.

Ce que je viens de dire fait naître la queſtion, s'il ſe peut que le peuple ſe paſſe de fables dans un ſyſtème religieux? Je ne le crois pas, à cauſe que ces animaux que l'école a daigné nommer raiſonnables, ont peu de raiſon en effet. Qu'eſt-ce que quelques profeſſeurs éclairés, quelques académiciens ſages, en comparaiſon d'un peuple immenſe qui forme un grand Etat? La voix de ces précepteurs du genre humain eſt peu entendue et ne s'étend pas hors d'une ſphère reſſerrée. Comment vaincre tant de préjugés ſucés avec le lait de la nourrice? Comment lutter contre la coutume, qui eſt la raiſon des ſots, et comment déraciner du cœur des hommes un germe de ſuperſtition que la nature y a mis et que le ſentiment de leur propre faibleſſe y nourrit? Tout cela me fait croire qu'il n'y a rien à gagner ſur cette belle eſpèce à deux pieds et ſans plumes, qui probablement ſera toujours le jouet des fripons qui voudront la tromper.

Pour notre académie, ſans être bien brillante, elle va doucement ſon chemin. L'approbation que vous donnez à quelques-uns de ſes membres, me les rend encore plus précieux. L'eſpérance que vous

—— me donnez de faire un tour dans ces contrées, me
1769. fait plus de plaisir que n'en auraient les Juifs à la seconde apparition d'Elie. Je m'en tiens au présent; je ne connais point la carte qui situe la vallée de Josaphat, ni le chemin qui peut y conduire, ni le langage qu'on y parle; il est plus sûr de vous voir ici avec tous mes sens et de pouvoir assurer de vive voix combien je vous estime etc.

LETTRE XLVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 1. Décembre.

SIRE,

Je crois V. M. fort occupée, dans ce moment de fermentation violente dont le nord de l'Europe est agité; je crains toujours de l'importuner par des lettres inutiles; mais je ne puis me refuser la satisfaction de lui témoigner toute la part que je prends à la joie qu'a dû lui donner la naissance d'un nouveau Prince dans son auguste et illustre maison. J'espère que S. A. R. Madame la Princesse de Prusse lui donnera bientôt un nouveau sujet de satisfaction par une naissance semblable. J'ai eu l'honneur, il y a quelque temps, de remercier V. M. par une assez et trop longue lettre des éclaircissemens qu'elle a bien voulu me donner. Si j'osais prendre cette liberté, je lui demanderais ce qu'elle augure de la présente guerre, et du sort de la Pologne, dont le souverain me paraît être le St. Esprit des Rois. Voltaire ne me paraît pas fâché que les affaires des Turcs aillent mal; il prétend

que s'ils ne ſont pas convertiſſeurs ni perſécuteurs, ils ſont abrutiſſeurs. Pour moi, quand il arrive à ma pauvre tête, ce qui lui arrive ſouvent, de ſe trouver aſſez mal ſur mes épaules, je penſe au pauvre grand Viſir à qui on vient d'abattre la ſienne, et je trouve que le lot de la mienne eſt encore meilleur, tout mauvais qu'il eſt en lui-même, ſur-tout quand je le compare, Sire, au lot de la vôtre, qui ſuffit ſeule à tant d'objets, et qui trouve encore du temps pour cultiver avec le plus grand ſuccès, la philoſophie et la poéſie. Vous les avez réconciliées enſemble; puiſſiez-vous réconcilier de même St. Nicolas et la jument Borac, qui dans la dernière affaire ſur-tout me paraît n'avoir été qu'une bête. Je ſuis etc. 1769.

LETTRE XLVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 Décembre.

SIRE,

IL n'y a que peu de temps que j'ai eu l'honneur d'écrire à V. M, et certainement je fais ſcrupule de l'importuner trop ſouvent par mes lettres, perſuadé, comme de raiſon, qu'elle a beaucoup mieux à faire que de me lire. Mais je ne puis pourtant me diſpenſer de lui faire mes très-humbles remercîmens ſur le prologue qu'elle a eu la bonté de m'envoyer. La Princeſſe qui en eſt l'objet, m'y paraît louée avec autant de galanterie que de fineſſe; je ſais d'ailleurs qu'elle mérite ces éloges par ce que V. M. m'a fait l'honneur de me dire plu-

sieurs fois de son grand talent pour la musique; si on
1769. changeait la Princesse en Prince, je sais bien, Sire, à qui ces éloges pourraient encore mieux s'appliquer, en y joignant à la vérité des éloges encore plus mérités, s'il est possible, sur des objets plus grands et plus essentiels au bonheur des hommes. La fin de ce prologue, Sire, est une plaisanterie neuve et de très-bon goût; *avancez, mes bâtards*, m'a fait beaucoup rire. Hélas! Melpomène et Thalie n'ont presque plus que des bâtards; car nos comédiens même de Paris ne sont pas des enfans trop légitimes.

Je remercie très-humblement V. M. des nouvelles qu'elle veut bien me donner de sa santé; ce qu'elle ajoute me fait encore autant de plaisir, sur la tranquillité d'ame dont elle me paraît jouir en ce moment. Cette tranquillité d'ame, Sire, m'assure d'abord du bonheur, de V. M., auquel je m'intéresse de préférence; elle assure ensuite par contrecoup le bonheur de vos sujets, et peut-être les dispositions pacifiques des autres Princes de l'Europe. Je ne sais si le vendeur d'orviétan, ci-devant cordelier, est aussi tranquille sur le sort de sa vieille barque éclopée; je crois cependant qu'elle durera encore plus que lui. J'avoue qu'on achète beaucoup moins sa drogue; mais il y a pourtant encore, je ne dis pas seulement dans le peuple, je dis dans les conditions les plus relevées, des hommes qui achètent la drogue et qui la prennent avec respect, et d'autres qui à la vérité ne la prennent pas après l'avoir achetée, mais qui n'osent la jeter au feu.

La question, *s'il se peut faire que le peuple se passe de fables dans un système religieux*, mériterait

bien, Sire, d'être propoſée par une académie telle que la vôtre. Je penſe, pour moi, qu'il faut toujours enſeigner la vérité aux hommes, et qu'il n'y a jamais d'avantage réel à les tromper. L'académie de Berlin, en propoſant cette queſtion pour le ſujet du prix de métaphyſique, ſe ferait, je crois, beaucoup d'honneur, et ſe diſtinguerait des autres compagnies littéraires, qui n'ont encore que trop de préjugés. V. M. me permettra à cette occaſion de l'aſſurer de toute la reconnaiſſance de Mrs. de la Grange, Lambert et Béguelin, qui me paraiſſent bien pénétrés des bontés de V. M., et bien empreſſés de les mériter de plus en plus. 1769.

Je finis en priant V. M. de recevoir avec ſa bonté ordinaire, les vœux que je fais pour elle au commencement de l'année où nous allons entrer. C'eſt la trentième de ſon glorieux règne; puiſſe-t-elle être ſuivie de trente autres; et puiſſe la deſtinée ajouter à ſes illuſtres jours tout ce qu'elle me paraît vouloir retrancher aux miens!

Je ſuis avec le plus profond reſpect, la plus tendre reconnaiſſance, et la plus vive admiration etc.

LETTRE XLVIII.

DU ROI.

Le 4 Janvier.

Le nord, Monſieur Protagoras, eſt plus tranquille que vous ne le croyez; c'eſt l'orient où règnent le trouble, la guerre et la confuſion. Nous autres qu'on appelle les vieillards de l'Europe, nous ſommes trop peſans pour tracaſſer comme certaine nation du ſud 1770.

1770. qu'on appelle les Welches. Cette nation gentille fourre ſon nez par-tout, ſouvent où elle n'a que faire, et porte l'inquiétude qui la dévore d'un bout du globe à l'autre; elle croit qu'en la communiquant, elle diminuera la portion qui lui en eſt échue, et qu'elle en deviendra moins agitée; mais c'eſt peine perdue, dit-on, et pour la rendre plus tranquille (je n'oſe pas dire plus ſage) il faudrait exorciſer le démon qui la poſſède, ſelon ce que m'aſſura en dernier lieu un théologien grave, avec lequel je m'entretiens ſur mon ſalut. Je laiſſe le puîné dans la catégorie où vous le rangez avec le Roi des Sarmates; jamais concile ne l'a accouplé de tel compagnon; quelque peu de crédit qu'ils ayent à préſent, leur tour pourra revenir; ſi le deſtin le veut, ils reprendront faveur et feront fortune. Ce Monſieur *** eſt encore jeune; il eſt comme le Duc de Laurangais; à force de faire des ſottiſes il deviendra ſage: ſa naiſſance n'eſt conſtatée que depuis quinze cents ans; vous voyez qu'il eſt encore dans l'enfance. Dieu ſait combien de milliers d'années ſe ſont écoulées avant que ſon vieux papa parvînt à s'accréditer et à jouir de la conſidération qu'il a préſentement. Le temps fait tout; il produit, il exhauſſe, il abaiſe, il relève les Dieux et les hommes. Fions-nous-en à lui, mon cher d'Alembert, et Monſieur le Chevalier trouvera à ſon tour le moment de briller.

En attendant, ma famille s'amuſe à faire des enfans: c'eſt un bon remède pour l'oiſiveté, et qui eſt en ſon lieu quand on a ſoutenu ſept années de guerre. Je vous remercie de la part que vous y prenez, et ſi c'était dans les temps de Catherine de Médicis, je vous prierais de faire l'horoſcope de l'embryon qui

dans ſix mois pourra venir au monde; mais je vous en diſpenſe. Pour moi, au lieu de faire des enfans, je fais des mauvais mémoires pour l'académie, dont vous verrez ici un échantillon. Je crois que vous ſerez aſſez de mon opinion pour le principe: je ſuis mes idées, que je crois calculées pour le bien de l'humanité et pour perſuader nos prêtres de les adopter. J'ai été obligé de les ménager; pourvu que le bien ſe faſſe, qu'importent les moyens qui peuvent l'acheminer? Je ſuis grand partiſan de la morale, parce que je connais beaucoup les hommes, et que je m'aperçois du bien qu'elle peut produire. Pour un algébriſte, qui vit dans ſon cabinet, il ne voit que des nombres, des proportions; mais cela ne fait pas aller le monde moral, et de bonnes mœurs valent mieux pour la ſociété que tous les calculs de Newton. J'eſpère que vous me direz franchement votre ſentiment ſur mon mémoire, bien aſſuré de mon eſtime et que je prie Dieu de vous avoir en ſa ſainte et digne garde. 1770.

LETTRE XLIX.

DU ROI.

Le 8 janvier.

Vous ſavez que nous autres poëtes nous ſommes accuſés d'aimer un peu trop la flatterie et l'hyperbole; cependant le prologue fait pour l'Electrice de Saxe n'en eſt pas ſuſceptible, parce que cette princeſſe eſt douée des plus rares qualités et poſsède des

1770. talens qui ſuffiraient à la réputation d'une particulière. Cependant, comme le public eſt plus malin qu'admirateur, il fallait le contenter en feſant une petite ſortie ſur les comédiens, qui méritaient bien d'être relevés. Je crois que vous avez de la peine à Paris à trouver de bons ſujets; mais ſi vous connaiſſiez ceux qui repréſentaient cette pièce, votre troupe en comparaiſon vous paraîtrait divine. Si, comme le diſent les philoſophes, toutes les occupations des hommes ſont des jeux d'enfans, autant vaut-il faire un mauvais prologue que de troubler la tranquillité de l'Europe. Je n'ai rien à démêler ni avec Mahomet ni avec les Sarmates qui s'entredéchirent. Je vis en paix et en bonne intelligence avec tous mes voiſins, et je fais des vaudevilles pour m'amuſer.

J'ignore ce que penſe l'infaillible qui ſiège aux ſept montagnes; mais je ſais qu'il s'intéreſſe pour achever et perfectionner notre égliſe catholique de Berlin, et qu'il ne me hait pas, me regardant comme un des ſuppôts de ſa garde prétorienne, qu'on veut le contraindre à licentier: il ſe contente de diſputer pied à pied les reſtes d'un crédit idéal qui lui fait craindre une banqueroute prochaine. Il ſe trouve dans le cas de votre contrôleur des finances; mais je parierais bien que la France, comme le plus ancien royaume de l'univers, aura le pas de la banqueroute, et que vos bourſes ſe trouveront vides avant que le règne de la ſuperſtition ſoit aboli.

La queſtion que vous propoſez à notre académie eſt d'une profonde philoſophie. Vous voulez que nous ſcrutions la nature et la trempe de l'eſprit humain, pour décider ſi l'homme eſt ſuſceptible d'en

croire plutôt le bon ſens que ſon imagination. Selon mes faibles lumières je pencherais pour l'imagination, par ce que le ſyſtème merveilleux ſéduit, et que l'homme eſt plus raiſonneur que raiſonnable. Je m'appuie dans ce ſentiment ſur l'expérience de tous les temps et de tous les âges. Vous ne trouverez aucun peuple dont la religion n'ait été un mélange de fables abſurdes, et d'une morale néceſſaire au maintien de la ſociété. Chez les Egyptiens, chez les Juifs, chez les Perſes, chez les Grecs et les Romains, c'eſt la fable qui ſert de baſe à la religion. Chez les peuples de l'Afrique vous trouvez pareillement ce ſyſtème merveilleux établi, et ſi vous ne rencontrez point la même démence dans les îles Mariannes, c'eſt que ſes habitans n'avaient du tout aucun culte. La nation qui paraît la moins imbue de ſuperſtition, eſt ſans contredit la chinoiſe. Mais ſi les grands ſuivirent la doctrine de Confucius, le peuple ne parut pas s'en accommoder; il reçut à bras ouverts les Bonzes, qui le nourrirent d'impoſtures, aliment propre à la populace et adapté à ſa groſſièreté. Ces preuves que je viens d'alléguer, ſont priſes des exemples que nous fournit l'hiſtoire; il en eſt encore d'autres qui me paraiſſent plus fortes, priſes de la condition des hommes et de l'empêchement qu'un ouvrage journalier et néceſſaire met à ce que la multitude des habitans puiſſe être éclairée pour ſe mettre au-deſſus des préjugés de l'éducation. Prenons une monarchie quelconque; convenons qu'elle contient dix millions d'habitans; ſur ces dix millions décomptons d'abord les laboureurs, les manufacturiers, les artiſans, les ſoldats, il reſtera à peu-près cinquante mille per- 1770.

1770. sonnes tant hommes que femmes; de celles-là décomptons vingt-cinq mille pour le sexe féminin, le reste composera la noblesse et la bonne bourgeoise; de ceux-là examinons combien il y aura d'esprits inappliqués, combien d'imbécilles, combien d'ames pusillanimes, combien de débauchés, et de ce calcul il résultera à peu-près, que sur ce qu'on appelle une nation civilisée contenant environ dix millions d'habitans, a peine trouverez-vous mille personnes lettrées, et entre celles-là encore quelle différence pour le génie? Supposez donc qu'il fût possible que ces mille philosophes fussent tout du même sentiment et aussi dégagés de préjugés les uns que les autres; quels effets produiront leurs leçons sur le public? Si huit dixièmes de la nation, occupés pour vivre, ne lisent point; si un autre dixième encore ne s'applique pas par frivolité, par débauche ou par ineptie; il résulte de là que le peu de bon sens dont notre espèce est capable, ne peut résider que dans la moindre partie d'une nation, que le reste n'en est pas susceptible, et que les systèmes merveilleux prévaudront par conséquent toujours sur le grand nombre. Ces considérations me portent donc à croire que la crédulité, la superstition et la crainte timorée des ames faibles, l'emportera toujours dans la balance du public, que le nombre des philosophes sera petit dans tous les âges, et qu'une superstition quelconque dominera l'univers. La religion chrétienne était une espèce de théisme dans le commencement; elle naturalisa bientôt les idoles et les cérémonies payennes, auxquelles elle accorda l'indigénat, et à force de broderies nouvelles, elle couvrit si bien l'étoffe simple

qu'elle avait reçue dans son institution, qu'elle devint méconnaissable. L'imperfection, tant en morale qu'en physique, est le caractère de ce globe que nous habitons; c'est peine perdue d'entreprendre de l'éclairer, et souvent la commission est dangereuse pour ceux qui s'en chargent. Il faut se contenter d'être sage pour soi, si on peut l'être, et abandonner le vulgaire à l'erreur, en tâchant de le détourner des crimes qui dérangent l'ordre de la société. Fontenelle disait très-bien, que s'il avait la main pleine de vérités, il ne l'ouvrirait pas pour les communiquer au public, parce qu'il n'en valait pas la peine; je pense à peu-près de même, en fesant des vœux pour le philosophe Diagoras, et priant Dieu de l'avoir en sa sainte garde. 1770.

LETTRE L.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 29 janvier.

SIRE,

LA lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 4 de ce mois, et le mémoire qui y était joint, ne me sont parvenus qu'avant-hier, 27 du même mois; je ne sais par quelle fatalité ce paquet a été si long-temps en route, et je ne prends la liberté d'entrer dans ce détail, qu'afin que V. M. ne me soupçonne point de négligence. Je n'ai pas en effet perdu un moment pour lire cet excellent mémoire;

et je puis, Sire, assurer avec vérité à V. M. que je
1770. suis absolument de son avis sur les principes qui doivent servir de base à la morale. Si V. M. veut prendre la peine de jeter les yeux sur mes Elémens de philosophie, tome IV de mes Mélanges p. 72 et 92, elle verra que j'y indique comme la source de la morale et du bonheur *la liaison intime de notre véritable intérêt avec l'accomplissement de nos devoirs*, et que je regarde *l'amour éclairé de nous-même comme le principe de tout sacrifice moral.* Il est vrai, Sire, que je n'ai presque fait qu'indiquer ces vérités, que V. M. développe si bien dans son ouvrage avec la plus saine et la plus éloquente philosophie.

Un seul point, Sire, m'a toujours embarrassé pour rendre absolument universel et sans restriction ce principe de la morale; c'est de savoir si ceux qui n'ont rien, qui donnent tout à la société et à qui la société refuse tout, qui peuvent à peine nourrir de leur travail une famille nombreuse, ou même qui n'ont pas de quoi la nourrir, si les hommes, dis-je, peuvent avoir d'autre principe de morale que la loi, et comment on pourrait leur persuader que leur véritable intérêt est d'être vertueux, dans le cas où ils pourraient impunément ne l'être pas. Si j'avais trouvé à cette question une solution satisfesante, il y a longtemps que j'aurais donné mon catéchisme de morale.

Je voudrais bien être en état de répondre plus au long à V. M.; mais depuis trois semaines, des vertiges fréquens m'ont causé une faiblesse de tête qui m'interdit toute application, et me permet à peine de tenir la plume. V. M. fait d'excellens mémoires, tandis

que

que ſon auguſte famille fait des enfans ; je ne puis, moi, faire ni l'un ni l'autre, grâce au détraquement de ma pauvre machine. Mais ce qui ne s'affaiblira jamais en moi, Sire, ce ſont les ſentimens d'admiration, de vive reconnaiſſance et de très-profond reſpect avec leſquels je ſerai toute ma vie, etc. 1770.

LETTRE LI.

DU ROI.

Le 17 février.

L'APPROBATION que vous donnez à mon mémoire me fait d'autant plus de plaiſir, que votre ſuffrage a plus de poids que n'en auraient les ſuffrages de dix mille ignorans. Pour répondre à l'objection que vous me faites à l'égard de ceux qui croupiſſent dans la dernière misère, il faut premièrement convenir que la police de ſon côté, et la charité des bonnes ames du leur ; viennent au ſecours des malheureux, et qu'il n'y a point d'exemple (ſauf les calamités publiques), où l'on ait vu une famille, pas même un ſeul homme, mourir exactement de faim. Les hommes les moins bien partagés de la fortune ſont ceux qui n'ont de fonds que leurs bras et leur induſtrie ; une maladie qui leur ſurvient les réduit auſſitôt aux abois, à cauſe que leurs revenus ceſſent avec leur travail ; relevant d'une maladie ils ſe trouvent endettés, et trop faibles pour reprendre leur ouvrage. Cette ſituation ſans doute eſt dure, ſur-tout s'ils ſont ſurchargés d'une famille ; mais au lieu de voler et

1770. d'aſſaſſiner ſur les grands chemins, ce qui conduit à la potence ou à la roue, n'auront-ils pas plutôt recours à la compaſſion de perſonnes vertueuſes, pour ſe procurer un ſoulagement honnête dans leur misère, au lieu de ſe précipiter dans un malheur cent fois plus affreux? Les principes réprimans du vice que j'ai propoſés, ſont, l'amour de la conſervation, qui doit faire craindre aux hommes d'entreprendre des actions que les lois puniſſent en leur ôtant la vie; l'amour de la réputation, qui doit empêcher de ſe déshonorer en ſe livrant en aveugle à ſa paſſion; et l'amour de la belle gloire, ce puiſſant aiguillon, qui fait abhorrer à ceux qui en ſont excités tout ce qui pourrait flétrir leur nom, et les pouſſe à pratiquer tout ce que la vertu a de plus ſublime. Si l'on applique à propos cette panacée aux différens maux de l'ame, il eſt sûr que l'on fera d'étonnantes guériſons. Vous voyez que dans tout ce raiſonnement je ſuppoſe pour baſe que je m'adreſſe à une nation où les lois gouvernent; car il eſt bien vrai que ſans le principe réprimant des punitions, la force du raiſonnement ne ſerait pas ſuffiſante pour arrêter ſeule les ſaillies féroces d'un amour propre déſordonné. Je ne vous en dirai pas davantage pour cette fois, tant pour ménager votre ſanté que faute de matière, priant Dieu, etc.

LETTRE LII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 mars.

SIRE,

JE ſuis pénétré de reconnaiſſance de la bonté avec laquelle V. M. daigne interrompre ſes importantes affaires pour s'occuper un moment des rêveries métaphyſiques d'un pauvre malade. La réponſe qu'elle a bien voulu faire à la difficulté morale que j'ai pris la liberté de lui propoſer ſur ſon excellent mémoire, a certainement toute la ſolidité dont la matière eſt ſuſceptible. Je conviens que d'une part la crainte des lois et des ſupplices, et de l'autre l'eſpérance d'être ſoulagé par les ames vertueuſes, peuvent être un frein capable de retenir ceux qui ſont dans l'indigence; mais je ſuppoſe, ce qui eſt poſſible, que l'indigent ſoit d'une part ſans eſpérance d'être ſecouru, et que de l'autre il ſoit aſſuré de pouvoir en cachette dérober au riche une partie de ſon ſuperflu, pour ſubvenir à ſa propre ſubſiſtance, et je demande ce qu'il doit faire en ce cas, et s'il peut ou même s'il doit ſe laiſſer mourir de faim lui et ſa famille? La difficulté n'eſt pas la même pour celui qui poſsède quelque choſe; il ne doit rien dérober, même en cachette, parce qu'il a intérêt qu'on n'en agiſſe pas de même à ſon égard. 1770.

Je prie V. M. de me permettre auſſi quelques réflexions ſur une autre queſtion dont j'ai eu l'honneur de l'entretenir, et qui m'a valu de ſa part une lettre ſi belle et ſi philoſophique; ſavoir, *ſi en matière de*

1770. *religion, ou même en quelque matière que ce puiſſe être, il eſt utile de tromper le peuple?* Je conviens avec V. M. que la ſuperſtition eſt l'aliment de la multitude; mais elle ne doit, ce me ſemble, ſe jetter ſur cet aliment, que dans le cas où on ne lui en préſentera pas un meilleur. La ſuperſtition, bien inculquée et enracinée dès l'enfance, cède ſans doute à la raiſon lorſqu'elle vient à ſe préſenter; elle arrive trop tard et la place eſt priſe; mais qu'on préſente en même temps et pour la première fois, même à la multitude ignorante, des abſurdités d'un côté telles que nous en connaiſſons, et de l'autre la raiſon et le bon ſens; V. M. penſe-t-elle que la raiſon n'eût pas la préférence? Je dirai plus: la raiſon, lors même qu'elle arrive trop tard, n'a qu'à perſévérer pour triompher un jour, et chaſſer ſa rivale. Il me ſemble qu'il ne faut pas, comme Fontenelle, tenir la main fermée quand on eſt sûr d'y avoir la vérité; il faut ſeulement ouvrir avec ſageſſe et avec précaution les doigts de la main l'un après l'autre, et petit à petit la main eſt ouverte tout à fait, et la vérité en ſort toute entière. Les philoſophes qui ouvrent la main trop bruſquement ſont des fous; on leur coupe le poing, et voilà tout ce qu'ils y gagnent: mais ceux qui la tiennent fermée abſolument, ne ſont pas pour l'humanité ce qu'ils doivent.

Les occupations de V. M. ne lui permettent pas d'entendre plus long-temps ma diatribe, et la faibleſſe de ma tête, toujours vide et étonnée, m'empêcherait, quand je l'oſerais, de ſuivre plus loin ces réflexions. Puiſſe la deſtinée, Sire, conſerver long-temps à V. M. la tête qu'elle a reçue de la nature,

et qui eſt bien plus néceſſaire que la mienne à l'humanité et à la philoſophie! 1770.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, la plus grande admiration et la plus vive reconnaiſſance, etc.

LETTRE LIII.

DU ROI.

Le 3 avril.

Je ſouhaiterais que votre ſanté plus forte et plus vigoureuſe vous permît d'étendre vos lettres, parce qu'en diſcutant beaucoup les matières, on les éclaircit, et que vos lumières peuvent m'inſtruire. S'il s'agiſſait de plaiſanter, je terraſſerais bien vîte la difficulté que vous me faites naître, en répondant que ce n'eſt pas à un Français à la propoſer, à un Français qui voit honorer chez lui les plus gros voleurs et rouer ceux qui ont pris trop peu. Vous voyez aborder toute la France chez vos fermiers généraux, chez vos receveurs, vos tréſoriers, etc., tous gens qui font métier de dépouiller votre roi et ſon royaume. Mais j'abandonne cette défenſe de ma cauſe, qui n'eſt pas digne de ſa gravité ni de ſon importance, et reprenant mon ſérieux et ma phyſionomie de pédagogue, je vous dirai que le cas, mon cher d'Alembert, que vous me propoſez, ne peut preſque pas arriver, parce que tous les cœurs ne ſont pas également endurcis, et qu'il ſe trouve dans toutes les communautés et dans toutes les ſociétés de bonnes ames, ſenſibles aux cris de la misère.

1770. Toutefois, si par impossible, il se trouvait une famille dépourvue de toute assistance et dans l'état affreux où vous la dépeignez, je ne balancerais pas à décider que le vol lui devient légitime: 1°. Parce qu'elle a éprouvé des refus, au lieu de recevoir des secours; 2°. Parce que se laisser périr soi, sa femme et ses enfans, est un bien plus grand crime que de dérober à quelqu'un de son superflu; 3°. Parce que l'intention du vol est vertueuse et que l'action en est d'une nécessité indispensable: je suis même persuadé qu'il n'est aucun tribunal, qui ayant bien constaté la vérité du fait, n'opinât à absoudre un tel voleur. Les liens de la société sont fondés sur des services réciproques; mais si cette société se trouve composée d'ames impitoyables, tous les engagemens sont rompus, et l'on rentre dans l'état de la pure nature, où le droit du plus fort décide de tout.

Voilà ce qu'un philosophe ébauché peut répondre au grand Anaxagoras qui s'amuse de ce balbutiage. Vous me proposez ensuite en peu de mots une question à laquelle je ne pourrais répondre, selon le noble usage tudesque, que par un gros in-folio. Comment, mon cher Anaxagoras, ne voyez-vous pas dans quelle discussion je ne pourrais me dispenser d'entrer pour détailler toute cette matière? Je me resserrerai donc le plus que possible pour vous satisfaire. Si nous nous plaçons au premier jour du monde, et que vous me demandiez *s'il est utile de tromper le peuple*, je vous répondrai que non, parce que l'erreur et la superstition étant inconnues, on ne doit pas les introduire, on doit même les empêcher d'éclore. En parcourant l'histoire, je

trouve deux ſortes d'impoſtures, les unes à la fortune deſquelles la ſuperſtition a ſervi de marche-pied, et celles qui, à l'aide de quelques préjugés, ont pu ſervir à manier l'eſprit du peuple pour ſon propre avantage. Les premiers de ces impoſteurs ce ſont les Bonzes, les Zoroaſtre, les Numa, les Mahomet, etc. pour ceux-là je vous les abandonne. L'autre eſpèce ſont les politiques, qui, pour le plus grand bien du gouvernement, ont eu recours au ſyſtême merveilleux, afin de mener les hommes, de les rendre dociles. Je compte de ce nombre l'uſage qu'on feſait à Rome des augures, dont le ſecours a ſouvent été ſi utile, pour arrêter ou calmer des ſéditions populaires que des tribuns enteprenans voulaient exciter. Je ne ſaurais condamner Scipion l'Africain de ſon commerce avec une Nymphe, par lequel il acquit la confiance de ſes troupes et fut en état d'exécuter de brillantes entrepriſes; je ne blame point Marius de ſa vieille, ni Sertorius de ce qu'il menait une biche avec lui. Tous ceux qui auront à traiter avec un grand ramas d'hommes qu'il faut conduire au même but, ſeront contraints d'avoir quelquefois recours aux illuſions, et je ne les crois pas condamnables, s'ils en impoſent au public par les raiſons que je viens d'alléguer. Il n'en eſt pas de même de la ſuperſtition groſſière. C'eſt une des mauvaiſes drogues que la nature a ſemées dans cet univers et qui tient même au caractère de l'homme; et je ſuis moralement perſuadé, que ſi l'on établiſſait une colonie nombreuſe d'incrédules, au bout d'un certain nombre d'années on y verrait naître des ſuperſtitions. Ce ſyſtême merveilleux ſemble fait pour le peuple. On 1770.

abolit une religion ridicule et l'on en introduit une
1770. plus extravagante. On voit des révolutions dans les opinions, mais c'eſt toujours un culte qui ſuccède à quelque autre Je crois qu'il eſt bon et très-utile d'éclairer les hommes. Combattre le fanatiſme, c'eſt déſarmer le monſtre le plus cruel et le plus ſanguinaire; crier contre l'abus des moines, contre ces vœux ſi oppoſés aux deſſeins de la nature, ſi contraires à la multiplication, c'eſt véritablement ſervir ſa patrie. Mais je crois qu'il y aurait de la maladreſſe, et même du danger, à vouloir ſupprimer ces alimens de la ſuperſtition qui ſe diſtribuent publiquement aux enfans, que les pères veulent qu'on nourriſſe de la ſorte.

La réforme, comme vous le ſavez, fit une grande révolution; mais que de ſang, que de carnage, que de guerres, de dévaſtations pour oſer ſe paſſer de quelques articles de foi! quelle fureur s'emparerait des hommes ſi l'on voulait les ſupprimer tous! Il ſerait beau ſans doute de jouir du ſpectacle unique d'un peuple ſans erreur, ſans préjugé, ſans ſuperſtition, ſans fanatiſme; mais il eſt dit dans les centuries de Noſtradamus, qu'on ne le découvrira qu'après en avoir trouvé un ſans vices, ſans paſſions et ſans crimes. Vous autres, lumières de ce ténébreux univers, vous laiſſerez échapper des gerbes de raiſons pour l'éclairer; qu'en arrivera-t-il? Que quelques gens de lettres diront que vous avez raiſon, que les Bonzes et les Lamas crieront, qu'une infinité d'imbécilles boucheront hermétiquement les pertuis de leurs antres, pour empêcher que votre jour n'éblouiſſe et eux et les habitans de leurs tanières;

et que le monde demeurera aveugle. La philoſophie, encouragée dans ce ſiècle, s'eſt énoncée avec plus de force et de courage que jamais; quels ſont les progrès qu'elle a faits? On a chaſſés les jéſuites, direz-vous. J'en conviens; mais je vous prouverai ſi vous le voulez, que la vanité, des vengeances ſecrètes, des cabales, et enfin l'intérêt ont tout fait. Je vous objecterai en revanche le meurtre juridique de Calas, la perſécution de Syrven, la cruelle aventure d'Amiens, la canoniſation de * * *, les ſorcières qu'on brûle publiquement à Rome, les ridicules querelles des Suiſſes ſur les peines infinies, la fureur théologale des prêtres hollandais contre des profeſſeurs qui enſeignaient que la vertu ſuffit aux hommes, l'eſpèce de guerre de religion qui ſe fait actuellement en Pologne. Oh! mon cher Anaxagoras, l'homme eſt un animal incorrigible, plus ſenſible que raiſonnable. Cependant je lui ai fait un catéchiſme et je vous l'envoye. 1779.

Mes pieds vont auſſi mal que votre eſtomac; j'ai la goutte, ſans laquelle je vous aurais répondu avec plus d'ordre, parce que la tête en ſouffre, et vous ſavez peut-être que nous avions ici un médecin qui ordonnait de ſaigner au gros orteuil, quand on avait la tête embarraſſée; ainſi je ne ſaurais vous dire ſi mon mal git dans la tête ou dans les pieds; mais quelque part qu'il ſoit, il ne m'empêche pas de vous conſidérer et de vous eſtimer. Sur ce etc.

LETTRE LIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 21 avril.

SIRE,

1770. DE toutes les lettres que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, aucune ne m'a plus vivement et plus tendrement affecté que celle que je viens de recevoir en date du 3 de ce mois; j'en avais, Sire, le plus grand beſoin pour calmer la violente inquiétude où j'étais depuis quelques jours ſur la ſanté de V. M., et ſur les bruits très-fâcheux qui en couraient. Enfin me voilà raſſuré, et quoique V. M. ne ſoit pas délivrée de ſa goutte, je vois au moins qu'elle eſt ſans danger.

Il vient de paraître, Sire, un traité de la Goutte par un médecin d'Angers, nommé Paulmier, qu'on dit excellent; le remède qu'il propoſe conſiſte dans l'application des ſang-ſues; je connais à Paris pluſieurs perſonnes qui, depuis que le livre a paru, ont fait uſage du remède, et ont été du moins très-ſoulagées. M. Mettra doit l'envoyer à V. M., qui le recevra inceſſamment.

Je ſuis en ce moment trop occupé de la ſanté de V. M. pour lui parler de la mienne; ma tête eſt toujours dans le même état; au premier moment qu'elle pourra me laiſſer, j'aurai l'honneur de répondre en détail à V. M. ſur les différens articles de la lettre ſi belle et ſi philoſophique que je viens d'en recevoir, ainſi que ſur ſon Catéchiſme de morale. Je prie V. M. de me permettre d'oublier tout en ce moment pour ne m'occuper que de ſa conſervation

si précieuse, non-seulement à ses peuples et à la philosophie, mais encore à l'Europe et à l'humanité. 1770.

Je suis avec le plus profond, et permettez-moi d'ajouter, le plus tendre respect etc.

LETTRE LV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 30 avril.

SIRE,

Je profite, non pas d'un moment de lucidité, car je n'en ai point depuis long-temps, mais d'un moment où les nuages de ma tête sont tant soit peu éclaircis, pour avoir l'honneur de répondre en détail à la lettre très-philosophique que V. M. a bien voulu m'écrire pour répondre aux questions que j'ai pris la liberté de lui faire.

Je pense, Sire, comme V. M. sur le premier objet, et je me félicite de penser comme elle, non par un principe d'adulation dont je suis incapable, mais parce que les raisons apportées par V. M. pour appuyer sa réponse, me paraissent très-solides, et s'étaient déjà présentées à moi. Je crois donc avec V. M. que dans le cas de nécessité absolue que j'ai supposé, le vol est permis, et même est une action juste. Il ne s'agit plus que de savoir si ce cas de nécessité absolue est purement métaphysique, comme V. M. paraît le penser; je ne voudrais pas dire que non, mais je doute, et j'ai vu souvent des gens si malheureux, si dénués de secours après avoir frappé vainement à mille portes, que je ne savais ce qu'ils

1770. devaient faire, de frapper à la mille-unième, ou de se procurer leur subsistance aux dépens des riches, s'ils le pouvaient avec quelque sûreté pour eux-mêmes. Il est vrai, Sire, que cette doctrine, toute raisonnable qu'elle est, n'est pas bonne à mettre dans un traité ni dans un catéchisme de morale, par l'abus que la cupidité ou la paresse pourraient en faire. Mais cet inconvénient empêche de pouvoir faire un ouvrage complet de morale à l'usage de tous les ordres de la société. Je ne sais même si, du moins en France, les tribunaux ne condamneraient pas, avec beaucoup de regret sans doute, un malheureux qui se serait trouvé dans le cas dont il s'agit; ils se trouveraient forcés à commettre cette injustice, pour empêcher que d'autres hommes moins malheureux n'abusassent de l'exemple de celui-ci. Le mot de l'énigme est, ce me semble, que la distribution des fortunes dans la société est d'une inégalité monstrueuse; qu'il est aussi atroce qu'absurde, de voir les uns regorger de superflu, et les autres manquer du nécessaire. Mais dans les grands Etats sur-tout, ce mal est irréparable, et on peut être forcé de sacrifier quelquefois des victimes, même innocentes, pour empêcher que les membres pauvres de la société ne s'arment contre les riches, comme ils seraient tentés et peut-être en droit de le faire.

Quant à la seconde question, *s'il est utile de tromper le peuple?* je pense d'abord comme V. M. que si l'erreur et la superstition ne sont pas encore existantes dans une nation, il faut s'opposer à leur naissance par tous les moyens possibles; je pense encore avec elle, que si elles sont en vigueur, il ne faut pas les attaquer violemment, parce que ce *zèle impétueux* ne

ſerviraît qu'à charger la philoſophie *d'un crime infructueux*; mais je penſe en même temps qu'il faut, au lieu de force, uſer de fineſſe et de patience, attaquer l'erreur indirectement et ſans paraître y penſer, en établiſſant les vérités contraires ſur des principes ſolides, mais en ſe gardant bien de faire aucune application. Il ne faut pas braquer le canon contre la maiſon, parce que ceux qui la défendent tireraient des fenêtres une grêle de coups de fuſil; il faut petit à petit élever à côté une autre maiſon plus habitable et plus commode; inſenſiblement tout le monde viendra habiter celle-ci, et la maiſon pleine de léopards ſera déſertée. 1770.

Le Catéchiſme de morale que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer, me paraît très-propre à la jeune nobleſſe à laquelle elle le deſtine. Les motifs moraux qu'on lui propoſe pour être vertueuſe, ſont en effet les vrais, et les plus propres à faire impreſſion, principalement ſur cette claſſe, qui jouiſſant dans la ſociété des principaux avantages, eſt plus intéreſſée qu'une autre à en obſerver les lois écrites et non écrites.

Je ſuis avec le plus profond reſpect etc.

LETTRE LVI.

DU ROI.

Le 17 mai.

1770. JE vous ſuis très-obligé de la part que vous prenez à ma ſanté. L'enchaînement néceſſaire des cauſes a voulu que l'âcreté amaſſée dans mon ſang fût le principe de la goutte qui m'a fait beaucoup ſouffrir; mais je me ſuis conformé à la volonté irrévocable de la nature. J'ai eu recours au régime comme à la patience, et me voilà guéri.

Durant ma convaleſcence, le premier livre qui m'eſt tombé entre les mains eſt l'Eſſai ſur les préjugés; il m'a tiré de l'inertie où me tenaient mes forces perdues, et comme ſur bien des ſujets je penſe en raiſon inverſe du ſoi-diſant philoſophe qui en eſt l'auteur, j'ai employé toute l'énergie de mon organiſation pour en relever les fautes. J'ai éprouvé des mouvemens répulſifs aux ſentimens de l'auteur, qui prétend que la vérité étant faite pour l'homme, il faut en tout temps la lui dire. Auſſi ſouvent que l'auteur dit des injures aux rois, aux généraux, aux poëtes, ſes idées n'ont pu s'identifier avec les miennes, parce que j'ai l'honneur d'être aſſez mauvais poëte, (ou empoiſonneur public,) parce que j'ai eu l'honneur de me battre quelquefois en qualité de général, (ou de bourreau mercenaire,) parce que j'ai eu l'honeur d'être une eſpèce de Roi, (ou de tyran barbare.) Ces conſidérations aſſimilées à ma façon de penſer et ſelon l'idée que je me fais des

choſes, m'ont déterminé à prendre la défenſe de mes confrères, pour empêcher que ces injures, ſouvent répétées par de tels auteurs, n'obtinſſent, par l'habitude et à force d'y accoutumer les oreilles du public, la ſanction d'une opinion reçue et indubitable. Mon auteur m'apprend que mes confrères les rois ſont une eſpèce d'imbécilles, qui ne ſavent ni lire ni écrire; j'ai lu comme un bénédictin, et j'ai barbouillé du papier à l'envi du folliculaire le plus affamé; c'eſt donc à moi à plaider leur cauſe. J'envoie mon factum à Anaxagoras, qui ſera notre juge; et même, s'il le trouve à propos, il peut préſenter l'ouvrage à la cour, aſſuré par ce moyen d'obtenir la première place de l'académie des ſciences. Badinage à part, cet ouvrage eſt très-licentieux et très-indécent. On dirait que l'auteur comme un chien enragé attaque tout le monde, et ſe rue ſur les paſſans, également ſatisfait, pourvu qu'il morde; certainement il mérite d'être traité de même. Si la vérité eſt faite pour l'homme, (de quoi je ne ſuis pas d'accord,) s'il faut la lui dire en toute occaſion, je me ſuis réglé ſur les préceptes de l'auteur, et je lui ai dit bien ſincèrement ce que je penſe de ſon ouvrage; il trouve en moi un diſciple obéiſſant, qui éclairé par ſa lumière ſe fait un devoir d'imiter ſon exemple; et comme la vérité eſt toujours utile aux hommes, je me flatte qu'il approuvera la liberté avec laquelle je la lui dis. Mais quel but ce ſoi-diſant philoſophe ſe propoſe-t-il par ſon ouvrage? De changer la religion? Je lui ai démontré que cela était impoſſible. De réformer les gouvernemens? Les injures ne les corrigeront point, elles

1770.

1770. elles pourront les irriter. Bouleverſer les cerveaux de quelques têtes éventées, qui déclamant contre le gouvernement, ſe feront mettre à la Baſtille? c'eſt un but digne d'un être malfeſant, malicieux et pervers; ce ne doit pas être celui de l'auteur. Veut-il donc devenir le martyr de la religion naturelle? Cela eſt bien fou; car quand on n'eſpère rien au-delà du tombeau, il faut rendre autant qu'on le peut ſon exiſtence heureuſe dans cette vie-ci, la ſeule dont on peut jouir. La mal-adreſſe de l'auteur paraît ſur-tout, en ce qu'il calomnie la religion chrétienne. J'avoue qu'il faut être bien novice pour lui imputer des crimes. Il eſt dit dans l'évangile: ne faites pas aux autres ce que vous ne voulez pas qu'on vous faſſe. Or ce précepte eſt le réſumé de toute la morale: il eſt donc ridicule; et c'eſt une exagération outrée d'avancer que cette religion ne fait que des ſcélérats. Il ne faut jamais confondre la loi et l'abus: La loi peut être utile et l'abus pernicieux; et quand on marque tant d'animoſité contre ce que l'on attaque, on ſe décrédite ſoi-même; et l'on perd la confiance du lecteur. Voilà comme penſe un amateur de la ſageſſe ſolitaire, reclus dans ſa petite vigne, où il médite comme un autre ſur les folies des hommes; et ſur toutes les opinions bizarres et ridicules qui leur ont paſſé par la tête; et c'eſt-là où il fait des vœux à la Nature, pour que l'enchaînement néceſſaire des cauſes maintienne long-temps votre eſpèce organiſée à l'abri des infirmités, des ſouffrances et de la diſſolution. Sur ce etc.

LETTRE

LETTRE LVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 8 juin.

SIRE,

DANS l'état de faibleſſe et preſque d'imbécillité où il plaît à la nature de me réduire, c'eſt du moins une conſolation pour moi de ſavoir que V. M. eſt guérie de ſes maux, et qu'elle veut bien prendre quelque part aux miens. L'ouvrage qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer, eſt un digne et heureux fruit de ſa convaleſcence; je ne connais point d'*Eſſai ſur les préjugés* que V. M. a pris la peine de réfuter. Je ſais pourtant que ce livre s'eſt montré à Paris, et même qu'il s'y eſt vendu très-cher. Mais il ſuffit ici qu'un livre touche à certaines matières, et qu'il attaque bien ou mal certaines gens, pour être recherché avec avidité, et pour être en conſéquence hors de prix, par les précautions que prend le gouvernement pour arrêter ces ſortes d'ouvrages; précautions qui font ſouvent à l'auteur plus d'honneur qu'il n'en mérite. Quant à moi, je ſuis ſi excédé de livres et de brochures contre ce que Voltaire appelle ***, que depuis long-temps je n'en lis plus, et que je ſuis quelquefois tenté de dire du titre de *philoſophe*, ce que Jaques Rosbif dit de celui de *Monſieur*, dans la comédie du Français à Londres: *Je ne veux point de ce titre-là, il y a trop de faquins qui le portent.* 1770.

1770. La critique que fait V. M. de l'*Eſſai ſur les préjugés* me donne encore moins d'envie de le lire que les autres rapſodies du même genre. On peut dire de tous nos écrivailleurs contre la ſuperſtition et le deſpotiſme, ce que le P. de la Rue, jéſuite, diſait de ſon confrère le Tellier : *il nous mène ſi grand train qu'il nous verſera.* Il ne faut point que la philoſophie s'amuſe à dire des injures aux prêtres; il faut, comme le dit V. M., qu'elle tâche de rendre la religion utile en la feſant concourir au bonheur des peuples, qu'elle éclaire les ſouverains ſur leurs vrais intérêts, et les ſujets ſur leurs devoirs, qu'elle rende l'autorité plus douce et l'obéiſſance plus fidelle. C'eſt une grande ſottiſe d'accuſer les philoſophes, au moins ceux qui méritent ce nom, de prêcher l'égalité; cette égalité eſt une chimère impoſſible dans quelque Etat que ce puiſſe être. La vraie égalité des citoyens conſiſte en ce qu'ils ſoient tous également ſoumis aux lois, et également puniſſables quand ils les enfreignent: c'eſt ce qui a lieu dans tous les Etats bien gouvernés, où le ſupérieur n'a jamais le droit d'opprimer ſon inférieur impunément; mais c'eſt malheureuſement ce qui n'a pas lieu par-tout; l'auteur en a peut-être été témoin, et c'eſt peut-être ce qui a ſi violemment échauffé ſa bile contre ceux qui gouvernent. J'ai vu à peu près les mêmes choſes que lui, mais je les ai vues plus de ſang froid, et j'ai conclu que ceux qui commandent et ceux qui obéiſſent ſont ſouvent auſſi repréhenſibles les uns que les autres, et que toutes les claſſes de l'eſpèce humaine n'ont rien à ſe reprocher. Je vois, par exemple, que ſi les rois ont ſouvent fait des guerres injuſtes, les républiques, comme le

remarque très-bien V. M., ont été auſſi ſouvent dans le même cas, et je regarde en particulier cette république romaine, tant célébrée dans l'hiſtoire, comme un des plus grands fléaux qui ayent déſolé l'humanité. Je n'ajouterai rien à cette réflexion, ſinon que, ſur la guerre de 1756, j'ai admiré la modération avec laquelle V. M. s'exprime. Tout ce qu'elle dit ſur ce ſujet, de la néceſſité des guerres, et de celle des impôts, me paraît plein de ſens et de raiſon; mais pour l'application de ces principes, il faut un fond d'équité dont par malheur tous ceux qui ont le pouvoir en main, ne ſont pas toujours capables. J'aurais l'honneur d'en dire davantage à V. M., ſi une lettre pouvait ſouffrir les détails délicats dont cette matière eſt ſuſceptible; je me contente donc de prier le St. Eſprit d'éclairer les rois et les peuples, et ſur-tout de conſerver long-temps V. M. pour l'exemple des uns et le bonheur des autres. 1770.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, etc.

LETTRE LVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 juillet.

SIRE,

J'OSE eſpérer que V. M. pardonnera la liberté que je vais prendre, à la tendre et reſpectueuſe confiance que ces bontés m'ont inſpirée, et qui m'encourage à lui demander une nouvelle grâce.

Une ſociété conſidérable de philoſophes et de gens

1770. de lettres, du nombre desquels je suis, ont résolu, Sire, d'ériger à M. de Voltaire une statue, comme à celui de tous nos écrivains à qui la philosophie et les lettres sont les plus redevables.

Les philosophes et les gens de lettres de toutes les nations, et en particulier de la nation française, vous regardent, Sire, depuis long-temps comme leur chef et leur modèle. Qu'il serait donc flatteur et honorable pour nous, qu'en cette occasion V. M. voulût bien permettre que son auguste et respectable nom fût à la tête des nôtres! Elle donnerait à M. de Voltaire, dont elle aime tant les ouvrages, la marque d'estime la plus précieuse et la plus éclatante, dont il serait infiniment touché, et qui lui rendrait cher ce qui lui reste de jours à vivre. Elle ajouterait beaucoup, et à la gloire de ce célèbre écrivain, et à celle de la littérature française, qui en conserverait une reconnaissance éternelle.

Permettez-moi, Sire, d'ajouter que dans l'état de faiblesse où m'ont réduit mes travaux, et qui ne me permet plus que des vœux pour les lettres, la nouvelle marque de distinction que j'ose vous demander en leur faveur, serait pour moi la plus douce consolation. Elle augmenterait encore, s'il est possible, l'admiration dont je suis pénétré pour votre personne, le sentiment profond que je conserverai toute ma vie de vos bontés, et la tendre vénération avec laquelle je serai jusqu'à mon dernier soupir, etc.

LETTRE LIX.

DU ROI.

Le 7 juillet.

JE ſuis bien fâché de vous ſavoir toujours languiſſant. Pour l'ordinaire, la belle ſaiſon corrobore les corps et leur rend les forces que les indiſpoſitions de l'hiver leur ont fait perdre. J'avais eſpéré du printemps le même bénéfice pour vous. C'eſt, je penſe, au dérangement de ſaiſon de cette année, qu'il faut attribuer l'état où vous vous trouvez, et je crois que l'uſage de quelques eaux minérales ou des bains pourrait vous rétablir entièrement; mais c'eſt à la faculté à en décider. 1770.

A peine vous avais-je envoyé mes remarques ſur cet Eſſai des préjugés, qu'un autre livre m'eſt tombé entre les mains; et comme j'étais en train d'examiner des ouvrages philoſophiques et d'écrire, j'ai couché ces remarques par écrit et je vous les envoie. C'eſt le Syſtême de la nature, où je me ſuis attaché à relever les contradictions les plus palpables et les mauvais raiſonnemens qui m'ont le plus frappé. Il y aurait encore bien des choſes à dire ſur ce ſujet et bien des détails où je n'ai pas eu le temps d'entrer; je me ſuis borné aux quatre points principaux que l'auteur traite.

Quant au premier, où il prétend qu'une nature privée d'intelligence à l'aide du mouvement produit tout, je crois qu'il lui ſera impoſſible de ſoutenir cette opinion contre les objections que je lui fais. Pour le ſecond point, qui roule ſur le fataliſme, il lui reſte encore des réponſes, et c'eſt ſelon moi de toute la métaphyſique la queſtion la plus difficile à réſoudre. Je propoſe

1770. un tempérament, c'eſt une idée qui m'a ſéduit et qui pourrait bien être vraie. Je prends un milieu entre la liberté et la néceſſité ; je limite beaucoup la liberté de l'homme, mais je lui en laiſſe cependant la part que l'expérience commune des actions humaines m'empêche de lui refuſer. Les deux derniers points roulent ſur la religion et le gouvernement.

Il y a outre cela une infinité d'endroits de cet ouvrage où l'auteur donne priſe ſur lui ; il affirme aſſez doctoralement que la ſomme des biens l'emporte ſur la ſomme des maux. C'eſt de quoi je ne ſuis point d'accord avec lui, et ce qu'il lui ſerait impoſſible de prouver, ſi l'on voulait pouſſer un peu vivement la diſpute ſur ce ſujet. Enfin, en ramaſſant mes remarques, je me ſuis cru un docteur de Sorbonne, un pilier de l'égliſe, un ſaint Auguſtin ; mais en reliſant ce que j'avais jeté ſur le papier, je me ſuis trouvé très-hétérodoxe. J'ai trouvé mes propoſitions malſonnantes, hérétiques, ſentant l'héréſie et dignes d'encourir les foudres du Vatican. Cependant ce qui m'a conſolé, c'eſt que mon adverſaire ſera pour le moins doublement cuit et rôti, ſi je le ſuis une fois dans l'autre monde. Je ne comprends pas comment il ſe trouve des auteurs aſſez étourdis pour publier de tels ouvrages, qui les expoſent à des malheurs très-réels. Si l'auteur du Syſtême de la nature allait par haſard être découvert en France, le moins qui lui arriverait ſerait de paſſer le reſte de ſa vie dans la Baſtille, et cela pour avoir eu le plaiſir de dire tout ce qu'il penſait. Il faut ſe contenter de penſer pour ſoi, et laiſſer un cours libre aux idées du vulgaire. Je ne ſais point ce qui a pu animer l'auteur contre le gouvernement de France. Il peut ſe paſſer

bien des choſes dans l'intérieur de ce royaume, dont mon éloignement m'empêche d'être inſtruit. Je ſuis perſuadé qu'il s'y commet des injuſtices et des violences contre leſquelles le gouvernement devrait ſévir; mais comprenez donc bien que lorſque quatre, ſix mille, enfin une multitude d'hommes ſe ſont donné le mot pour en tromper un ſeul, cela arrive infailliblement. Cela eſt arrivé en tout pays et de tout temps, et à moins que l'eſpèce humaine ne ſoit refondu par un habile chymiſte, et que quelque philoſophe ne mêle d'autres matières à cette compoſition, il en ſera toujours de même. Il faut s'aſſurer qu'un homme eſt coupable et enſuite l'accuſer: mais ſouvent on ſe précipite. Il eſt bon que les hommes ayent un archétype, un modèle de perfection en vue, parce qu'ils ne s'en écartent que trop, et que cette idée même s'efface de leur eſprit. Mais avec tout cela ils ne parviendront jamais à cette perfection, qui malheureuſement eſt incompatible avec notre nature. J'en reviens toujours là, mon cher d'Alembert, et j'en conclus que ceux qui travaillent ſincèrement pour le bien de la ſociété, ſont, comme votre défunt abbé de ſaint Pierre, des rêves d'un honnête homme. Cela ne m'empêche pas d'y travailler dans le petit cercle où le haſard m'a placé, pour rendre heureux ceux qui l'habitent, et la pratique de ces choſes qui me paſſent journellement par les mains, m'éclaire ſur leurs difficultés. Croyez, mon cher, qu'un homme qui aurait l'art de vous faire bien digérer, ſerait plus utile au monde qu'un philoſophe qui en bannirait tous les préjugés. Je vous ſouhaiterais un tel médecin d'autant plus ſincèrement, 1770.

1770. que perſonne ne s'intéreſſe à votre conſervation, ni ne vous eſtime plus que celui qui prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

LETTRE LX.

DU ROI.

Le 28 juillet.

Le plus beau monument de Voltaire eſt celui qu'il s'eſt érigé lui-même, ſes ouvrages, qui ſubſiſteront plus long-temps que la baſilique de ſaint Pierre, que le Louvre et tous ces bâtimens que la vanité humaine conſacre à l'éternité. On ne parlera plus français, que Voltaire ſera encore traduit dans la langue qui aura ſuccédée au français. Cependant, rempli du plaiſir que m'ont fait ſes productions ſi variées, et ſi parfaites chacune en leur genre, je ne pourrais ſans ingratitude me refuſer à la propoſition que vous me faites, de contribuer au monument que lui élève la reconnaiſſance publique. Vous n'avez qu'à m'informer de ce qu'on exige de ma part ; je ne refuſerai rien pour cette ſtatue, qui fera plus d'honneur aux gens de lettres qui la lui conſacrent qu'à Voltaire même. On dira que dans ce XVIIIe ſiècle, où tant de gens de lettres ſe déchiraient par envie, il s'en eſt trouvé d'aſſez nobles, d'aſſez généreux pour rendre juſtice à un homme doué de génie et de talens ſupérieurs à tous les ſiècles ; que nous avons mérité de poſſéder Voltaire, et la poſtérité la plus reculée nous enviera encore cet avantage. Diſtinguer les hommes célèbres, rendre juſtice au mérite, c'eſt encourager les talens et les vertus, c'eſt la ſeule récompenſe des belles ames ; elle eſt bien due à tous ceux qui cultivent ſupérieurement

les lettres. Elles nous procurent les plaiſirs de l'eſprit, plus durables que ceux du corps ; elles adouciſſent les mœurs les plus féroces, elles répandent leurs charmes ſur tout le cours de la vie, elles rendent notre exiſtence ſupportable et la mort moins affreuſe. Continuez donc, Meſſieurs, de protéger et de célébrer ceux qui s'y appliquent et qui ont le bonheur en France d'y réuſſir ; ce ſera ce que vous pourrez faire de plus glorieux pour votre nation, et qui obtiendra grâce du ſiècle futur en faveur de quelques actes welches et hérules qui pourraient flétrir votre patrie. 1770.

Adieu, mon cher d'Alembert, portez-vous bien, juſqu'à ce qu'à votre tour une ſtatue vous ſoit élevée. Sur ce, etc.

LETTRE LXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 2 août.

SIRE,

QUOIQUE l'état de faibleſſe où ma tête eſt toujours, ne me permette pas les diſcuſſions abſtraites auxquelles V. M. ſe livre avec autant de facilité que de profondeur, je ne puis cependant différer plus longtemps à la remercier très-humblement de l'écrit qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer ſur le *Syſtême de la nature*, et à lui faire part des obſervations que cet excellent écrit m'a fait naître ; obſervations que je ſoumets au jugement de V. M. et qui ſont bien plus deſtinées à confirmer ſes idées qu'à les combattre.

Rien de plus ſage, Sire, et, ce me ſemble, de plus vrai, que les réflexions par leſquelles V. M. débute

—— dans cet écrit, ſur le peu de certitude des connaiſſan-
1770. ces métaphyſiques ; la deviſe de Montagne ; *que ſais-je ?* me paraît la réponſe qu'on doit faire à preſque toutes les queſtions de ce genre ; et je penſe en particulier, par rapport à l'exiſtence d'une intelligence ſuprême, que ceux qui la nient, avancent bien plus qu'ils ne peuvent prouver, et qu'il n'y a dans cette matière que le ſcepticiſme de raiſonnable. On ne peut nier ſans doute, qu'il n'y ait dans l'univers, et en particulier dans la ſtructure des animaux et des plantes, des combinaiſons de parties qui ſemblent déceler une intelligence ; elles prouvent l'exiſtence de cette intelligence, comme une montre prouve l'exiſtence d'un horloger ; cela paraît inconteſtable ; mais quand on veut aller plus loin, et qu'on ſe demande : quelle eſt cette intelligence ? a-t-elle créé la matière, ou n'a-t-elle fait ſimplement que l'arranger ? La création eſt-elle poſſible ? et ſi elle ne l'eſt pas, la matière eſt donc éternelle ? Et ſi la matière eſt éternelle, et qu'elle n'ait eu beſoin d'une intelligence que pour être arrangée, cette intelligence eſt-elle unie à la matière, ou en eſt-elle diſtinguée ? Si elle y eſt unie, la matière eſt proprement Dieu, et Dieu la matière ; et ſi elle en eſt diſtinguée, comment conçoit-on qu'un être qui n'eſt pas matière, agiſſe ſur la matière ? D'ailleurs, ſi cette intelligence eſt infiniment ſage et infiniment puiſſante, comment ce malheureux monde qui eſt ſon ouvrage, eſt il ſi plein d'imperfections phyſiques et d'horreurs morales ? Pourquoi tous les hommes ne ſont-ils pas heureux et juſtes ? V. M. aſſure que l'éternité du monde répond à cette queſtion ; elle y répond ſans doute, mais ce me ſemble, dans ce ſeul ſens, que le

monde étant éternel, et par conſéquent néceſſaire, tout ce qui eſt, ne peut pas être autrement, et pour lors on rentre dans le ſyſtême de la fatalité et de la néceſſité, qui ne s'accorde guères avec l'idée d'un Dieu infiniment ſage et infiniment puiſſant. Quand on ſe fait, Sire, toutes ces queſtions, on doit, ce me ſemble, redire cent fois, *que ſais-je ?* Mais on doit en même temps ſe conſoler de ſon ignorance, en penſant que puiſque nous n'en ſavons pas davantage, c'eſt une preuve qu'il ne nous importe pas d'en ſavoir plus. 1770.

Quant à la liberté, rien de plus juſte, Sire, et de plus philoſophique que la définition que V. M. en donne; il me ſemble que ſi on voulait s'entendre, on éviterait bien des diſputes à ce ſujet. L'homme eſt libre, en ce ſens, que dans les actions non machinales, il ſe détermine de lui-même et ſans contrainte; mais il ne l'eſt pas, en ce ſens, que lorſqu'il ſe détermine, même volontairement et par choix, il y a toujours quelque choſe qui le porte à ſe déterminer, et qui fait pencher la balance pour le parti qu'il prend. Je conviens d'ailleurs avec V. M., qu'un philoſophe qui croit à la fatalité et à la néceſſité, et qui en fait la baſe de ſon ouvrage, ne doit regarder les criminels que comme des malheureux, plus dignes de compaſſion que de haine; mais je ne crois pas que dans le ſyſtême où les hommes ſeraient des machines aſſujetties à la loi de la deſtinée, les châtimens d'une part, et de l'autre l'étude de la morale, fuſſent inutiles au bien de la ſociété; car dans l'homme-machine même, la crainte d'une part, et de l'autre l'intérêt, ſont les deux grands régulateurs, les deux roues principales qui font aller la machine; or de ces deux régulateurs,

1770. le premier eſt mis en action par les peines exercées contre les coupables, et qui ſervent de frein à ceux qui voudraient leur reſſembler; et l'autre eſt mis en jeu par l'étude de la morale bien entendue, étude qui nous perſuade que notre premier intérêt eſt d'être vertueux et juſtes, ainſi que V. M. l'a ſi bien prouvé dans ſon excellent écrit ſur ce ſujet. Sur la religion chrétienne, je ſerai, Sire, bien aiſément d'accord avec V. M.; ſa morale eſt ſans doute excellente, et elle aurait dû s'y borner; mais ſes dogmes et ſon intolérance font grand tort à cette morale avec laquelle ils ſont comme amalgamés. Je dis ſon *intolérance*, car elle me paraît eſſentielle à une religion excluſive de toutes les autres, comme la religion chrétienne, qui prétend être la ſeule manière d'honorer la Divinité, et qui, par une conſéquence néceſſaire, doit chercher à s'établir par tous les moyens poſſibles, même en employant la violence, quand elle a le pouvoir et la force en main. Voilà pourquoi la religion chrétienne a fait couler des flots de ſang, et je ne puis m'empêcher de la regarder à cet égard comme un des plus grands fléaux de l'humanité.

Je ne dirai, Sire, qu'un mot ſur les gouvernemens. Je penſe que la forme du gouvernement eſt indifférente en elle-même, pourvu que le gouvernement ſoit juſte, que tous les citoyens aient également droit à ſa protection, qu'ils ſoient également ſoumis aux lois, et également punis s'ils les violent; que les ſupplices ne ſoient pas réſervés pour les petits coupables, et les honneurs pour les grands. Quant à Louis XIV, ce ſerait la matière d'une grande diſcuſſion, de ſavoir s'il a fait plus de bien que de mal à ſon royaume:

s'il n'a pas été un fléau pour l'Europe en donnant aux autres princes l'exemple de ces armées nombreuſes que les plus ſages ſont aujourd'hui forcés d'entretenir, et qu'ils emploieraient sûrement bien plus volontiers aux manufactures, et à la culture des terres, ſi une malheureuſe néceſſité ne leur liait pas les mains à ce ſujet. Je ſuis bien perſuadé que V. M. ne m'en déſavouera pas. Je ſuis, etc. 1770.

LETTRE LXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 août.

SIRE,

Je n'ai pas perdu un moment pour apprendre à M. de Voltaire l'honneur ſignalé que V. M. veut bien lui faire, et celui qu'elle fait en ſa perſonne à la littérature et à la nation françaiſe. Je ne doute point qu'il ne témoigne à V. M. ſa vive et éternelle reconnaiſſance. Mais comment, Sire, pourrais-je vous exprimer toute la mienne? Comment pourrais-je vous dire à quel point je ſuis touché et pénétré de l'éloge ſi grand et ſi noble que V. M. fait de la philoſophie et de ceux qui la cultivent? Je prends la liberté, Sire, et j'oſe eſpérer que V. M. ne m'en déſavouera pas, de faire part de ſa lettre à tous ceux qui ſont dignes de l'entendre, et je ne puis aſſez dire à V. M. avec quelle admiration et quelle vénération reſpectueuſe ils voient tant de juſtice et de bonté unies à tant de gloire. Vous étiez, Sire, le chef et le modèle de ceux qui écrivent et qui penſent; vous êtes à préſent (je

1770. rends à V. M. leurs propres expreſſions) leur Dieu rémunérateur et vengeur ; car les récompenſes accordées au génie ſont le ſupplice de ceux qui le perſécutent. Je voudrais que la lettre de V. M. pût être gravée au bas de la ſtatue, elle ſerait bien plus flatteuſe que la ſtatue même pour M. de Voltaire et pour les lettres. Quant à moi, Sire, à qui V. M. a la bonté de parler auſſi de ſtatue, je n'ai pas l'impertinente vanité de croire mériter jamais un pareil monument ; je ne demande qu'une pierre ſur ma tombe, avec ces mots : *le grand Frédéric l'honora de ſes bienfaits et de ſes bontés.*

V. M. demande ce que nous déſirons d'elle pour ce monument ? Un écu, Sire, et votre nom, qu'elle nous accorde d'une manière ſi digne et ſi généreuſe. Le Maréchal de Richelieu a donné vingt louis ; les ſouſcriptions ne nous manquent pas ; mais elles ne ſeraient rien ſans la vôtre, et nous recevrons avec reconnaiſſance ce qu'il plaira à V. M. de donner.

Permettez-moi, Sire, de remercier par la même occaſion V. M. de la grâce qu'elle a faite à M. Cochius en le nommant de l'académie, et en lui accordant une penſion ; il eſt digne des bontés de V. M. par ſon reſpect et ſon attachement pour elle, par ſon mérite et par ſon peu de fortune. J'oſerai, en même temps, Sire, recommander de nouveau à ces mêmes bontés M. Béguelin, qui vient de donner dans les mémoires de l'académie, d'excellentes recherches ſur les lunettes achromatiques, très-propres à perfectionner cet objet important. Outre l'eſtime que je fais de ſes talens, je lui dois encore de la reconnaiſſance pour quelques excellentes remarques qu'il a faites ſur un de mes écrits qui a rapport au même objet.

Je suis avec le plus profond respect, la plus vive admiration et une reconnaissance éternelle, etc. 1770.

P. S. L'académie française, Sire, vient d'arrêter d'une voix unanime, que la lettre dont V. M. m'a honoré, serait insérée dans ses régîtres, comme un monument honorable à M. de Voltaire et aux lettres; elle me charge, Sire, de mettre à vos pieds sa très-humble reconnaissance et son profond respect.

LETTRE LXIII.

DU ROI.

Le 18 août.

Je trouve votre faculté de médecins bien aimable. Ah! si j'avais de pareils médecins, que je serais à mon aise! Mais ceux de ce pays-ci, ne prescrivent à leurs patiens que des gouttes et des drogues abominables. Cependant vos médecins ont failli; car si j'avais leur bonnet fourré en tête et que vous m'eussiez consulté à Paris, je vous aurais prescrit l'air de ce pays comme le plus propre à vous guérir; mais comme je ne suis pas docteur, il faut en croire ceux qui ont le privilége de se moquer de leurs malades ou de les abuser. Je suis sur mon départ pour la Silésie et la Moravie: à mon retour on vous fera toucher à Paris la somme que vous demandez. C'est une consolation pour moi, que ces rois tant vilipendés puissent être de quelque secours aux philosophes; ils sont au moins bons à quelque chose. Adieu mon cher. Je vous en dirai davantage à mon retour.

LETTRE LXIV.

DU ROI.

Le 26 ſeptembre.

1770. Je ne m'attendais certainement pas à ce que la lettre d'un Tudeſque fût lue en pleine académie françaiſe. L'abbé d'Olivet y aurait déterré plus d'un ſoléciſme; mais par bonheur pour l'auteur de la lettre, l'abbé d'Olivet était trépaſſé quand elle parut. Je vous pardonne de l'avoir montrée, parce qu'elle contient quelques vérités qui ſont bonnes à dire comme à entendre. Sans doute qu'il faut diſtinguer les talens, ſur-tout quand ils ſont raſſemblés en un degré éminent. Les belles ames ne travaillent que pour la gloire; il eſt dur de la leur faire eſpérer et de ne les en jamais mettre en poſſeſſion. Les chagrins attachés à toutes les conditions humaines, ne peuvent être adoucis que par ce baume, et il faut un peu de baume même aux plus grands hommes. Je vous crois à préſent en route pour l'Italie, et moi je viens de terminer une courſe longue et vive, que j'ai expédiée aſſez promptement. Je vais prendre un peu de repos, après quoi je compte de répondre à votre lettre très-philoſophique que je viens de recevoir, et je vous réponds, parce qu'un ſorbonniqueur m'a appris que le plus grand affront que puiſſe eſſuyer un théologien, eſt de n'avoir rien à répliquer: il faut donc dire quelque choſe, et je trouve à propos dans mon magaſin un amas de diſtinctions et de ſubtilités capables de fournir matière à une duplique, après laquelle, s'il plaît au Ciel, nous ne nous entendrons plus ni les uns ni les autres,

autres, et dès ce moment la dispute deviendra intéressante. D'ailleurs je suis fort de votre sentiment, qu'après avoir long-temps discuté ces matières abstruses, on est obligé de recourir au *que sais-je* de Montaigne. Du reste, votre contrôleur des finances m'a assuré qu'il avait pourvu à votre voyage, ainsi que pour le buste de Voltaire; Mettra comptera deux cents écus pour cet objet, de sorte que son crâne et sa cervelle seront sûrement à moi, et le reste pour les autres souscripteurs. 1779.

Adieu, mon cher Anaxagoras, revenez sain et sauf à Paris, et que votre médecin pour l'année prochaine, vous prescrive pour régime l'air de Berlin. Sur ce etc.

LETTRE LXV.

DU ROI.

ce 18 Octobre.

Mon voyage en Moravie, des camps assemblés dans ces environs, et la visite que j'ai reçue de l'Electrice de Saxe, sont des excuses valables de ne vous avoir point répondu sur ce que vous ni moi n'entendrons jamais bien. Depuis j'ai donné quelque repos à mon esprit, pour le rasseoir de la dissipation du grand monde et le remettre dans son assiette philosophique.

Vous m'obligez de ferrailler avec vous dans l'obscurité, et je m'écrierai avec vous: *Grand Dieu, rends-nous le jour et combats contre nous!* mais enfin, puisqu'il faut entrer dans ce labyrinthe, il n'y a que le fil de la raison qui puisse m'y conduire. Cette

raiſon me montrant des rapports étonnans dans la
1770. nature et me feſant obſerver les cauſes finales ſi frappantes et ſi évidentes, m'obligent de convenir qu'une intelligence préſide à cet univers, pour maintenir l'arrangement général de la machine. Je me repréſente cette intelligence comme le principe de la vie et du mouvement. Le ſyſtême du chaos développé me paraît inſoutenable, parce qu'il eût fallu plus d'habileté pour former le chaos et le maintenir, que pour arranger les choſes telles qu'elles ſont. Le ſyſtême d'un monde créé de rien eſt contradictoire, et par conſéquent abſurde: il ne reſte donc que l'éternité du monde, idée qui n'impliquant aucune contradiction, me paraît la plus probable, parce que ce qui eſt aujourd'hui, peut bien avoir été hier, et ainſi du reſte. Or l'homme étant matière, penſant et ſe mouvant, je ne vois point pourquoi un pareil principe penſant et agiſſant ne pourrait pas être joint à la matière univerſelle. Je ne l'appelle pas eſprit, parce que je n'ai aucune idée d'un être qui n'occupe aucun lieu, qui par conſéquent n'exiſte nulle part; mais comme notre penſée eſt une ſuite de l'organiſation de notre corps, pourquoi l'univers, infiniment plus organiſé que l'homme, n'aurait-il pas une intelligence infiniment ſupérieure à celle d'une auſſi fragile créature?

Cette intelligence co-éternelle avec le monde ne peut pas, ſelon que je la conçois, changer la nature des choſes; elle ne peut ni rendre ce qui pèſe léger, ni ce qui eſt brûlant glacé. Aſſervie à des loix qui ſont invariables et inébranlables, elle ne peut que combiner, et ne ſaurait ſe ſervir des choſes que ſelon que leur conſtitution intrinſéque s'y prête. Les

élémens, par exemple, ont des principes certains, et ils ne pourraient pas exiſter autrement qu'ils ne ſont; mais ſi l'on veut en inférer que le monde étant éternel, eſt néceſſaire, et que par conſéquent tout ce qui exiſte eſt aſſujetti à une fatalité abſolue, je ne crois pas devoir ſouſcrire à cette propoſition. Il me paraît que la nature ſe borne à avoir doué les élémens de propriétés éternelles et ſtables, et aſſervi le mouvement à des loix permanentes, qui ſans doute influent conſidérablement ſur la liberté, ſans cependant entièrement la détruire. L'organiſation et les paſſions des hommes viennent des élémens dont ils ſont compoſés. Or lorſqu'ils obéiſſent à ces paſſions, ils ſont eſclaves, mais libres auſſi ſouvent qu'ils leur réſiſtent. Vous me pouſſerez plus loin, vous me direz: mais ne voyez-vous pas que cette raiſon par laquelle ils réſiſtent à leurs paſſions, eſt aſſujettie à la néceſſité qui la fait agir ſur eux? Cela peut être à la rigueur. Mais qui opte entre ſa raiſon et ſes paſſions, et qui ſe décide, eſt ce me ſemble libre, ou je ne ſais plus quelle idée on attache au mot de liberté. Ce qui eſt néceſſaire eſt abſolu. Or ſi l'homme eſt rigoureuſement aſſujetti à la fatalité, les peines ni les récompenſes n'ébranleront ni ne détruiront cet aſcendant vainqueur. Or comme l'expérience nous prouve le contraire, il faut convenir que l'homme jouit quelquefois de la liberté, quoique ſouvent limitée. Mais, mon cher Diagoras, ſi vous prétendez que je vous explique dans un plus grand détail ce qu'eſt cette intelligence que je marie à la matière, je vous prie de m'en diſpenſer. J'entrevois cette intelligence comme un objet que l'on apperçoit confuſément à travers un 1770.

1770. brouillard; c'eſt beaucoup que de la deviner, il n'eſt pas donné à l'homme de la connaître et de la définir. Je ſuis comme Colomb, qui ſe doutait de l'exiſtence d'un nouveau monde, et qui laiſſa à d'autres la gloire de le découvrir.

Après un aveu auſſi ſincère, vous ne direz pas que des préjugés d'enfance m'ont fait embraſſer la défenſe de la religion chrétienne contre le philoſophe fanatique qui la déchire avec tant d'animoſité. Souffrez que je vous diſe que nos religions d'aujourd'hui reſſemblent auſſi peu à celle du Chriſt qu'à celle des Iroquois. Jéſus était Juif, et nous brûlons les Juifs; Jéſus prêchait la patience, et nous perſécutons; Jéſus prêchait une bonne morale, et nous ne la pratiquons pas. Jéſus n'a point établi de dogmes, et les conciles y ont bien pourvu. Enfin un chrétien du troiſième ſiècle n'eſt plus reſſemblant à un chrétien du premier. Jéſus était proprement un eſſénien; il était imbu de la morale des eſſéniens, qui tient beaucoup de celle de Zénon. Sa religion était un pur déiſme, et voyez comme nous l'avons brodée. Cela étant, ſi je défends la morale du Chriſt, je défends celle de tous les philoſophes,, et je vous ſacrifie tous les dogmes qui ne ſont pas de lui. Des prêtres ayant remarqué quel pouvoir leur crédit idéal leur donnait ſur l'eſprit des peuples, ils ont fait ſervir la religion d'inſtrument à leur ambition; mais ſi leur politique a défiguré une choſe qui dans ſon inſtitution n'était pas mauvaiſe, cela ne prouve autre choſe, ſinon que la religion chrétienne a eu le ſort de toutes les choſes humaines, qui ſe pervertiſſent par des abus. Quand on veut donc ſe récrier contre cette religion,

il faut désigner les temps dont on parle, et distinguer les abus de l'institution. Mais quels que soient ses dogmes, le peuple y est attaché par la coutume; il l'est de même à certaines pratiques extérieures; qui les attaque avec acharnement, le révolte. Que faut-il donc faire? Conserver la morale, et même y réformer ce qui est nécessaire; éclairer les hommes en place qui influent sur les gouvernemens; répandre à pleines mains du ridicule sur la superstition; persiffler les dogmes, éteindre le faux zèle, pour acheminer les esprits à une tolérance universelle: qu'importe alors à quel culte le peuple est attaché? 1770.

Après vous avoir dit de Dieu ce que j'en sais, et ce que je n'en sais pas, je vous entretiendrai un moment d'une de ses images sur terre, de ce Louis XIV, trop loué pendant sa vie et trop amèrement critiqué après sa mort. Vous accusez ce prince d'avoir le premier donné l'exemple de ces armées nombreuses qu'on entretient de nos jours. Ne vous souvenez-vous donc pas que long-temps avant lui, les Romains en avaient introduit l'usage? Mettez-vous dans le cas de ce prince. Il prévoyait que la jalousie de ses voisins lui susciterait des guerres toujours renaissantes; il ne voulait pas être pris au dépourvu. Il voyait la maison royale d'Espagne près de s'éteindre; ne devait-il pas se mettre en posture pour profiter des événemens favorables que l'occasion lui présentait? Et n'était-ce pas un effet de sa prudence et de sa sagesse de les entretenir avant qu'il en eût besoin? Et après tout, les grandes armées ne dépeuplent pas les campagnes, ni ne font manquer de bras à l'industrie. En tout pays il ne peut y avoir qu'un certain nombre d'agricul-

teurs, proportionné aux terres qu'ils ont à cultiver,
1779. et un certain nombre d'ouvriers proportionnés à l'étendue du débit; le surplus deviendrait ou mendiant ou voleur de grands chemins. De plus, ces nombreuses armées font circuler les espèces et répandent dans les provinces, avec une distribution égale, les subsides que les peuples fournissent au gouvernement. L'entretien coûteux de ces armées abrége la durée des guerres; au lieu de trente ans qu'elles duraient, il y a plus d'un siècle, les monarques par épuisement sont obligés de les terminer bien plus vîte. De nos jours sept ou huit campagnes au plus, épuisent les fonds des souverains et les rendent pacifiques et traitables. Il faut encore observer que ces grosses armées fixent les conditions plus définitivement qu'elles n'étaient fixées autrefois. Au premier coup de trompette qui sonne à présent, ni le laboureur, ni le manufacturier, ni l'homme de loi, ni le savant ne se détournent de leurs ouvrages; ils continuent tranquillement à s'occuper à leur ordinaire, laissant aux défenseurs de la patrie le soin de la venger. Autrefois, à la première alarme, on levait des troupes à la hâte, tout devenait soldat, on ne pensait qu'à repousser l'ennemi, les champs restaient en friche, les métiers demeuraient oisifs, et les soldats mal payés, mal entretenus, mal disciplinés, ne vivaient que de rapines, et menaient la vie de brigands sur les malheureuses terres qui servaient de théâtre à leurs déprédations. Tout cela est bien changé, non qu'il n'y ait encore de vils pillards dans quelques armées; mais tout cela n'approche pas du dérèglement qui avait lieu autrefois. Ainsi vous voudrez bien que je suspende mon jugement

sur l'entretien des grandes armées, jusqu'à ce que vous me fourniſſiez de meilleurs argumens pour les abolir. La politique a d'autres règles sans doute que la métaphyſique; mais il en eſt d'auſſi rigoureuſement prouvées qu'on en trouve dans la géométrie. 1770.

Tout cela, mon cher Diagoras, ne fait pas que je vous en eſtime moins. On peut être de différente opinion sans ſe haïr, sur-tout sans ſe perſécuter. J'ai refuté l'auteur du Syſtême de la nature, parce que ſes raiſons ne m'ont pas convaincu; cependant ſi on voulait le brûler, je porterais de l'eau pour éteindre ſon bûcher. Voilà comme il faut penſer quand on veut ſe mêler de philoſophie, où il faut renoncer au titre de philoſophe. Or je vous avertis que ſi nous pouſſons notre diſpute plus loin ſur Dieu et ſur la fatalité, nous aurons le malheur de ne nous plus entendre. Je ne saurais vous en dire plus que ce que mes obſervations et des probabilités m'en ont fourni: ces matières ne ſont pour nous qu'un objet de vaine curioſité et d'amuſement; par bonheur elles n'influent en rien ſur la ſérénité de nos jours; le grand article eſt de ſe bien porter. Je ſouhaite que votre voyage rétabliſſe vos organes dans leur élaſticité première, que la diſſipation chaſſant les brouillards de mélancolie qui s'élevaient de votre ame, votre eſprit ſouffrant moins des influences fatales de la matière, puiſſe ſe livrer en toute liberté aux impulſions de votre vaſte génie. Sur ce etc.

LETTRE LXVI.

DU ROI.

Le 1 Novembre.

1770. Vous et Voltaire vous vous égayez sur mon compte, lorsque vous me dites que vous me jugez utile aux progrès de la philosophie. Les sciences ont été illustrées par les Descartes, les Newton, les d'Alembert, les Bayle, les Voltaire; pour moi, qui ne suis que ce qu'on nomme en Italie *dilettante*, je suis avec d'autres amateurs placé dans le parterre, et j'applaudis à ce qui est beau; tout mon mérite consiste à battre des mains à propos. Vous aurez à présent reçu de ma part une épître énorme, où j'épuise pour vous toutes les armes que me fournit mon arsenal d'argumens métaphysiques. De ces matières abstraites, il n'en est qu'une susceptible de démonstration, c'est celle du matérialisme; et celle-là bien éclaircie, on peut se contenter de différens degrés de probabilités pour les autres, qui deviennent des objets de spéculation, d'amusement pour ceux qui se plaisent à donner carrière à leur imagination, et d'exercice pour ceux qui veulent perfectionner la justesse de leur esprit. Après tout, il est plus important pour tout le monde de bien digérer que de connaître l'essence des choses.

Je vous félicite de ce que vous trouvez du soulagement après l'exercice du voyage. Votre santé se serait peut-être entièrement remise, si vous aviez pris la médecine entière. Comment! se trouver aux pieds des Alpes et retourner chez le peuple d'oc, au lieu

de voir ce théâtre des grandes actions, renverſé à la vérité à préſent, mais ſur lequel était monté ce peuple roi auquel obéiſſait tout le monde connu? Quel plaiſir ç'aurait été pour vous de voir cette troupe de charlatans dont les apôtres de la vérité ont décrédité la drogue, de les voir, dis-je, ſur les ruines de leurs treteaux, ſans que perſonne accoure plus à leurs farces! Au lieu de ce grand ſpectacle, vous irez aſſiſter à Toulouſe à une fête de Cannibales, où l'on célèbre encore régulièrement l'anniverſaire d'un meurtre barbare. Vous verrez à Aix les parens et les deſcendans de ceux qui ordonnèrent le maſſacre de Merindal, et vous trouverez ſur votre chemin des bûchers encore fumans, où tant de malheureux ont perdu la vie dévorés par les flammes. Ah, que l'Italie était préférable à la Provence! Le cordelier Ganganelli eſt tout accoutumé au mouvement de la terre; il conſent tacitement qu'elle tourne, et vous n'auriez point eu à craindre à Rome le ſort de Galilée. Mais enfin, tout philoſophe que vous êtes, gardez-vous bien de réſiſter à la faculté; les médecins ſont infaillibles, autant que le pape à la tête d'un concile écuménique. Je vous prie de vous bien imprimer cette vérité, afin que s'ils vous ordonnent le voyage de Berlin pour vous rétablir l'eſtomac, vous ne manquiez pas de l'entreprendre, et ſur-tout de ne vous point raviſer arrivé en Weſtphalie. Sur ce etc. 1770.

LETTRE LXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris ce 26 Novembre.

SIRE,

1770. J'AI trouvé, en arrivant à Paris il y a trois jours, trois lettres dont V. M. m'a honoré pendant mon voyage, et qui n'ont pu m'être envoyées, parce qu'ayant fait environ 500 lieues en deux mois, tant pour l'aller que pour le retour, et par conſéquent étant peu reſté dans les mêmes lieux, il était difficile qu'on pût ſavoir où me les adreſſer. Je ſupplie donc d'abord très-humblement V. M. de m'excuſer, ſi je n'ai pas eu l'honneur de lui répondre plus tôt; elle voit au moins que c'eſt le premier devoir dont je m'acquitte après quelques momens de repos indiſpenſablement néceſſaires. Je la ſupplie en ſecond lieu de me permettre de différer quelques jours encore, la réponſe que je dois à ſa lettre très-philoſophique et très-profondément raiſonnée, en date du 18 Octobre. Une pareille lettre, Sire, demande un peu de temps et de réflexions pour être méditée et diſcutée; je me bornerai donc aujourd'hui, ſi V. M. veut bien me le permettre, à répondre aux deux autres lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, en date des 26 Septembre et 1 Novembre.

V. M. paraît ſurpriſe de ce que la lettre *d'un Tudeſque* (c'eſt l'expreſſion dont elle ſe ſert) a été lue en pleine académie françaiſe. Quel *Tudeſque*, Sire,

qu'un prince qui écrit de pareilles lettres, ſoit pour le fond des choſes, ſoit pour le ſtyle! Je ne puis dire à V. M. combien tous mes confrères *vivans* en ont été pénétrés d'admiration et de reconnaiſſance; et la délibération unanime qu'ils ont priſe d'inférer cette lettre dans nos régîtres, eſt une preuve ſuffiſante des ſentimens qu'elle a excités en eux. Quant au *défunt* abbé d'Olivet, je ſuis perſuadé que ſi ſon ombre a eu quelque connaiſſance, elle aura pour le moins grincé les dents de n'y pouvoir trouver de ſoléciſme, ſuppoſé cependant qu'une ombre ait des dents. 1770.

Tout ce que V. M. a la bonté de me dire ſur la gloire due aux talens, eſt digne d'une ame telle que la ſienne, également équitable et élevée. Oui, Sire, ce *baume*, comme V. M. l'appelle, eſt néceſſaire aux plus grands hommes, et ſur-tout aux grands hommes perſécutés. Les talens éminens et peu conſidérés dans leur patrie reſſemblent aſſez à ce pauvre indigent, qui n'ayant rien à manger avec ſon pain, le mangeait à la fumée d'une boutique de rôtiſſeur. C'eſt cette fumée qui ſoutient les philoſophes dans leurs travaux; mais cette fumée, Sire, ceſſe de l'être, et devient une nourriture plus réelle et plus ſolide, quand elle eſt diſpenſée par des héros et par des princes ſur leſquels tout leur ſiècle a les yeux fixés. Je laiſſe à V. M., ou plutôt à tout autre qu'elle, à faire en cette occaſion l'application de cette maxime. V. M. prétend que Voltaire et moi nous nous *égayons ſur ſon compte* en la jugeant utile au progrès de la philoſophie; non-ſeulement *utile*, Sire, mais très-*néceſſaire*; néceſſaire par vos ouvrages, qui ſervent à la fois à nous inſtruire

—— et à nous éclairer; néceſſaire par l'exemple que vous
1770. donnez aux ſouverains, de ne point étouffer la lumière ſous le boiſſeau, lorſqu'elle ne demande qu'à ſe montrer; néceſſaire enfin par la protection que vous accordez à ceux qui tâchent de rendre leurs travaux utiles. Voilà, Sire, ce que nous penſons tous, ce que nous diſons tous de concert, en tous lieux et dans tous les inſtans, et ce que nous ne ceſſerons de répéter, beaucoup moins pour votre gloire, que pour notre encouragement et notre conſolation.

V. M. aurait donc mieux aimé que j'euſſe été voir Notre-Dame de Lorette et les recollets du Capitole, que les pénitens blancs, noirs, bleus, gris et rouges dont le Languedoc eſt ſemé. Un de ces ſpectacles, Sire, vaut bien l'autre pour un philoſophe; et quant à Saint-Pierre de Rome et au Véſuve, j'ai craint, Sire, d'après l'avis des médecins, et d'après la connaiſſance que j'ai de mon peu de force, que les fatigues d'un voyage de 500 lieues de Paris à Naples, à travers les neiges et les glaces des Alpes et des Apennins, dans les plus mauvais chemins du monde et les gîtes les plus déteſtables, ne fiſſent plus de mal que de bien à ma pauvre tête, et ne me dédommageaſſent pas des beautés de l'art et de la nature que l'Italie pourrait m'offrir. Je n'ai pas même oſé aller juſqu'au bout de la Provence, parce que les vents affreux qui y règnent, et dont j'avais déjà éprouvé le mauvais effet dans le bas Languedoc, m'ont fait craindre que cet effet n'empirât. Me voilà enfin, Sire, de retour chez mes Dieux Pénates, juſqu'à préſent plus fatigué que guéri, mais me trouvant cependant ſoulagé, ayant acquis quelques forces, et n'étant pas ſans eſpérance

de me rétablir cet hiver avec beaucoup de régime et d'exercice. 1770.

M. Mettra m'avait remis avant mon départ, tant en argent qu'en lettres de crédit, la ſomme que V. M. avait bien voulu m'accorder pour mon voyage d'Italie. Il s'en faut, Sire, de beaucoup plus de la moitié que je n'aie employé cette ſomme; et j'ai remis à M. Mettra pour 3500 l. de lettres de crédit dont je n'ai point fait uſage. M. Mettra fera de cette ſomme l'uſage que V. M. lui ordonnera pour d'autres objets. Plus je ſuis pénétré de reconnaiſſance des bontés de V. M., moins je dois abuſer de ſes bienfaits.

J'ai appris durant mon voyage, par les nouvelles publiques, la mort d'un des Princes de Brunſwic, neveux de V. M. Je la ſupplie d'être perſuadée de la part vive et ſincère que j'ai priſe à ſon affliction. Tout ce qui peut toucher en bien ou en mal V. M., eſt ce qui m'intéreſſera toujours le plus juſqu'à la fin de ma vie. C'eſt dans ces ſentimens, et avec le plus profond reſpect que je ſuis, etc.

LETTRE LXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 30 Novembre.

SIRE,

ME voilà donc encore, puiſque V. M. le permet et même l'exige, rentré dans la lice métaphyſique, bien moins *contre* V. M. qu'*avec* elle. Ce n'eſt pas, Sire, par reſpect ſeulement que je m'exprime ainſi, c'eſt

parce qu'en enviſageant de près le ſentiment de V. M.
1770. ſur les matières abſtruſes que je prends la liberté de diſcuter avec elle, ſa métaphyſique et la mienne me paraiſſent réellement différer ſi peu, que notre diſcuſſion ne doit pas même s'appeler controverſe, et encore moins diſpute. Je vais donc prendre la liberté de converſer encore une fois avec V. M. ſur ces queſtions de ténèbres, bien plus pour m'inſtruire et m'éclairer que pour la contredire.

Je conviens d'abord avec V. M. d'un principe commun, et qui me paraît auſſi évident qu'à elle. La création eſt abſurde et impoſſible; la matière eſt donc *incréable*, par conſéquent incréée, par conſéquent éternelle. Cette conſéquence, toute claire et toute néceſſaire qu'elle eſt, n'accommodera pas les vrais partiſans de l'exiſtence de Dieu, qui veulent une intelligence ſouveraine, non matérielle, et créatrice; mais n'importe: il ne s'agit pas ici de leur complaire, il s'agit de parler raiſon.

Je vois enſuite dans toutes les parties de l'univers, et en particulier dans la conſtruction des animaux, des traces, qu'on peut appeler au moins frappantes, d'intelligence et de deſſein: il s'agit de ſavoir ſi en effet cette intelligence eſt réelle, et ſuppoſé qu'elle le ſoit, de deviner, ſi nous pouvons, ce qu'elle eſt.

D'abord je ne puis douter que cette intelligence ne ſoit jointe au moins à quelques parties de la matière. L'homme et les animaux en ſont la preuve. Il eſt certain de plus qu'elle dirige la plus grande partie de leurs mouvemens, et qu'elle eſt le principe de tout ce que l'homme a fait de raiſonné, et ſur-tout de grand et d'admirable, comme l'invention des arts et

des sciences. Cette intelligence dans l'homme et dans les animaux, est-elle distinguée de la matière, ou n'en est-elle qu'une propriété, dépendante de l'organisation? L'expérience paraît prouver, et même démontrer le dernier, puisque l'intelligence croît et s'éteint, à mesure que l'organisation se perfectionne et s'affaiblit. Mais comment l'organisation peut-elle produire le sentiment et la pensée? Nous ne voyons dans le corps humain, comme dans un morceau de matière brute, solide ou fluide, que des parties susceptibles de figure, de mouvement et de repos? Pourquoi l'intelligence se trouve-t-elle jointe aux unes et non pas aux autres, qui même n'en paraissent pas susceptibles? Voilà ce que nous ignorerons vraisemblablement toujours; mais nonobstant cette ignorance, l'expérience me paraît, comme à V. M., prouver invinciblement la matérialité de l'ame; comme le plus simple raisonnement prouve qu'il y a un être éternel, quoique nous ne puissions concevoir ni un être qui a toujours existé, ni un être qui commence à exister. 1770.

Il s'agit à présent d'examiner, si cette intelligence, dépendante de la structure de la matière, est répandue dans toutes les parties du monde. Cette question paraît plus difficile que les précédentes. D'abord, à l'exception des corps des animaux, toutes les autres parties de la matière que nous connaissons, nous paraissent dépourvues de sentiment, d'intelligence et de pensée. L'intelligence y résiderait-elle, sans que nous nous en doutassions? Il n'y a pas d'apparence, et je serais assez disposé à penser, non-seulement qu'un bloc de marbre, mais que les corps bruts les plus ingénieusement et les plus finement organisés

ne penſent ni ne ſentent rien. Mais, dit-on, l'orga-
1770. niſation de ces corps décèle des traces viſibles d'intelligence. Je ne le nie pas, mais je voudrais ſavoir ce que cette intelligence eſt devenue depuis que ces corps ſont conſtruits? Si elle réſidait en eux pendant qu'ils ſe formaient; ſi elle y réſidait pour les former, et ſi, comme on le ſuppoſe, cette intelligence n'eſt point un être diſtingué d'eux, qu'eſt-elle devenue depuis que ſa beſogne eſt faite? La perfection de l'organiſation l'a-t-elle anéantie, quoiqu'elle ait été néceſſaire pour le progrès et l'achévement de l'organiſation? Cela paraît difficile à concevoir. D'ailleurs, ſi dans l'homme, cette intelligence dont nous admirons les effets et les productions, eſt une ſuite de l'organiſation ſeule, pourquoi n'admettrions-nous pas dans les autres parties de la matière une ſtructure et une diſpoſition auſſi néceſſaire et auſſi naturelle que la matière même, et de laquelle il réſulte, ſans qu'aucune intelligence s'en mêle, ces effets que nous voyons et qui nous ſurprennent? Enfin, en admettant cette intelligence qui a préſidé à la formation de l'univers, et qui préſide à ſon entretien, on ſera obligé de convenir au moins qu'elle n'eſt ni infiniment ſage, ni infiniment puiſſante, puiſqu'il s'en faut bien, pour le malheur de la pauvre humanité, que ce triſte monde ſoit le meilleur des mondes poſſibles. Nous ſommes donc réduits, avec la meilleure volonté du monde, à ne reconnaître et à n'admettre tout au plus dans l'univers qu'un Dieu matériel, borné, et dépendant; je ne ſais pas ſi c'eſt-là ſon compte, mais ce n'eſt sûrement pas celui des partiſans zélés de l'exiſtence de Dieu; ils nous aimeraient autant

athées

athées que ſpinoſiſtes, comme nous le ſommes. Pour les adoucir, feſons-nous ſceptiques, et répétons 1770
avec Montagne *que ſais-je?*

Je vais à preſent, Sire, ſuivre V. M. de ténèbres en ténèbres, puiſque j'ai l'honneur d'y être enfoncé avec elle juſqu'au cou, et même par-deſſus la tête, et je viens à la queſtion de la liberté. Sur cette queſtion, Sire, il me ſemble que dans le fond je ſuis d'accord avec V. M. Il ne s'agit que de bien fixer l'idée que nous attachons au mot de la *liberté*. Si on entend par-là, comme il paraît que V. M. l'entend, l'exemption de contrainte, et l'exercice de la volonté, il eſt évident que nous ſommes libres, puiſque nous agiſſons en nous déterminant nous-mêmes, de plein gré, et ſouvent avec plaiſir: mais cette détermination n'en eſt pas moins la ſuite néceſſaire de la diſpoſition non moins néceſſaire, de nos organes, et de l'effet, non moins néceſſaire, que l'action des autres êtres produit en nous. Si les pierres ſavaient qu'elles tombent, et ſi elles y avaient du plaiſir, elles croiraient tomber librement, parce qu'elles tomberaient de leur plein gré. Mais je ne penſe pas, Sire, que même dans le ſyſtême de la néceſſité et de la fatalité abſolue, qu'il me paraît bien difficile de ne pas admettre, les peines et les récompenſes ſoient inutiles. Ce ſont des reſſorts et des régulateurs de plus, néceſſaires pour faire aller la machine et pour la rendre moins imparfaite Il y aurait plus de crimes dans un monde, où il n'y aurait ni peines, ni récompenſes, comme il y aurait plus de dérangement dans une montre dont les roues n'auraient pas toutes leurs dents.

1779. V. M., Sire, veut bien me conduire par la main dans ce labyrinthe d'obſcurités philoſophiques. Mais grâce à elle, j'entrevois enfin la clarté, et je me vois arrivé à un objet ſur lequel j'ai le bonheur d'être abſolument d'accord avec elle; c'eſt ſur la nature et les progrès de la religion que l'Europe profeſſe. Il me paraît évident, comme à V. M., que le chriſtianiſme dans ſon origine n'était qu'un pur déiſme, que J. C. ſon auteur n'était qu'une eſpèce de philoſophe, ennemi de la ſuperſtition, de la perſécution et des prêtres, prêchant aux hommes la bienfeſance et la juſtice, et réduiſant la loi à aimer ſon prochain, et à adorer Dieu en eſprit et en vérité. Tel était le premier état de cette religion. C'eſt d'abord St. Paul, enſuite les pères de l'Egliſe, enfin les conciles, malheureuſement appuyés par les ſouverains, qui ont changé cette religion. Je penſe donc qu'on rendrait un grand ſervice au genre humain, en réduiſant le chriſtianiſme à ſon état primitif, en ſe bornant à prêcher aux peuples un Dieu rémunérateur et vengeur, qui réprouve la ſuperſtition, qui déteſte l'intolérance, et qui n'exige d'autre culte de la part des hommes que celui de s'aimer et de ſe ſupporter les uns les autres. Quand on aurait une fois bien inculqué ces vérités au peuple, il ne faudrait pas, je crois, beaucoup d'effort pour lui faire oublier les dogmes dont on l'a bercé, et qu'il n'a ſaiſis avec une eſpèce d'avidité, que parce qu'on n'y a rien ſubſtitué de meilleur. Le peuple eſt ſans doute un animal imbécille, qui ſe laiſſe conduire dans les ténèbres, quand on ne lui préſente pas quelque choſe de mieux; mais offrez-lui la vérité; ſi cette vérité eſt ſimple, et ſur-

tout ſi elle va droit à ſon cœur, comme la religion que je propoſe de lui prêcher, il me paraît infaillible qu'il la ſaiſira, et qu'il n'en voudra plus d'autre. Malheureuſement nous ſommes encore bien loin de cette heureuſe révolution des eſprits. 1770.

Je viens enfin, Sire, à ce prince tant loué pendant ſa vie, peut-être trop déchiré après ſa mort, mais auquel il ſemble pourtant qu'on commence à rendre ce qui lui eſt dû, ſans humeur, comme ſans flatterie. Malgré l'avantage qu'il a d'être défendu par un prince beaucoup plus grand que lui à tous égards, comme toute l'Europe le penſe aujourd'hui, et comme la poſtérité le penſera encore davantage, je prendrai, Sire, la liberté de dire de ce prince à V. M., ce que la Fontaine diſait de St. Paul à ſon confeſſeur, *votre St. Paul n'eſt pas mon homme.* Je conviens de ce qu'il a fait de grand, et même d'utile, je conviens que les ſciences, les arts et les lettres lui doivent beaucoup; mais ſes guerres ſouvent très-injuſtes, ſon faſte, ſon orgueil, ſon intolérance, ſa révocation de l'édit de Nantes, ſon dévouement aux jéſuites, tout cela, Sire, met contre lui un furieux poids dans la balance. A l'égard de l'exemple qu'il a donné aux autres ſouverains d'avoir ſur pied des armées énormes, il faut d'abord, Sire, pour peu qu'on ſoit juſte, commencer par convenir, que dans la poſition actuelle, il eſt impoſſible aux ſouverains mêmes les plus pleins de lumières, de ne pas ſuivre cet exemple; il ſerait également contre la raiſon, et contre ce qu'ils doivent à leurs ſujets, de reſter ſans force, tandis que tout eſt armé autour d'eux juſqu'aux dents. Mais je prends la liberté de

——— le demander à V. M.; n'aimerait-elle pas mieux, ſi
1770. ſa ſituation ne l'y forçait pas, avoir cent mille laboureurs de plus, et cent mille ſoldats de moins? Les uns l'enrichiraient, les autres lui coûtent beaucoup. Je ſais que ces grandes armées font finir les guerres plutôt; mais, Sire, ces guerres ne finiſſent que par l'épuiſement; et il vaut, ce me ſemble, encore mieux, ſi on a cent mille hommes à perdre, les perdre en vingt ou trente ans, que de ne les perdre qu'en ſix ou ſept années. Je conviens encore que ces grandes armées font qu'on n'eſt point obligé, comme autrefois, d'enrôler des ſoldats au premier coup de canon; mais, Sire, un prince qui ne ſerait que guerrier et point philoſophe, ne peut-il pas auſſi abuſer de ces grandes armées pour faire la guerre plus ſouvent et plus légèrement, comme Louis XIV lui-même ſe le reprochait au lit de la mort? D'ailleurs les dépenſes que ces grandes armées exigent, ne mettent-elles pas l'Europe, même en temps de paix, dans un état continuel de tenſion, qui ne diffère pas beaucoup d'un état continuel de guerre?

Je m'apperçois, Sire, par la fin de cette ſeconde feuille, et je m'en apperçois un peu tard, que j'abuſe de la patience et des bontés de V. M. Je la ſupplie donc de pardonner à mon long et ennuyeux verbiage, de le regarder comme une ſuite du déſir que j'ai de m'inſtruire avec elle, et ſur-tout de lui témoigner les ſentimens inaltérables de profond reſpect et d'éternelle reconnaiſſance avec leſquels je ſuis etc.

LETTRE LXIX.

DU ROI.

Le 12 Décembre.

REGAGNER une partie de sa santé est un avantage, être soulagé est un bien: ainsi je crois pouvoir vous féliciter sur le bon effet des remèdes que vos médecins de Paris vous ont ordonnés. Vous ne vous êtes pas arrêté dans la patrie des anciens troubadours, et vous voilà de retour à Paris. Ne me parlez point de finances, on ne m'en rabat que trop les oreilles ici, et je dis comme Pilate: ce qui est écrit est écrit. 1770.

Je vous envoie le rêve d'un certain philosophe contre lequel Voltaire est irrité; comme je pressais ce philosophe pour savoir si la vision était sienne, il m'avoua que le petit prophète *Waldstock* étant ici, la perdit de sa poche en tirant son mouchoir. Vous pouvez la lui restituer, car il n'est pas dans l'ordre que mon philosophe s'attribue ce qui n'est point à lui. Je vous remercie de votre condoléance sur la mort de mon neveu; le pauvre garçon est mort d'une esquinancie après la dernière bataille où les Russes ont pris le camp turc; la mère en a été inconsolable; c'était un garçon qui promettait beaucoup.

Je ne vous parle point aujourd'hui de philosophie; je vous ai envoyé des paquets de métaphysique que vous aurez trouvés à Paris. Après tout, cette matière est comme un fossé; plus on le creuse, plus il est profond. Nous pouvons ignorer beaucoup de choses sans risque; la plus importante est de bien vivre, de jouir d'une santé passable, d'avoir des amis, et une

ame tranquille. Je vous souhaite tous ces avantages,
1770. en priant Dieu etc.

LETTRE LXX.

DU ROI.

Le 18 Décembre.

Vous trouvez peut-être singulier que je me mêle de la besogne des autres, et qu'écolier sexagénaire je m'avise de m'asseoir sur les bancs des docteurs en métaphysique, pour traiter de choses que les plus savans n'entendent guère mieux que les plus ignorans. C'est pour cela même que je crois qu'il m'est permis de parler de matières métaphysiques tout comme un autre. Car s'il s'agissait du calcul infinitésimal ou des propriétés de quelque courbe, je me bornerais à vous écouter en silence, à vous en croire sur votre parole et à vous admirer. Nous nous transportons ici dans le pays de l'imagination, sur lequel les poëtes ont plus de droits que les philosophes: ils ont été comme on sait les premiers théologiens et les premiers maîtres du genre humain. Notre dessein n'étant pas de nous enivrer de leurs anciennes fables qui ont encore cours, mais bien de porter le flambeau de la raison dans une région de ténèbres, pour distinguer, si nous le pouvons, quelques vérités dans ce sombre abyme, et séparer, s'il se peut, quelques objets réels des objets imaginaires qui les enveloppent, il faut mettre à part tous les prestiges de l'imagination et tâcher de raisonner le plus conséquemment que nous pourrons. Il s'agit de Dieu, de la liberté, de la religion et de Louis XIV.

Je commence donc par Dieu et par l'idée la moins contradictoire qu'on peut ſe former de cet être. Je ſuis convaincu qu'il ne ſaurait être matériel, parce qu'il ſerait pénétrable, diviſible et fini. Si je le ſuppoſe un eſprit, je me ſers d'un terme métaphyſique que je n'entends pas, en le prenant ſelon la définition des philoſophes; je dis des ſottiſes, car un être qui n'occupe aucun lieu, n'exiſte réellement nulle part, et il eſt même impoſſible qu'il y en ait un. J'abandonne donc la matière et l'eſprit pur, et pour avoir quelque idée de Dieu, je me le repréſente comme le *ſenſorium* de l'univers, comme l'intelligence attachée à l'organiſation éternelle des mondes qui exiſtent, et en cela je ne m'approche point du ſyſtême de Spinoſa, ni de celui des ſtoïciens, qui regardaient tous les êtres penſans comme des émanations du grand eſprit univerſel, auquel leur faculté de penſer ſe rejoignait après leur mort. Les preuves de cette intelligence ou de ce ſenſorium de la nature, ſont celles-ci: les rapports étonnans qui exiſtent dans tout l'arrangement phyſique du monde, des végétaux et des êtres animés; en ſecond lieu l'intelligence de l'homme. Car ſi la nature était brute, elle nous aurait donné ce qu'elle n'a pas elle-même, ce qui eſt une contradiction groſſière. 1770.

La matière de la liberté n'eſt pas moins ténébreuſe que celle de l'exiſtence de Dieu: mais voici quelques réflexions qui méritent d'être peſées. D'où vient que tous les hommes ont en eux un ſentiment de liberté, d'où vient qu'ils l'aiment? Pourraient-ils avoir ce ſentiment et cet amour, ſi la liberté n'exiſtait point? Mais puiſqu'il faut attacher un ſens clair aux mots

1779. dont on se sert, je définis la liberté, cet acte de notre volonté qui nous fait opter entre différens partis et qui détermine notre choix. Si donc j'exerce cet acte quelquefois, c'est un signe que je possède cette puissance. L'homme se détermine sans doute par des raisons: il serait insensé s'il agissait autrement; l'idée de sa conservation et de son bien-être est un des puissans motifs qui le font pencher du côté où il croit rencontrer ces avantages: cependant il est de ces ames bien nées qui savent préférer l'honnête à l'utile, qui sacrifient leurs biens et leur vie volontairement pour la patrie, et ce choix qu'ils font, est le plus grand acte de liberté qu'ils puissent faire. Vous répondrez que toutes ces résolutions sont une suite de notre organisation et des objets extérieurs qui agissent sur nos sens; mais sans organes nous penserions aussi peu qu'un clavecin pourrait rendre des sons sans cordes. Je suis d'accord que toutes nos connaissances nous viennent par les sens; mais distinguez ces connaissances de nos combinaisons qui les mettent en œuvre, les transfigurent et en font un usage admirable. Vous insistez encore et vous m'alléguez les passions qui agissent en nous. Oui, vous triompheriez, si ces passions l'emportaient toujours, mais on leur résiste souvent. Je connais des personnes qui se sont corrigées de leurs défauts. Quelle différence ne trouve-t-on pas entre un homme bien ou mal élevé, entre un novice qui entre dans le monde et un autre qui a de l'expérience? Or s'il y avait une nécessité absolue, personne ne pourrait se corriger, les défauts resteraient invariablement les mêmes, les exhortations seraient vaines, et l'expérience ne corrigerait ni les

imprudens ni les étourdis. J'oſe donc ſoupçonner quelque contradiction dans ce ſyſtême de la fatalité ; car ſi on l'admet à la rigueur, il faut regarder comme ſuperflues et inutiles les lois, l'éducation, les peines et les récompenſes. Si tout eſt néceſſaire, rien ne peut changer. Mais mon expérience me prouve que l'éducation fait beaucoup ſur les hommes, qu'on peut les corriger, qu'on peut les encourager, et je m'apperçois de jour en jour davantage que les peines et les récompenſes ſont comme les remparts de la ſociété ; je ne ſaurais donc admettre une opinion contraire aux vérités de l'expérience, vérités ſi palpables, que ceux même qui embraſſent le ſyſtême de la fatalité, le contrediſent continuellement tant dans leur vie privée que par leurs actions publiques. Or que devient un ſyſtême qui ne nous ferait faire que des ſottiſes, ſi nous nous y conformions au pied de la lettre ? 1770.

Nous voici à la religion, et j'oſe me flatter que vous me prenez pour juge impartial ſur cette matière. Je penſe qu'un philoſophe qui s'aviſerait d'enſeigner au peuple une religion ſimple, courrait riſque d'être lapidé. S'il trouvait quelque eſprit tout neuf, quelque Américain non prévenu en faveur d'un culte, il pourrait peut-être lui perſuader de préférer une religion raiſonnable à celles que tant de fables ont dégradées ; mais en ſuppoſant même qu'on parvint à propager la religion des Socrate et des Cicéron dans quelque province, ſa pureté ſerait dans peu ſouillée par quelques ſuperſtitions. Les hommes veulent des objets qui frappent leurs ſens et qui nourriſſent leur imagination. Nous le voyons chez les proteſtans, qui ſe trouvant attachés à un culte trop nu, trop ſimple,

1770. ſe ſont ſouvent catholiques pour l'amour des fêtes, des cérémonies et des beaux motets dont la religion catholique apoſtolique et romaine a décoré les fariboles dont elle a ſurchargé la ſimple morale du Chriſt; témoins le Landgrave de Heſſe, Pœllnitz et tant d'autres. Mais ſuppoſé que vous puiſſiez retirer les hommes de tant d'erreurs, c'eſt encore une queſtion de ſavoir s'ils valent la peine d'être éclairés.

Pour votre Roi Louis XIV., ce ſerait proprement à ſes Français à le défendre; il leur a donné de belles manufactures; il leur a donné de belles frontières, et les a ſi bien fortifiées, qu'il a rendu ſon royaume preſque inattaquable; il a protégé les lettres. Les Français par reconnaiſſance devraient le juſtifier; mais puiſque vous voulez que je ſois ſon Don Quichotte, je prendrai la liberté de vous faire obſerver que long-temps avant lui les Romains avaient entretenu d'auſſi grandes armées que les ſiennes, et que ſi nous avions ici cent mille laboureurs de plus, il nous faudrait encore trois cent mille arpens pour les placer; car chaque champ a ſon maître et des bras ſuffiſans pour le cultiver; et puis, quelle confiance placer dans la foi de tant de princes, qui la plupart n'en ont aucune? et ces marionnettes que je ne ſais quelle fatalité fait agir, qui les jeterait dans un même moule pour en faire des princes pacifiques?

Qu'il n'y ait en Europe que deux ſouverains à tête remuante, cela ſuffit pour mettre tout en alarme et en combuſtion. Voici donc comme je raiſonne: de tout temps il y a eu des guerres: or ce qui a toujours été, doit être néceſſairement, (quoique j'en ignore la raiſon;) donc en tout temps ce fléau deſtructeur

désolera ce malheureux globe. Vous me permettrez encore de ne pas penser comme vous sur le sujet de la révocation de l'édit de Nantes; j'en ai vraiment une grande obligation à Louis XIV, et si Monsieur son petit-fils voulait suivre cet auguste exemple, j'en serais pénétré de reconnaissance. Sur-tout s'il bannissait en même temps de son royaume cette vermine de philosophes, je recevrais charitablement ces exilés chez moi. Vous me ferez plaisir de persuader à vos ministres de frapper ce grand coup d'Etat. L'académie irait à votre rencontre et vous porterait sur ses bras, et un philosophe schismatique vous recueillerait avec la plus grande satisfaction: vous qui connaissez ses sentimens, vous n'en douterez pas. Sur ce etc. 1770.

LETTRE LXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 3 Janvier.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ pour me dire comme Auguste à Cinna dans la tragédie de ce nom: 1771.

Je t'ai comblé de biens, je t'en veux accabler.

J'obéis donc avec la plus respectueuse reconnaissance à ses ordres réitérés; et puisqu'elle veut que j'emploie à d'autres besoins la plus grande partie de la somme qu'elle avait destinée à mon voyage d'Italie, je croirais manquer à ce que je dois à mon auguste et respectable bienfaiteur, si j'insistais davantage

1771. pour ne pas accepter le don qu'elle a la générosité de me faire.

V. M. m'en a fait un autre dont je ne suis pas moins reconnaissant; c'est celui de sa très-plaisante, très-poétique, très-spirituelle et très philosophique *facétie*. Je l'ai lue, Sire, et relue plusieurs fois, toujours avec un nouveau plaisir; et je me disais en me donnant des coups de poing à la tête: maudit géomètre, triste ressasseur d'*x* et d'*y*, que n'as-tu le talent des vers plutôt que celui des *z*? Tu emploierais bien mieux ton temps à mettre en vers cette facétie charmante; et puis je me consolais en disant: cependant la facétie n'y perdra rien, si l'auteur le veut. Car qui peut mieux mettre en vers que lui ce qu'il a déjà si bien exprimé en prose? Je ne doute pas que V. M. n'ait déjà envoyé ce charmant ouvrage au grand et mortel ennemi du fanatisme, qui a l'honneur d'être si glorieusement célébré par le philosophe des rois, et le roi des philosophes. O mon cher Voltaire, quelle douce et consolante satisfaction que celle dont tu vas jouir! Je ne te l'envie pas, car qui est digne de la partager avec toi?

Ce même Voltaire me mande, Sire, que V. M. lui a envoyé des vers charmans de la part du Roi de la Chine. Que ne puis-je les avoir, pour les joindre à la *facétie!* Y aurait-il de l'indiscrétion à les demander à V. M.?

Je vois que quand elle m'a fait l'honneur de m'envoyer son *rêve*, qui n'est assurément pas un conte à dormir debout, elle n'avait pas encore reçu l'ennuyeuse et longue rapsodie philosophique par laquelle j'ai répondu si faiblement à son excellente

lettre métaphyſique du premier Novembre dernier. Si je ne raiſonne pas auſſi bien que V. M. ſur ces matières épineuſes et ſur bien d'autres, j'ai du moins, Sire, la ſatisfaction de voir que je penſe à peu près comme elle, et j'aime mieux être ignorant avec elle, que d'en ſavoir ſi long avec l'auteur du *Syſtême de la nature*, ſur des choſes où l'on ne ſait rien. 1771.

On dit qu'on a préſenté à V. M. une lunette de M. Béguelin. Elle doit être excellente, ſi elle reſſemble à ſes mémoires ſur cet objet, que j'ai lus avec beaucoup de plaiſir et de profit, et dont je puis d'autant mieux apprécier le mérite, que je me ſuis occupé de ces matières, mais avec moins de ſuccès que lui. Cet académicien, Sire, eſt bien digne de la protection et des bontés de V. M.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, les vœux ardens que je fais pour la conſervation de vos jours précieux, pour la proſpérité de vos entrepriſes, et pour la gloire et le bonheur que V. M. mérite à tant d'égards. C'eſt avec ces ſentimens, et avec le plus tendre et le plus profond reſpect que je ſerai juſqu'au dernier ſoupir, etc.

LETTRE LXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 1 Février.

SIRE,

J'AI eu l'honneur de remercier il y a un mois V. M. de la facétie, très-plaiſante, quoique très-philoſophique, qu'elle avait eu la bonté de m'envoyer. Je

1771. lui dois aujourd'hui de nouveaux remercîmens pour la lettre, non facétieuſe, mais très-profonde et très-lumineuſe, qu'elle m'a fait depuis l'honneur de m'écrire; et je me ſerais acquitté beaucoup plus tôt de ce devoir, ſans un rhumatiſme qui m'a privé d'écrire pendant quinze jours, et dont je reſſens même encore quelques atteintes.

Plus j'y réfléchis, Sire, et plus je vois à ma grande ſatisfaction que je ne diffère de V. M. que par la manière de m'exprimer ſur l'exiſtence et la nature de l'être ſuprême, ou de l'être appellé Dieu. V. M. ne veut pas qu'il ſoit purement matériel, et j'en ſuis d'accord; elle ne peut ſe former une idée d'un eſprit pur, et j'en ſuis d'accord auſſi, elle regarde Dieu en conſéquence, comme *l'intelligence attachée à l'organiſation éternelle des mondes qui exiſtent.* Il réſulte, ce me ſemble, de cette propoſition que Dieu n'eſt autre choſe, ſuivant V. M. que *la matière, en tant qu'intelligente*, et je ne vois pas qu'on puiſſe y rien oppoſer, puiſqu'il eſt certain d'une part qu'il y a du moins une portion de la matière qui eſt douée d'intelligence, et qu'on eſt très-libre de donner le nom de Dieu à la matière, en tant que douée de cet attribut.

Je me trouve encore, Sire, parfaitement d'accord avec V. M. ſur la définition de la liberté. Je la définis ainſi que V. M., *cet acte de notre volonté qui nous fait opter entre différens partis, et qui détermine notre choix.* Mais je prétends, et V. M. n'en diſconvient pas, ce me ſemble, qu'il y a toujours des motifs ou des cauſes quelconques qui nous déterminent *néceſſairement*, et je ne vois pas que les obſervations de V. M. prouvent le contraire; ceux qui réſiſtent à leurs

passions, y résistent par des motifs qui sont plus forts auprès d'eux que ces passions mêmes, et les exhortations, les peines, les récompenses, lorsqu'elles déterminent les hommes, les déterminent encore par la raison qu'elles ont plus de pouvoir sur eux que les motifs contraires. Il me semble donc que nous agissons toujours *nécessairement*, quoique *volontairement*. C'est très-*volontairement* que je ne m'empoisonne pas, mais c'est en même temps *nécessairement*, parce que les raisons qui m'attachent en ce moment à la vie, sont plus fortes que celles qui pourraient m'en détacher. 1771.

Quant à la question de savoir, s'il faut au peuple un autre culte qu'une religion raisonnable, comme je ne puis malheureusement apporter d'exemple du contraire, tandis que V. M. a pour elle toute la surface de notre petit tas de boue, je serais bien tenté de croire qu'elle a raison. Si le traité de Westphalie permettait une quatrième religion dans l'Empire, je prierais V. M. de faire bâtir à Berlin ou à Potsdam un temple fort simple, où Dieu fût honoré d'une manière digne de lui, où l'on ne prêchât que l'humanité et la justice; et si la foule n'allait pas à ce temple au bout de quelques années, (car il faut bien accorder quelques années à la raison pour gagner sa cause,) V. M. serait pleinement victorieuse; ce ne serait pas la première fois. Je ne dirai qu'un mot de Louis XIV; je sens très-bien que V. M. lui est très-obligée de la révocation de l'édit de Nantes; mais comme avocat de la France, je prie V. M. de convenir que ce beau royaume doit penser différemment d'elle sur ce sujet. Je ne sais si on y traitera les philosophes comme on

1771. y a traité les hérétiques; mais je sais que si ce malheur arrivait, les Etats de V. M. seraient pour eux le plus flatteur et le plus glorieux asile, et ses bontés la plus douce consolation.

Je suis avec le plus profond respect, et une admiration égale à ma vive reconnaissance, etc.

P. S. Permettez-moi, Sire, de joindre ici un ouvrage que V. M. a eu la bonté d'approuver en manuscrit, et auquel j'ai fait quelques additions.

LETTRE LXXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 Mars.

SIRE,

J'AI reçu, il y a environ quinze jours, des vers charmans de V. M., adressés à son confrère en royauté et en philosophie, l'Empereur ou le Roi de la Chine. Je dois d'abord de très-humbles remercîmens à V. M. de la bonté qu'elle a eue de vouloir bien se rendre au désir que je lui avais marqué de lire ces vers, d'après l'éloge que le patriarche de la poésie française m'en avait fait. Mais je dois à V. M. des remercîmens encore plus grands du plaisir que m'a procuré cette lecture. Je ne puis me refuser à celui d'en assurer V. M., quoique je voie par la lettre charmante et très-philosophique qui accompagne ses vers, qu'elle se défie des éloges, même d'un géomètre qui n'en a jamais donné qu'à ce qu'il estime. Mais comme la meilleure manière de louer, c'est-à-dire la plus sincère, est de louer par les faits, je me bornerai à dire

à

à V. M. qu'en lisant, même dès la première fois, son excellente épître, j'en ai retenu, *malgré moi*, si elle le veut, un très-grand nombre de vers; et il me semble que le mérite des vers est qu'on les retienne. C'est même selon moi, la pierre de touche infaillible pour les apprécier. Je prendrai donc, Sire, la liberté, tout géomètre que je suis, de dire que vos vers sont excellens, puisqu'une tête hérissée d'*x* et d'*y* trouve encore de la place pour eux, et je ferai là-dessus 1771.

Dur comme un géomètre en ses opinions.

Je vois que V. M. a toujours une dent secrète contre la géométrie; mais je lui répondrai ce que disait le Duc d'Orléans, Régent, à une de ses maîtresses qui parlait mal de Dieu: *Vous avez beau faire, Madame, vous serez sauvée.* V. M. aura beau dire aussi; elle est plus géomètre qu'elle ne pense, et que bien des gens qui prétendent l'être. Tous les esprits justes, précis, et clairs, appartiennent à la géométrie; et en cette qualité nous espérons, Sire, que V. M. voudra bien nous faire l'honneur d'être des nôtres. Il y a long-temps qu'elle a *signé son engagement* par ses écrits.

Tandis que V. M. m'envoyait d'excellens vers, je barbouillais de mauvaise prose que je prends la liberté de lui envoyer. C'est un discours et un dialogue que j'ai eu l'honneur de lire en présence de S. M. le Roi de Suède, l'un à l'académie des sciences, l'autre à l'académie française. J'ai eu occasion dans le *discours* de rendre à V. M. l'hommage que lui doivent depuis si long-temps les sciences, les lettres et la philosophie, pour la protection dont elle les honore, et les ouvrages excellens par lesquels elle contribue à

1771. à deux pieds ſans plumes, qui ſe décident d'après le premier dictamen de leur imagination; j'ai connu un Duc de Mecklenbourg qui conſultait la boutonomancie. Tout cela prouve que ce ne ſont pas les mêmes reſſorts qui agiſſent ſur différentes créatures, et que la raiſon ſe borne à guider ceux qu'on appelle les plus ſages. Si vous voulez appeller néceſſité ce que j'appelle raiſon, notre diſpute eſt terminée; mais ſi vous ſuppoſez une néceſſité fatale, qui nous fait agir comme des marionnettes, j'aurais quelque peine à devenir marionnette ſur mes vieux jours.

A vous permis de réprouver la révocation de l'édit de Nantes, quoique pluſieurs de ceux que le Tellier a proſcrits, ayent fait des fortunes brillantes dans les lieux qu'ils ont choiſis pour leur aſile, et que d'ailleurs la France ne ſoit que trop peuplée. Nous trouvons dans les temples de ces réfugiés une partie du culte que vous propoſez; il n'y eſt plus queſtion que de diſcours de morale, et le dogme on le laiſſe s'enrouiller dans les milliers de volumes écrits ſur ces matières, que perſonne ne lit plus.

Je ſuis perſuadé qu'un philoſophe fanatique eſt le plus grand des monſtres poſſibles, et en même temps l'animal le plus inconſéquent que la terre ait produit: je me contente donc de n'être point gêné ſur ce que mon peu de foi me permet de croire, et loin d'être convertiſſeur, je laiſſe à chacun la liberté de bâtir un ſyſtême ſelon ſon bon plaiſir. Voilà ma confeſſion entière. Je vous ſouhaite ſanté et contentement. Sur ce etc.

P. S. L'affaire que vous me recommandez d'une chanoineſſe de Clèves, ne dépend pas de moi; car il y a des lois et des fondations dont on ne ſaurait s'écarter.

LETTRE LXXV.

DU ROI.

Le 4 Avril.

Vous faites plus d'éloges de la réponſe de l'Empereur de la Chine à Voltaire qu'elle n'en mérite. Ce bon Empereur, quoique poëte, a beſoin d'un ſecrétaire qui travaille pour lui, lorſqu'il a des affaires à traiter avec les occidentaux; et comme j'ai l'honneur de le ſervir en cette qualité, je me ſuis efforcé d'exprimer en welche les ſentimens de ce puiſſant monarque: il a fait connaiſſance avec des jéſuites géomètres, et comme il les a trouvés entiers dans leurs ſentimens, par un jugement précipité, il en conclut que tous les géomètres ſont dans les mêmes principes; mais j'eſpère de le faire revenir de ce préjugé, ſur-tout s'il veut ſe donner la peine de lire le procès de Newton et de Leibnitz ſur la découverte du calcul infinitéſimal, et les écrits du grand Bernouilli et de ſon frère, qui ſe feſaient des défis pour réſoudre des problèmes. Il ſerait à ſouhaiter que perſonne ne fût plus entier dans ſes opinions que les géomètres: que le problème de la chaînette ſoit applicable au balancier d'une montre, ou que cette courbe ne ſoit d'aucun uſage, cela ne fait de mal à perſonne. Mais quand il s'agit d'opinions que les bourreaux défendent et qu'on ſoutient, au lieu d'argumens, par des ſupplices et des cruautés énormes, cela paſſe la raillerie, et vous avez encore en France de ces ſortes d'argumentateurs, auxquels il ne manque que l'impunité pour ſe livrer à toute la fureur du fanatiſme. J'ai appris 1771.

des choſes fâcheuſes ſur ce chapitre, mais que de
1771. fortes raiſons m'empêchent de publier.

J'ai reçu votre diſcours et le dialogue de Deſcartes. Je vous remercie de ce que vous avez prononcé mon nom dans une compagnie de philoſophes où mon ignorance ne me permettait pas d'ambitionner un éloge. Le dialogue de Deſcartes eſt un ouvrage achevé, et d'autant plus admirable que la matière convenait à la perſonne pour laquelle elle était deſtinée, que l'éloge eſt ingénieux, fin et vrai. Je ne connais point le Roi de Suède; je l'ai entendu applaudir par des connaiſſeurs, et je ſerai bien aiſe de le voir; il n'aura qu'à s'imiter lui-même et ſuivre la route qu'il s'eſt tracée. Mais quel pays pour les arts que la Suède! Un de ſes plus ſavans hommes ſoutient que le paradis perdu s'eſt trouvé en Scanie; un certain Linnæus, botaniſte, aſſure que les chevaux et l'homme ſont d'une même eſpèce; je ne ſais quel autre fou conjure les ames et s'entretient avec tel mort qu'on lui propoſe. A conſidérer ces gens-là, on ne dirait jamais qu'un philoſophe de la trempe de Deſcartes ait mis le pied en Suède; ou il a mal cultivé ce terrain, ou les germes qu'il a répandus ont étrangement dégénéré. Ceux qui veulent faire honneur à la Reine Chriſtine de ſon abdication, débitent, qu'indignée du peu de connaiſſances et des mœurs agreſtes des Suédois de ſon temps, elle préféra de vivre en perſonne privée au ſein d'une nation civiliſée et ingénieuſe, au plaiſir de commander à un peuple qu'elle n'eſtimait pas. Pour ce Roi-ci, je parierais bien qu'il n'abdiquera pas pour de telles raiſons: il eſſayera ſans doute d'éclairer le nord et

de répandre le goût des arts et des ſciences, pour qu'ils règnent à la place d'anciens préjugés et d'une pédanterie gothique dont les univerſités ne ſont pas encore purgées dans ce pays-là. 1771.

Il court ici un teſtament politique de Voltaire. C'eſt quelque plaiſant qui aura recueilli ſes propos, qui l'a ſûrement forgé à plaiſir. Je ſerais bien ſurpris ſi quelque anonyme ne s'aviſait pas de travailler au nom du pauvre d'Argens et de nous régaler de quelque ouvrage qu'il aura compoſé aux champs élyſées. Je le regrette véritablement, il était honnête homme et vrai philoſophe, poſſédant beaucoup de connaiſſances et ſachant en faire uſage. Son ſtyle avait quelquefois la diarrhée, et c'était par une ſuite de ſa pareſſe, qui l'empêchait de corriger ce qu'il donnait au public. A peine avait-il achevé un cahier que, ſans le relire, il l'envoyait au libraire. Si quelqu'un ſe donnait la peine de faire le triage de ſes œuvres, on y recueillerait d'excellentes choſes; mais on peut bavarder et être homme vertueux; cette dernière qualité l'emporte ſur toutes les autres: c'eſt un beau vernis qui couvre bien de petites taches dont l'humanité n'eſt que trop remplie. Je ſouhaite que vous ayez à Paris un temps moins rude que celui que nous avons ici, que vous jouiſſiez d'une ſanté parfaite et d'une tranquillité d'ame inébranlable. Sur ce etc.

LETTRE LXXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 21 Avril.

1771. J'AI reçu preſque en même temps les deux dernières lettres dont V. M. a bien voulu m'honorer; mon premier ſoin a été de répondre, s'il m'était poſſible, au déſir que V. M. me marque dans la ſeconde de ces lettres, de lire quelqu'une des fables de M. le Duc de Nivernois. Comme il n'était point en ce moment à Paris, je lui ai écrit ſur le champ, et je prends la liberté d'envoyer à V. M. en original la réponſe qu'il m'a faite. J'ai le plus grand regret de n'avoir pas réuſſi; je puis au reſte ſatisfaire en partie V. M. ſur ce qu'elle déſire de ſavoir du genre de ces fables. Elles ſont plus dans celui de la Motte que des autres fabuliſtes, mais mieux écrites et avec plus de goût.

Je ſuis très-flatté de l'approbation que V. M. a la bonté de donner aux deux petits ouvrages que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Elle me paraît préférer le dialogue au diſcours, et je n'ai garde d'appeler de ſon jugement; cependant je prendrai la liberté de lui dire que le diſcours m'eſt beaucoup plus cher que le dialogue, et je voudrais bien que V. M. devinât par quelle raiſon.

Quant à notre petite controverſe ou diſcuſſion métaphyſique, il me ſemble qu'elle eſt épuiſée, et qu'il ſerait faſtidieux d'en ennuyer davantage V. M.; je vois que tout bien peſé, il s'en faut bien peu que je ne penſe tout-à-fait comme elle, et que ſi j'en diffère encore, ce n'eſt qu'autant qu'il le faut pour

l'honneur de l'obſcurité métaphyſique. L'eſſentiel, comme le remarque très-bien V. M., c'eſt de ſentir et de convenir que notre faible intelligence ne voit goutte en ces matières, et de ne pas ſur-tout vouloir ſoutenir par les bourreaux et les bûchers ce qu'on a tant de peine à étayer ſur de frêles argumens. La philoſophie pourrait bien éprouver en France ce malheureux ſort, ſi, comme on nous en menace, les jéſuites y ſont rappelés; le parlement qui les avait chaſſés, vient d'être chaſſé à ſon tour; il n'était guères plus tolérant qu'eux, et plus favorable à la philoſophie; mais la cohorte jéſuitique, ſi elle revient en France, joindra la fureur de la vengeance à l'atrocité du fanatiſme, et Dieu ſait ce que la philoſophie deviendra. 1771.

Je joins mes regrets à ceux de V. M. ſur la mort du pauvre Marquis. On ne peut apprécier ſon mérite littéraire avec plus de juſtice et de juſteſſe que ne l'apprécie V. M. dans ce qu'elle me fait l'honneur de me dire au ſujet de ſes ouvrages et de ſon ſtyle. Mais ce qui me fait ſur-tout chérir ſa mémoire, c'eſt l'attachement auſſi tendre que reſpectueux que je lui ai toujours vu pour V. M. Le voilà délivré des maux de la vie, et comme diſait Fontenelle, de la *difficulté d'être*. Mon tour viendra, je crois, bientôt, car je m'affaiblis ſenſiblement; et ſans courir abſolument la poſte vers l'autre monde, j'en gagne tout doucement le chemin. M. de Mairan, mon double confrère, à l'académie françaiſe et à celle des ſciences, vient de mourir à 93 ans; je ſerais bien fâché d'aller juſques-là, car je n'ai pas lieu d'eſpérer une vieilleſſe auſſi ſaine et auſſi douce que lui. Pour Voltaire, il ſe traîne et il écrit toujours; il eſt bien étonnant que ſa tête puiſſe encore

1771. ſuffire à tant de travail. Mais ce qui m'intéreſſe infiniment davantage, c'eſt que V. M. puiſſe ſuffire encore long-temps à ſes glorieux et utiles travaux. Les lettres ſur-tout ont plus que jamais beſoin d'elle, et de la protection qu'elle leur accorde. Puiſſent-elles, Sire, la conſerver encore long-temps! Ce ſont les vœux que je ne ceſſerai de faire juſqu'aux derniers momens de ma vie; et ces vœux ſont l'expreſſion des ſentimens de reconnaiſſance, d'admiration, et de profond reſpect avec leſquels je ſerai toujours etc.

LETTRE LXXVII.

DU ROI.

Le 7 mai.

C'EST dommage que le Duc de Nivernois prive le public de ſes productions. Il n'y a point de plus grand encouragement pour les ſciences que lorſque les grands ſeigneurs les cultivent eux-mêmes ſans en rougir. Le Duc de Nivernois eſt à préſent le ſeul de la haute nobleſſe, qui raſſemble des connaiſſances et des talens dans un temps où les arts paraiſſent perdre leur conſidération en France; il pourrait les relever et les retirer de la roture. Je ſuis fâché de ce que ſon extrême circonſpection l'empêche de donner cet encouragement au public. Enfin chacun eſt le maître d'agir comme il le trouve à propos; cependant on dit que les vertus des cénobites ſont perdues pour la ſociété; il en pourrait bien être de même des bons ouvrages qui ne voient pas le jour.

Quant à nos dissertations philosophiques et métaphysiques, croyez que si je m'avise d'exposer mes sentimens à l'Anaxagoras de ce siècle, c'est plutôt pour m'instruire que pour le réfuter. Le point que j'ai osé examiner, est si subtil, qu'il échappe à nos combinaisons; et l'on peut se tromper sans conséquence sur des matières aussi abstruses. Consolons-nous, mon cher d'Alembert, nous ne serons pas les seuls condamnés à ignorer à jamais la nature divine. Si cette ignorance était le plus grand de nos malheurs, nous pourrions nous en consoler facilement; je me rappelle souvent ce vers anglais: *L'homme est fait pour agir, et tu prétends penser?* 1771.

Je ne saurais vous dire combien vos Français m'amusent. Cette nation, si avide de nouveautés, m'offre sans cesse des scènes nouvelles: tantôt ce sont les jésuites chassés, tantôt des billets de confession, le parlement cassé, les jésuites rappellés, de nouveaux ministres tous les trois mois: enfin ils fournissent seuls des sujets de conversation à toute l'Europe. Si la Providence a pensé à moi en fesant le monde, (supposé qu'elle l'ait fait,) elle a créé ce peuple pour mes menus plaisirs. Cependant je ne crois pas que la cour rappelle les jésuites. Le Roi les croit coupables du crime de Damiens; ce n'est pas une raison pour infecter de nouveau le royaume de cette vermine. Il ne faut pas voir trop noir; mettant les choses au pis, n'avez-vous pas chez moi un asile tout ouvert? Descartes n'alla-t-il pas se réfugier en Hollande, enfin en Suède, pour se mettre à couvert des persécutions de ses compatriotes? Galilée n'aurait-il pas fait sagement de s'expatrier d'Italie, pour éviter les prisons où l'inquisi-

1771. tion le retint? La patrie d'un philoſophe eſt le lieu où il peut trouver un aſile, et philoſopher tranquillement; et le lieu qui l'a vu naître, devient pour lui une terre ennemie, dès qu'il y eſt perſécuté.

J'ai vu paſſer ici le Roi de Suède, qui aime bien la France, mais qui la quitte, pour occuper dans ſa patrie la première place; il eſt très-aimable et très-inſtruit, mais il trouvera chez lui de quoi donner de l'exercice à ſa patience; c'eſt un terrible pays à gouverner.

Nous avons vu paſſer ici Alexis Orlow le Lacédémonien, qui a fait la guerre dans le Péloponnèſe et ſur la Méditerranée; il m'a donné une pièce aſſez curieuſe, qu'il a recueillie à Veniſe; je ſouhaite qu'elle contribue à votre édification et à celle du troupeau.

Quittez les penſées noires, mon cher d'Alembert. Il vaut mieux rire des ſottiſes des hommes que d'en pleurer. Diſſipez votre mélancolie par des idées gaies, et ſi vous voulez puiſer dans une ſource de bonne humeur, venez chez nous; je le ſouhaite, je vous y exhorte; vous y vivrez plus tranquille et plus heureux. Sur ce etc.

LETTRE LXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14. juin.

SIRE,

Les philoſophes qui aiment à rire, et ce ne ſont pas les moins philoſophes, doivent être très-obligés à l'abbé Nicolini, de leur avoir procuré le bref édifiant du vicaire de Dieu en terre, au pontife de ſon envoyé Mahomet. Je ne ſuis pourtant point étonné de la bonne intelligence qui règne entre eux; les imans et les muphtis de toutes les ſectes me paraiſſent plus faits qu'on ne croit pour s'entendre; leur but commun eſt de ſubjuguer par la ſuperſtition la pauvre eſpèce humaine; ils ne diffèrent que par l'eſpèce de bride qu'ils mettent à leur monture, et ils pourraient ſe dire comme les médecins de Molière: *paſſe-moi l'émétique, et je te paſſerai la ſaignée.* Mais je ſoupçonne le révérendiſſime père en Dieu Ganganelli, d'avoir un ſecrétaire des brefs qui en ſait plus long que lui, et qui ſe moque de ce que le Pape cordelier lui dicte. On aſſure même que ce ſecrétaire des brefs eſt tout près de jouer un mauvais tour à la chrétienté, en procurant la paix aux ſchiſmatiques et aux incirconcis qui s'égorgent ſans ſavoir pourquoi; il eſt vrai que ce mauvais tour à la chrétienté ſera un grand bien pour l'humanité, qui en bénira le ſecrétaire, et qui le remerciera de ce qu'il ne ſe contente pas de faire rire les philoſophes, et de ce qu'il veut encore eſſuyer les larmes de tant de malheureux. 1771.

1771. V. M. fait donc l'honneur à la très-plaisante nation française de se moquer un peu d'elle, et de la croire créée et mise au monde pour *ses menus plaisirs*. Tout bon Français que je suis, je conviens qu'elle lui en fournit quelque sujet; je ne sais ce qui résultera de bien ou de mal de tout ce qui se passe ici; mais je serai fort tranquillisé, si la prophétie de V. M. s'accomplit au sujet de la vermine jésuitique, et si l'Etat, la philosophie et les lettres n'ont pas le malheur de la voir reparaître. Un autre article non moins important m'intéresse; tout ce qui se passe me serait assez indifférent.

Si de quelque argent frais nous avions le secours,

comme dit Crispin dans la comédie. Mais je crains qu'il ne soit encore plus difficile de rappeler l'argent dans nos bourses que les jésuites dans le royaume. Pour moi, Sire, je ne subsiste depuis six mois que des bienfaits de V. M., et au lieu de dire *Benedicite* en me mettant à table tous les jours, je dis, *Dieu conserve Frédéric*. Il faut avouer que quand on voit la manière admirable dont ce meilleur des mondes possibles est gouverné, on est bien tenté de croire à la providence. Encore si en faisant diète on se redonnait un estomac, et qu'on rattrapât le sommeil, il n'y aurait que demi-mal; mais je suis destiné à passer des jours et des nuits presque également tristes; il faut céder et se soumettre à la nature. Ce qu'il y a de certain, c'est que soit en pensant, soit en végétant, soit en dînant, soit en jeûnant, soit en dormant, soit en veillant, il est un sentiment qui ne dort jamais au fond de mon cœur; c'est celui de la recon-

naiſſance éternelle que je dois à V. M., de l'admiration qu'elle m'inſpire et qui ſe renouvelle ſans ceſſe, et du profond reſpect avec lequel lui ſera dévoué toute ſa vie etc. 1771.

LETTRE LXXIX.

DU ROI.

Le 25 juillet.

Je ſuis bien aiſe que les philoſophes de Paris ne reſſemblent ni à *** qui ne rit jamais ni à la roſſinante de Don-Quichotte, qui ne galoppa qu'une fois en ſa vie. Le pape, le mufti, les derviches et les moines ſont faits dans ce ſiècle pour nous faire rire; autrefois ils feſaient gémir. Je ne ſais ſi la correſpondance du vice-Dieu de Rome et du ſucceſſeur de Mahomet à Conſtantinople eſt bien authentique; mais s'ils ne ſe ſont pas écrit ce qu'on leur attribue, ils ont dû ſe l'écrire, étant de même métier; il n'y a que le débit de leurs drogues et la concurrence qui les rendent ennemis. Ceux qui combattent pour le croiſſant et les guerriers des mers hyperborées, ſont plus difficiles à concilier que les prêtres; il faut eſpérer cependant que quelques bonnes ames rétabliront la paix entre eux.

Vous voyez donc que la guerre eſt un des ingrédiens qui entrent néceſſairement dans la compoſition de ce malheureux monde. Depuis l'année trente-quatre, l'Europe n'a vu qu'une ſucceſſion de guerres perpétuelles, celle de quarante juſqu'à quarante-huit, celle de cinquante-ſix juſqu'à ſoixante-trois, celle

1771. des Ruſſes et des Turcs depuis ſoixante-neuf qui dure encore. L'Eſpagne a été ſur le point de rompre avec l'Angleterre: enfin rarement ſe paſſe-t-il dix ans de ſuite que toute l'Europe jouiſſe d'une paix durable. Vos Français, qui ſe conſolent de tout par un vaudeville, crient un peu quand la guerre oblige à lever de nouveaux impôts, et quelques plaiſanteries leur font tout oublier. Ainſi, par un heureux effet de leur légéreté, le penchant qu'ils ont à la joie l'emporte ſur toutes les raiſons qu'ils ont de s'affliger. Un royaume auſſi riche que la France, un royaume à reſſources immenſes que les déprédations de tant de brigands de finance n'ont pu épuiſer, ne ſaurait manquer d'argent; et le Roi très-chrétien, le plus ancien monarque de la chrétienté, doit avoir des richeſſes bien plus conſidérables que les Montézuma et les Mogols n'en ont jamais poſſédé. J'oſe donc ſuppoſer que les philoſophes de Paris ſe moquent des habitans de la mer Baltique, lorſqu'ils parlent de la diſette des eſpèces. C'eſt nous, les Danois et les Suédois qui ſommes les gueux de l'Europe; ſauvages à peine débarbariſés, qui ne voyons que d'un œil et qui imitons mal-adroitement l'induſtrie des peuples policés. Le père Bouhours l'a bien dit, que hors de la France on pouvait à toute rigueur avoir du bon ſens, mais non de l'eſprit. Vous êtes dans le beau pays d'Eldorado, dont les cailloux ſont de brillans et les rochers d'or, etc. Et dans votre opulence vous vous plaignez de n'être pas dans la Jéruſalem céleſte, encore ſupérieure à Eldorado. Qu'on liſe le Siècle de Louis XIV; on voit comme les arts ſont en honneur en France; on y voit la protection marquée que ce

ſouverain

ſouverain leur accordait. On a vilipendé ce ſiècle, et vous voyez ce qu'on fait à préſent pour n'être pas vilipendé à ſon tour par la poſtérité. Je demande donc humblement à un grand philoſophe, qu'il daigne me fournir une méthode toute nouvelle pour être approuvé de tout le monde et de tous les ſiècles; il me fera plaiſir d'éclairer mon ignorance vandale ſur un ſujet auſſi intéreſſant, et je l'aſſure qu'il aura tout l'honneur de ſa découverte. 1771.

A propos, j'ai lu le quatrième tome des queſtions encyclopédiques de Voltaire, très-ſurpris d'y trouver une ſortie épouvantable qu'il fait ſur Maupertuis. Il y a quelque choſe de ſi lâche à calomnier les morts, il y a tant d'indignité à noircir la mémoire des hommes de mérite, il y a quelque choſe dans ce procédé qui dénote une vengeance ſi implacable, ſi atroce, que je me répens preſque de la ſtatue qu'on lui érige. Bon Dieu! comment tant de génie ſe peut-il allier avec tant de perverſité! Je vous avoue que cela me fait de la peine. Enfin, vous qui avez le cœur bon, vous devriez faire des remontrances à Voltaire ſur cette conduite, qui lui fait plus de tort qu'à Maupertuis. Je vous avoue qu'on ſe laſſe de retrouver à tout propos Maupertuis, l'abbé des Fontaines, Fréron, le Franc de Pompignan, le poëte Rouſſeau et Abraham Chaumeix dans ſes ouvrages: des injures ſi ſouvent répétées dégoûtent le lecteur, et démaſquent trop le fond de l'ame de Voltaire. Cela eſt triſte et n'eſt pas plaiſant. Toutefois les pauvres Vandales de ces cantons ſaluent le philoſophe habitant de l'Athènes moderne, l'Anaxagoras de Paris: ils ſe recommandent à ſa protection, à ſes prières;

1771. ils le prient de les associer à ses œuvres pies, comme ces Vandales se sont associés aux prières des bons pères jésuites: c'est le moyen de ne pas manquer le paradis, d'un côté un géomètre, de l'autre un jésuite; avec cette escorte il faut faire chemin, ou l'on n'en fera jamais. Conservez votre bonne humeur, riez de tout avec Démocrite. Vivez sur-tout, portez-vous bien, et soyez sûr que personne ne s'y intéresse plus que le solitaire Vandale de Sans-Souci. Sur ce etc.

LETTRE LXXX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 17 août.

SIRE,

La lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, en réponse à mes doléances sur le triste état des finances françaises, m'a rappelé la fable de la fourmi, qui étant bien pourvue de toutes ses provisions, se moque de la pauvre cigale pour n'avoir pas eu la même prévoyance. *Un royaume tel que la France*, dites-vous, *ne saurait manquer d'argent*; cela se peut; mais en cas que le dieu Plutus n'ait pas tout à fait pris congé de nous, il s'est au moins si bien caché, qu'il serait difficile de déterrer sa retraite; M. l'abbé Terray, notre contrôleur général, fait de son mieux pour la découvrir, sans en pouvoir venir à bout. Je ne sais pas si le père Bouhours a eu raison, quand il a prétendu qu'on ne pouvait avoir de l'esprit qu'en France, comme autrefois un fameux maître de danse, nommé Marcel, prétendait qu'il n'y avait que la

France où l'on sût danser; ce serait bien le cas de nous dire, comme la fourmi à la cigale : *Eh bien, dansez maintenant*; et quant à l'épigramme bonne ou mauvaise du père Bouhours, j'aimerais mieux avec Crispin que nous eussions *la philosophie d'avoir de l'esprit en argent*. V. M. va peut-être me trouver bien *Harpagon*, et n'ayant que le mot d'argent à la bouche. Je n'en suis pourtant pas plus triste, et j'envisage même dans le fort prochain dont je suis menacé, un grand avantage pour mon estomac, qui n'aura sûrement plus d'indigestions à craindre. O Providence! Providence! il faut avouer que tout est arrangé pour le mieux, et que vous savez parfaitement, comme dit St. Paul, tirer le plus grand bien du plus grand mal. Le roi Alphonse disait, à propos du fatras de cercles qu'avait imaginés l'astronomie ancienne, que *s'il avait été au conseil de Dieu quand il fit le monde, il lui aurait donné de bons avis*; je suis tenté de croire quelquefois, dans des momens où ma dévotion s'attiédit, que Dieu avait pour le moins autant besoin de conseils quand il fit le monde moral, que quand il fit le monde physique; mais je rejette bientôt cette pensée, quand je songe à toutes les perfections du monde moral, au bonheur qui inonde la surface de la terre, et à l'esprit de justice, de désintéressement, de vérité qui règne sur l'espèce humaine. Il faut avouer, Sire, qu'un pareil séjour est délicieux pour un philosophe, et qu'il doit être bien fâcheux d'en être expulsé, soit par la faim, soit par une indigestion, soit par les vrais fidèles, Russes ou Mahométans, qui sont si dignement occupés à s'égorger. V. M. espère qu'il *se trouvera* 1771.

1771. *de bonnes ames qui rétabliront la paix entr'eux.* Mon premier mouvement eſt de le ſouhaiter, mais il reſte à ſavoir ſi, tout bien conſidéré, c'eſt procurer un grand bien à la triſte eſpèce humaine que de l'empêcher de ſe détruire. C'eſt à V. M. à voir ce qu'il y a de mieux à faire ſur ce point important; et je ſuis bien aſſuré d'avance qu'elle fera ce qu'il y a de mieux; mais pour cela il eſt néceſſaire qu'elle ſonge d'abord à ſe conſerver; voilà ce qu'elle a de mieux à faire pour le bien de l'humanité, et pour l'intérêt de la philoſophie.

V. M. voudrait que j'écriviſſe à Voltaire, à propos de philoſophie, pour l'engager à ne point s'acharner ſur les morts, ni ſur les vivans qui ſont cenſés morts, et qui devraient l'être pour lui par le peu de mal qu'ils peuvent lui faire. Hélas, Sire! il y a long-temps que j'ai pris la liberté de lui donner ce conſeil, et V. M. voit quel en eſt le fruit. Il faut gémir ſur le ſort de l'humanité, qui ne permet pas qu'un ſeul homme ait à la fois tous les talens et toutes les vertus, et qui devrait pourtant le permettre, ne fût-ce que pour dédommager la terre de porter tant d'hommes qui n'ont ni talens ni vertus. Cependant je ferai encore un nouvel effort d'après les repréſentations de V. M.; je repréſenterai auſſi d'après elle à l'écrivain dont la France s'honore, qu'il eſt trop grand pour cette guerre de chicane avec des pandours; qu'il eſt trop juſte pour ne pas rendre au mérite réel et reconnu la juſtice qui lui eſt due; que le plus grand homme a beſoin d'indulgence, et s'en rend digne ſur-tout par celle qu'il a pour les autres; que non-ſeulement ſa tranquillité, mais ſes écrits mêmes y gagneront, et

que ces expreſſions de ſa haine qui reviennent à chaque page, les rendent d'autant moins intéreſſans qu'il en eſt des auteurs à peu près comme des comédiens : 1771.

Que de leurs démêlés le public n'a que faire.

Si j'avais à joindre l'exemple au conſeil, et à lui rappeler les grands hommes qui n'ont oppoſé à la ſatire que la modération et leur gloire, je ſais bien, Sire, le modèle que j'aurais à lui propoſer. Mais peut-être me répondrait-il que ce modèle eſt plus admirable qu'imitable, et je ne ſais pas trop ce que j'aurais à lui répondre.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, et une reconnaiſſance qui ne finira qu'avec ma vie etc.

LETTRE LXXXI.

DU ROI.

Le 16 ſeptembre.

Si vous le voulez abſolument, je croirai que le beau royaume de France eſt ſans argent. Cela ſuppoſé, je le félicite des proſpérités qui l'attendent dans ce monde-ci et dans l'autre. Lycurgue, ce ſage légiſlateur de Sparte, rendit ſa république fameuſe en lui interdiſant l'entrée de tous les métaux, à l'exception du fer. A ſon exemple, vos Français vont donc devenir la nation la plus déſintéreſſée de l'Europe, la plus attachée à ſa patrie, la plus vertueuſe et la plus invincible; et quelle perſpective encore au-delà de ces biens terreſtres l'avenir ne lui préſente-t-il pas? La vie éternelle et ce paradis interdit à tous poſſeſſeurs d'eſpèces.

1771. Voilà, mon cher d'Alembert, la carrière qui s'ouvre pour vos compatriotes, j'en excepte quelques vilains financiers, tréſoriers, archevêques et gens de leur ſéquelle, qui trop eſclaves de la coutume et fidelles à leurs anciens uſages, continueront d'entaſſer, d'accumuler et de receler des richeſſes. Je ne ſaurais vous diſſimuler néanmoins que je crois qu'un mot ſuffirait pour rappeler dans ce royaume la même abondance d'eſpèces qui s'y trouvait autrefois; le crédit rétabli, voilà tout. Ce mot reſſuſciterait les tréſors enfouis crainte de les perdre; il remettrait l'or et l'argent en circulation, et les philoſophes ſeraient payés comme le pourraient être les maîtreſſes. A préſent ce mot de conjuration eſt plus efficace que de certaines paroles que des gens à crâne fêlé prononcent devant des marmouſets en certaines occaſions. Pardonnez-moi cette comparaiſon ſcandaleuſe, elle m'eſt échappée *currente calamo;* et puiſqu'elle eſt écrite, je ne l'effacerai pas.

Mais ne penſez pas que vous autres Français vous ſoyez les ſeuls qui ſouffriez à préſent; nous éprouvons ici en Allemagne des fléaux pires preſque que ceux qu'occaſionne chez vous la ſtagnation des eſpèces: nous avons eu conſécutivement deux mauvaiſes récoltes; la première année, la prévoyance y avait pourvu; mais celle-ci nous prend ſans vert. Les magaſins ſont épuiſés, et toute notre induſtrie ſuffira peut-être à peine pour nourrir le peuple et pour gagner la récolte de l'année prochaine. Voilà le ſort des hommes dans le meilleur des mondes poſſibles. J'ajoute mes plaintes phyſiques à vos plaintes morales, et cependant il n'en ſera ni plus ni moins. Je vous

avoue que j'avais une grande envie de procurer la paix aux peuples de l'orient et à mes barbares voisins les Sarmates. Je crains fort de n'y pas réussir. On accorderait plutôt les jansénistes et les molinistes, que l'on ne mettrait certain nombre de têtes couronnées sous un chapeau: passe encore, pourvu que ce feu n'aille pas se communiquant de proche en proche jeter quelque étincelle sur les maisons voisines. 1771.

Et voilà pour les querelles des despotes; pour celles des auteurs, vous faites une œuvre méritoire d'admonêter Voltaire sur ce tas d'injures usées qu'il répand, et sur Maupertuis (qui ne les avait pas méritées,) et sur tant de gré dins de la littérature, qu'il tire par-là de l'oubli où probablement ils croupiraient à toute éternité. Je conclus de la conduite de Voltaire, que s'il était souverain, il ferait avec tous ses voisins à couteau tiré; son règne ne ferait qu'une guerre perpétuelle; et alors Dieu sait de quels argumens il se servirait pour prouver que la guerre est l'état naturel de la société, et que la paix n'est pas faite pour l'homme. Les passions, ingénieuses à se déguiser, se servent souvent de la dialectique pour plaider leur cause. On ne veut point convenir qu'on a tort, on appelle la raison à son aide, et on lui donne la torture pour qu'elle paraisse autoriser notre conduite. Si, convaincu du mal que ces passions occasionnent, quelque docteur atrabilaire en s'échauffant, voulait anéantir ces passions, autant qu'il est en lui, il nous précipiterait dans une autre extrémité; il ferait d'un homme animé un automate stupide, un être sans ressort. Ainsi à tout prendre, il faut laisser les choses telles qu'elles sont, se procurer du pain quand il est rare, déterrer l'argent

quand il en faut, crier sur la place, *crédit ! crédit !*
1771. laisser faire la guerre à ceux qui ne veulent pas de la paix, souffrir que les soi-disant philosophes impriment des injures, et se contenter d'avoir la paix dans sa maison. Sur ce, etc.

LETTRE LXXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 8 novembre.

SIRE,

Je vois par la dernière lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, qu'on n'est guères plus heureux au nord qu'au midi de notre pauvre Europe; dans la précédente lettre votre philosophie prévoyante se moquait un peu de notre embarras causé par nos sottises, et j'avais pris la liberté de la comparer à la fourmi qui se moque de la cigale; mais en ce moment, grâce à la divine providence qui arrange si bien toutes choses, tout est cigale, des Pirénées à la mer Glaciale. Si je n'avais pas pour cette sainte providence le profond respect qu'elle mérite, je prendrais, je l'avoue, en ce moment un peu d'humeur contr'elle; et je suis presque assuré que V. M. la partagerait; car enfin si nous avons pu en France prévoir et même empêcher une partie de la détresse où nous sommes, V. M. n'est pas dans le même cas; cela me rappelle ce que disait un fameux maître à danser nommé Marcel, à une femme son écolière qui avait les pieds en dedans: *Madame*, lui disait-il en lui montrant un crucifix qui était dans sa chambre, *vous avez les jambes*

auſſi mal tournées que ce crucifix-là: il eſt vrai que pour lui ce n'eſt pas ſa faute. Mais laiſſons-là, Sire, et les cigales et les crucifix; V. M. croit que pour nous tirer du bourbier, il faudrait crier ſur la place, *crédit rétabli*; il y aurait, ce me ſemble, un autre mot à crier auparavant, *économie*; ſans cela on répondrait au premier cri, comme les marchands qui veulent de l'argent, *crédit eſt mort.* Mais, il ſera, je crois, encore plus difficile de crier efficacement *économie* à nos déprédateurs, que de crier *modération* à Voltaire et de le perſuader. Je ne lui écris guère ſans l'exhorter à mépriſer les chenilles qu'il écraſe, et à ménager les hommes de mérite qu'il vilipende, et V. M. voit comme il profite de mes remontrances. Il faut prendre le parti de laiſſer aller les choſes et les hommes, et dire non pas *tout eſt bien*, comme Pope, mais *tout eſt comme il peut.* Les lettres auraient pourtant d'autant plus beſoin de ſe reſpecter elles-mêmes, qu'il me ſemble qu'elles ſont dans une ſituation moins favorable que jamais; il me ſemble même que dans preſque toute l'Europe on eſt aſſez diſpoſé à les opprimer. On prétend qu'on va ſupprimer ici le collége royal fondé par François I, le père des lettres; ce ne peut pas être pour la dépenſe, car je doute qu'il en coûte vingt mille francs à l'Etat pour tous les profeſſeurs de ce collége; à moins qu'on n'imagine d'affamer la philoſophie pour la faire taire, ce qui ferait fort bien imaginé. J'avoue que la philoſophie a rendu aux ſouverains de grands ſervices, ne fût-ce qu'en détruiſant la ſuperſtition qui les rendait eſclaves des prêtres; mais le champ eſt labouré, on n'a plus beſoin des bœufs qui ont tiré la charrue, et

1771.

1771. on ne se soucie pas de les nourrir. J'ai tiré, Sire, la charrue le mieux que j'ai pu, et selon mon petit pouvoir; V. M. a bien voulu regarder mes efforts avec bonté, je lui dois la première récompense de mes travaux; je lui dois plus encore, ma subsistance dans le moment présent; grâce aux bienfaits dont elle a bien voulu m'honorer l'année dernière; mon économie ménagera le plus long-temps qu'elle pourra ces bienfaits, et elle aura recours sans hésiter au bienfaiteur quand ils lui manqueront.

J'ai pour le présent une autre grâce à demander à V. M.; ce serait de vouloir bien faire chercher dans la *bibliothéque de Magdebourg* (si cette bibliothéque qui existait dans le dernier siècle, n'a pas été transportée ailleurs) un ouvrage de *Pline le naturaliste*, qu'on prétend se trouver dans cette bibliothéque. Je doute beaucoup, Sire, de la vérité de cette anecdote; je n'ennuierai point V. M. des raisons sur lesquelles est fondé mon doute; mais enfin l'objet est assez important pour s'en éclaircir de manière à n'y plus revenir. Il s'agit d'une *histoire en vingt livres, des guerres des Romains contre les différens peuples de la Germanie.* La littérature, qui a déjà tant d'obligations à V. M., lui en aurait une nouvelle, si elle voulait bien donner les ordres pour vérifier ce fait, et pour s'assurer au moins que ce précieux manuscrit n'existe pas, comme il n'y a que trop lieu de le croire.

En priant V. M. de vouloir bien faire éclaircir cette anecdote, je prendrai la liberté de lui en apprendre une autre. Il est mort au mois de janvier dernier, dans un village nommé Vitry, tout près de Paris, une femme qui y vivait assez obscurément, et même assez

pauvrement, et qu'on assure avoir été la veuve du Czarowitz Alexis, que son père le Czar Pierre I fit mourir. Si la chose était vraie, cette femme serait la belle-sœur du feu Empereur Charles VI, dont la femme était Wolfenbuttel comme celle du Czarowitz. Cette dernière, à ce qu'on répandit dans le temps, était morte d'un coup de pied dans le ventre que son mari lui avait donné dans une grossesse; mais on prétend qu'on avait enterré une bûche à sa place, qu'elle s'était enfuie de Russie, qu'elle a été à la Louisiane, et de-là à l'île de France, où elle avait épousé un officier nommé Maldack, dont elle portait le nom à sa mort. Plusieurs circonstances réunies, et dont la réunion forme d'assez fortes preuves, paraissent prouver que cette femme était réellement la veuve du Prince Alexis; il paraît certain qu'elle recevait une pension de la cour de Brunswic, et peut-être V. M. pourrait-elle en savoir davantage par cette voie. 1771.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

LETTRE LXXXIII.

DU ROI.

Le 30 novembre.

Je crois que les Dieux se sont réservés pour eux le bonheur et qu'ils en ont laissé aux hommes l'apparence; nous le cherchons toujours et ne le trouvons jamais: mais si nous sommes privés de tout ce qui est parfait, nous avons en revanche deux consolateurs qui dissipent nombre de nos maux. L'un c'est

1771. l'eſpérance, et l'autre un fonds de gaieté naturelle, que vos Français ſur-tout poſsèdent au ſuprême degré; une chanſon, un mot bien frappé diſſipent leurs ennuis : ſi l'année eſt ſtérile, la providence a ſon couplet; ſi les impôts hauſſent, malheur aux traitans dont les noms peuvent entrer dans leurs vers. Auſſi ſe conſolent-ils de tout; ils n'ont pas tort, je me range de leur avis. Il y a du ridicule à s'affliger de choſes paſſagères, dont le propre eſt l'inſtabilité. Si Héraclite en pleure, Démocrite en rit. Rions donc, mon cher d'Alembert, vous de vos finances, moi de la mauvaiſe année, de ma goutte, etc. etc. C'eſt le parti que j'ai pris, et je m'en trouve bien. A peine ai-je été délivré de mes grandes douleurs, que je me ſuis diverti ſur le ſujet des confédérés de la Pologne. Je me ſuis amuſé à les peindre au vrai: je vous envoie quelques chants de ce poëme. Je ne dis pas qu'il ſoit bon; c'était comme un remède qui en feſant diverſion à mes maux les a ſuſpendus; je ſouhaite qu'il vous guériſſe de vos vapeurs, qu'il vous faſſe oublier pour quelques momens vos embarras, et que vous vous ſouveniez en le liſant, que ce ſont les vers d'un malade et d'un homme qui a dépaſſé le demi-ſiècle de dix ans.

Vous me parlez du peu d'honneur où ſont à préſent les lettres en France. Je ne crois pas que cela ſoit général en Europe; mais convenez avec moi que bien des gens de lettres donnent lieu, par leur conduite à la méſeſtime où ils vivent. Le gros du monde, qui ne réfléchit point, confond le caractère et le talent de l'artiſte, et du mépris de ſes mœurs, il paſſe à celui de ſon art. On croit, parce que les connaiſſances n'adouciſſent et ne corrigent pas le caractère

des plus ſavans, qu'un grand nombre abuſe même de ſes connaiſſances, qu'il eſt inutile d'apprendre et de ſavoir, que les lumières de l'eſprit ne ſervent qu'à une vaine oſtentation, et puiſqu'il n'en revient aucun avantage, qu'elles ſont inutiles à la ſociété. Ce raiſonnement eſt géométriquement faux, parce, que ſi l'on voulait condamner toutes les bonnes inſtitutions à cauſe de l'abus que le monde en fait, il n'en reſterait aucune. Que voulez-vous que le public penſe, lorſqu'il voit des écrits du même auteur ſe contredire, qu'on diſcerne ce que ſa plume a librement écrit de ce que ſa plume vénale a barbouillé, qu'on voit des libelles infâmes paraître contre le gouvernement, et des cyniques effrontés qui mordent indifféremment tout ce qu'ils rencontrent; que dans des ouvrages philoſophiques on retrouve les abominables maximes des Jean Petit, des Buſembaum, des Malagrida? eſt-ce à des amateurs de la ſageſſe d'encourager le crime? Et après l'attentat des Damiens, ne devrait-on pas être aſſez circonſpect pour ne point échauffer quelque cerveau brûlé par des maximes infernales qui le peuvent porter aux crimes les plus atroces? Si Virgile, ſi Cicéron, ſi Varron, ſi Horace avaient été noircis de ces traits, ils n'auraient jamais joui dans Rome de la réputation qu'ils confervent encore. Pour rendre les lettres reſpectables, il faut non-ſeulement du génie, mais ſur-tout des mœurs. Mais ce métier eſt devenu trop commun, trop de grimauds s'en mêlent, et ce ſont eux qui le décréditent. 1771.

Pour ce qui vous regarde, je ſuis bien aiſe de voir la confiance que vous avez en moi; elle ne ſera pas trompée, quoique ce délabrement des finances d'un

1771. prince qui a 400 millions de revenus me paraiſſe bien étrange. Vous voulez ſavoir ſi un manuſcrit de Pline le naturaliſte, qui concerne les guerres des Germains, ſe trouve à Magdebourg? Quoique je n'aie pas encore reçu de réponſe de là-bas, je crois que c'eſt un fait controuvé, accrédité ſur la foi d'un voyageur; car ſi un tel manuſcrit exiſtait, vous pouvez être perſuadé qu'il ſerait connu; je n'en ai jamais entendu parler, non plus que nos doctes.

Je puis vous répondre avec plus de préciſion ſur le ſujet de cette Dame qui prétendait paſſer pour l'épouſe du Czarowitz; ſon impoſture a été découverte à Brunſwic, où elle a paſſé peu après la mort de celle dont elle emprunta le nom; elle y reçut quelques charités, avec ordre de quitter le pays et de ne jamais prendre un nom dont ſa naiſſance l'écartait ſi fort. Croyez qu'on ſait comme il faut tuer ſon monde en Ruſſie, et que lorſqu'on expédie quelqu'un, principalement à la cour, il ne reſſuſcite de ſa vie. Le contraire pourrait nous arriver, à nous qui ne ſommes pas auſſi verſés dans ce métier. Demandez donc, s'il vous plaît, quand vous verrez quelque reſſuſcité: de grâce, Monſieur ou Madame, où vous a-t-on tué? Et ſur le pays qu'il vous nommera, jugez de la vérité du fait. Si l'on vous parle de la Judée, vous ſavez que c'était l'uſage: ſi l'on vous nomme mon pays, doutez; ſi c'eſt la Ruſſie, n'en croyez rien. Voilà vraiment une belle diſſertation, digne de l'académie des belles-lettres et inſcriptions.

A propos, comme j'ai vu quelques ouvrages où la louange des français n'eſt pas épargnée, faits par des auteurs qui poſtulaient une place à l'académie

française et qui l'ont obtenue, je me suis avisé de me mettre sur les rangs; et pour devenir un de vos quarante babillards, je me suis proposé de faire l'apologie de quelques-unes des campagnes de vos généraux dans la dernière guerre; l'ouvrage sera bientôt fait, je le dédie à la fatuité nationale, et par ce moyen je compte dans peu devenir votre confrère. En voilà assez pour cette fois: si vous voulez me faire bavarder davantage, c'est à vous à m'y provoquer par une nouvelle lettre. Sur ce, etc. 1771.

LETTRE LXXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 2 janvier.

SIRE,

Je crains que V. M. ne me prenne tout au moins pour un procureur, ou pour quelque chose de pis, de prendre la liberté de lui envoyer tant de papiers joints à cette lettre. Mais avant d'exposer à V. M. l'objet de ces papiers, je dois commencer par un objet qui m'intéresse davantage sans comparaison; ce sont, Sire, les très-humbles remercîmens que je dois à V. M. des vers charmans qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer, et du plaisir extrême que m'a fait la lecture de ces vers. L'Epître à S. M. la reine de Suède est pleine de philosophie, de sensibilité, et cependant de force contre les détracteurs des rois, qu'il faut respecter lors même qu'ils s'égarent Le poëme sur les confédérés est un ouvrage très-agréable, plein d'imagination, d'action, et sur-tout de 1772.

1772. gaieté; ce qui n'était pas facile en un si triste sujet. Il y a dans ce poëme, parmi plusieurs traits dignes d'être retenus, un vers sur lequel je prendrai la liberté de demander à V. M. un éclaircissement; la *St. Barthélemi* en *tableau* chez l'évêque de Kiowie est-elle un vérité historique, ou une fiction seulement vraisemblable, et assortie aux sentimens du prélat, fiction semblable à celle que les poëtes se permettent? Je connais quelques philosophes qui ont pris en pitié ces pauvres confédérés, qu'ils croient bonnement ne combattre que pour la liberté de leur pays; s'ils savaient que le prélat, un de leurs chefs, a pour toute bibliothéque un tel tableau, je ne doute point qu'ils ne diffent alors comme cet ami de la Brinvilliers à qui on apprenait qu'elle avait empoisonné son père: *si cela est, j'en rabats beaucoup.* Quoi qu'il en soit, je désire fort, Sire, et avec la plus grande impatience, de voir la suite de ce poëme; je prie V. M. de vouloir bien ne m'en pas priver; mais je désirerais sur-tout que le dernier chant eût pour titre: *La paix donnée par Frédéric le grand aux confédérés et aux dissidens, aux Turcs et aux Russes, à l'Europe et à l'Asie.* V. M. ressemblerait à ce juge, qui faisait venir devant lui les parties, commençait par se moquer de leur querelle, et finissait par les faire embrasser et les renvoyer contentes.

Voilà, Sire, ce que l'humanité espère de vous; cette besogne, toute difficile qu'elle est peût-être, l'est peut-être encore moins que le rétablissement de nos finances, délabrées par trente ans de guerres, de rapines, et d'opérations ruineuses. Le délabrement n'est guère moindre dans notre pauvre république

des

des lettres, et je suis bien fâché que V. M. ait raison dans les torts dont elle accuse mes confrères. Je voudrais que les réflexions si justes et si sages que V. M. me fait l'honneur de m'écrire à ce sujet, fussent imprimées et affichées à la porte de tous les gens de lettres. J'ai tâché du moins, pour ce qui concerne mon petit individu, de conformer, autant que j'ai pu, ma conduite à des principes si vrais et si sûrs, et de mériter par là les bontés dont V. M. m'a honoré. 1772.

Je viens maintenant, Sire, aux deux papiers ci-joints. Le premier qui a pour titre : *Histoire de Madame Maldack*, sont les anecdotes vraies ou fausses que j'ai pu recueillir sur la prétendue veuve du Czarowitz. Je crois sans peine que toute cette histoire est une imposture ; mais V. M. ne sera peut-être pas fâchée de savoir ce qu'on a débité en France à ce sujet, pendant la vie et depuis la mort de cette femme. Ce mémoire m'a été donné par quelqu'un qui avait une maison de campagne dans le village où cette femme faisait son séjour ; et peut-être la cour de Brunswic, qui avait la bonté de lui faire une petite pension, et la cour de Russie, seraient-elles un peu étonnées de l'histoire et des propos de cette aventurière.

L'autre mémoire qui a pour titre, *article destiné à la gazette du bas Rhin*, intéresse, Sire, une famille honnête et estimable à tous égards, dont je suis l'ami depuis long-temps. Il a plu à celui qui fait cette gazette à Clèves, dans les Etats de V. M., à ce *corneur qui suit la Renommée*, comme V. M. l'appelle très plaisamment, (bien entendu que ce corneur n'a qu'un cornet à bouquin) il a donc plu à ce folliculaire d'insérer dans son N° 88 un article injurieux à cette famille, à

1772. considération de leur ignorance. La Pologne n'a point de lois, elle ne jouit pas de ce qu'on appelle liberté; mais le gouvernement a dégénéré en une anarchie licentieuse; les seigneurs y exercent la plus cruelle tyrannie sur leurs esclaves. En un mot, c'est de tous les gouvernemens de l'Europe (si vous en exceptez les Turcs) le plus mauvais. J'insère dans cette lettre deux chants du même poëme, qui auront toujours quelque mérite, s'ils servent à dissiper les vapeurs de ceux qui les liront.

Vous vous imaginez qu'on fait aussi facilement une paix entre des puissances ennemies que de mauvais vers: cependant j'entreprendrais plutôt de mettre toute l'histoire des Juifs en madrigaux, que d'inspirer les mêmes sentimens à trois souverains entre lesquels il faut compter deux femmes. Quoi qu'il en soit, je ne me décourage pas, et il n'y aura pas de ma faute si cette paix ne se conclut pas aussi vîte que je le désire. Quand la maison de notre voisin brûle, il faut éteindre le feu, pour qu'il ne gagne pas la nôtre. Voilà comme agit le quinzième des Louis. Sans ses soins infinis, déjà l'Espagne et l'Angleterre se battraient dans les quatre parties du monde connu: chaque année qu'il prolonge la paix, doit rétablir ses finances. Un royaume comme la France est inépuisable en ressources, et il faut être bien mal-adroit avec quatre cents millions de livres de revenus pour ne pouvoir pas payer ses dettes. Vos académies vont s'enrichir et vos académiciens rouler sur l'or.

Pour le pauvre Helvétius, il ne roulera sur rien; j'ai appris sa mort avec une peine infinie, son caractère m'a paru admirable. On eût peut-être désiré qu'il eût moins consulté son esprit que son cœur. Je crois qu'il

paraîtra de lui des œuvres posthumes ; une rumeur se répand qu'il y a un poëme de lui sur le bonheur, dont on dit du bien ; si on l'imprime, je l'aurai. L'ouvrage de Pline qu'on a prétendu être à Magdebourg, ne s'est point trouvé ; on dit que le manuscrit est à Augsbourg, mais ce ne sont que des discours vagues ; il est apparent que ce Pline n'existe nulle part. L'histoire de Madame de Maldac, soi-disante Czarowitzine, n'est pas plus vraie. Cette personne a été, ce me semble, fille de garderobe de la princesse dont elle a pris le nom. Son histoire est un tissu de fausſetés. Jamais la Comtesse de Kœnigsmarck n'a mis le pied en Russie, le Comte de Saxe n'avait pas vu la femme du Czarowitz ; donc il ne pouvait pas la reconnaître dans madame de Maldac. Observez sur-tout que si une princesse, comme elle prétendait l'être, s'était sauvée par miracle de la Russie, elle aurait cherché un asile naturel dans le sein de sa famille et ne ferait pas l'aventurière comme la créature dont vous parlez ; elle peut avoir eu quelque ressemblance avec sa maîtresse ; c'est sur quoi elle a fondé son imposture, pour avoir quelque considération ; mais elle s'est bien gardée de paraître à Brunswic, parce que la Czarowitzine était trop connue de sa famille, pour qu'on put abuser tous ses parens par une ressemblance vague et par des propos qui auraient décelé la friponnerie. 1772.

Vous me chargez d'une autre commission plus embarrassante pour moi, d'autant plus que je ne suis ni correcteur d'imprimerie, ni censeur de gazettes. Je crois que la famille de Loiseau de Mauléon a été à l'école chez le Franc de Pompignan ; elle suppose toute l'Europe les yeux fixés sur elle et l'univers uniquement occupé de cette famille. Pour moi, qui vis en

1772. Allemagne et qui sais ce qui se passe, je puis assurer sur mon honneur à la famille de Mauléon qu'un très-petit nombre de personnes sait qu'elle existe, et que ceux qui la connaissent le mieux, sont peut-être une quarantaine de personnes qui ont lu un factum fait par cet avocat en faveur de Calas. Je puis vous protester que personne ne s'oppose en Allemagne à la noblesse de cette famille, qu'il est très-indifférent à la diète de Ratisbonne que cet avocat soit mort d'un polype au cœur ou d'un crachement de sang, que la Duchesse d'Orléans ait consulté son père ou non, et qu'enfin tous les avocats de Paris, la cour des aides, la tournelle, la grand'chambre, les présidens à mortier et le chancelier peuvent vivre et mourir comme bon leur semble; l'on promet même de l'ignorer en Allemagne. Pour le gazetier du bas-Rhin, la famille de Mauléon trouvera bon qu'il ne soit point inquiété, vu que sans la liberté d'écrire, les esprits restent dans les ténèbres et que tous les encyclopédistes, (dont je suis disciple zélé,) en se récriant contre toute censure, insistent sur ce que la presse soit libre et que chacun puisse écrire ce que lui dicte sa façon de penser. Faites prendre ceci comme une poudre tempérante à la famille de l'avocat; elle donne quelques symptômes de fièvre chaude, qu'il sera bon de prévenir par des saignées et de fréquentes émulsions. Que de personnes, mon bon d'Alembert, qui ne voient les objets qu'à travers ces grandes lunettes avec lesquelles on observe les satellites de Saturne! Il faudrait mettre leurs yeux pour quelque temps au régime du microscope, pour leur apprendre à mieux apprécier les grandeurs des figures, et, s'il se pouvait, la leur propre; mais je n'en ai que trop dit aujourd'hui. Sur ce etc.

LETTRE LXXXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 3 mars.

SIRE.

LA lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, en date du 26 janvier dernier, ne m'eſt parvenue que le 21 du mois dernier; la malheureuſe goutte dont V. M. a été attaquée ne lui ayant permis de ſigner cette lettre qu'au bout de trois ſemaines. J'aurais eu l'honneur d'y répondre ſur le champ, ſi dans le temps où j'ai eu le bonheur de la recevoir, je n'avais été attaqué moi-même d'une eſpèce de *goutte* à la tête, ou pour parler plus proprement, d'un rhumatiſme dans cette partie, qui m'interdiſait et le ſommeil et la plus légère application. 1772.

Les vers charmans que V. M. a eu la bonté de m'envoyer, n'étaient pas propres, Sire, à guérir mon inſomnie; ces deux nouveaux chants me paraiſſent ne céder en rien aux deux précédens. J'ai été ſur-tout charmé de la peinture de l'Egliſe catholique dans le troiſième, et de l'alliance qui en réſulte des très-catholiques confédérés avec le très-chrétien Muſtapha. Dans le quatrième la délivrance que la ſainte Vierge Marie procure aux confédérés aſſiégés en s'adreſſant à ſon fils, eſt une imagination vraiment plaiſante et poétique. Mais ce qui me plaît ſur-tout de cet ouvrage, Sire, c'eſt que nulle part l'imagination n'y fait rien perdre à la raiſon, que jamais elles n'ont été ſi bonnes amies, et que V. M. ſait par-tout mêler,

1772. suivant le précepte d'Horace, *utile dulci*, l'utile à l'agréable. A l'égard des confédérés, je ne sais ce que mes confrères les philosophes en pensent; je crois bien qu'ils pourraient avoir gagné à n'être vus que de loin; mais si ces confédérés se plaignent, à tort ou à droit, d'être opprimés par la Russie, j'entends d'un autre côté cent mille payſans et davantage, qui se plaignent ou qui peuvent se plaindre, non à tort, mais à très-grand droit, d'être opprimés de temps immémorial par ces mêmes confédérés; et tant que ces derniers seront oppresseurs, je ne verrai dans leurs ennemis, qu'un maître qui rend à son valet de chambre les coups de bâton que celui-ci donne aux laquais. C'est à peu-près le tableau que je me fais de l'état actuel de la Pologne, et je ne suis nullement surpris que V. M. travaille à empêcher, si elle le peut, que la guerre ne s'y allume encore davantage, et que les maux de l'humanité, déjà si accumulés dans ce malheureux pays, ne s'y entassent encore par de nouvelles dévastations. Ce projet et ces vues sont bien dignes de l'ame de V. M.; je sais plus, je sais qu'elle a fait proposer à une grande puissance de l'Europe de se rendre médiatrice, et je désirerais vivement, pour mille raisons, que les vœux si respectables de V. M. pussent être remplis à cet égard. Mais je n'entre point, comme de raison, dans le conseil et les desseins des rois, et je me contente de prier à la porte de leurs palais, que la sagesse et l'amour de l'humanité y président et règnent avec eux. S'il y a pour les manes des sages un lieu de retraite, je ne doute pas que le pauvre Helvétius, quelque part qu'il soit, ne fasse des vœux semblables à ceux

de V. M. et aux miens pour la paix et le bonheur de la malheureuſe eſpèce humaine. J'ai vivement regretté ce digne, et aimable, et vertueux philoſophe; à toutes les qualités reſpectables qui me le rendaient cher, il en joignait une qui m'attachait encore particulièrement à lui, c'étaient les ſentimens de reſpect et d'admiration dont il était rempli pour V. M. Combien de fois elle a fait le ſujet de nos entretiens! Combien nos cœurs s'échauffaient et s'attendriſſaient mutuellement en parlant d'elle! Combien de fois nous nous plaiſions à répéter les obligations de toute eſpèce que lui ont en ce malheureux temps les lettres et la philoſophie! 1778.

Je m'attendais bien, Sire, que l'hiſtoire du prétendu ouvrage de Pline encore exiſtant, était une chimère, et je ne doute pas qu'il n'en ſoit de même de la fille de garderobe qui a pris le nom de ſa maîtreſſe, la femme du Czarowitz. Je n'inſiſte pas non plus ſur ce qui concerne la famille de Mauléon; et je reſpecte la manière de penſer de V. M. à ce ſujet. J'aimerais pourtant mieux, qu'au lieu de perſiffler les pauvres encyclopédiſtes ſur leurs vœux, réels ou prétendus, pour la liberté de la preſſe, elle eût bien voulu m'éclairer ſur cette grande queſtion, et me dire ce qu'elle en penſe. Pour l'y engager, j'oſerais preſque haſarder avec elle quelques réflexions ſur ce ſujet. Je ne ſais pas ſi cette liberté doit être accordée, mais je penſe que ſi on l'accorde, elle doit être ſans limites et indéfinie. Car pourquoi ſerait-il plus permis d'inſulter un citoyen honnête, de lui dire qu'il eſt un fripon, ou ſi on veut, qu'il eſt le fils d'un laquais, que de dire à un homme en place

1772. qu'il eſt un voleur, un oppreſſeur, ou un imbécille ? En un mot, ſi la ſatire perſonnelle eſt permiſe, ce que je ne crois pas devoir être, je ne vois pas pourquoi on la reſtreindrait aux faibles et aux petits, et pourquoi les forts et les grands n'en auraient pas leur part comme les autres. Mais je crois que dans tout État bien policé, monarchique ou républicain, cette ſorte de ſatire devrait être interdite, depuis les rangs le plus élevés de la ſociété juſqu'aux moindres, parce qu'enfin tous les citoyens ont droit également à la protection de la ſociété, et à la conſervation de l'exiſtence morale que la ſatire leur ôte, ou veut leur ôter. A l'égard des ouvrages de toute eſpèce, littérature, philoſophie, matières même de gouvernement et d'adminiſtration, je penſe que la liberté d'écrire ſur ces ſujets, de critiquer même, doit être pleine et entière, pourvu néanmoins, Sire, que la ſatire en ſoit bannie, parce qu'encore une fois le but de la liberté de la preſſe doit être d'éclairer et non d'offenſer. Mais il eſt temps de réprimer moi-même la liberté de ma plume, en déſirant à V. M. une pleine délivrance et de la goutte et de la guerre, et en lui renouvelant les aſſurances des ſentimens d'admiration, de reconnaiſſance éternelle, et de plus profond reſpect avec leſquels je ſuis etc.

LETTRE LXXXVII.

DU ROI.

Le 7 avril.

Je ne sais par quel hasard il se rencontre toujours des obstacles, quand il s'agit de répondre à vos lettres. Tantôt la goutte me tenait garrotté sur le grabat, ensuite c'était le séjour de la Reine douairière de Suède et de la Duchesse de Brunswic qui m'ont empêché de vous écrire. Vous n'y perdez pas grand chose: au contraire, vous y gagnez de n'être pas assommé d'un fatras de mauvais vers. Voici encore un chant de ce poëme que je vous envoie: j'espère que rempli d'une vertu narcotique, il vous tiendra lieu des pavots que Morphée vous refuse. Nous autres Allemands, comme l'a très-bien dit le bon père Bouhours, nous ne sommes guères propres à la poésie, encore moins au poëme épique. Nous n'avons que l'instinct grossier du bon sens, et notre Pégase n'a point d'ailes. Je pourrais vous dire ce que van Haren répondit à Voltaire, qui le louait sur son poëme de Léonidas; *mes vers sont bons*, dit-il, *car je n'ai point d'imagination.* 1772.

On dit que le bon Helvétius a laissé dans ses papiers un poëme sur le bonheur. Je vous prie de me dire ce qui en est; j'avoue que je serais curieux de l'avoir, si ce n'est être trop indiscret que de le demander. J'ai bien regretté ce vrai philosophe, qui a donné des marques d'un parfait désintéressement, et dont le cœur était aussi pur que l'esprit facile à s'égarer; mais les philosophes ne sont pas moins

1772. ſujets aux lois éternelles que les autres hommes, qui ſages et fous, grands et petits ſont obligés de payer ce tribut à la nature, ou plutôt de lui reſtituer ce qu'elle leur avait prêté pour un temps. Il eſt très-probable que le bon Helvétius ne lit plus les gazettes, ni les nouvelles eccléſiaſtiques, et qu'ainſi il ne s'embarraſſe guères des confédérés ni des Turcs; cependant, ſi quelque nouvelliſte de Paris envoye des nouvelles dans le pays où il eſt, il pourra lui apprendre que tous ces troubles vont s'appaiſer, et qu'une paix générale va fermer les plaies que les calamités paſſées avaient ouvertes, et le ſort des confédérés ſera ſans doute d'être cocus, battus et contens; il n'y aura que les gazetiers de mécontens de la fin de cette guerre; elle mettra fin à leur bavardage ſur les conjectures qu'ils font au haſard et ſur les fauſſes nouvelles qu'ils débitent pour les révoquer l'ordinaire ſuivant. Voilà ma confeſſion de foi ſur les gazetiers, pour répondre à ce que vous me demandez. Mais ſi vous voulez ſavoir ce que je penſe de la liberté de la preſſe, et des ouvrages ſatiriques qui en ſont une ſuite inévitable, je vous avouerai, (ſans vouloir cependant choquer Meſſieurs les encyclopédiſtes, que je reſpecte,) que connaiſſant les hommes, pour m'être aſſez long-temps occupé d'eux, je ſuis très-perſuadé qu'ils ont beſoin de remèdes réprimans, et qu'ils abuſeront toujours de toute liberté dont ils jouiront, de ſorte qu'il faut en fait de livres que leurs ouvrages ſoient aſſujettis à l'examen, non pas fait à la rigueur, mais tel cependant qu'il ſupprime tout ce qui ſe trouve de contraire à la tranquillité publique, comme au bien de la ſociété, à

laquelle la satire est contraire; mais en même temps je ne vous dissimule pas que je trouve bien fade à 1772.
la famille d'un petit avocat de se formaliser sur une généalogie mal faite; au contraire, votre avocat ou ses parens devraient se réjouir de ce que Loiseau de Mauléon se trouve dans le cas des grands hommes dont on a donné également une généalogie peu exacte. Si cependant il s'agit de contenter cette famille éplorée, nous trouverons ici en Allemagne des érudits qui feront descendre défunt l'avocat en droite ligne des anciens Rois de Léon et de Castille, et j'ose assurer que le courrier du bas-Rhin insérera cette belle découverte dans ses feuilles. Voilà tout ce que je puis opérer pour la conciliation de ces deux illustres parties: j'en tirerai vanité, et je mettrai dans mes mémoires qu'ayant contribué à pacifier les troubles de la Pologne et de la Turquie, j'avais été encore assez favorisé de la fortune pour réussir à rétablir la paix entre les Mauléon et le courrier du bas-Rhin. Tenez, mon cher Anaxagoras, après ceci j'espère que votre philosophie sera contente de la mienne. Je travaille, autant qu'il est en moi, à concilier les esprits; je propose des expédiens, et j'espère que la famille de Mauléon ne sera pas plus intraitable que le grand Seigneur et son divan. Muni de mes pleins-pouvoirs, vous pouvez signer cet acte important pour le bien de l'Europe, et rendre par-là au courrier du bas-Rhin, la tranquillité et la liberté d'esprit qu'il lui faut pour débiter ses balivernes.

Il ne me reste, après avoir parlé d'aussi grands intérêts, qu'à faire des vœux pour votre conservation, à vous faire souvenir du petit troupeau de philoso-

—— phes établis aux bords de la Baltique, et à vous assu-
1772. rer de mon estime ; sur quoi je prie Dieu etc.

LETTRE LXXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 16 Mai.

SIRE,

PERMETTEZ-moi de commencer cette lettre par le compliment que je crois devoir à V. M. sur les succès d'un savant que ses bontés ont fait connaître à l'Europe, succès dont la gloire rejaillit sur votre académie, dans laquelle vous avez bien voulu lui donner une place distinguée. M. de la Grange vient de remporter pour la quatrième ou cinquième fois le prix de notre académie des sciences, avec les plus grands éloges et les mieux mérités ; et je crois pouvoir annoncer d'avance à V. M. qu'il sera élu dans peu de jours associé étranger de notre académie. Ces places sont très-honorables, parce qu'elles sont en petit nombre, fort recherchées, occupées par les savans les plus célèbres de l'Europe, qui ne les ont obtenues que dans leur vieillesse, au lieu que M. de la Grange n'a pas, je crois, 35 ans. Je me félicite tous les jours de plus en plus, Sire, d'avoir procuré à votre académie un philosophe aussi estimable par ses rares talens, par ses connaissances profondes, et par son caractère de sagesse et de désintéressement. Je ne doute point

que V. M. ne veuille bien lui témoigner sa satisfaction. Cette espérance est fondée, et sur l'estime que V. M. veut bien avoir pour lui, comme elle m'a fait l'honneur de me le dire plus d'une fois, et sur le beau discours qu'elle vient de faire lire à son académie, et qu'elle a eu la bonté de m'envoyer. J'avais déjà lu, Sire, cet excellent discours dans la gazette de littérature qui s'imprime aux deux Ponts, et j'avais admiré la saine philosophie qui y règne, les vues justes et dignes d'un grand Roi qu'il présente, l'éloquence avec laquelle il est écrit, et la force avec laquelle V. M. y foudroie les *charlatans sacrés et profanes*, ces maîtres d'erreurs payés pour abrutir la nature humaine; et les détracteurs des sciences, autre espèce de charlatans non moins dangereux, et hypocrites d'une autre espèce, aussi méprisables que les premiers. 1772.

Je n'ai pas lu avec moins de plaisir et d'admiration le Vème chant du poëme contre les confédérés. Je devrais peut-être néanmoins demander merci à V. M. pour les pauvres Welches mes compatriotes, dont elle célèbre si plaisamment la gloire et les exploits à Rosbac, à Créfeld, et ailleurs. Mais, Sire, la part qui me revient de cette gloire ou de cette honte est si petite, que je ne cours pas après, et que j'en fais les honneurs à qui voudra. Comme je n'ai pas l'avantage ou le malheur d'être ni ministre, ni général, je les laisse jouir en paix de ce qu'ils font; je ne prétends rien ni aux lauriers qu'ils cueillent, ni aux coups d'étrivières qu'ils reçoivent; et quelque chose qui leur arrive, je ne leur dirai jamais, *j'en retiens part*, comme disent les mendians aux gueux de leur

espèce qui trouvent et ramassent quelque guenille
1772. dans la rue.

Au reste, j'avouerai, Sire, que le plaisir que me donnent vos vers et votre prose, quelque grand qu'il soit, n'est pas plus vif que celui que je ressens à un article de la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire. Elle m'y annonce la paix comme prochaine. Toute l'Europe en fait l'honneur à V. M., et cette circonstance de sa vie n'en sera pas la moins glorieuse.

Le poëme du pauvre Helvétius *sur le bonheur* est resté imparfait à sa mort. Cependant on assure qu'il sera imprimé, même dans cet état d'imperfection. On dit même qu'il est actuellement sous presse en Hollande. V. M. pourra aisément en savoir la vérité.

Depuis un mois j'ai acquis, Sire, une dignité nouvelle; celle de secrétaire de l'académie française; cette place demande plus d'assiduité que de travail; les émolumens en sont d'ailleurs très-peu de chose, et j'ajoute, les dégoûts et les désagrémens assez grands dans les circonstances présentes, où la littérature est plus opprimée et plus persécutée parmi nous que jamais. Je ne ferai point à V. M. le détail des traverses de tout genre que la philosophie et les lettres essuyent; ce détail ne ferait que l'affliger, puisqu'elle ne peut y apporter de remède; elle se contente de protéger dans ses Etats les sciences et les arts, de gémir sur le sort qu'ils éprouvent ailleurs, et d'encourager par ses leçons et par son exemple ceux qui les cultivent. Au reste, pourquoi les sages se plaindraient-ils de leur sort? Ils liront le beau morceau qui commence le Vème chant de votre poëme sur le malheur commun à

tous

tous les états ; ils jeteront les yeux sur tout ce qui les environne, et ils répéteront ce beau vers de V. M. 1772.

C'est même joie et ce sont mêmes pleurs.

Je suis avec tous les sentimens de profond respect, de reconnaissance et d'admiration qui ne finiront qu'avec ma vie etc.

LETTRE LXXXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 1 juin.

SIRE,

Un jeune militaire, plein d'ardeur, d'esprit et de connaissances, nommé M. de Guibert, désire de mettre aux pieds de V. M. l'hommage que lui doivent tous les militaires et tous les philosophes. Il prie V. M. de vouloir bien recevoir l'ouvrage qui est joint ici, et dont il est l'auteur ; et comme il connaît les bontés dont V. M. m'honore, il m'a prié de lui faire parvenir son livre et son profond respect. 1772.

Quintilien dit qu'on doit juger du progrès qu'on a fait dans l'éloquence, par le plaisir qu'on prend à la lecture de Cicéron. Si on doit juger par une règle semblable des progrès qu'on a fait dans l'art militaire, j'ai lieu de croire, Sire, que M. de Guibert en a fait de grands, par l'admiration profonde dont il est pénétré pour le génie que V. M. a su porter dans cet art nécessaire et funeste. C'est au César de notre siècle à en juger. S'il juge l'ouvrage digne de quelque estime, l'auteur serait infiniment flatté du

—— témoignage que Céſar voudrait bien lui en donner;
1772. ce ſerait la plus noble récompenſe de ſon travail.

L'académie des ſciences de Paris a élu pour aſſocié étranger M. de la Grange, comme j'ai eu l'honneur de l'annoncer à V. M.; il a dû l'unanimité des ſuffrages à ſon mérite ſupérieur, et en même temps à l'aſſurance que j'ai donnée à mes confrères qu'ils feraient une choſe agréable à V. M., dont le nom eſt ſi cher et ſi précieux aux ſciences par la protection qu'elle leur accorde, et les lumières qu'elle y répand.

L'Europe eſpère, Sire, que V. M. ne ſe contentera pas de l'éclairer, qu'elle va encore la pacifier. Comme je ne doute point qu'elle n'ait une grande influence dans le traité entre la Porte et la Ruſſie, je prends la liberté de lui recommander toujours un point que je ne ceſſe point d'avoir à cœur, c'eſt d'obtenir de Sultan Muſtapha la réédification du temple de Jéruſalem, pour l'embarras de la Sorbonne, et le menu plaiſir de la philoſophie. Mais ce que je déſire encore plus, c'eſt que l'être, quel qu'il ſoit, qui préſide à l'univers, conſerve long-temps V. M. pour l'avantage de cette pauvre philoſophie, perſécutée ou vilipendée preſque par-tout ailleurs que dans vos Etats.

Je ſuis avec le plus profond reſpect etc.

LETTRE XC.

DU ROI.

Le 30 Juin.

Je commence par vous féliciter de votre nouvelle dignité académique, qui montre que le mérite eſt encore récompenſé en France et qu'on ſait diſcerner ceux dont les grands talens ſont dignes de récompenſe. Vous ſavez que tout ce qu'Apollon promet à ſes nourriſſons, ſe borne à quelques feuilles de laurier et à de l'encens. Vous en jouiſſez à préſent dans la plus célèbre académie de l'Europe, et de-là vous diſtribuez des brevets de grands hommes à ceux qui ſe diſtinguent parmi les nations étrangères. Je ſuis bien aiſe que notre la Grange ſoit de ce nombre. Je ſuis trop ignorant en géométrie pour juger de ſon mérite ſcientifique; mais je ſuis aſſez éclairé pour rendre juſtice à ſon caractère plein de douceur et à ſa modeſtie. 1772.

L'approbation que vous donnez au petit diſcours académique lu en préſence de la Reine de Suède, me le rend ſupportable, car au fond cette matière eſt uſée; tout le monde devine ce qu'on peut dire ſur un pareil ſujet; il ne me reſtait que de préſenter ce tableau ſous un autre point de vue et relativement au bien d'un Etat. Mes ſuccès ſurpaſſeraient mes eſpérances, ſi ce morceau pouvait réveiller dans l'eſprit des lecteurs l'amour des ſciences et le goût des beaux arts; mais je ne m'attends pas à de tels miracles. Pourvu que ce goût prenne chez nous, comme je fais tous mes efforts pour le répandre, cela doit me ſuffire: car les ſcien-

1772. ces voyagent; elles ont été en Grèce, en Italie, en France, en Angleterre, pourquoi ne se fixeraient-elles pas pour un temps en Prusse? Il faut s'en flatter, et l'idée seule de cet événement me réjouit.

Savez-vous bien que vous venez de m'énorgueillir? Quoi! Un des quarante de l'académie française cite mes vers tudesques? Je commence à me croire poëte, et dès que cette paix dont vous voulez me faire l'honneur, sera conclue, vous aurez le sixième chant. J'ai fait écrire en Hollande pour avoir ce qu'on imprime des œuvres posthumes du pauvre Helvétius; mais je n'ai point encore de réponse; apparemment que l'impression n'en est pas tout à fait achevée. C'était un si honnête homme, que je relirai avec plaisir ses ouvrages. J'aurai dans peu de jours grande compagnie. La Reine de Suède vient ici avec une partie de la famille. Je lui donne Phèdre et Mahomet. Les acteurs qui joueront ces pièces ne font que d'arriver; ainsi je ne saurais juger de leurs talens. A propos, nous venons de perdre Toussaint; il me faut un bon Rhétoricien à sa place; j'ai pensé à ce de Lille, traducteur de Virgile; je vous prie de lui en faire la proposition; il serait en même temps membre de notre académie avec les émolumens. En cas qu'il refuse, je vous prie de me proposer quelque autre sujet de mérite et qui puisse figurer pour les belles-lettres dans notre académie. Voilà des commissions; mais qui est plus capable de les remplir que vous? Ainsi j'espère que vous voudrez bien vous en charger.

Sur ce etc.

LETTRE XCI.

DU ROI.

Le 23 Juillet.

JE ne m'attendais pas à recevoir un ouvrage de tactique des mains d'un philosophe encyclopédiste: c'est comme si le pape m'adressait un ouvrage sur la tolérance. Je n'ai pas lu en entier le livre du jeune militaire; mais en jetant les yeux sur la préface, j'y ai trouvé des choses qui méritent sûrement d'être corrigées, pour rendre hommage à la vérité. Le jeune auteur avance inconsidérément que les Prussiens ne sont pas braves; et c'est cependant à leur valeur que j'ai dû tous les succès que j'ai eus à la guerre. Ce jeune homme devrait avoir compris que quelque adresse et quelque dextérité qu'aient les troupes, elles ne battront jamais l'ennemi qu'en le dépostant du terrain où il se trouve, et cela ne peut s'exécuter que par des hommes braves et déterminés; ce passage, digne de censure, devrait être effacé, car en parcourant les titres des chapitres, j'ai vu que c'est l'ouvrage d'un génie qui travaille à s'éclairer et à éclairer les autres, et qui n'attend que les occasions pour se distinguer. Vous aurez la complaisance d'avaler ce petit détail d'une profession que vous n'aimez pas, sous l'abri de laquelle cependant toutes les autres s'exercent. 1772.

Vous me faites bien de l'honneur de m'attribuer un si grand crédit auprès de Mustapha; il n'a pas été difficile de lui inspirer des sentimens pacifiques, parce

1772. qu'il n'avait plus les moyens de continuer la guerre, et qu'il risquait en la prolongeant encore, le bouleversement entier de son empire. Je vous réponds d'avance que les abymes de la terre ne s'ouvriront pas pour vomir des flammes et consumer les ouvriers qui rebâtiront le temple de Jérusalem. Mustapha n'a point assez de fonds, après les énormes dépenses qu'il a faites dans cette guerre, pour se charger d'une pareille entreprise. Les Juifs de Constantinople ne sont pas assez riches pour l'entreprendre; il faudrait pour y réussir que les encyclopédistes fissent une quête dans tout l'univers et imposassent une taxe aux francs-penseurs, et de cet argent nous élèverions cet édifice en bravant les flammes. Cependant ne pensez pas que ce temple édifié démontât Messieurs de la Sorbonne; ils se jeteraient dans des distinctions, dans des sophismes, et ils trouveraient le moyen de persuader qu'on n'a pas bâti ce temple sur la place où il fut autrefois; ils feraient à Paris des cartes de Jérusalem sans y avoir jamais été, et démontreraient aux dévots que Dieu par un miracle, abusant les incrédules, leur aurait si bien fasciné les yeux, qu'ils auraient pris pour fonder un édifice un terrain tout opposé à celui du temple de Salomon. Des cagots, qui veulent toujours avoir raison, qui ne respectent pas la vérité et qui sont dans l'usage de mentir impunément, ne demeurent jamais sans réplique. Mais ces bons Messieurs sont si fort vilipendés, si décrédités dans l'esprit des penseurs, qu'on ne saurait les avilir plus qu'ils ne le sont déjà. Laissons donc au docteur Tamponet, au docteur Riboulet, aux Garasses modernes le faible argument d'Ammien Marcellin, pour étayer leur vieux palais magique qui s'écroule.

Ce ſont les philoſophes, ces ames divines, nées de la raiſon univerſelle, qui en apprenant à penſer aux hommes, ont enfin nettoyé leur eſprit des contes de peau d'âne et de barbe bleue ſi long-temps conſacrés par des fripons en ſoutane. Voilà pourquoi j'aime ces philoſophes et pourquoi tout homme ſenſé devrait leur ériger des autels; j'en dédie un petit à l'Anaxagoras de l'encyclopédie et je lui dis: mon bon ſens bénit ta raiſon ſupérieure, qui dérouille les reſſorts engourdis de l'entendement des hommes, et qui leur apprend à examiner, à combiner, à ſe défier d'eux-mêmes et à ne croire que des faits conſtatés par l'expérience. J'adreſſe enſuite une petite prière au Génie heureux de la France, et je lui dis: Oh! Génie, ſi tu protéges l'empire gaulois, veille ſur les jours d'Anaxagoras; c'eſt le ſeul grand homme qui lui reſte; ne permets pas que la mort de ſa faulx tranchante le moiſſonne au milieu de ſa courſe; raffermis ſa ſanté, et qu'il voie autour de lui s'élever des rejetons de ſa ſcience capables de le remplacer un jour! 1772.

Sur ce etc.

LETTRE XCII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 Août.

SIRE,

Je n'ai rien négligé pour répondre à la confiance dont V. M. a bien voulu m'honorer, en me chargeant de choiſir un profeſſeur de rhétorique et de logique pour ſon académie des gentilshommes. Après les

1772. informations et les perquisitions les plus exactes, je crois y avoir réussi, et j'ai l'honneur d'envoyer ce professeur à V. M. Je crois pouvoir lui répondre de sa capacité, de son caractère et de sa conduite. J'écris sur ce sujet plus en détail à M. de Catt, qui en instruira V. M.

Ce n'est point, Sire, comme *philosophe encyclopédiste*, que j'ai pris la liberté d'envoyer à V. M. l'*Essai de Tactique* de M. Guibert; c'est comme admirateur avec toute l'Europe des grands et rares talens militaires de V. M. que j'ai cru devoir lui faire connaître un ouvrage où l'on rend à ses sublimes talens les hommages qu'ils méritent; un ouvrage dont V. M. est le meilleur juge que l'auteur puisse désirer, et celui dont le suffrage peut être le plus honorable et le plus flatteur pour lui. Ce suffrage, Sire, pourrait en cas de besoin, être mis dans la balance contre celui de tout le reste de l'Europe, comme Lucain y a mis le suffrage de Caton contre celui des Dieux. Je vois avec peine que V. M n'a pas été contente d'un endroit du discours préliminaire, où elle a cru voir que les Prussiens étaient accusés de manquer de bravoure. Je n'ai point l'ouvrage sous les yeux pour justifier l'auteur, qui vient d'ailleurs de partir pour un voyage de quelques mois, et à qui je ne puis demander raison de ce reproche. Mais je suis bien sûr au moins que son intention n'a point du tout été de reprocher le défaut de courage à des troupes qui ont gagné au moins douze batailles. Je suis persuadé qu'il a voulu dire seulement que les Prussiens n'auraient pas eu tant de succès, s'ils n'eussent été que braves, et s'ils n'eussent eu à leur tête un général aussi

consommé dans les manœuvres militaires, devenues aujourd'hui plus nécessaires que jamais; et cette assertion, bien loin d'être un reproche, me paraît au contraire un nouvel éloge, et de ces braves troupes, et sur-tout du héros qui les commande. Voilà, Sire, ce que ma *philosophie encyclopédiste* croit pouvoir répondre à V. M. pour justifier un jeune militaire, dont je connais toute l'admiration pour elle, et toute l'estime qu'il fait de ses troupes. Je ne ferai pas aussi empressé à me justifier moi-même de ce que V. M. ajoute, que je *n'aime pas la guerre*; et comment pourrais-je m'en justifier auprès d'un prince philosophe, qui a si bien peint dans ses ouvrages les maux que la guerre fait à l'humanité, qui ne l'a jamais entreprise que forcé par les circonstances, qui depuis quatre à cinq ans ne paraît occupé qu'à l'éviter, et qui s'est conduit pour y parvenir avec une sagesse et une habileté dont toute l'Europe parle en ce moment avec admiration? 1772.

Je ne doute point que Mustapha ne fasse le mieux du monde de se conformer aux sentimens pacifiques que V. M. lui a inspirés, nouvelle preuve qu'elle n'aime pas la guerre plus que moi. Mais je ne ferai point content que V. M. ne lui ait fait dire un petit mot du temple de Jérusalem. Cette réédification, Sire, est ma folie, comme la destruction de la religion chrétienne est celle du patriarche de Ferney. Je sais bien que si la Sorbonne voyait ce temple debout, elle trouverait moyen d'éluder la prophétie; elle a répondu, Dieu merci, à des objections tout aussi pressantes; mais j'ai encore cependant assez bonne opinion d'elle, pour présumer qu'au moins dans les premiers

momens de l'objection, elle aurait quelque petit em-
1772. barras; et je désirerais fort que Mustapha eût l'esprit de lui jouer ce petit tour de page; après quoi nous irions à la messe comme à l'ordinaire, en riant seulement un peu plus de ceux qui la diraient.

Je ne sais si V. M. osera faire part aux Russes, ses chers alliés, d'un petit malheur qui vient d'arriver aux eaux de Spa à quelqu'un de leurs compatriotes. Il avait, dit-on, passé quelques mois à Paris, où il avait appris à s'habiller avec élégance. Il a donc fait faire un habit, du vert le plus élégant du monde; un cheval, qui l'a vu habillé de la sorte, a pris le tout pour une botte de foin, et l'a mordu si vivement à l'épaule, que le pauvre habillé de vert en est sérieusement malade. Je crois que l'infanterie russe est habillée de vert: cet événement, Sire, ne serait-il pas une bonne raison pour lui faire changer d'uniforme?

Hélas! Sire, je ris, et je n'en ai pas trop d'envie. Car si les chevaux de Spa prennent les Russes pour des bottes de foin bonnes au moins à manger, les inquisiteurs de France prennent les philosophes pour des bottes de foin qui ne sont bonnes qu'à brûler. Je suis dégoûté d'écrire, et malgré le peu de cas que V. M. fait de la géométrie, je me réfugierais dans cet asile, si ma pauvre tête pouvait encore supporter l'application qu'elle exige. Je vais cependant essayer la continuation de l'histoire de l'académie française: mais combien de peine il faudra que je me donne pour ne pas dire ma pensée! Heureux même, si en la cachant, je puis au moins la laisser entrevoir!

Je suis avec le plus profond respect, la plus vive reconnaissance et la plus immuable admiration, etc.

LETTRE XCIII

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 Août.

SIRE,

CETTE lettre ſera préſentée à V. M. par M. Borrelly, que j'ai l'honneur de lui envoyer pour remplir la double place de feu M. Touſſaint, à l'académie royale des nobles, et à l'académie royale des ſciences, deux établiſſemens qui honorent également V. M., l'un par ſon inſtitution, l'autre par ſon renouvellement et par la protection que lui accorde le philoſophe des rois, et le roi des philoſophes. M. de Catt a déjà dû, Sire, rendre compte à V. M. des informations exactes et multipliées que j'ai priſes au ſujet de M. Borrelly. Je ſuis perſuadé, Sire, et d'après ces informations, et d'après ce que je connais par moi-même de ſes talens et de ſon caractère, qu'il méritera les bontés dont je prie V. M. de vouloir bien l'honorer. J'ai été aſſez heureux juſqu'à préſent pour répondre à la confiance de V. M. dans les différens choix dont elle m'a fait l'honneur de me charger, et j'ai tout lieu d'eſpérer qu'elle ne me fera point de reproche de celui-ci. 1772.

M. Borrelly, en préſentant cette lettre à V. M., s'eſt chargé de lui remettre en même temps un ouvrage que l'auteur, qui eſt de mes amis, m'a chargé de préſenter à un auſſi excellent juge. Cet auteur, Sire, eſt M. le Chevalier de Chatelux, homme de qualité, et d'une des plus anciennes maiſons de

——— France, Brigadier des armées du Roi, homme d'ailleurs
1772. de beaucoup d'esprit et de mérite, et pénétré d'admiration pour V. M. L'application constante que M. le Chevalier de Chatelux donne à son métier, ne l'empêche pas, Sire, à l'exemple de V. M., de cultiver avec succès les lettres et la philosophie. L'ouvrage qu'il a l'honneur d'offrir à V. M. lui prouvera qu'il joint à une connaissance très-étendue de l'histoire, des vues philosophiques, l'amour de l'humanité et le talent d'écrire. Il se propose de prouver que l'espèce humaine est moins malheureuse qu'autrefois, et que son malheur ira toujours en diminuant, grâce aux progrès des lumières. Je le souhaite encore plus que je ne l'espère. Mais de quelque manière que V. M. pense à ce sujet, j'ai lieu de croire que cet ouvrage lui inspirera de l'estime pour l'auteur, qui serait infiniment flatté que V. M. voulût bien l'en assurer elle-même. Il mérite d'autant plus, Sire, de recevoir de vous cette marque flatteuse de bonté, qu'il est presque aujourd'hui la seule personne distinguée par sa naissance dans ce malheureux royaume, qui aime vraiment les lettres et ceux qui les cultivent. Ah! Sire, que ces lettres infortunées ont besoin de conserver long-temps un protecteur tel que vous! Il y a long-temps, à dater du ministère du Cardinal de Fleury, et même de plus loin, qu'elles sont en France sans encouragement et sans considération. Aujourd'hui on fait plus, on les hait, et il n'y a pas un homme en place qui ne soit leur ennemi secret ou déclaré. V. M. qui a eu la bonté de me marquer sa satisfaction de ma nouvelle et très-mince dignité de secrétaire de l'académie française, ne peut pas imaginer

toutes les intrigues qu'on a fait jouer pour m'en écarter. Il s'en faut bien que j'aie eu l'unanimité des suffrages; j'avais contre moi tous nos académiciens de cour et d'église, c'est-à-dire près d'un tiers; mais ce qui me console et me flatte, parce qu'enfin il est agréable d'être jugé par ses pairs, j'avais pour moi tous mes confrères les gens de lettres, excepté un seul qui est prêtre et dévot politique; et un habitant de Versailles m'a assuré que malgré la pluralité des suffrages, j'aurais eu l'exclusion de la part de la cour, si les marques de bonté et d'estime que j'ai reçues des étrangers, et sur-tout de V. M. n'avaient été ma sauve-garde. Ce n'est pas la première fois, Sire, que j'ai éprouvé combien je dois aux bontés de V. M., pour me mettre à l'abri de la persécution dans mon propre pays. Le maréchal de Richelieu, le plus acharné ennemi des lettres, de la philosophie, et de toute espèce de mérite, cet homme si gratuitement célébré par le philosophe de Ferney, était à la tête de la cabale; outré de n'avoir pu réussir, il s'en est vengé sur le pauvre Delille, auteur des Géorgiques, qu'il a fait exclure de l'académie, quoiqu'il eût eu presque l'unanimité des suffrages, et qu'il soit aussi estimable par son caractère et par sa conduite que par ses talens. Il est bien flatté, Sire, et bien honoré du désir que V. M. lui témoigne de voir une traduction entière de Virgile de sa façon; il en a déjà traduit le quatrième livre, qui m'a paru très-beau. La superstition aura beau faire, les gens de lettres sont comme les fourmis, qui réparent leur habitation quand on l'a détruite. 1772.

On m'a assuré qu'on trouvait aux Deux-Ponts, le poëme du Bonheur de M. Helvétius, et qu'il y a une

1772. très-belle préface à la tête, dont j'ignore l'auteur. On m'assure aussi qu'on imprime actuellement un autre ouvrage en prose et beaucoup plus considérable du même M. Helvétius. J'en ignore jusqu'au titre, mais c'est, dit-on, une espèce de supplément au livre de l'*Esprit*.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

P. S. Je prends la liberté, Sire, de joindre à ce long et ennuyeux verbiage en prose un portrait qu'on vient de graver ici, et au bas duquel on a mis des vers que ma muse géométrique a osé faire pour V. M., à qui je crois que ces mauvais vers sont déjà connus. Ce portrait, Sire, m'est précieux, en ce qu'il sera un monument des sentimens que j'ai voués depuis si long-temps à V. M. Je voudrais que ces vers fussent meilleurs, mais cependant j'oserai dire avec Despréaux dans un sujet bien différent:

Non, non, sur ce sujet pour écrire avec grâce,
Il ne faut point monter au sommet du Parnasse;
Et sans aller rêver dans le double vallon,
Le *sentiment* suffit, et vaut un Apollon.

J'ai placé, Sire, ce portrait dans mon cabinet entre Descartes, Newton, Henri IV et Voltaire, et j'espère que V. M. ne me reprochera pas de l'avoir mise en mauvaise compagnie. J'en reste-là, Sire, honteux d'abuser si long-temps du temps précieux de V. M. J'ajouterai seulement que si V. M. avait encore besoin de quelques bons sujets pour son académie des nobles, ou pour quelque autre objet, je ne désespère pas de pouvoir les lui procurer.

LETTRE XCIV.

DU ROI.

Le 17 Septembre.

Le professeur en rhétorique dont vous venez de faire l'emplette, ajoute aux obligations que je vous avais déjà, et contribuera à perfectionner une académie que j'ai beaucoup à cœur et dont les progrès ont jusqu'ici assez bien répondu à mon attente. Le soin de l'éducation est un objet important que les souverains ne devraient pas négliger et que j'étends jusques aux campagnes. Ce sont les hochets de ma vieillesse, et je renonce en quelque manière à ce beau métier dont M. de Guibert donne de si éloquentes leçons. La guerre demande une jeunesse vive, et ma vieillesse pesante n'y convient plus: d'ailleurs me conformant aux sentimens de nos maîtres les encyclopédistes, je ne me contente pas de maintenir mon petit domaine en paix, je prêche encore cette paix aux autres. J'espère que le Turc m'en croira, quoique bien d'autres qui se mêlent du métier, lui prêchent la guerre. Cependant j'ai encore une peroraison en poche, qui j'espère l'emportera sur les phrases des prédicans guerriers. Enfin vous aurez ce sixième chant des confédérés, pour qu'il ne vous manque aucune des sottises qui m'ont passé par la tête. 1772.

En qualité de prophète j'annonce la paix, quoiqu'elle ne soit point encore conclue; s'il y avait moins de difficultés à la déterminer, le temple de Jérusalem pourrait être réédifié par un des articles; mais

——— il ne faudrait pas à préſent ajouter une condition
1772. pareille, qui ne ferait qu'embrouiller les choſes; ce pourrait être le ſujet d'une négociation particulière; que la Sorbonne cependant n'en ait pas le moindre ſoupçon, ou vous la verrez épuiſer les bourſes dévotes, envoyer le plus pur de votre or en Turquie, pour contrecarrer les proctecteurs du temple: enfin ce temple exiſterait et les ſorbonniqueurs ſoutiendraient avec leurs ſophiſmes uſités et une noble effronterie, qu'il n'en eſt rien. Tant les prêtres, ſurtout les docteurs, ont la cervelle dure et s'opiniâtrent. On les a vus ſoutenir ſouvent leurs opinions malgré l'évidence. Vous rirez d'eux et ils vous anathématiſeront, mais riez toujours à bon compte.

Je ne ſais ſi les chevaux de Spa mangent les Ruſſes; mais ce que je ſais certainement, c'eſt que les janiſſaires ne les mangent pas. J'eſpère que cette aventure ne ſera pas inférée dans l'hiſtoire de votre académie, dont vous vous acquitterez auſſi bien que de toutes les choſes dont vous vous êtes chargé juſqu'à préſent. Il eſt sûr que l'académie ne pouvait pas faire un meilleur choix de ſecrétaire perpétuel; c'était le ſeul moyen de faire lire ſes mémoires depuis que Fontenelle n'y eſt plus: je ſerai un de vos lecteurs, de vos admirateurs, et de ceux qui s'intéreſſent à tout ce qui concerne votre contentement et votre conſervation. Sur ce etc.

LETTRE

LETTRE XCV.

DU ROI.

Le 6 octobre.

MONSIEUR Borrelly vient d'arriver. Il m'a remis le paquet dont vous l'avez chargé. Autant que j'en puis juger, il paraît habile et plein de bonne volonté. Je l'ai d'abord mis au fait de la beſogne dont il doit être chargé; et comme dans le plan d'éducation qui eſt reçu à l'académie, il y a des méthodes qui diffèrent beaucoup des autres écoles, je les lui ai indiquées, et je ne doute pas qu'il ne rempliſſe l'attente que donne ſa bonne réputation, ſur-tout votre ſuffrage. Le déſir que j'ai de voir réuſſir ma petite inſtitution de l'académie des nobles, me rend d'autant plus reconnaiſſant des moyens que vous me fourniſſez de la perfectionner. Plus on avance en âge et plus on s'aperçoit du tort que font aux ſociétés les éducations négligées de la jeuneſſe: je m'y prends de toutes les façons poſſibles pour corriger cet abus. Je réforme les colléges ordinaires, les univerſités, et même les écoles de village; mais il faut trente années pour en voir les fruits; je n'en jouirai pas, mais je m'en conſolerai en procurant à ma patrie cet avantage dont elle a manqué. 1772.

Je ne comprends en vérité rien à vos Français. Ces gens penſent-ils donc que la haute réputation où ils étaient du temps de Louis XIV, était fondée ſur autre choſe que ſur l'avantage que leur donnait ſur les autres nations la culture des arts et des ſciences, en y ajoutant cet air de grandeur que Louis XIV ſavait

donner à toutes ſes actions? On devrait ſe ſouvenir à
1772. Paris qu'autrefois Athènes attirait le concours de toutes les nations, et même de ſes vainqueurs les Romains, qui rendaient hommage à leurs connaiſſances et y venaient pour s'inſtruire. A préſent cette ville devenue agreſte, n'eſt plus viſitée de perſonne. Le même ſort menace Paris, s'il ne ſait pas mieux conſerver les avantages dont il jouit. Vous recevrez ci-joint une lettre pour le Chevalier de Châtelux; ſes ſemblables ſe trouvaient autrefois abondamment en France, la nobleſſe dépourvue de connaiſſances n'eſt qu'un vain titre qui place un ignorant au grand jour et l'expoſe au perſifflage de ceux qui s'en amuſent.

Je vois par ce que vous me mandez, que l'académie a ſes intrigues comme la cour; des perſonnes nées avec un eſprit inquiet tracaſſent par-tout, mais le vrai mérite ſurmonte tous ces obſtacles; il perce, il ſe fait jour, il triomphe à la fin. Voilà ce qui vous eſt arrivé et ce qui ne manquera pas d'arriver à M. de Lille, qui eſt à mes yeux plus académicien que la moitié de vos quarante. Je vois par votre apoſtille que vous avez placé très-honorablement mon eſtampe dans la compagnie de gens bien ſupérieurs à ce que je ſuis et à ce que je puis être. Je vous envoie une médaille qu'on vient de frapper par rapport à un événement qui intéreſſe les Sarmates et je ne ſais qui. Je voudrais que c'eût été à l'occaſion de la paix que cette médaille ſe fût faite; mais quoi qu'on machine, quoi qu'on intrigue, cette paix ſe fera pourtant, et s'il plaît au *fatum*, bientôt: je me flatte qu'alors, ſelon que me l'a fait eſpérer M. Borrelly, j'aurai le plaiſir de vous voir et de pouvoir vous aſſurer moi-même de toute l'eſtime que j'ai pour vous. Sur ce etc.

LETTRE XCVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A, Paris, ce 9 Octobre.

SIRE,

J'AI reçu la nouvelle *diatribe* de V. M. contre les *pauvres* et très-pauvres confédérés Polonais, et leurs non moins *pauvres* alliés; si pourtant on doit donner à un excellent morceau de poésie le triste nom de *diatribe*. Si les objets de cette plaisanterie méritent par leur ridicule conduite de n'essuyer que des *diatribes*, la plaisanterie en elle-même mérite un nom plus digne d'elle, par les traits de finesse, de gaieté, et de légéreté dont elle est remplie. Cependant, Sire, permettez-moi d'ajouter, comme bon et même brave Français, que j'aurais autant aimé ne pas voir mes chers compatriotes mêlés dans cette plaisanterie: je n'examine point s'ils la méritent, ni le rôle qu'ils ont joué dans cette affaire; je suis seulement fâché que le bout du bâton dont V. M. a frappé les Polonais, soit allé jusqu'aux *Chevaliers* qui les ont secourus; quoi qu'il en soit, comme je n'ai pas pris ma part de leur gloire, je ne la prends pas non plus des nasardes qu'on leur donne; c'est à eux à voir s'ils les acceptent. 1772.

Ce qui me plaît le plus, Sire, dans cette charmante fin de votre poëme, c'est la paix qu'elle nous annonce. Car quoique je me pique, tout géomètre que je suis, d'aimer un peu les bons vers, j'aime encore mieux la

paix et l'union entre les hommes. La lettre que V. M.
1772. me fait l'honneur de m'écrire, me confirme dans cette douce eſpérance, en me feſant enviſager cette paix comme prochaine. On nous aſſure pourtant ici que le congrès eſt rompu; mais ſur la parole de V. M., que je crois comme la vérité même, j'eſpère que s'il eſt rompu, il ſe renouera bientôt, grâce à la *peroraiſon en poche* dont V. M. me fait l'honneur de me parler, et qui, autant que je puis le deviner, doit être une peroraiſon très-efficace. Plein de confiance, Sire, en cette éloquente peroraiſon, je me ſuis hâté de l'annoncer d'avance à mes confrères les *encyclopédiſtes*, qui ont avec l'Egliſe cela ſeul de commun, d'abhorrer le ſang comme elle. Plaiſanterie à part, Sire, cette paix comblera de gloire V. M., qui joue dans toute cette affaire un rôle ſi grand et ſi digne d'elle; j'avoue qu'une nouvelle gloire à V. M. eſt, comme on dit, de l'eau portée à la rivière; mais cette eau, Sire, eſt toujours bonne, quand elle vient d'une auſſi bonne ſource, et qu'elle joint au titre de héros celui de pacificateur.

Je ſuis ſeulement fâché, et mes confrères les encyclopédiſtes partagent ma peine; que la *réédification* de ce temple ſi *édifiant* de Jéruſalem ne puiſſe pas faire dans le traité un petit article ſecret. Il faudra donc que les Juifs prennent patience pour aller s'établir ſur les bords du Jourdain; j'eſpère au moins que les Turcs ſe feront encore battre dans la première guerre qu'ils feront à quelque monarque philoſophe en effet, et chrétien pour la forme, et que ce héros philoſophe et mauvais chrétien rendra ce petit ſervice aux Juifs, dont il pourrait même tirer quelque argent

à cette bonne intention; car tout bienfait mérite reconnaiſſance. 1772.

Le profeſſeur que j'ai eu l'honneur d'envoyer à V. M., doit actuellement, ſi je ne me trompe, être arrivé à Berlin; j'eſpère que V. M. l'aura vu, et je ne doute point qu'il ne juſtifie par ſon travail et par ſa conduite ce que j'ai annoncé de lui. Je ne ſais ſi V. M. eſt informée que M. Thiriot, chargé ici de ſa correſpondance littéraire, tire abſolument à ſa fin; en cas que V. M. ne lui ait pas déjà deſtiné un ſucceſſeur, et qu'elle veuille bien avoir ſur ce ſujet quelque confiance en mon choix, je prends la liberté de lui propoſer pour remplacer M. Thiriot, et aux mêmes conditions, M. Suard, homme d'eſprit, de goût et de probité, qui a travaillé long-temps avec ſuccès au *journal étranger* et à la *gazette littéraire*, et qui eſt auteur d'une excellente traduction françaiſe de l'hiſtoire de Charles-Quint par Robertſon. J'oſe aſſurer V. M. qu'elle ne peut faire à tous égards un meilleur choix pour remplacer M. Thiriot, et j'oſe de plus me flatter qu'elle voudra bien m'en croire, tant par le zèle qu'elle me connaît pour ce qui l'intéreſſe, que par l'expérience qu'elle a déjà faite de l'attention ſcrupuleuſe que j'ai apportée à tous les choix dont elle m'a fait l'honneur de me charger.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, la plus vive reconnaiſſance, et la plus ſincère admiration etc.

LETTRE XCVII.

DU ROI.

Le 27 octobre.

1772. J'AI conçu toute la témérité d'un Allemand qui envoye des vers français à un académicien à Paris, et de plus encore à un des quarante. J'ai ſenti toute l'impertinence qu'il y a d'envoyer à une des premières têtes de la littérature françaiſe une ſatire ſur des aventuriers de ſa nation; mais ſi j'excepte de ces aventuriers trois ou quatre perſonnes de mérite, le gros de leurs compagnons n'était compoſé que de la lie des dernières réductions de vos troupes, et quant aux vers, comme ils ne s'élèvent pas plus haut que le ton du vaudeville, il m'a paru qu'un poëte tudeſque, muni d'effronterie, pouvait les haſarder.

Cette paix à laquelle vous vous intéreſſez s'achemine à grands pas; le congrès vient de renouer les négociations, et avant la fin de l'hiver les troubles de l'orient ſeront pacifiés. Je ne ſuis qu'un faible inſtrument dont la Providence ſe ſert pour coopérer à cette œuvre ſalutaire. Les diſpoſitions pacifiques de l'impératrice de Ruſſie font tout dans cette affaire; le ſeul honneur qui peut m'en revenir, eſt d'avoir ſoutenu les intérêts de l'impératrice par des négociations à Conſtantinople et dans d'autres cours. La paix eſt ſans doute le but où tous les politiques doivent tendre; mais que de matières combuſtibles répandues dans le monde, et que d'embraſemens nouveaux à craindre! Toutes les eaux de l'océan ne

ſeraïent peut-être pas ſuffiſantes pour les éteindre, et tous les encyclopédiſtes armés de ſeaux et de ſeringues ſe conſumeraient dans les plus durs travaux avant que d'y réuſſir. J'enverrais volontiers au nouveau temple de Jéruſalem une vermine hébraïque dont je ſerais bien aiſe de me défaire, ſi l'on pouvait perſuader à monſieur Muſtapha d'en permettre la réédification. Ce bon ſultan eſt plus embarraſſé de reconquérir l'Egypte que de ce qui ſe paſſe à Sion. Si un Juif bien riche d'Amſterdam ou de Londres lui propoſait (en lui offrant une groſſe ſomme) de permettre de rebâtir ce temple, je crois que le ſultan ne s'y oppoſerait pas; mais les Juifs riches aiment mieux les eſpèces que les ſynagogues, et d'ailleurs il y a ſi peu de zèle dans les ſectes, que dans ce ſiècle elles n'acheteraient pas à vil prix des libertés pour leſquelles elles ſe ſont fait égorger autrefois. Il n'y a de zélateurs en Europe qu'en France; Amiens et Toulouſe en ont naguère fourni des exemples. L'Eſpagne eſt glacée, Vienne ſe refroidit chaque jour, et les Anglais ont même fait mettre dans leurs gazettes, que le pape s'était fait calviniſte. Je ne garantis pas le fait, mais je l'ai vu imprimé. 1772.

Votre profeſſeur eſt arrivé et vous en aurez déjà reçu mes remercîmens. Il a bien débuté, et je ne doute pas que votre choix n'ait été auſſi bon qu'éclairé. Le pauvre Thiriot s'en va donc? Il y a quarante ans que je le connais, ſans l'avoir vu. On l'appelait dans ſa jeuneſſe le colporteur des ouvrages de Voltaire: il baiſſait notablement, ſes feuilles étaient ſtériles et ne contenaient rien de piquant ni d'amuſant. Que celui que vous me propoſez m'envoye

1772. une feuille de sa façon, pour voir s'il me conviendra, mais sur-tout qu'il n'omette pas les historiettes de Paris, si elles sont plaisantes; car les bons livres deviennent si rares, qu'à peine en paraît-il un dans l'année, tandis que la gaieté, qui fait le caractère de la nation, lui reste. Que vous dirai-je d'ici; sinon qu'on m'a donné un bout d'anarchie à morigéner? J'en suis si embarrassé, que je voudrais recourir à quelque législateur encyclopédiste pour établir dans ce pays des lois qui rendraient tous les citoyens égaux, qui donneraient de l'esprit aux imbécilles, qui déracineraient l'intérêt et l'ambition du cœur de tous les citoyens, et qui ne présenteraient qu'un fantôme de souverain qu'on mettrait dehors au premier ordre, où personne ne connaîtrait de taxes ni d'impôts et qui se soutiendrait de lui-même. Voilà les hautes pensées qui m'occupent maintenant. Quelque beau que soit ce gouvernement, je désespère de mon peu de capacité pour le monter sur le pied que vos savans législateurs (qui n'ont jamais gouverné) prescrivent. Enfin, il en arrivera ce qu'il pourra, et l'on me tiendra compte de ma bonne volonté, à peu-près comme à un écolier qui veut donner des leçons dans l'absence de ses maîtres, et qui ne les ayant pas assez bien comprises, les rend de travers.

Portez-vous bien, conservez votre santé, pour que j'aie encore le plaisir de vous voir. Sur ce etc.

LETTRE XCVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 20 novembre.

SIRE,

Je viens de recevoir la belle médaille que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer, et qui a pour objet les nouveaux Etats qu'elle vient d'acquérir. La légende *Regno redintegrato*, prouve que V. M. n'a fait que rentrer dans des poſſeſſions qui lui ont appartenu autrefois. La voilà, ſi je ne me trompe, maîtreſſe en grande partie du commerce de la Baltique, et j'en fais compliment à cette mer, qui n'a point, ce me ſemble, encore eu un maître ſi couvert de gloire, j'eſpère qu'elle s'en trouvera bien, et l'Europe auſſi, quant au commerce qui en dépend, et je ſouhaite ardemment pour l'un et pour l'autre la continuation des jours glorieux de V. M. Je me doutais bien que la *peroraiſon* dont elle m'a fait l'honneur de me parler dans une de ſes dernières lettres, ſerait efficace pour engager à la paix M. Muſtapha, et je me réjouis pour le bien de l'humanité que cette paix ſi déſirée et ſi néceſſaire ſoit enfin sûre et prochaine, comme V. M. veut bien me le faire eſpérer. J'avoue en tremblant qu'il y a en effet encore bien des matières *combuſtibles*, et peut-être même aſſez près de vos Etats; mais j'ai une ferme confiance que celui qui a ſu jeter ſi efficacement de l'eau ſur le feu qui brûlait depuis quatre ans, ſera encore plus heureux pour éteindre celui qui ne fait que couver encore. 1772.

1772. Il vaut mieux pour V. M. de s'occuper, comme elle le fait avec tant de succès, des progrès de l'éducation chez elle, que de s'engager dans les querelles des autres. J'espère qu'elle sera contente du professeur que j'ai eu l'honneur de lui envoyer.

Je compte que V. M. recevra par ce courrier-ci une feuille littéraire de la part de M. Suard, que j'ai eu l'honneur de proposer à V. M. pour remplacer le pauvre Thiriot. Ce dernier vient de mourir depuis peu de jours, et j'ai lieu de croire que V. M. ne sera pas mécontente de la feuille que M. Suard lui envoye. Il se conformera avec autant de zèle que d'intelligence à tout ce que V. M. pourra désirer, et je prends la liberté en conséquence de renouveler à V. M. mes très-humbles prières pour lui demander en faveur de M. Suard les mêmes bontés dont elle honorait M. Thiriot. J'attends à ce sujet ses derniers ordres, et j'ose me flatter qu'ils seront favorables.

J'ai envoyé à M. le Chevalier de Châtelux, qui en ce moment n'est point à Paris, la lettre dont V. M. l'a honoré, et je ne doute point qu'il n'ait l'honneur d'en faire incessamment lui-même de ses très-humbles remercîmens à V. M. Il est digne de ses bontés et de son estime par ses connaissances, son caractère, son ardeur pour s'instruire, et son application à son métier, qui ne souffre point de ses autres études; et il n'est que trop vrai, par malheur pour notre nation, qu'on ne peut aujourd'hui donner le même éloge qu'à un très-petit nombre de ses semblables. La plupart de nos courtisans sont même plus qu'indifférens aux lettres; ils en sont les ennemis déclarés, parce qu'ils sentent au fond de leur cœur que les

hommes éclairés les mépriſent, et il faut avouer que les hommes éclairés ont grand tort à cet égard. Nous vivons encore un peu de notre ancienne réputation littéraire ; mais cette vie précaire ne durera pas long-temps, et nous finirons par être à tous égards la fable de l'Europe ; c'eſt dommage, car nous étions faits pour être aimables. 1772.

V. M. ne veut donc pas encore donner à la Sorbonne, ou lui procurer au moins par l'entremiſe de Muſtapha la petite mortification de voir rebâtir ce temple qu'elle ſerait un peu embarraſſée de retrouver debout ? Je me ſoumets à tout pour la plus grande gloire de notre ſainte religion, qui eſt pourtant plus intolérante et plus perſécutrice que jamais. Dieu merci, je ne verrai pas encore long-temps ces maux ; des inſomnies preſque continuelles m'annoncent une diſpoſition inflammatoire qui ſe terminera vraiſemblablement par me faire prendre congé de ce meilleur des mondes poſſibles. Je me conſolerai ſans peine, ſi le *fatum* daigne ajouter aux jours précieux de V. M. ce qu'il paraît vouloir retrancher aux jours très-inutiles du plus ſincère, du plus reconnaiſſant, et du plus dévoué de ſes admirateurs. C'eſt avec ces ſentimens et avec le plus profond reſpect que je ſerai toute ma vie etc.

LETTRE XCIX.

DU ROI.

Le 4 décembre.

1772. Vous nous faites trop d'honneur et à la Baltique et à moi, de vous intéreſſer à notre ſort; toutefois je ſais bien, nonobſtant notre union, que je n'aurais pas envie de conſommer mon mariage au fond de cette mer, ni de m'y promener beaucoup, comme le doge de Veniſe. Le climat de ces parages eſt rude, et le voiſinage tient un peu de vos Iroquois, à préſent aſſujettis aux Anglais. Je ne ſais ce que feront ces autres barbares, habitans de Byzance, et ſi ma peroraiſon fera plus d'impreſſion ſur eux que les harangues factieuſes de quelques-uns de leurs ſoi-diſant amis, qui voudraient je crois les voir expulſés de l'Europe, pourvu que les troubles continuaſſent d'agiter le nord. Il y a toute apparence que la Sorbonne verra d'un œil tranquille cette guerre, et la paix, ſi elle ſe fait, et qu'il ne ſera pas plus queſtion de rebâtir le temple de Jéruſalem que de reconſtruire la tour de Babel. Pendant toutes ces agitations diverſes, on va entièrement abolir l'ordre des jéſuites, et le pape, après avoir biaiſé long-temps, cède enfin à ce qu'il dit, aux importunités des fils aînés de ſon égliſe. J'ai reçu un ambaſſadeur du général des ignatiens, qui me preſſe pour me déclarer ouvertement le protecteur de cet ordre. Je lui ai répondu que lorſque Louis XV avait jugé à propos de ſupprimer le régiment de Fitz James, je n'avais pas cru devoir

intercéder pour ce corps, et que le pape était bien maître chez lui de faire telle réforme qu'il jugeait à propos, sans que des hérétiques s'en mêlassent. 1772.

Vous vous plaignez toujours du peu de cas que vos Français font présentement de la littérature. Bien des raisons y contribuent. La nation, avide de gloire, protégea les premiers grands hommes qui, après la renaissance des lettres, illustrèrent leur patrie par leurs écrits, et dont quelques-uns ne le cédèrent pas en mérite aux plus célèbres auteurs anciens; ensuite on se rassasia de ces chefs-d'œuvre; les auteurs qui suivirent ces grands hommes, ne les égalèrent pas; les études furent moins profondes et tout le monde se mêla d'écrire et d'imprimer. La plupart de ces auteurs, décriés par leurs mœurs, ne sauraient mériter l'estime du public, et l'on passe du mépris de la personne au mépris de l'art. Ajoutez à ces considérations que Paris est un gouffre de débauche, dans lequel se précipite votre jeunesse ardente; beaucoup y périssent ou perdent le goût de l'application; et comme les hommes n'aiment que les choses dans lesquelles ils espèrent de réussir, cette jeunesse frivole ne connaissant que les plaisirs grossiers des sens, n'aime point les arts qu'elle ne connaît pas assez pour en juger, et il lui est plus facile de mépriser ce qu'elle n'a point étudié que de convenir de son ignorance; car quel temps reste-t-il à un homme du grand monde à Paris, je ne dis pas pour étudier, mais pour penser? La matinée, des visites, un déjeûner, ensuite le spectacle, de-là au jeu, au souper, encore jusqu'à deux heures du matin, puis bonnes aventures, ensuite on se couche; on se lève à onze heures; ainsi tous les

momens ſont pris, et l'on eſt fort occupé ſans rien faire.
1772. Mais je ne ſais à quoi je penſe. Ce n'eſt certainement pas à moi à vous faire la deſcription de Paris, que vous connaiſſez mieux que moi. L'éclat que la France jeta au ſiècle de Louis XIV était trop grand pour pouvoir ſe ſoutenir long-temps : il y a un certain point d'élévation qu'il ne nous eſt pas poſſible de ſurpaſſer. Les matières les plus intéreſſantes ſont épuiſées, il ne reſte plus qu'à glaner ſur les pas de ceux qui ont fait d'amples moiſſons, et avec un génie auſſi élevé que le leur, on ne les égalerait pas, parce que le ſuccès des ouvrages dépend en grande partie du choix judicieux de la matière qu'on traite. A préſent ce qui me dégoûte de cette petite correſpondance littéraire que j'ai entretenue en France, ce ne ſont pas ceux qui écrivent, mais les matières qui leur manquent. Lorſqu'un Fontenelle, un Voltaire, un Mairan, un Crébillon encore, et même l'auteur de Ver-vert compoſaient, c'était un plaiſir d'apprendre des nouvelles de la France, qui étaient celles du Parnaſſe, parce que les ouvrages de ces auteurs méritaient d'être lus par tout le monde; mais aujourd'hui qu'il ne paraît que des compilations ou des recueils de 23,633 grands hommes que la France a produits, et de 8,566 femmes illuſtres, il n'y a plus moyen de ſoutenir les journaux qui en font les extraits. Qui, par exemple, s'aviſera de s'inſtruire de la méthode nouvelle de donner des lavemens, d'un nouvel art de raſer dédié à Louis XV, pour lui apprendre à ſe faire la barbe lui même, de dictionnaires et d'encyclopédies en tout genre ? Tout cela me cauſe des dégoûts, et comme je n'entretiens plus de correſpondant à

Athènes depuis qu'elle eſt devenue Sétines, je n'en veux plus avoir à Paris, parce qu'on n'y trouve plus la marchandiſe dont je fais cas; mais cela ne m'empêche pas de dormir. Souvenez-vous que le ſommeil et l'eſpérance ſont les deux calmans que la nature a daigné accorder à l'humanité, pour lui faire ſupporter les maux réels qu'elle endure. Dormez et eſpérez, et tout ira bien. Vivez, car votre exiſtence fera plus de peine à vos envieux ou bien à vos ennemis, que votre mort ne leur ferait de plaiſir. Souvenez-vous que l'univers n'eſt pas concentré dans Paris, et que ſi l'on ne connaît pas dans votre patrie le prix que vous valez, l'on vous rend plus de juſtice ailleurs. Sur ce etc. 1772.

LETTRE C.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 1 janvier.

SIRE,

PÉNÉTRÉ, comme je le ſuis, des ſentimens auſſi tendres que reſpectueux que V. M. me connaît depuis long-temps pour ſa perſonne, je la prie de me permettre de commencer la lettre que j'ai eu l'honneur de lui écrire, à peu près comme Démoſthène commence ſa harangue *pour la couronne*. *Je prie d'abord tous les Dieux et toutes les Déeſſes de conſerver* dans l'année où nous entrons, comme ils ont fait dans les précédentes, un prince ſi précieux aux 1773.

1773. lettres, à la philoſophie, et à moi chétif perſonnage en particulier. Je prie encore ces mêmes Dieux, s'il eſt vrai que *le cœur des rois* ſoit *entre leurs mains*, de vouloir bien conſerver ce grand et digne prince dans les ſentimens de bonté dont il m'a honoré juſqu'ici, et dont je me flatte de n'être pas tout-à-fait indigne, par la vivacité de ma reconnaiſſance, de mon dévouement et de mon admiration pour lui.

Cette admiration, Sire, augmenterait, s'il eſt poſſible, par la lecture que j'ai faite de la lettre charmante que V. M. vient d'écrire à M. de Voltaire. Comme il ſait toute mon amitié pour lui, et tout ce que je ſens pour V. M., il n'a pas cru faire une indiſcrétion de m'envoyer copie de cette lettre, dont je lui ai bien promis de ne donner de mon côté copie à perſonne, mais que je voudrais faire lire à tous les gens de lettres, pour les pénétrer des ſentimens qu'ils vous doivent. L'eſtime que vous marquez pour leur chef mérite toute leur reconnaiſſance, et la manière dont vous exprimez cette eſtime eſt pleine de cette grâce et de ce charme que toutes les lettres de V. M. reſpirent. L'article des Turcs battus, *quoiqu'ils n'oyent point de philoſophes*, eſt ſur-tout charmant, ainſi que l'article de la *lyre de la Henriade*, d'*Amphion*, et du poiſſon qui le porta, et ce que V. M. ajoute, que *c'eſt tant pis pour les . . . . . s'ils n'aiment pas les grands hommes*, eſt digne de faire proverbe parmi les gens de lettres. Pour moi, ce ſera déſormais le refrain de tous mes diſcours, en voyant les lettres opprimées et perſécutées comme elles le ſont.

Il faut que ces pauvres ignatiens ſoient bien malades, puiſqu'ils ont recours à un médecin tel que V. M.

V. M., qui en effet n'a guères de remèdes efficaces à leur offrir. Je doute qu'ils soient contens de la réponse de V. M., et qu'ils lui fassent l'honneur de *l'afficher* à leur ordre, comme ils l'ont fait à notre grand Louis XIV, qui aurait bien pu se passer de cet honneur, et au pauvre misérable Roi Jaques II, qui était plus fait pour être frère jésuite, que pour être Roi. Quoi qu'il en soit, je ne pense pas que le roi d'Espagne, qui sollicite vivement la destruction de cette vermine, soit fort édifié de l'ambassade qu'elle a envoyée à V. M. pour se mettre sous sa protection spéciale. Je ne doute point que quand il saura cette nouvelle intrigue jésuitique, qui leur a valu de la part de V. M. un si excellent persifflage, il ne redouble ses efforts auprès du St. père pour leur destruction, et pour notre délivrance. Je sais qu'après l'anéantissement de cet ordre, la philosophie et les lettres n'en feront guères mieux dans la plus grande partie de l'Europe; mais enfin ce sera un nid de chenilles de moins, et de chenilles très-pullulantes et très-dangereuses. 1773.

Le jugement que V. M. porte du poëme de M. Helvétius, dans sa lettre à M. de Voltaire est, comme tous ses autres jugemens, très-juste, dans les deux sens de *justice* et de *justesse*. Je suis persuadé, ainsi que V. M., que l'auteur aurait retouché ce poëme avant que de le publier, s'il eût assez vécu pour faire ce présent aux lettres. Mais V. M. n'a-t-elle pas été charmée de la préface qu'on a mise à la tête de cet ouvrage, et qui me paraît pleine de goût, de philosophie, de sensibilité, et très-bien écrite? Nos prêtres n'en sont pas contens, et c'est pour cette préface un éloge de plus. . . . . .

1773. V.M. ne veut donc plus de correſpondant littéraire. J'avoue que notre littérature eſt un peu en décadence, nous avons beaucoup de chardons, quelques fleurs bien paſſagères, et peu de fruits; cependant ce qui doit nous conſoler, c'eſt qu'il me ſemble que les autres peuples ne font pas mieux que nous, et que ſi nous ſommes déchus, nous tenons encore au moins la place la plus diſtinguée. J'ai peur que nous ne conſervions pas même long-temps cet avantage, et que les autres nations dont nos écrivains ont contribué à former le goût, et à augmenter les lumières, ne nous battent bientôt, comme un enfant fait à ſa nourrice, quand elle n'a plus de lait à lui donner. Je gémis dans le ſilence ſur le ſort qui menace notre littérature; et ma ſeule conſolation eſt de ſavoir qu'il y a encore dans le nord un héros philoſophe, qui connaît le prix des lumières, qui aime et protége les lettres; et qui ſert tout à la fois de chef et d'exemple à ceux qui les cultivent.

Je ſuis avec le plus profond reſpect etc.

LETTRE CI.

DU ROI.

Le 28 Janvier.

J'IMPLORE moi (au lieu des Dieux auxquels s'adreſſait Démoſthène) les lois du mouvement, ces principes vivifians de toute la nature, (dont vous avez ſi ſavamment calculé les effets, pour qu'ils prolongent

en vous, autant qu'il eſt poſſible, leur activité, afin que vous éclairiez encore pendant longues années vos contemporains, et nous autres ignorans qui n'avons pas l'honneur d'être géomètres. Je ſouhaite en même temps que la Fortune, Déeſſe à laquelle vous ne ſacrifiez guères, répande ſes heureuſes influences ſur vos jours prolongés; car ſans le bonheur la vie n'eſt qu'un fardeau, et un fardeau ſouvent inſupportable. Si vous me demandez ce que j'entends par la Fortune? Ce ſera tout ce que vous voudrez, le deſtin, le *fatum*, la néceſſité, en un mot, ce qui rend heureux. Et voilà, non pas pour la nouvelle année, mais pour un grand nombre de ſuivantes. 1771.

J'ai été flatté de l'approbation que vous donnez à ma façon de penſer au ſujet du patriarche de Ferney. La poſtérité éclairée enviéra aux Français ce phénomène de la littérature, et les blâmera de n'en avoir pas aſſez connu le prix. De pareils génies ne naiſſent que de loin en loin. L'antiquité grecque nous fournit un Homère; c'était le père de la poéſie épique; un Ariſtote, qui avait, quoique mêlées d'obſcurités, des connaiſſances univerſelles; un Epicure, auquel il a fallu un commentateur comme Newton pour qu'on lui rendît juſtice. Les Latins nous fourniſſent un Cicéron, auſſi éloquent que Démoſthène et qui embraſſait beaucoup d'érudition dans la ſphère de ſa capacité; un Virgile que je regarde comme le plus grand des poëtes. Il ſe trouve enſuite une très-grande lacune juſqu'aux Bayle, aux Leibnitz, aux Newton, aux Voltaire; car une infinité de beaux eſprits et de gens à talens ne peuvent ſe ranger dans cette première claſſe. Peut-être faut-il que la nature

faſſe des efforts pour accoucher de ces génies ſublimes,
1773. peut-être y en a-t-il beaucoup d'étouffés par les haſards de la naiſſance et par des jeux de la fortune qui les détournent de leur deſtination, peut-être y a-t-il des années ſtériles pour la production des eſprits, comme il y en a pour les ſemences et pour les vignes. La France, comme vous le dites, ſe ſent de cette ſtérilité. On y voit des talens, mais peu de génies. Quoique cette ſtérilité s'apperçoive chez les voiſins, ces voiſins mêmes n'en ſont pas mieux pourvus. L'Angleterre et l'Italie ſont languiſſantes; un Hume, un Metaſtaſio ne peuvent entrer en parallèle, ni avec le lord Bolingbrocke, ni même avec l'Arioſte. Pour nos Tudesques, ils ont vingt idiomes et n'ont aucune langue fixée: cet inſtrument eſſentiel qui manque, nuit à la culture des lettres. Le gôut de la ſaine critique ne leur eſt pas encore aſſez familier. J'eſſaye de rectifier les écoles ſur cette partie ſi eſſentielle des humanités; mais peut-être ſuis-je un borgne qui veut enſeigner le chemin à des aveugles. Quant aux ſciences, nous ne manquons ni de phyſiciens ni de mécaniciens; mais le goût de la géométrie ne prend pas encore. J'ai beau dire à mes concitoyens qu'il faut des ſucceſſeurs à Leibnitz, il ne s'en trouve point. Quand des génies naîtront, tout cela ſe trouvera. Je crois cette chance ſupérieure à votre calcul. Il faut attendre que la Nature, libre dans ſes opérations, agiſſe; nous autres pauvres créatures nous ne pouvons ni réclamer ſes efforts, ni prévenir les mouvemens qu'elle s'eſt propoſés pour opérer ces productions tant déſirables. Il y a encore des érudits; cependant croiriez-vous bien que je ſuis obligé

d'encourager l'étude de la langue grecque, qui ſans les ſoins que je prends, ſe perdrait tout à fait ? 1772.

Vous jugerez vous-même par cet expoſé véridique que votre patrie ne doit pas craindre encore que les autres nations la ſurpaſſent. Pour moi, je bénis le Ciel d'être venu au monde au bon temps. J'ai vu les reſtes de ce ſiècle à jamais mémorable pour l'eſprit humain : tout dépérit à préſent, mais la génération ſuivante ſera plus mal que la nôtre. Il paraît que cela n'ira qu'en empirant, juſqu'au temps où quelque génie ſupérieur s'élévera pour réveiller le monde de ſon engourdiſſement, et lui rendre ce *ſtimulus* qui le porte à l'amour de ce qui eſt eſtimable, et utile à toute l'eſpèce humaine. En attendant, joiuſſons du préſent, ſans nous embarraſſer du paſſé, ni de l'avenir. Voyez avec des yeux ſtoïques tout ce qui peut vous faire de la peine, et ſaiſiſſez avec empreſſement ce qui peut vous être agréable : après bien des réflexions il en faut venir là ; je ſouhaite de tout mon cœur que les objets du plaiſir l'emportent chez vous ſur les déſagréables, ou que vous vous faſſiez illuſion à vous-même ; car quoi qu'on en diſe, il vaut mieux être heureux par l'erreur que malheureux par la vérité. Sur ce etc.

TA... OXFORD

LETTRE CII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce ſaint Vendredi, 9 Avril.

SIRE,

1773. LES nouvelles publiques ont tant parlé depuis deux mois des grandes occupations de V. M., que j'ai reſpecté ces occupations, et craint d'importuner V. M. par mes bavarderies philoſophiques ou littéraires. Ce n'eſt pas que je n'aye été fort occupé du grand prince, qui après avoir été ſi long-temps le héros du nord, ſemble en être devenu aujourd'hui l'arbitre, ſans ceſſer d'en être le héros. Mais, Sire, quelque intérêt que je prenne à la gloire de V. M., je déſirerais fort, pour ſon repos et ſa conſervation, qu'elle ne fût plus que l'arbitre de ſes voiſins, et que les circonſtances ne la forçaſſent pas à ſe montrer encore une fois héros à la guerre. On nous menace ſi fort de ce fléau, *que moi, qui Dieu-merci de courage me pique* comme le ſouriceau de la Fontaine, *j'en ſuis preſque mort de frayeur*, non pour moi, que les coups de fuſil n'ont pas l'air d'atteindre ſitôt, mais pour V. M., qui a maintenant beaucoup plus à craindre de la fatigue que de ſes ennemis, ſi elle peut en avoir. Le philoſophe Fontenelle, dans le temps des troubles du ſyſtême, alla un jour à l'*audience* ou à l'*audiance* du Régent qui l'aimait, et lui dit; *Permettez-moi, Monſeigneur, de vous demander en toute humilité, ſi vous eſpérez vous en tirer?* Je ne ferai pas la même

queſtion à V. M., qui s'eſt tirée d'affaires plus difficiles ; je prendrai ſeulement la liberté de lui dire, 1773.
ſi elle nous conſerve la paix, *Dieu vous béniſſe !* et ſi elle eſt forcée à la guerre, *Dieu vous conſerve !*

Si je jugeais des occupations de V. M. par la lettre pleine de philoſophie et de lumière qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, je croirais qu'elle n'eſt livrée qu'à la littérature et aux beaux arts ; on ne ſoupçonnerait pas que les choſes dont elle parle ſi bien et avec un détail ſi profond, ne fuſſent qu'un délaſſement pour elle, et un délaſſement de quelques inſtans dérobés aux plus importantes affaires. Il faut toujours finir par admirer V. M. ; mais cette admiration ſera pour moi un ſentiment douloureux, tant que je craindrai pour elle. Ayez pitié, Sire, de la philoſophie et des lettres, qui crient à V. M. comme David fait à ſon Dieu dans ſes Pſaumes : *ne m'abandonnez pas, Seigneur, car je n'eſpère qu'en vous.*

Cette pauvre philoſophie a déjà eu cet hiver une alarme aſſez chaude. Nous avons craint de perdre le patriarche de Ferney, qui a été ſérieuſement malade, et pour la damnation duquel les ames pieuſes feſaient déjà les prières les plus touchantes. Il eſt mieux, et j'eſpère qu'il pourra encore, comme il le dit, *donner quelques façons à la vigne du Seigneur.* La littérature et la nation feraient en lui une perte immenſe et irréparable, et d'autant plus cruelle dans les circonſtances préſentes, que notre pauvre littérature eſt en ce moment livrée plus que jamais aux ours et aux ſinges. V. M. n'a pas d'idée de la déteſtable inquiſition qu'on exerce ſur tous les ouvrages, et des mutilations intolérables qu'on fait eſſuyer à tous ceux qu'on croit

capables de dire quelque vérité. Il me ſemble que cette
1773. rigueur eſt bien mal-adroite; car ceux qui par complaiſance et pour avoir la paix, ſe ſeraient châtrés à moitié, voyant qu'on veut les châtrer tout à fait, prendront le parti de ne ſe rien ôter, et de ſe livrer à Marc Michel Rey, ou à Gabriel Cramer, tels que Dieu les a faits, et avec toute leur virilité. Je ne ſais pas ſi c'eſt l'uſage chez V. M. comme en France, de livrer les chats aux chaudronniers pour la caſtration; on traite ici les gens de lettres comme les chats; on les livre, pour être mutilés, aux chaudronniers de la littérature. Malgré le peu de cas que V. M. fait de la géométrie, je me concentrerais dans cette étude, ſi ma pauvre tête me le permettait; le calcul intégral et la préceſſion des équinoxes n'ont rien à craindre des chaudronniers. Obligé de renoncer à cette étude paiſible, mais fatigante, je m'amuſe à écrire l'hiſtoire de l'académie françaiſe, dont j'ai l'honneur d'être le ſecrétaire, et dans laquelle, pour mon malheur, j'ai à parler d'une foule d'académiciens médiocres, morts depuis le commencement du ſiècle. Je ne ſais ſi cet ouvrage ſera jamais fini, encore moins s'il paraîtra de mon vivant; ſi tous ceux dont j'ai à parler reſſemblaient à V. M., l'écrivain ſerait ſoutenu par ſa matière; mais quand je penſe que j'ai d'un côté de mauvais auteurs à diſſéquer, et de l'autre de plats cenſeurs à ſatisfaire, la plume me tombe des mains preſque à chaque inſtant. Continuez, Sire, à tenir la vôtre, comme vous tenez votre épée; mais continuez-moi ſur-tout les bontés dont V. M. m'honore, et dont je me flatte de n'être pas tout à fait indigne par la tendre et profonde vénération avec laquelle je ſuis etc.

LETTRE CIII.

DU ROI.

Le 27 avril.

JE partage ma lettre entre vous à qui j'écris, et les commis des bureaux des postes qui ouvrent les paquets. J'envoie à ces commis deux pièces en vers qui pourront peut-être les scandaliser, ce dont je me soucie fort peu, et amuser les encyclopédistes, ce qui me fera plaisir. Vous verrez par ces pièces, qui peut-être ne seraient pas assez exactes pour soutenir la révision des Vaugelas et des d'Olivet, que les chaudronniers tudesques ne châtrent pas en Teutonie les chats qui veulent penser; et comme Dieu-merci nous n'avons point de sorbonne, ni de bigots assez autorisés pour oser se mêler de censurer les pensées, vous verrez par les pièces que je vous envoie, que moi et tous les prussiens nous pensons tout haut. Cependant je ne saurais vous dissimuler que le secrétaire perpétuel de notre académie s'est avisé de faire imprimer je ne sais quelle confession d'un incrédule, qui comme de raison se convertit *in articulo mortis* de ses débauches par peur du diable: c'est ce qui m'a donné lieu de vous adresser l'épître ci-jointe; il n'y manque qu'un meilleur poëte pour mettre les matériaux en œuvre. 1773.

Vous voyez, mon cher d'Alembert, que m'occupant de pareilles niaiseries, le poids de l'Europe que vous me supposez porter, ne m'accable guère. Comment pouvez-vous croire qu'un souverain des anciens Obotrites s'émancipe à jouer un rôle en Europe? Je

1773. ne suis en politique qu'un poisson, qui me contente de garder mon coin, et de le défendre contre la cupidité et l'envie des grandes puissances. Je me suis ingéré, il est vrai, à vouloir rétablir la paix en Europe; l'argent de vos Welches a prévalu à Constantinople chez les ulemas contre des raisons plus valables que des louis; et pour toutes les rodomontades de vos compatriotes et les prétendus mouvemens que les gazetiers prétendent qu'ils feront dans le nord, je vous assure qu'on s'en moque à Berlin, tout comme à Pétersbourg et à Copenhague. Nous demeurerons très-pacifiques; personne ne pense ici à aiguiser ses couteaux, et ceux qui par étourderie voudraient se frotter à nous, trouveraient à qui parler. Prenez pour vous la moitié de ce que je viens de vous écrire, et cédez le reste à ceux qui, sans doute admirateurs de mon beau style, sont curieux de me lire furtivement; ils peuvent faire courir cette lettre comme d'autres, qu'ils ont répandues où bon leur semblait; et s'ils en veulent une autre, j'ai assez de loisir pour en composer une, qu'ils ne montreront pas.

Sans plus vous parler de ces faquins qui m'ennuient, je vous assure que je m'intéresse beaucoup à la conservation de Voltaire. C'est le seul grand génie de ce siècle; il est vieux, à la vérité, mais il a encore de beaux restes; il nous rappelle le siècle de Louis XIV, duquel le nôtre n'approche pas; il a le bon ton et ces agrémens de l'esprit qui manquent à tous les prétendus beaux esprits de notre âge: enfin il habite sur les confins d'une république et il écrit librement, en observant cependant de certaines bienséances que je crois que tout écrivain doit

observer, pour qu'une liberté permise ne dégénère pas en cynisme effronté. 1773.

Si vous travaillez à présent sur les traces de Fontenelle, pour transmettre à la postérité les hauts faits de vos académiciens, je vous trouve à plaindre; car Fontenelle avait à parler tour à tour de grands hommes et d'académiciens assez ridicules. Ce mêlange piquait et excitait la curiosité du lecteur, au lieu que vous n'aurez ni grandes découvertes à relever, ni grands talens à louer, et que ne vous occupant que de la vie de gens très-médiocres, personne ne s'empressera à savoir ce que vous en direz: c'est le défaut de la matière et ce ne sera pas le vôtre: cependant cela fait une grande différence. Tout le monde lira avidement la vie d'un Newton, d'un Pierre le Grand, d'un Cassini; mais qui s'avisera de s'instruire des hauts faits et gestes d'un abbé Coyer, d'un Marmontel, d'un la Harpe et gens de leur acabit? Croyez que tout dépend du moment où l'on vient au monde. Un Alexandre le grand, né de nos jours en Macédoine, ne serait qu'un polisson, et si votre Louis XIV était le petit-fils de Louis XV, il débuterait en montant sur le trône par une banqueroute générale, qui ne lui donnerait pas beaucoup de célébrité. Les talens ne suffisent pas seuls, s'ils n'ont les moyens pour les mettre en œuvre. Si le grand Condé avait été capucin, il n'aurait jamais fait parler de lui en Europe, et si Voltaire était né vigneron en Bourgogne, il n'aurait jamais écrit la Henriade. Si César naissait à présent à Rome, il deviendrait peut-être un des Monsignori qui se morfondent dans l'anti-chambre du cordelier Ganganelli, etc... *Ceci est pour les commis des postes*,

1773. *qui, s'ils le jugent à propos, peuvent l'imprimer pour l'édification des fidelles.* Vous voyez que je ne néglige aucun de mes correſpondans, et que ces meſſieurs ont leur portion de ma lettre; puiſqu'ils ont eu l'impertinence d'en ouvrir quelques-unes, il eſt juſte qu'on s'adreſſe directement à eux et aux ſupérieurs non moins inſolens à l'inſtigation deſquels ils agiſſent.

Grimm vient faire un tour ici: il accompagne le prince héréditaire de Darmſtadt. J'eſpère d'apprendre par lui de vos nouvelles; en attendant vous pouvez être dans la plus grande tranquillité pour ce qui me regarde, et en vous recommandant à la protection d'Uranie et de Minerve, je fais mille vœux pour votre proſpérité. Sur ce, etc.

LETTRE CIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 mai.

SIRE,

Il paraît bien, par les deux pièces que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer, qu'elle ne craint point les chaudronniers tudeſques, comme on craint en France les chaudronniers welches; car aſſurément dans ces deux pièces charmantes le chat ne fait pas, comme on dit, *pate de velours*; et ce chat teutonique ſi redoutable, n'éviterait pas dans notre terrible Gaule le couteau ſacré des druides. Mais auſſi ce chat

teutonique eſt à la tête de cent cinquante mille dogues, à qui il commande, et qui ne lui laiſſeraient couper ni les griffes, ni quelque choſe de plus précieux encore, dont ſes écrits ſont bien pourvus. Je n'en voudrais pour preuves, Sire, entre mille autres, que ces deux pièces, ſi pleines d'eſprit, de raiſon, d'une philoſophie auſſi ſaine qu'éloquente, et des vers excellens. Je remercie très-humblement V. M. de l'honneur qu'elle m'a fait, en me jugeant digne qu'elle m'adreſsât des vérités ſi utiles, et ſi heureuſement exprimées. J'ai ſur-tout été enchanté, en digne géomètre que je ſuis, du petit calcul de trois cent trente écus comptés au lieu de mille, et je penſe comme V. M., que ce petit calcul, ſi on en feſait éprouver à nos druides le réſultat fâcheux, ſerait le meilleur moyen de les dégoûter des ſottiſes qu'ils nous débitent. L'épître au Marquis d'Argens, ou plutôt à ſon ombre, eſt pleine de poéſie, de facilité et d'imagination; et la philoſophie, qui eſt obligée ailleurs de tenir la vérité captive, doit une belle chandelle à la providence d'avoir dans le héros de ce ſiècle, un ſoutien tel que vous, et de pouvoir s'exprimer ſi fortement, ſi librement et ſi noblement à l'ombre de votre trône et de vos armes. Elle n'a pas moins d'obligation à V. M. de l'aſſurance qu'elle veut bien lui donner, que le nord, et par conſéquent l'Europe, reſteront en paix. Elle craindrait moins la guerre, Sire, ſi elle ne devait ſe faire qu'entre des druides; la philoſophie reſpirerait tandis qu'ils s'égorgeraient; mais les druides, entr'autres tours qu'ils ont joués au genre humain, ont trouvé le ſecret de ſe faire diſpenſer de ſe battre; et ils ſont en effet ſi précieux à l'eſpèce

1773.

humaine, qu'on ne saurait trop les conserver. Quoi
1773. qu'il en soit, Sire, c'est du moins une consolation pour la philosophie de savoir que les pauvres peuples se contenteront d'être trompés, comme à l'ordinaire, par les druides, et qu'ils feront trève pour s'égorger. Que Dieu et Frédéric les maintiennent en de si bonnes dispositions!

Je n'aurai donc, Sire, grâces à Dieu et à vous, aucune idée triste qui me trouble dans la *confection* de l'histoire de l'académie française; je me sers du mot *confection*, parce que je regarde cette histoire comme une espèce de pilule que le secrétaire est obligé de faire et d'avaler. Je tâcherai néanmoins, comme de raison, de la dorer le mieux qu'il me sera possible, et pour moi-même, et pour ceux qui voudront en goûter après moi; et je ferai comme Simonide, qui n'ayant rien à dire de je ne sais quel athlète, se jetta sur les louanges de Castor et de Pollux.

V. M. a bien raison sur notre littérature; Voltaire en soutient encore l'honneur, quoique faiblement: mais il laisse bien loin derrière lui tous ceux qui veulent le suivre. Il est vrai, comme V. M. le remarque, que c'est principalement aux circonstances qu'il faut s'en prendre. Nous sommes rassasiés de chefs-d'œuvre; il devient plus difficile d'en produire de nouveaux; et d'ailleurs l'inquisition littéraire, qui est plus atroce que jamais, tient tous les esprits à la gêne. V. M. n'a pas d'idée du déchaînement général des hypocrites et des fanatiques contre la malheureuse philosophie. Comme ils voient que leur maison brûle de toutes parts, ils en jettent les poutres enflammées sur les passans. Toute la basse littérature est à leurs ordres,

et crie ſans ceſſe, *religion*, dans les brochures, dans les dictionnaires, dans les ſermons. La plupart ſont des hommes décriés pour leurs mœurs, et quelques-uns des voleurs de grand chemin; mais n'importe, notre mère ſainte Egliſe emploie ce qu'elle peut pour ſa défenſe; et en voyant en bataille cette armée de cartouchiens commandée par des prêtres, la philoſophie peut bien dire à Dieu avec Joad: 1773.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle.

Ce malheur, Sire, ne ſera pas grand, tant qu'il plaira à l'Etre ſuprême, qui a juſqu'ici conſervé la philoſophie au milieu de tant de brigands, de conſerver V. M., dont le nom, la gloire, les argumens, les vers, ſont ſi néceſſaires à la bonne cauſe. Je ne ſais ſi les commis des bureaux ouvrent les lettres: j'ai peine à croire qu'on exerce nulle part cette tyrannie contre la foi publique; mais ſuppoſé qu'ils aient pris copie des deux épîtres de V. M., et qu'ils en faſſent part au grand aumônier, je doute que ce diſcret *Flamen* les faſſe courir à Verſailles parmi les dévotes de la cour. Quant à moi, Sire, je n'en ferai part qu'à quelques élus, qui diront en les liſant: Vive notre chef, notre protecteur et notre modèle! Je porte d'avance aux pieds de V. M. tous les vœux qu'ils feront pour ſa précieuſe conſervation, et j'y joindrai tous les miens avec la tendre vénération que vos bontés ont miſe depuis ſi long-temps dans mon cœur. C'eſt avec ce ſentiment que je ſerai toute ma vie, etc.

LETTRE CV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 17 Mai.

SIRE,

1773. M. de Guibert, colonel commandant de la légion Corse, qui aura l'honneur de préſenter cette lettre à V. M., eſt l'auteur de l'*Eſſai de Tactique* que j'ai pris la liberté, moi philoſophe indigne, d'envoyer de ſa part l'année dernière à l'illuſtre fondateur de la tactique moderne; et que ce grand maître m'a paru honorer de ſon ſuffrage. L'auteur, après avoir mis cette production militaire aux pieds du héros de notre ſiècle, a déſiré, Sire, de venir mettre ſa perſonne même aux pieds du plus grand prince de l'Europe, d'être le ſpectateur des qualités ſublimes de *Frédéric le grand*, et de pouvoir dire, *je l'ai vu*. J'oſe aſſurer V. M. que M. de Guibert eſt bien digne à tous égards de lui rendre hommage, par la profonde vénération dont il eſt pénétré pour elle, par l'étendue et la variété de ſes connaiſſances, par le déſir qu'il a de les éclairer des lumières ſupérieures de V. M., enfin, par les vertus que V. M. préfère au génie même, par la candeur, et l'honnêteté de ſon caractère, la ſimplicité de ſes mœurs, et la nobleſſe de ſon ame. Quoiqu'il faſſe, comme il le doit, de l'étude de ſon métier ſa principale et ſa plus chère occupation, il a ſu donner aux lettres et à la philoſophie, et avec le

plus

plus grand succès, tous les momens que cette étude a pu lui laisser: il vient chercher dans votre personne le modèle et l'arbitre de tous les talens que la nature partage ordinairement entre plusieurs grands hommes, et il mérite, Sire, d'admirer également en vous le général et l'écrivain, le monarque et le philosophe. Après avoir pris V. M. pour juge de ses essais militaires, il oserait aussi, s'il ne craignait de lui dérober des instans précieux, lui soumettre ses essais dans un genre bien différent, mais où les leçons de V. M. ne lui seraient pas moins utiles. Il a fait une tragédie dont le sujet est *le Connétable de Bourbon*, et dont il serait très-flatté que l'auteur du *Poëme de la Guerre* voulût bien entendre la lecture. Il n'appartient pas, Sire, à un humble et timide géomètre de prévenir le jugement que V. M. portera de cette tragédie. Mais j'avoue que je me serais bien mépris sur le plaisir qu'elle m'a fait, si les sentimens de grandeur et de vertu dont elle est remplie, ne méritaient pas à M. de Guibert votre estime et vos bontés. Une des marques les plus flatteuses, Sire, que V. M. pût lui en donner, ce serait de lui permettre d'être témoin de ces manœuvres savantes qui rendent les Prussiens si célèbres et si formidables. J'ai lu, je ne sais où, qu'un officier de l'armée de Darius, quelques années après la bataille d'Arbelles, se rendit à la cour d'Alexandre, qu'il demanda à ce grand prince à voir manœuvrer ces troupes Macédoniennes qui avaient fait repentir son maître d'avoir attaqué le leur; que le vainqueur d'Arbelles fit à l'officier de Darius la réponse qu'Alexandre *le grand* devait lui faire, *venez et voyez*; et que l'officier, après avoir admiré cette belle et grande 1773.

—— machine, dit en prenant congé du prince: *j'ai vu les*
1773. *roues et les reſſorts; mais l'art de les faire mouvoir eſt un ſecret dont le génie ſeul a la clef; je ne trouverai qu'ici celui à qui la nature a donné ce ſecret; et malheureuſement pour le Roi de Perſe mon maître, il ne ſaurait l'avoir pour général.*

Je ne dois pas oublier, Sire, de prévenir V. M. que M. de Guibert, en venant auprès d'elle admirer et s'inſtruire, déſire ſur-tout d'effacer juſqu'aux plus légères traces du reproche qu'une phraſe de ſon livre a mérité de votre part. Il rend juſtice, avec toute l'Europe, à la valeur ſi généralement reconnue des troupes Pruſſiennes, et ſerait d'autant plus honteux de penſer autrement, qu'il ſe verrait ſeul de ſon avis. Cependant il oſera dire à V. M., dût-il courir le riſque d'être contredit par elle, qu'il croit que les ſuccès de ces braves troupes ſont encore moins dûs à leur courage, qu'à la ſupériorité des talens qui l'ont dirigé; il oſera même ajoûter, peut-être encore au riſque de vous déplaire, qu'il eſt perſuadé que nos pauvres Welches, tout pauvres Welches qu'ils ſe ſont montrés à Rosbac, auraient été vainqueurs, s'ils avaient ſeulement changé de général avec les Pruſſiens. La géométrie, Sire, qui ne ſe connaît pas en manœuvres de guerre, mais qui ſe connaît en calcul, prendrait la liberté de parier ici pour M. de Guibert; et après avoir gagné le pari, comme elle oſe s'en flatter, elle répéterait aux Welches le mot de Louis XIV au Duc de Vendôme, vainqueur à Villa-Vicioſa: *Il n'y avait pourtant qu'un homme de plus.* Je ſuis, etc.

LETTRE CVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 30 juillet.

SIRE,

M. de Guibert eſt pénétré de reconnaiſſance de la bonté avec laquelle V. M. a bien voulu le recevoir. 1773. Cette bonté, Sire, augmenterait encore, s'il eſt poſſible, les ſentimens dont il eſt depuis ſi long-temps rempli pour votre perſonne, et couronne à ſes yeux les vertus et les talens qu'il admire en vous. Je partage bien vivement la reconnaiſſance de M. de Guibert, quelque perſuadé que je ſois que depuis que V. M. l'a vu, il n'a plus beſoin auprès d'elle d'autre recommandation que de lui-même. Cependant il s'en faut bien, Sire, et cela même ajoute encore à ſon mérite, qu'il ſoit auſſi ſatisfait de lui que V. M. me paraît l'être. *Quoique ce héros*, m'écrit-il, *m'ait témoigné une bonté bien propre à me raſſurer, je n'ai pu me défendre en le voyant d'un trouble qui ne me permettait pas de répondre, comme je l'aurais déſiré, aux queſtions qu'il voulait bien me faire; une eſpèce de nuage magique l'environnait à mes yeux; c'eſt, je crois, ce qu'on appelle l'auréole autour de Meſſieurs les ſaints, et la gloire autour d'un grand homme.* Je ſuis perſuadé, Sire, que V. M. en revoyant M. de Guibert, ſe confirmera dans la bonne opinion qu'elle en a priſe, et que j'étais bien sûr qu'elle en aurait. Je déſire avec impatience de ſavoir le jugement que V. M.

——— aura porté de ſa tragédie, et j'avoue que je ſerais
1773. bien trompé ſi elle n'entend cet ouvrage avec plaiſir, et avec eſtime pour l'auteur; mais ce que j'attends, Sire, avec plus d'impatience encore, ce ſont les nouvelles qu'il me dira de la ſanté de V. M., qui me paraît s'affermir par l'augmentation de ſes ſuccès et de ſa gloire. Je ne doute point qu'elle ne mette bientôt le comble à cette gloire immortelle, en donnant à la Ruſſie, à la Pologne, aux Turcs même, tout Turcs qu'ils ſont, la paix dont ils ont tous ſi grand beſoin, et qu'il n'a pas tenu à elle de leur donner plutôt; et que V. M. ne joigne au titre de héros qu'elle a mérité depuis ſi long-temps, celui de pacificateur, qu'elle obtiendra encore malgré les efforts que l'envie pourra faire pour l'empêcher.

La gaieté de la dernière lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, eſt pour moi un garant précieux de la ſanté dont elle jouit, et qui m'eſt ſi chère ainſi qu'à tant d'autres. Quand je me ſens tenté de bouder contre la nature de ce qu'elle m'a donné un ſi triſte et ſi frêle individu, je lui pardonne en penſant qu'elle conſerve V. M., et je me dis tout bas à moi-même; *tais-toi, et ne te plains pas; car le grand homme ſe porte bien.* Puiſſiez-vous, Sire, faire encore long-temps des vers tels que ceux que vous avez eu la bonté de m'envoyer, duſſent les *curieux impertinens* qui ont mis V. M. de mauvaiſe humeur, les trouver aſſez bons pour vouloir en prendre des copies. Quoique ces *curieux impertinens* reſſemblent à M. van-Haaren, et qu'ils puiſſent ſe vanter comme lui de n'avoir point d'imagination, je ne les en crois pourtant pas aſſez dépourvus pour ne pas ſentir celle

qui a dicté vos vers. V. M. ne ſera jamais dans le cas de donner à ſes vers le même éloge que ce poëte très-hollandais donnait aux ſiens, ni de dire d'aucun de ſes ouvrages ce qu'un certain Hardion, plat inſtituteur de princeſſes très-reſpectables, diſait en parlant de je ne ſais quel mauvais livre qu'il venait de faire : *il n'y a point d'eſprit là-dedans ;* le pauvre homme diſait bien plus vrai qu'il ne penſait ; et on aurait été tenté de lui répondre, *on le voit bien*, ſi on n'avait craint qu'à force d'eſprit, il ne prît encore cette réponſe pour un compliment. 1773.

Je ne ſais où cette lettre trouvera V. M., je déſire cependant qu'elle lui parvienne avant le retour de M. Guibert, afin que V. M. adouciſſe, s'il lui eſt poſſible, le nouveau trouble qu'il ne pourra s'empêcher d'éprouver en revoyant *l'auréole*. Je lui envie bien, Sire, le bonheur qu'il aura de la revoir, duſſé-je en la revoyant moi-même éprouver le même trouble que lui. Il eſt vrai que le trouble ſerait bien tempéré en moi par un ſentiment plus doux, et bien fait pour commander à ce trouble par celui de la vive reconnaiſſance, et de la tendre vénération dont je ſuis pénétré pour V. M. C'eſt avec ces ſentimens que je ſerai juſqu'à la fin de ma vie etc.

LETTRE CVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 ſeptembre.

SIRE,

1773. JE ne crains point d'abuſer des bontés dont V. M. m'honore, en prenant la liberté de les lui demander quelquefois pour des perſonnes dignes de la voir et de l'entendre. De ce nombre eſt M. le Comte de Crillon, Colonel au ſervice de France, qui aura l'honneur de préſenter cette lettre à V. M. L'admiration et le reſpect dont il eſt pénétré pour les grands hommes, et le prix qu'il fait mettre au bonheur de les approcher, lui fait déſirer de rendre à Frédéric le grand ſon reſpectueux hommage, non pour ſatisfaire une vaine curioſité, mais pour vous écouter et s'inſtruire, et pour puiſer des lumières à cette même ſource où toute l'Europe vient s'éclairer. Le beau nom qu'il porte, Sire, nom ſi cher à toutes les ames nobles et honnêtes, ſerait déjà ſans doute une recommandation ſuffiſante auprès du héros dont il eſpère les bontés. Mais à ce titre eſtimable, M. le Comte de Crillon en joint d'autres qui lui ſont perſonnels, et plus faits encore pour toucher un monarque philoſophe, des connaiſſances peu communes à ſon âge, l'amour le plus vif pour les ſciences, pour les lettres et pour l'étude, un mépris profond de toutes les frivolités qui occupent et dégradent ſi fort la plus grande

partie de la nobleſſe françaiſe, une honnêteté de caractère et une ſimplicité de mœurs dont ſes pareils ne lui offrent guères l'exemple, enfin la candeur et la vertu mêmes, jointes à un eſprit juſte, ſage et cultivé. Tel eſt, Sire, M. le Comte de Crillon; et je ne doute pas que s'il obtient de vous le bonheur qu'il en attend, celui de vous faire ſa cour pendant ſon ſéjour dans vos Etats, il ne juſtifie tout ce que j'ai l'honneur de vous dire de lui. V. M. le trouvera digne de ſes illuſtres ancêtres, et deſtiné à marcher ſur leurs traces; ſi Henri IV donnait à l'un d'eux le nom de *brave Crillon*, qui eſt devenu comme ſon nom propre, j'eſpère que V. M., quand elle aura connu celui que j'ai l'honneur de lui préſenter, l'appellera le *ſage et vertueux Crillon*; ce nom, Sire, en vaudra bien un autre, ſur-tout s'il lui eſt donné par vous. 1773.

M. le Comte de Crillon oſerait peut-être offrir encore à V. M. d'autres titres, pris dans ſa propre maiſon, où les actions de courage et de vertu ſont héréditaires. C'était M. le Duc de Crillon ſon père qui commandait au pont de Weiſſenfels dix-ſept compagnies de grenadiers français, dont la bravoure mérita les éloges de V. M. Mais M le Duc de Crillon mérita lui-même perſonnellement dans cette circonſtance, par une action digne de ſes aïeux, la reconnaiſſance de tous ceux qui s'intéreſſent à la conſervation des grands hommes. Il avait placé dans une petite île deux officiers qui obſervaient votre armée, lorſqu'on brûlait le pont. Un des deux vint dire à M. le Duc de Crillon, qui leur avait recommandé de ſe tenir cachés, que s'il le voulait, ils tueraient un général qu'ils jugeaient être le Roi de Pruſſe, par

le respect que les officiers lui témoignaient. M. le
1773. Duc de Crillon le leur défendit; il ne savait pas, Sire, en ce moment qu'il préparait à son fils l'honneur qu'il espère, de voir le plus grand Roi de l'Europe, et peut-être le bonheur d'en recevoir un accueil favorable.

M. de Guibert, pénétré d'admiration de tout ce que vous lui avez permis de voir, et sur-tout de ce qu'il a vu dans V. M., m'écrit qu'il conservera toute sa vie la plus vive reconnaissance de la bonté avec laquelle vous avez daigné le recevoir, et des grâces signalées que vous avez bien voulu lui accorder. M. le Comte de Crillon ose se flatter, Sire, d'obtenir de V. M. les mêmes grâces; après avoir admiré le digne chef des troupes prussiennes, il désire ardemment de voir et d'admirer aussi ces troupes si célèbres, qui doivent à V. M. ce qu'elles sont, et qui sous vos ordres ont acquis une gloire immortelle. J'ose demander pour lui cette grâce à V. M., comme j'ai pris la liberté de la lui demander pour M. de Guibert, et je lui réponds de la même reconnaissance. Mais, Sire, ce qui me touche encore davantage, c'est qu'à leur retour M. de Guibert et M. le Comte de Crillon m'apprennent des nouvelles de V. M., telles que je les attends et les espère. Ces nouvelles satisferont le tendre et profond intérêt que je prends à votre conservation, à votre bonheur et à votre gloire; elles consoleront et encourageront la philosophie, qui dans toutes ses traverses a plus besoin de V. M. que jamais, et dont vous êtes par vos écrits et par vos lumières le chef, le soutien, et le modèle.

Je suis avec le plus profond respect etc.

LETTRE CVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 10 décembre,

SIRE,

J'AI eu l'honneur d'écrire à V. M. il y a plus de deux mois une lettre que j'eſpérais qu'elle recevrait beaucoup plutôt. M. le Comte de Crillon, jeune officier français plein de mérite, en eſt le porteur. Il ſe flattait d'avoir l'honneur de la préſenter à V. M. dans le mois d'Octobre; mais des circonſtances imprévues l'ont obligé, Sire, de retarder ſon arrivée à Berlin. Je compte qu'il ne tardera pas à y arriver, et je prends la liberté de demander d'avance à V. M. ſes bontés pour ce jeune homme, qui en eſt digne par le nom qu'il porte, par ſes talens et par ſes vertus. 1773.

Le retard imprévu de l'arrivée de cette lettre a été cauſe, Sire, du ſilence que j'ai gardé depuis quelques mois à l'égard de V. M., ne voulant pas l'importuner trop ſouvent au milieu des grandes, et mêmes des *petites* affaires qui l'occupent. Je mets au nombre de ces dernières le *petit* tour que V. M. joue au cordelier Ganganelli, en recevant ſes gardes prétoriennes jéſuites qu'il a eu la mal-adreſſe de licencier. Je ne ſais ſi ce petit tour n'excitera pas une querelle dans le paradis, et je crains que François d'Aſſiſe et Ignace de Loyola ne s'y battent à coups de poing comme les héros du Roman comique; ce que je ſouhaite plus ſérieuſement, Sire, c'eſt que

1773. V. M. ou ſes ſucceſſeurs, ne ſe répentent jamais de l'aſile que vous donnez à ces intrigans, qu'ils vous ſoient à l'avenir plus fidelles qu'ils ne l'ont été dans la dernière guerre de Siléſie, comme V. M. m'a fait l'honneur de me le dire à moi-même, et qu'ils effacent par leur conduite ſage et honnête le nom de *vermine malfeſante* dont V. M. les gratifiait il y a quatre ou cinq ans dans une des lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. Je ſerais curieux de demander à préſent aux jéſuites ce qu'ils penſent de la philoſophie et de la tolérance, contre laquelle ils ſe ſont tant déchaînés. Où en ſeraient-ils dans leur agonie, s'il n'y avait en Europe un Roi philoſophe et tolérant? J'ai beaucoup ri de l'excellente lettre de V. M. à l'abbé Colombini, entr'autres de la juſtice qu'elle rend aux bons pères, en aſſurant qu'elle *ne connaît point de meilleurs prêtres à tous égards.* Cela me fait ſouvenir d'un certain philoſophe, très-incrédule de ſon métier, en préſence duquel on tournait en ridicule je ne ſais quelle preuve de ce que Voltaire appelle ***. *Vous êtes bien difficile*, répondit le philoſophe; *pour moi je ne connais pas de meilleure preuve que celle-là.* Je n'ai pas moins ri de ce que V. M. ajoute, que *comme elle eſt dans la claſſe des hérétiques, le St. père ne peut pas la diſpenſer de tenir ſa parole;* mais tout en riant, je ne dois pas diſſimuler à V. M. que la philoſophie a été un moment alarmée de la voir conſerver cette graine. Heureuſement elle s'eſt raſſurée bientôt, en conſidérant que la vipère eſt actuellement ſans tête, que l'apothicaire Ganganelli a pris lui-même la peine de la couper, et qu'au moyen de cette amputation, le reſte du corps pourra fournir d'excellent bouillon médicinal que V. M. eſpère ſans doute en tirer. Ainſi ſoit-il.

J'ai fait paſſer à M. le Marquis de Puyſégur, qui en ce moment n'eſt point à Paris, ce que V. M. m'a chargé de lui dire de ſa part. Je ne ſais ce qu'il peut répondre à l'objection très-ſolide que V. M. lui fait ſur la prétendue différence des ſoldats anciens et des nôtres. Pour moi, juge très-indigne de ces matières, je penſe que les ſoldats même du cordelier deviendraient les ſoldats de Paul-Emile, s'ils avaient un Frédéric à leur tête, et que la ſuperſtition pour l'antiquité n'a pas plus de raiſon de la croire ſupérieure aux modernes en force de corps, qu'en talens et en génie. 1773.

M. de Guibert eſt revenu comblé de reconnaiſſance de toutes les bontés dont V. M. l'a honoré. Il ne parle qu'avec admiration de ſa perſonne et de ce qu'il a vu; il n'a qu'un regret, mais ce regret eſt très-grand, c'eſt de n'avoir pu profiter des conſeils que V. M. aurait pu lui donner ſur ſa tragédie; car il attendait bien plus des conſeils de V. M. que des éloges. Il a vu en revenant le patriarche de Ferney, qui rit beaucoup ainſi que moi aux dépens du Pape, du petit embarras que V. M. lui cauſe. Car il doit, en honnête Pape qu'il eſt, excommunier les jéſuites s'ils vous obéiſſent; et s'il les excommunie, la philoſophie eſpère voir beau jeu. V. M. ſe ſouvient peut-être d'une certaine bataille donnée au Paraguay par le Roi jéſuite Nicolas, dans laquelle le père Feld-Maréchal avait eu trois capucins tués ſous lui. Je mande au philoſophe de Ferney que V. M., en établiſſant ce nouveau régiment dans ſes Etats, ne peut guères ſe diſpenſer de faire une recrue de

1773. capucins pour remonter cette troupe. J'invite seulement V. M. à retrancher à ses nouveaux soldats les carabines dont on prétend que le Roi de Portugal s'est mal trouvé.

Quoi qu'il en soit, Sire, comme il n'est pas à craindre que V. M. prenne jamais un jésuite ni pour confesseur, ni pour général, ni pour premier ministre, ni pour maîtresse, je pense que la philosophie doit être bien tranquille sur l'usage que V. M. en veut faire, et qu'elle saura les rendre utiles, en les empêchant d'être dangereux. Tel est le résultat de mes réflexions, après m'être égayé un moment sur leur compte et sur celui du cordon de St. François qui les frappe et qui les disperse. Mais, Sire, ce qui est vraiment admirable, vraiment précieux à la philosophie, vraiment digne de V. M., c'est la belle inscription qu'elle vient de faire mettre à l'Eglise catholique de Berlin, et que je n'ai appris que depuis quelques jours. *Frédéric, qui ne hait pas ceux qui servent Dieu autrement que lui.* Voilà, Sire, une des plus grandes et des plus utiles leçons que V. M. ait données à ses confrères les rois, tant ses contemporains que ses successeurs. Voilà une leçon dont sûrement ils profiteront un jour, soit par principe de justice, soit par principe au moins de vanité, et pour ressembler en quelque chose au héros de ce siècle. Voilà une inscription qui mérite bien d'être célébrée par une médaille, dont V. M. imaginera mieux que personne le corps et la devise.

Je prie V. M. de vouloir bien recevoir mes très-humbles complimens sur la naissance du Prince dont

votre auguſte maiſon vient d'être augmentée. Tout ce qui peut la perpétuer et l'étendre eſt pour moi l'objet du plus vif intérêt, et j'oſe croire que V. M. en eſt bien perſuadée. 1773.

Un des plus eſtimables membres de votre académie, M. Bitaubé, vient de m'envoyer le poëme de *Guillaume* dont il eſt l'auteur. Cet ouvrage m'a paru intéreſſant, et la lecture m'en a fait plaiſir. L'auteur déſirerait de le rendre plus parfait à une ſeconde édition, et m'a fait part du déſir qu'il a témoigné à V. M. de faire un voyage en France pour être à portée d'améliorer ſon ouvrage par les conſeils de nos principaux gens de lettres. Je crois en effet, Sire, que cet ouvrage y pourrait gagner beaucoup; mais ce qui peut-être y gagnerait encore davantage, c'eſt la nouvelle édition que l'auteur a entrepriſe de ſa traduction de l'Iliade. Il déſire d'autant plus de donner à cet ouvrage toute la perfection dont il ſe ſent capable; que l'ouvrage eſt dédié à V. M., et qu'il a eu le bonheur de lui plaire. C'eſt une entrepriſe ſi difficile, qu'il n'oſe s'en fier à ſes ſeules forces; en voulant donner une traduction plus fidelle, il craint de gâter un ouvrage qui a eu du ſuccès; et pour éviter cet écueil, il croit avoir beſoin de conſulter les vrais juges de la langue. Tels ſont, Sire, les motifs qui lui font déſirer ce voyage, quoiqu'il n'aime rien moins qu'une vie errante, et il oſe ſe flatter que V. M. voudra bien ſe rendre à ces raiſons.

Puiſſe la deſtinée, qui veille ſur les grands hommes, conſerver V. M. dans l'année où nous allons entrer, et dans celles qui la ſuivront! Puiſſe-t-elle, en pacifiant le nord, mettre le comble à ſes ſuccès

1773. et à ſa gloire ! Ce ſont les vœux de celui qui ſera toujours avec la plus vive reconnaiſſance et la plus tendre vénération etc.

LETTRE CIX.

DU ROI.

Le 16 décembre.

MONSIEUR de Crillon m'a rendu votre Crillonade qui m'a mis au fait de l'hiſtoire de tous les Crillons du comtat d'Avignon. Il ne s'arrête point ici et pourſuivra ſon voyage en Ruſſie, de ſorte que ſur votre parole je le crois, et le prends pour le plus ſage des Crillons, perſuadé que vous avez toiſé et calculé toutes ſes courbes, ainſi que ſes angles d'incidence. Il trouvera Diderot et Grimm en Ruſſie tout occupés de l'accueil favorable que l'Impératrice leur a fait, et des choſes dignes d'admiration qu'ils y ont vues. On dit que Grimm pourrait bien ſe fixer dans ce pays, qui deviendra l'aſile des Chaumeix et des encyclopédiſtes.

Il paraît ici un dialogue des morts dont les interlocuteurs ſont la Vierge et la Pompadour. On l'attribue à différens auteurs; je vous l'enverrai, ſi vous ne l'avez pas. Cependant la crainte de ſcandaliſer vos viſiteurs de lettres ou vos illuſtres commis des poſtes, m'empêche de haſarder le paquet.

M. Guibert a paſſé par Ferney, où l'on aſſure que Voltaire l'a converti, c'eſt-à-dire l'a fait renoncer aux erreurs de l'ambition, lui feſant abjurer le métier

affreux de bourreau mercenaire, pour le rendre ou capucin ou philoſophe ; de ſorte qu'il aura déjà publié une déclaration comme Greſſet, avertiſſant le public qu'ayant eu le malheur d'écrire un ouvrage de tactique, il s'en répentait du fond de ſon cœur, en y joignant l'aſſurance que de ſa vie il ne donnerait des règles de meurtres, d'aſſaſſinats, de ruſes, de ſtratagèmes et de pareilles abominations. Pour moi, dont la converſion n'eſt pas avancée, je vous prie de me donner les détails de celle de Guibert, pour amollir mon cœur et pénétrer mes entrailles. 1773.

Nous avons ici la Landgrave de Darmſtadt qui revient de Pétersbourg, où elle a marié ſa fille : et ne tarit point ſur les louanges de l'Impératrice, ni ſur toutes les belles fondations que cette princeſſe a faites dans ce pays. Voilà ce que c'eſt que de voyager. Pour nous qui vivons comme des rats de cave, les nouvelles ne nous viennent que de bouche en bouche, et le ſens de l'ouie ne vaut pas celui des yeux. Je fais en attendant des vœux pour le ſage Anaxagoras, et je dis à Uranie : c'eſt à toi de ſoutenir ton premier apôtre, pour maintenir une lumière ſans laquelle un grand royaume tomberait dans les ténèbres ; et je dis au grand Demiurgos : conſerve toujours le bon d'Alembert dans ta ſainte et digne garde.

LETTRE CX.

DU ROI.

Le 7 Janvier.

1774. Vous pouvez être ſans appréhenſion pour ma perſonne; je n'ai rien à craindre des jéſuites, le cordelier Ganganelli leur a rogné les griffes, il vient de leur arracher les dents machelières, et les a mis dans un état où ils ne peuvent, ni égratigner, ni mordre, mais bien inſtruire la jeuneſſe, de quoi ils ſont plus capables que toute la maſſe des cuculati. Ces gens, il eſt vrai, ont tergiverſé pendant la dernière guerre; mais réfléchiſſez à la nature de la clémence. On ne peut exercer cette admirable vertu à moins que d'avoir été offenſé; et vous philoſophes, vous ne me reprocherez pas que je traite les hommes avec bonté et que j'exerce l'humanité indifféremment envers tous ceux de mon eſpèce, de quelque religion et de quelque ſociété qu'ils ſoient. Croyez-moi, pratiquons la philoſophie et métaphyſiquons moins. Les bonnes actions ſont plus avantageuſes au public que les ſyſtêmes les plus ſubtils et les plus déliés de découvertes dans leſquelles pour l'ordinaire notre eſprit s'égare ſans ſaiſir la vérité. Je ne ſuis pas cependant le ſeul qui ait conſervé les jéſuites; les Anglais et l'Impératrice de Ruſſie en ont fait tout autant; et même dans ces trois Etats, Londres fait corps enſemble. Voilà pour les jéſuites.

Pour M. Guibert, j'ai cru qu'il avait abjuré ſon art inhumain entre les mains de Voltaire. Je n'ai pas

eu

eu le temps d'entendre ſa tragédie, il m'a dit qu'il méditait pour l'année prochaine un voyage au nord, qu'il paſſerait par ici, et qu'alors il me lirait ſa pièce. Je ne ſuis fait que pour admirer et non pour critiquer ceux qui en ſavent plus que moi: quelques vers compoſés pour mon amuſement dans une langue étrangère ne me rendent pas aſſez préſomptueux pour me croire maître de l'art; la tragédie m'a paru ſur-tout difficile à traiter; je n'ai pas eu le courage de m'eſſayer en ce genre, parce qu'il ne ſouffre rien de médiocre et qu'il faut un eſprit plus libre de ſoins que le mien pour ſe flatter d'y réuſſir. 1774.

A propos d'ouvrages nouveaux, j'ai lu celui d'Helvétius, et j'ai été fâché pour l'amour de lui qu'on l'ait imprimé. Il n'y a point de dialectique dans ce livre, il n'y a que des paralogiſmes et des cercles de raiſonnemens vicieux, des paradoxes et des folies complètes, à la tête deſquelles il faut placer la république françaiſe. Helvétius était honnête homme; mais il ne devait pas ſe mêler de ce qu'il n'entendait pas; Bayle l'aurait envoyé à l'école, pour étudier les rudimens de la logique, et cela s'appelle des philoſophes! Oui, dans le goût de ceux que Lucien a perſifflés. Notre pauvre ſiècle eſt d'une ſtérilité affreuſe en grands hommes comme en bons ouvrages. Du ſiècle de Louis XIV, qui fait honneur à l'eſprit humain, il ne nous eſt reſté que la lie, et dans peu il n'y aura plus rien du tout.

Diderot eſt à Pétersbourg, où l'Impératrice l'a comblé de bontés. On dit cependant qu'on le trouve raiſonneur ennuyeux; il rabâche ſans ceſſe les mêmes choſes. Ce que je ſais, c'eſt que je ne ſaurais

soutenir la lecture de ses livres, tout intrépide lecteur
1774. que je suis; il y règne un ton suffisant et une arrogance qui révolte l'instinct de ma liberté. Ce n'était pas ainsi qu'écrivaient Aristote, Cicéron, Lucrèce, Locke, Gassendi, Bayle, Newton. La modestie va bien à tout le monde, elle est le premier mérite du sage; il faut raisonner avec force, mais ne pas décider impérieusement. Cela vient de ce qu'on veut être tranchant, l'on croit qu'il suffit de prendre un ton décisif pour persuader; ce ton peut aider à la déclamation, mais il ne se soutient pas à la lecture. Quand on a le livre à la main, on juge des raisons, et l'on se moque de l'emphase: l'auteur a beau se targuer, on l'apprécie et on réduit ses argumens à leur juste valeur. Je m'apperçois que ma lettre est bien longue, j'en ai honte, je vous en demande pardon. En finissant je n'ajouterai qu'un mot, ce sont mes vœux pour la conservation et la prospérité d'Anaxagoras, tant pour cette année que pour une longue suite d'autres.

Sur quoi je prie la Nature et l'Esprit qui président au grand tout de vous conserver dans leur sainte garde.

P. S. Pour votre Crillon, il est allé crillonner en Russie; il y a un mois qu'il n'en est plus question chez nous.

LETTRE CXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 Février.

SIRE,

JE reſſemble au maître de philoſophie du *Bourgeois gentilhomme* de Molière; j'ai lu, comme ce grand philoſophe, *le docte traité que Sénèque a fait de la colere*, et je conviens avec V. M., au ſujet des jéſuites dont elle ſe fait le général, que s'il n'y avait point de coupables, il n'y aurait point de clémence. On aſſure d'ailleurs que les jéſuites de Pologne ont réparé par leur fidélité pour V. M. le tort déjà un peu vieux des jéſuites de Siléſie; et V. M. ne ſaurait mieux faire que de reſſembler à Dieu, qui ne veut pas, dit-on, la mort du pécheur, ſur-tout quand il ſe ſauve par la contrition parfaite. Je les crois en effet bien contrits, c'eſt-à-dire bien fâchés; et d'autant plus fâchés, que V. M. ayant l'honneur et le bonheur d'être hérétique, ils ne pourront, comme elle l'obſerve très-bien, qu'être utiles dans ſes Etats, ſans y être jamais dangereux, comme ils l'ont été plus d'une fois chez quelques princes qui allaient à la meſſe et à confeſſe. 1774.

Vous prétendez, Sire, que Diderot ne l'eſt pas autant; je ne le nierai pas à V. M; mais s'il paſſe par Berlin, je déſire que V. M. lui permette d'approcher d'elle; j'oſe l'aſſurer qu'elle jugera plus favorablement de ſa perſonne que de ſes ouvrages, et qu'elle

1774. lui trouvera, avec beaucoup de fécondité, d'imagination et de connaiſſance, une chaleur douce et beaucoup d'aménité.

Je conviens avec V. M. qu'il y a dans l'ouvrage de M. Helvétius bien des opinions fauſſes et haſardées, bien des redites et des longueurs; que ce ſont plutôt des matériaux qu'un ouvrage, et que ces matériaux ne doivent pas être tous employés à beaucoup près. Mais il y a, ce me ſemble, quelques vérités utiles et bien rendues, et l'ouvrage aurait d'ailleurs quelque prix à mes yeux, ne fut-ce que par la juſtice qu'il rend à V. M.

Notre ſiècle, j'en conviens encore avec V. M., ne vaut pas le ſiècle de Louis XIV pour le génie et pour le goût; mais il me ſemble qu'il l'emporte pour les lumières, pour l'horreur de la ſuperſtition et du fanatiſme, pour l'amour des connaiſſances utiles; et ce mérite, ce me ſemble, en vaut bien un autre.

M. de Guibert, Sire, n'a point abjuré entre les mains de Voltaire le métier dont il a puiſé les leçons dans les ouvrages et les Etats de V. M.; il eſpère que V. M. lui permettra de venir encore l'entendre et l'admirer, quand les circonſtances le lui permettront, et recevoir ſes conſeils ſur une tragédie faite pour être jugée par des princes tels que vous.

Je ſuis perſuadé de toutes les belles choſes que Diderot et Grimm écrivent ſur la Sémiramis du nord. Il me ſemble pourtant que ces Ruſſes, qui, comme j'ai eu l'honneur de le mander il y a quelque temps à V. M., ſe laiſſent manger à Spa par les chevaux, commencent à ſe laiſſer manger par les janiſſaires. Si V. M. ne vient à leur ſecours pour renvoyer les Turcs

et les Ruſſes chez eux, je crains qu'à la fin il n'y ait plus ni Ruſſes ni Turcs, et ce ſerait grand dommage. 1774.
Je me ſouviens qu'après la bataille de Zorndorf, où V. M. avait aſſommé 30,000 Ruſſes, un grand Danois me diſait froidement: *il n'y a pas de mal; il eſt ſi aiſé à Dieu de refaire des Ruſſes!*

J'ai grand déſir de lire le dialogue dont V. M. me fait l'honneur de me parler, et dont la bienheureuſe Vierge Marie eſt un des interlocuteurs. Ne pourrait-elle pas trouver quelque occaſion de me l'envoyer, ſans qu'il paſſât par les mains des Cerbères?

M. le Comte de Crillon, Sire, eſt digne des bontés et de l'eſtime de V. M., par ſon ardeur pour s'inſtruire, par ſes connaiſſances, par ſes vertus, et par ſon reſpect pour les grands hommes. C'eſt le ſentiment que vous inſpirez, et avec lequel je ſerai toute ma vie, ainſi qu'avec la plus vive reconnaiſſance etc.

LETTRE CXII.

DU ROI.

Le 11 Mars.

1774. Vous pouvez être entièrement tranquille sur le sujet des jésuites qui ne sont plus jésuites que chez moi. Ils sont plus nécessaires que vous ne le pensez en France, pour l'éducation de la jeunesse dans un pays où les maîtres sont rares, et où parmi les laïques, on aurait bien de la peine à en trouver, sur-tout dans la Prusse occidentale. Je suis bien aise que vous soyez d'accord avec moi, qu'on ne peut exercer la clémence qu'après avoir été offensé. Je suis fort étonné des remèdes dont le Roi de Sardaigne se sert pour ses fluxions, et je croirais presque que c'est un conte fait à plaisir. Pour moi j'ai eu la goutte, dont je me suis guéri par le régime, sans invoquer saint Antoine de Padoue. Il est bien sûr qu'un homme qui se sert de remèdes qu'on dit que le Roi de *** a pris, n'est pas fait pour être entouré par des d'Alembert et des la Grange. Notre académie a si peu à perdre, que nous devons conserver les bons sujets que nous avons, sans nous en départir.

Les lettres de Pétersbourg nous annoncent que Diderot et Grimm sont sur leur départ; leur intention est de passer par Varsovie, avant de se rendre ici; je suppose qu'ils pourront arriver au commencement du mois d'Avril; je les verrai certainement à leur passage, et je vous écrirai sur Diderot quand je lui aurai parlé, avec toute la sincérité que vous me

connaiſſez. J'aurais ſouhaité, pour la mémoire du bon M. Helvétius, qu'il eût pu conſulter quelques-uns de ſes amis ſur ſon ouvrage, avant que de le publier. Il me ſemble qu'il s'était formé un certain ſyſtême en ſeſant ſon livre ſur l'eſprit, qu'il a voulu ſoutenir par ce dernier ouvrage, ce qui a produit les fautes que tous les ouvrages ſyſtématiques font ordinairement commettre; c'eſt faire des efforts inutiles que de vouloir donner aux paradoxes les caractères de la vérité. Je verrai, quand Grimm paſſera ici, s'il voudra ſe charger de ce dialogue de la Vierge Marie jouant un ſi beau rôle. Je crains, quand vous l'aurez lu, que vous ne diſiez, n'eſt-ce que cela? Ce dialogue n'eſt bon que pour amuſer un moment. 1774.

Il paraît ici une nouvelle brochure de Voltaire ſous le titre du *Taureau blanc*, écrite avec toute la gaieté et la fraîcheur qu'il a eue dans ſa jeuneſſe; la fin en eſt édifiante: le taureau redevient homme et même roi. Toutes les fois qu'il a fait des ſottiſes et qu'il les répare, le peuple s'aſſemble autour de ſon palais et s'écrie, vive notre grand roi qui n'eſt plus bœuf! Si vous n'avez pas cet ouvrage à Paris, il y aura moyen de vous le faire tenir par la même voie. J'attends ici le non-converti Guibert, qui ſera bien reçu lui et ſa tragédie, et je ne doute pas que cet ouvrage, dont quelques perſonnes m'ont parlé, ne mérite d'être approuvé. Pour M. de Crillon, il a eu le nez gelé à Pétersbourg: mais heureuſement à l'aide de la neige on le lui a ſauvé; il doit repaſſer ici ce printemps, dirigeant ſa route par la Laponie, la Suède et le Danemarck: lui et le Prince de Salm pourront bien revenir glacés ici; nous aurons tout le ſoin

——— poſſible de les dégeler, et de les remettre, s'il eſt
1774. poſſible, dans leur état naturel. Pour moi, qui ne ſuis point à la glace et qui vous eſtime très-chaudement, je fais des vœux pour que le grand Demiurgos protége Anaxagoras, et ſur ce etc.

LETTRE CXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 25 Avril.

SIRE,

CE n'eſt point pour V. M. que je crains le rétabliſſement des *ci-devant ſoi-diſant jéſuites*, comme les appelait le feu parlement de Paris; quel mal en effet pourraient-ils faire à un prince que les Autrichiens, les Impériaux, les Français et les Suédois réunis, n'ont pu dépouiller d'un ſeul village? Mais je crains, Sire, que d'autres princes que vous, qui ne réſiſteraient pas de même à toute l'Europe, et qui ont arraché cette ciguë de leur jardin, n'ayent un jour la fantaiſie de vous en emprunter de la graine pour la reſſemer chez eux. Je déſirerais, Sire, que V. M. fît un édit, pour défendre à jamais dans ſes Etats l'exportation de la graine jéſuitique, qui ne peut venir à bien que chez vous.

J'ignore ſi on a défendu à M. de Guibert l'exportation de ſa perſonne dans les Etats du nord; mais je ſais qu'il n'aura pas l'honneur de faire ſa cour cette

année à V. M., comme il le désirait et l'espérait. Il souhaitait ardemment de revoir les manœuvres admirables de vos troupes, il souhaitait sur-tout de revoir le Dieu qui fait mouvoir cette belle et grande machine, et de soumettre sa tragédie du Connétable de Bourbon au jugement du monarque qui réunit le génie d'Apollon à celui de Mars. 1774.

M. le comte de Crillon sera plus heureux, Sire; il aura le bonheur de revoir V. M., il lui dira des nouvelles de ces Russes qui devraient bien faire la paix, et de ces Suédois qui feront bien de ne point faire la guerre; mais ce qui m'intéresse infiniment, il me dira des nouvelles de V. M., et lui renouvellera l'hommage des sentimens de respect, de reconnaissance et d'admiration que je lui dois. Je prends la liberté de recommander de nouveau M. le Comte de Crillon aux bontés de V. M.; j'ose lui répéter, que plus elle le connaîtra, plus elle l'en trouvera digne, et qu'elle le distinguera de cette horde de jeune noblesse française, qui lui a donné à juste titre si mauvaise opinion du reste.

On m'écrit que Diderot est à la Haye; la maladie du pays le pressait de revenir en France: j'aurais fort désiré que V. M. l'eût vu et jugé, et je suis persuadé qu'il lui aurait plu, par la douce chaleur de sa conversation et par l'aménité de son caractère.

Je suis chargé, Sire, de présenter à V. M. une requête de la part d'un jeune homme du plus grand mérite, nommé M. de Villoison, que son profond savoir a fait recevoir à l'académie des belles-lettres de Paris, avant l'âge de vingt ans; il est à cet âge ce que les Grotius, les Petau, les Scaliger, ont été à

1774. cinquante, mais avec plus de goût et d'esprit que ces Messieurs. Il serait très-flatté d'obtenir une place d'associé étranger dans l'académie que la protection de V. M. rend si florissante. Il vient de donner un ouvrage sur Homère, que tous les savans regardent comme un prodigne de savoir et de travail, et qu'il prendrait la liberté de présenter à V. M., s'il ne craignait que le grec dont cet ouvrage est hérissé, ne la fit reculer deux pas en arrière. J'ose assurer à V. M. que le nom de ce rare jeune homme ne déparera point la liste de son académie; et je lui demande cet honneur pour M. de Villoison.

Je ne sais si j'ai eu l'honneur de parler à V. M. du poëme de *Guillaume*, qui m'a paru intéressant et bien écrit; l'auteur désire de le perfectionner par les conseils des gens de lettres de France, qui pourront en effet lui être très-utiles: il souhaiterait en conséquence de faire le voyage de Paris; et je suis persuadé, Sire, que ce voyage serait très-avantageux pour M. Bitaubé, que son poëme y gagnerait beaucoup, ainsi que d'autres ouvrages qu'il se propose de publier, et qu'il recueillerait à Paris de nouvelles richesses littéraires dont il pourrait faire un très-bon usage dans ses travaux pour l'académie.

J'attends, Sire, avec impatience ce dialogue édifiant de la Vierge Marie, à qui V. M. fait que j'ai toujours eu la plus grande dévotion. J'ai lu ce *Taureau blanc* dont V. M. me fait l'honneur de me parler, et qui m'a fait beaucoup rire; le grand Roi qui n'est plus bœuf, les prophètes changés en pies, et qui n'en parlent que mieux, et mille autres traits de gaieté, sont inconcevables dans un homme de 80 ans, et

dans l'auteur de la Henriade et d'Alzire Il faut dire avec Térence: *Homo homini quid præſtat! Qu'il y a de la diſtance entre un homme et un autre!* Ce proverbe, Sire, eſt plus fait pour V. M. que pour perſonne. Ceux qui, comme moi, ſont dans la claſſe commune. ne peuvent même eſpérer de s'en tirer par les hommages qu'ils vous rendent. C'eſt un ſentiment qu'ils partagent avec tout le reſte de leur malheureuſe et chétive eſpèce. 1774.

Leur conſolation eſt d'avoir des pareils, même dans les eſpèces, comme l'on dit, les plus haut hupées. Ce que j'ai eu l'honneur de mander à V. M. de la dévotion d'un certain prince d'Italie à St. Antoine de Padoue eſt très-vrai, et n'eſt que trop vrai, malheureuſement pour ce prince, et heureuſement pour l'académie de Berlin, qui conſervera M. de la Grange, et qui ſe paſſera de St. Antoine de Padoue.

V. M. a ſans doute déjà appris que M. de la Grange vient de remporter, pour la cinquième ou ſixième fois, car j'en ai perdu le compte, le prix de notre académie des ſciences de Paris. Je ne puis trop me féliciter d'avoir procuré à l'académie de Berlin un homme d'un talent ſi éminent et ſi rare, et plus eſtimable encore par ſa modeſtie et par la douceur de ſon caractère que par ſon ſavoir et ſon génie.

Je m'aperçois, toujours trop tard, que j'abuſe du temps précieux de V. M., et je finis en lui renouvellant les très-humbles aſſurances de la vénération profonde et de l'attachement inviolable avec lequel je ſuis etc.

LETTRE CXIV.

DU ROI.

Le 15 Mai.

1774. TANT de fiel entre-t-il dans le cœur d'un vrai ſage? diraient les pauvres jéſuites, s'ils apprenaient comme dans votre lettre vous vous exprimez ſur leur ſujet. Je ne les ai point protégés tant qu'ils ont été puiſſans; dans leur malheur je ne vois en eux que des gens de lettres qu'on aurait bien de la peine à remplacer pour l'éducation de la jeuneſſe. C'eſt cet objet précieux qui me les rend néceſſaires, parce que de tout le clergé catholique du pays, il n'y a qu'eux qui s'appliquent aux lettres: auſſi n'aura pas de moi un jéſuite qui voudra, étant très-intéreſſé à les conſerver.

Depuis que je vous ai écrit, un grand phénomène encyclopédique en décrivant une ellipſe, a friſé les bords de notre horiſon; les rayons de ſa lumière ne ſont pas parvenus juſqu'à nous; les aſtronomes de Stettin l'ont obſervé et ont calculé ſa marche, qui ſe dirigeait ſur Hambourg; les obſervateurs de la Haye l'ont depuis vu ſur leur horiſon, d'où ſon influence bénigne s'eſt répandue ſur les libraires hollandais. Pompée fut aſſez heureux pour voir et pour entendre Poſidonius, quoique le philoſophe eût la goutte; pour moi je n'ai vu ni entendu le grand Diderot,

a quoi q u'il fût plein de ſé ; mais il n'eſt pas donné à tout le monde d'aller à Athènes, et la fatalité encyclopédique qui décide du deſtin des hommes, ne m'a pas farori ſé, apparemment parce que je protège les jéſuites. Votre brave Crillon après avoir crillonné en Ruſſie, en Finlande, en Laponie, en Suède, en Danemarck, vient d'arriver à Berlin. Je m'imagine qu'il faudra l'échauffer pour refondre tout l'air congelé qu'il a reſpiré en chemin ; il voyage en compagnie d'un Prince Salm, qui eſt fort aimable et qui a remporté l'approbation de toutes les cours où il s'eſt produit. Votre ** peut avoir des qualités occultes admirables, mais on le trouve un peu ennuyeux, et il n'y a que les bâilleurs qui s'amuſent avec lui. Ce n'eſt pas moi qui parle ; pour avoir vu un homme une fois, on ne décide pas de lui, mais c'eſt le public qui juge ainſi, et je ne ſuis que ſon écho. J'attendrai intrépidement M. Guibert et ſa tragédie, tant que le Ciel me donnera vie, diſpoſé à applaudir à l'un et à l'autre autant que les élans d'amiration peuvent s'exhaler d'une ame tudeſque. Vous le ſavez, le père Bouhours l'a dit, que nous avons la forme furieuſement enfoncée dans la matière ; il faut des ſecouſſes fortes pour mettre nos fibres groſſières en vibration, et encore quand nous avons cette perception, elle n'eſt pas de la vingtième partie auſſi forte que les tranſports et les extaſes et les convulſions qu'éprouve l'ame d'un petit-maître français ; ſon ſang eſt du vin de Champagne mouſſeux, ſes nerfs ſont plus fins que des toiles d'araignées, ſon *ſenſorium* eſt auſſi facile à ébranler qu'une girouette au ſouffle du zéphir. C'eſt à de tels juges qu'il faut offrir du

1774.

1774. beau, de l'élégant, du parfait, et non à des maſſes à demi animées.

Notre académie ne doit pas être rangée ſous cette catégorie, elle eſt compoſée d'étrangers qui ont le droit de penſer et qui peuvent avoir quelques prétentions modeſtes à l'eſprit. Votre M. la Grange brille par des choſes admirables, des *a* plus *b* auxquels je n'entends goutte, ni le Roi de *** non plus. Je ne ſais ſi ce dernier ſe livre à préſent à la dévotion tranſcendante et myſtique; au moins étant encore Duc de Savoie il n'y penſait pas. Je le plains, c'eſt tout ce que je puis faire; car la grande dévotion ou des tranſports au cerveau ſont à mon ſens des ſynonymes, ſi la dévotion n'eſt pas pire; car elle reſte, et les tranſports ſe perdent auſſi-tôt que la fièvre eſt calmée. Mais pour en revenir à notre académie, je ne doute pas qu'elle n'accepte avec plaiſir le nouveau confrère que vous lui offrez; il leur ſera propoſé, et muni de votre recommandation, l'académie aurait auſſi mauvaiſe grâce à le refuſer, que ſi Charles XII eût rejeté un officier approuvé par le grand Condé. Voilà tout ce que vous aurez pour cette fois d'un valétudinaire, qui tant que durera ſon exiſtence, s'intéreſſera au ſort et à la proſpérité de l'Anaxagoras moderne. Sur ce etc.

LETTRE CXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 1 Juillet.

SIRE,

LA dernière fois que V. M. me fit l'honneur de m'écrire, elle était près de partir pour toutes ſes revues. 1774.
Je les crois finies actuellement, et V. M. de retour dans ſa retraite philoſophique, où je viens un moment la troubler pour lui renouveler mes profonds reſpects et ma vive reconnaiſſance.

Il s'eſt paſſé chez nous un grand événement depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à V. M. Nous en attendons les ſuites, politiques, civiles, morales, littéraires, philoſophiques, et ſur-tout économiques. On nous en promet beaucoup, et c'eſt de quoi nous avons le plus de beſoin. L'inoculation du Roi et de la famille royale, à laquelle on était bien éloigné de s'attendre il y a un mois, prouve que la raiſon eſt écoutée, et donne tout à la fois bon eſpoir et bon exemple. Qu'on nous préſerve de la guerre, des fanatiques et des fripons, et tout ira bien.

Je ne penſe pas qu'on redemande jamais de France des jéſuites à V. M. Je plains bien l'Allemagne catholique de n'avoir pas mieux que ces intrigans ignorans pour l'inſtruction de la jeuneſſe. V. M. ne me rend pas juſtice, ſi elle croit que j'ai du fiel contre eux. Perſonne au contraire ne s'eſt élevé avec plus de force contre la barbarie avec laquelle les individus de cette

espèce ont été traités en France. Mais je voudrais
1774. qu'en rendant les particuliers aussi heureux qu'ils peuvent l'être sans se mêler de rien, on ne fournit jamais au corps les moyens de renaître, sur-tout dans les pays où il ne peut être que dangereux, et où il n'a jamais été autre chose. Si tous les princes étaient des Frédérics, je verrais l'Europe pavée de jésuites sans les craindre ou sans m'en soucier; mais les Frédérics passent, et les jésuites restent.

Je suis fâché que le *phénomène encyclopédique* dont V. M. me fait l'honneur de me parler, n'ait fait que raser l'horison de Berlin. Je suis persuadé que V. M. en l'observant de plus près, l'aurait trouvé digne de quelque attention. Je l'avais fort exhorté et fort invité à se laisser voir du plus grand astronome de notre siècle; je l'avais assuré que les lunettes de cet astronome étaient très-bénévoles, quoique très-exactes. Il a eu peur de l'astronome, et j'en suis fâché. Car je suis bien sûr que l'astronome n'aurait pas été mécontent de son observation, et qu'il m'aurait fait l'honneur de m'écrire: j'ai trouvé vrai tout ce que vous m'avez dit du *phénomène encyclopédique*.

Le jeune Crillon n'est pas un aussi grand phénomène; mais j'ose assurer V. M. qu'il n'en a pas moins son prix, et je désirerais fort aussi que V. M. eût pu le juger par elle-même. Si les Russes l'ont trouvé ennuyeux, tant pis pour eux d'être Russes. Je voudrais pouvoir faire part à V. M. d'une lettre qu'il m'a écrite, et dans laquelle il me fait le détail de tout ce qu'il a admiré dans vos Etats. Je ne répondrais pourtant pas que les Russes fussent contens de cette lettre; car

assurément

assurément il ne pense et ne parle pas d'eux comme de V. M. 1774.

Quant à M. de Guibert, V. M. n'entendra pas cette année sa tragédie, il me paraît par le ton sur lequel elle me fait l'honneur de m'en parler, qu'elle attend avec patience l'ouvrage et l'auteur. Elle ne m'a pas paru mécontente du dernier, du moins quant à sa personne, et je crois, Sire, que V. M. penserait de même de la pièce. Je vois avec une sorte de douleur que V. M. est depuis quelque temps peu favorable à la nation française; je conviens qu'elle le mérite à beaucoup d'égards, et personne ne voit mieux que moi les atrocités et les absurdités de toute espèce qui déshonorent ma chère patrie. Mais Dieu avait dit qu'il pardonnerait à Sodome s'il s'y trouvait seulement dix justes; et il me semble que la pauvre France n'en est pas encore à ce point d'indigence et de disette. Si le P. Bouhours a dit une sottise, il faut la pardonner à ceux qui ne font pas plus de cas que V. M. des jugemens et des écrits du P. Bouhours.

M. de Villoison me charge de mettre aux pieds de V. M. son profond respect et sa vive reconnaissance. Il attend, ainsi que moi, avec impatience, la nouvelle de l'honneur que V. M. veut bien lui faire, en l'admettant dans son académie.

Je suis avec tous les sentimens de respect, de reconnaissance et d'admiration qui ne finiront qu'avec ma vie, etc.

LETTRE CXVI.

DU ROI.

Le 28 Juillet.

1774. —— Vous avez deviné juſte. Il y a trois ſemaines que je ſuis de retour de mes courſes et que je jouis ici de la ſatisfaction de poſſéder la Ducheſſe de Brunſwic, à laquelle j'ai fait entendre le Duc de Foix et Mithridate déclamés par Aufrène. J'avais appris encore avant mon départ la mort de Louis XV, dont j'ai été ſincèrement touché; c'était un bon prince, un honnête homme, qui n'eut d'autre défaut que de ſe trouver à la tête d'une monarchie dont le ſouverain doit avoir plus d'activité qu'il n'en avait reçu de la nature. Si tout n'a pas été également bien pendant ſon règne, il faut l'attribuer à ſes miniſtres plutôt qu'à lui. A préſent la malignité publique ſe déchaîne contre ce bon prince. Que l'inquiétude des Français n'aille pas les mettre dans le cas des grenouilles de la fable que Jupiter punit de leur inconſtance; mais c'eſt ce qu'ils n'ont pas à craindre. On dit des merveilles de Louis XVI; tout l'empire des Welches chante ſes louanges. Le ſecret pour être approuvé en France, c'eſt d'être nouveau. Votre nation, laſſe de Louis XIV, penſa inſulter ſon convoi funèbre. Louis XV également a duré trop long-temps. On a dit du bien du feu Duc de Bourgogne, parce qu'il mourut avant de monter ſur le trône, et du dernier Dauphin par la même raiſon. Pour ſervir vos Français ſelon leur goût, il leur faut tous les deux ans un nouveau Roi;

la nouveauté eſt la déité de votre nation, et quelque bon ſouverain qu'ils aient, ils lui chercheront à la longue des défauts et des ridicules, comme ſi pour être roi on ceſſait d'être homme. 1774.

Quel homme eſt ſans erreur, et quel roi ſans faibleſſe ? Si j'étais M. de Sartines, je ferais afficher cette ſentence à toutes les places publiques et aux coins de tous les carrefours. Les ſouverains nos devanciers, nous et nos ſucceſſeurs nous ſommes tous dans la même catégorie, des êtres imparfaits, compoſés d'un mélange de bonnes et de mauvaiſes qualités; il n'y a que votre vice-Dieu ſiégeant à la ville aux ſept montagnes qui ſoit infaillible et regardé comme tel par ceux qui ont une foi robuſte. Moi qui ai la foi débile et de petits nerfs comme le Duc de Nivernois, quand je conſidère un Alexandre VI, tyran, barbare, hypocrite et inceſtueux, j'ai de la peine à reconnaître ſon infaillibilité : je range vos Suiſſes du paradis au niveau des autres hommes et cent piques au-deſſous des philoſophes.

Toutes ces réflexions puiſées dans la connaiſſance du cœur humain rendent indulgent, et ce ſupport que les hommes ſe doivent mutuellement, achemine à la tolérance. Voilà pourquoi vos ennemis les jéſuites ſont tolérés chez moi; ils n'ont point uſé du coutelet dans ces provinces où je les protège; ils ſe ſont bornés dans leurs collèges aux humanités qu'ils ont enſeignées. Serait-ce une raiſon pour les perſécuter ? M'accuſera-t-on pour n'avoir pas exterminé une ſociété de gens de lettres, parce que quelques individus de cette compagnie ont commis des attentats à deux cents lieues de mon pays ? Les lois établiſſent

1774. la punition des coupables, mais elles condamnent en même temps cet acharnement atroce et aveugle qui confond dans ses vengeances les criminels et les innocens. Accusez-moi de trop de tolérance, je me glorifierai de ce défaut; il serait à souhaiter qu'on ne pût reprocher que de telles fautes aux souverains.

Voilà pour les jésuites. A l'égard de M. Crillon, ne vous fâchez pas de ce que je vous ai écrit sur son sujet: je le crois très-vertueux et tel que vous le dépeignez; je ne suis pas assez téméraire pour juger du mérite d'un étranger sans le connaître; j'ai fait le rapporteur de la voix publique et de ce qu'on écrit de lui de Pétersbourg, du Danemark et d'autres lieux qu'il a traversés pendant son voyage. Je me garde bien aussi de prendre M. de Guibert pour un homme indifférent; ce héros quoiqu'en herbe, sauvera peut-être un jour la France et remplira l'univers du bruit de ses exploits. Cela se trouve dans le cas des possibilités, et par conséquent cela peut arriver; pour sa tragédie, je n'en ai pas entendu le mot, je la crois bonne et excellente sur la foi du charbonnier. D'Alembert a du goût, il a approuvé ce drame, donc je dois l'en croire sur sa parole. Pour l'invisible Diderot, je ne sais que vous en dire; il est comme ces agens célestes dont on parle toujours et qu'on ne voit jamais. Un de ses ouvrages me tomba naguère entre les mains; j'y trouvai ces paroles: *jeune homme, prends et lis.* Sur cela je fermai le livre, comprenant bien qu'il n'avait pas été fait pour moi, qui ai passé soixante ans. Des lettres de Pétersbourg marquent que l'Impératrice lui a fait faire un habit et une perruque, parce qu'il était fagoté de

façon à ne pouvoir pas ſe produire à ſa cour ſans cette nouvelle décoration. Si après cette apologie, vous ne me croyez pas encore aſſez bon Français, j'ajouterai pour ma juſtification que j'admire beaucoup vos Welches, quand ils ont du bon ſens et de l'eſprit; que je fais grand cas des Turenne, des Condé, des Luxembourg, des Gaſſendi, des Bayle, des Boileau, des Racine, des Boſſuet, des Deshoulières même, et dans ce ſiècle des Voltaire et des d'Alembert; mais que ma faculté admirative ou admiratrice étant reſtreinte à de certaines bornes, il m'eſt impoſſible d'englober dans ces actes de vénération, des avortons du Parnaſſe, des philoſophes à paradoxes et à ſophiſmes, de faux beaux eſprits, des généraux toujours battus et jamais battans, des peintres ſans coloris, des miniſtres ſans probité, des etc. etc. etc. Après cette confeſſion, condamnez-moi, ſi vous le pouvez; et en ce cas je me ferai abſoudre par l'Aretin, qui loin d'admirer rien, paſſa ſa vie à tout critiquer. 1774.

Je ne ſais ſi Paris peut ſe comparer à Sodome, ou Sodome à Paris; toutefois il eſt certain que je n'aurais envie de brûler ni l'une ni l'autre de ces villes, et que je dirais avec l'ange Ituriel: ſi tout n'eſt pas bien, tout eſt paſſable.

Vivez heureux et content ſous le règne du ſeizième des Louis! Que votre philoſophie vous ſerve à vous égayer! C'eſt le plus grand bien qu'on en puiſſe attendre, et c'eſt celui que je vous ſouhaite ſincèrement. Sur ce, etc.

LETTRE CXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 ſeptembre.

SIRE,

1774. Je crois en ce moment V. M. plus occupée que jamais, et je crains bien de l'importuner par cette lettre. La paix qui vient de ſe conclure entre la Ruſſie victorieuſe, et la très-ſublime et très-mépriſable Porte doit donner à V. M. plus d'une affaire importante. Quelque pacifique que ſoit la philoſophie, je ne ſais encore ſi elle doit ſe réjouir de cette paix, juſqu'à ce qu'elle ſoit bien aſſurée que la tranquillité de l'Europe n'en ſouffrira pas; car s'il fallait abſolument avoir la guerre, elle aimerait encore mieux la voir entre les Turcs et les Ruſſes qu'entre des nations plus dignes de jouir et de profiter des avantages de la paix.

On aſſure que notre jeune monarque, en cela ſemblable à ſon ayeul, n'aime pas plus la guerre que lui; et toute la France bénit dans ſon Roi cette diſpoſition, ſi néceſſaire aux peuples; diſpoſition dont V. M. donne l'exemple, quoi qu'en diſent ceux qui ne la connaiſſent pas, et qui ne veulent pas ſentir que plus l'on hait la guerre, plus on ſe tient prêt à la faire avec ſupériorité. C'eſt ce qui manquait au Roi que nous avons perdu, et ſur lequel V. M. penſe avec tant de vérité et de juſtice. La fermeté lui manqua; ce défaut a cauſé les malheurs de ſon

règne ; avec cette vertu il eût été un excellent prince. Son ſucceſſeur, qui ne règne que depuis quatre mois, 1774. montre une volonté bien décidée de faire le bien, et de ne vouloir que d'honnêtes gens pour miniſtres. Il y paraît par tous les choix qu'il a faits juſqu'à préſent. Il vient ſur-tout de prendre pour Contrôleur général un des hommes les plus éclairés et les plus vertueux de ce royaume ; et ſi le bien ne ſe fait pas, il faut en conclure que le bien eſt impoſſible. Les miniſtres qu'il a renvoyés étaient l'horreur de la nation, et leur expulſion a cauſé une joie univerſelle. D'autres grands fripons, quoique ſubalternes, mais dans des places importantes, ont auſſi été chaſſés ; et comme il en reſte encore quelques-uns, le public eſpère que le Roi fera enfin maiſon nette. Je ne ſuis ni enthouſiaſte ni flatteur ; mais je fais avec toute la France des vœux pour ce prince, qui s'annonce d'une manière ſi déſirable.

Je ne parle plus des jéſuites ; j'eſpère que la conduite de V. M. à leur égard leur apprendra la tolérance qu'ils ont ſi peu pratiquée. Mais tout éloigné que je ſuis de leur vouloir aucun mal, au moins comme citoyens et comme hommes, je ſerais très-affligé de les voir comme jéſuites dans des Etats où ils pourraient faire à leur aiſe tout le mal qu'ils ne pourront ou n'oſeront faire dans les Etats de V. M.

Quoi qu'on ait pu écrire de Ruſſie, de Danemark même, et de Laponie ou d'Islande ſur M. de Crillon, je prends la liberté, Sire, de perſiſter dans ce que je penſe de lui, et je ſuis ſeulement fâché que le grand Frédéric ne l'ait pas aſſez vu pour lui rendre la juſtice que des juges aſſez peu redoutables lui ont refuſée.

1774. Quant à M. de Guibert, comme V. M. le connaît, et que les Ruſſes et les Islandais n'en ont point écrit de mal, je ſuis encore plus tranquille ſur le jugement que j'en ai porté, après celui que V. M. en a porté elle-même. Il déſirait beaucoup d'aller encore s'inſtruire et s'éclairer auprès de V. M.; mais M. le duc d'Aiguillon, par les meilleures ou les plus mauvaiſes raiſons du monde, n'a pas jugé à propos de le lui permettre.

Pour les Welches, je n'en dirai rien, et je conviens que tout ce que V. M. en dit n'eſt que trop vrai. Cependant je crois que nos ſottiſes et notre frivolité tiennent encore plus à notre gouvernement qu'à notre caractère; et ce qui étonnera peut-être V. M., c'eſt que pendant plus de ſix ſemaines que les ſpectacles ont ceſſé à Paris, depuis le commencement de mai juſqu'au 15 de juin, perſonne ne les a regrettés, n'y a penſé même, parce qu'on était occupé des grandes eſpérances que donnait le nouveau règne, et que le roi commence à réaliſer. Tant il eſt vrai, ce me ſemble, qu'il ne faut peut-être aux Welches, pour les rendre moins frivoles et plus raiſonnables, que de grands intérêts dont ils puiſſent s'occuper avec plus de ſérieux qu'ils n'en ſont ordinairement capables.

Je finis, Sire, en me reprochant les momens que je fais perdre à V. M., en lui ſouhaitant la ſanté, la paix, et le bonheur, car elle n'a plus de gloire à déſirer; elle en a de toutes les ſortes, et de quoi faire la renommée de pluſieurs monarques.

M. de Catt rendra compte à V. M. de ce que j'ai fait à l'égard du ſculpteur qui déſire d'entrer à ſon ſervice. Je ne veux point ennuyer V. M. de ce détail.

Je ſuis avec le plus profond reſpect etc.

LETTRE CXVIII.

DU ROI,

A M. D'ALEMBERT.

Octobre.

MES occupations ne ſont pas auſſi conſidérables que vous les imaginez ; la paix conclue avec les Turcs en 1774. diminue une partie, et après tout, l'homme eſt né pour l'ouvrage ; l'oiſiveté le rend non-ſeulement malheureux, mais ſouvent criminel. Vous n'avez pas lieu d'appréhender qu'il s'élève de nouveaux troubles dans le nord et vers l'orient de l'Europe. Nos envieux prennent leurs rêves pour des réalités et débitent des ſottiſes ; mais il faut être autant ſur ſes gardes ſur les ſottiſes politiques que ſur les théologales. Votre monarque, s'il aime la paix comme vous le ſuppoſez, pourra en donner des preuves en tranquilliſant ſes voiſins et pacifiant des diſſentions qui ſont près d'embraſer le ſud de l'Europe. Ce prince paraît meſuré et ſage dans ſes démarches ; c'eſt un phénomène rare à ſon âge de réunir et de poſſéder des qualités qui ne ſont que le fruit d'une longue expérience.

Il paraît ici une pièce en vers ſous le titre de *Louis XV aux champs élyſées*. Peut-être l'avez-vous déjà vue à Paris. Louis y eſt équitablement jugé par Minos ; ce ſont des poliſſonneries, et peut-être eſt-il contre l'étiquette de poliſſonner à l'occaſion de la mort d'un grand monarque ; mais tout ſert à ceux qui aiment à s'amuſer.

1774. Je ne vous parle plus de M. de Crillon, que je reſpecte et honore comme un preux chevalier. Accordez-moi cependant qu'on peut avoir de bonnes qualités et être un brin ennuyeux, et il accompagnait un prince de Sálm qui était réellement aimable : celui-ci attirait tous les regards, on s'entretenait avec lui et on abandonnait l'autre à ſes profondes méditations. Il faut creuſer votre Crillon pour y trouver ces tréſors cachés ; mais tout le monde n'aime pas à creuſer, principalement ſi c'eſt un oiſeau de paſſage ; tout le mal qui m'en aviendra, c'eſt que je ne connaîtrai pas à fond M. de Crillon.

J'ai entendu faire l'éloge de M. Turgot. On dit que c'eſt un homme ſage, honnête et appliqué. Tant mieux pour vos pauvres payſans, qu'il ſoulagera du fardeau des ſubſides, s'il a des entrailles. Le bon choix des perſonnes en place eſt ſans doute l'application la plus importante d'un ſouverain. Pour juger du règne d'un prince, il ne faut pas décider ſur un début de trois mois. Je recueille les actions du XVIeme de vos Louis, et ſi je vis encore deux ou trois ans, ce ſera alors que je pourrai dire ce que j'augure de ſon règne. Je me rappelle les prophéties de Voltaire au ſujet du Roi de Danemarck ; elles n'ont pas été heureuſes : le plus sûr eſt de prophétiſer après l'événement.

Voici une atteſtation de la conduite d'un jeune officier ; Voltaire la demande, et je vous l'envoie pour en faire je ne ſais quel uſage ; elle eſt du commandant de Weſel : comme elle eſt en allemand, je vous en envoie la copie vidimée ſur l'original. Catt a des coliques, des courbatures, des fluxions, des eſquinancies, des hémorrhoïdes, des crampes de

veſſie et je ne ſais quoi encore ; il ne m'a pas dit le mot du ſculpteur, ainſi j'ignore entièrement de quoi il eſt queſtion. Je fais des vœux pour votre ſanté, proſpérité et conſervation. 1774.

Sur ce etc.

LETTRE CXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 31 octobre.

SIRE,

MONSIEUR Grimm, qui n'eſt de retour ici que depuis très-peu de jours, m'a remis de la part de V. M. un paquet contenant certain dialogue entre deux Dames, qui chacune de leur côté et à leur manière ont fait une fortune bien grande et bien ineſpérée, toutes deux d'ailleurs auſſi pucelles l'une que l'autre, et même que la pucelle d'Orléans. Ce dialogue m'a beaucoup diverti, et me ferait déſirer beaucoup de voir un autre dialogue en vers dont V. M. me fait l'honneur de me parler dans la lettre que je viens de recevoir de ſa part. Je ne doute pas que le grand Seigneur qu'on y fait parler, et la grande Reine (car elle avait l'honneur de l'être) qui a l'honneur encore plus grand de ſe trouver dans certaine brillante généalogie, quoiqu'un peu ſuſpecte, je ne doute point, dis-je, que ces deux illuſtres interlocuteurs ne conſervent parfaitement leur perſonnage.

J'aimerais bien mieux lire ce dialogue, que d'être occupé comme je le ſuis en ce moment, des *diſſentions prêtes à embraſer le ſud de l'Europe*, dont V. M.

1774. me fait l'honneur de me parler. J'ignore dans ma retraite les querelles des rois; je voudrais qu'ils fussent tous aussi pacifiques que V. M., et en même temps aussi prêts à faire la guerre; c'est le plus sûr moyen de l'éviter. Dieu nous préserve de ce fléau! Puisse-t-il au moins donner le temps à M. Turgot, notre nouveau Contrôleur général, de réparer le mal que nous souffrons depuis si long-temps! On a eu raison d'en faire l'éloge à V. M.; c'est assurément un des hommes les plus instruits, les plus laborieux, et les plus justes du royaume, d'une vertu à toute épreuve, et d'une probité incorruptible, dont il a déjà donné plus d'une marque depuis deux mois qu'il administre nos finances. Comme le Roi paraît aimer la justice, la vérité, les honnêtes gens, et qu'il déteste les flatteurs, les fripons et les hypocrites, j'espère qu'il prendra de jour en jour plus de confiance en cet homme éclairé et vertueux, et toute la France le souhaite pour le bonheur des peuples et pour la gloire du Roi.

On dit que ce prince va nous rendre l'ancien parlement que son prédécesseur avait cassé. Celui qu'on y avait substitué, était trop mal composé pour pouvoir subsister avec la confiance et la considération publiques, nécessaires à des magistrats. Mais l'ancien avait aussi des reproches très-graves à se faire. Il faut espérer que la disgrace où il a été pendant quatre ans, le rendra raisonnable et sage. Les fanatiques gémissent beaucoup de son rétablissement. C'est une raison pour qu'il ne soit plus à l'avenir superstitieux et fanatique, comme il ne l'a que trop été.

Je viens de mander à M. de Voltaire que V. M. a eu la bonté de m'envoyer le certificat favorable à M. d'Etallonde, qu'il me paraiſſait attendre avec impatience. Il eſt digne de V. M. de rendre juſtice à la conduite de ce jeune homme, ſi cruellement perſécuté, et je ne déſeſpère pas qu'un tel certificat ne lui procure enfin des jours plus heureux. 1774.

Toutes les lettres de Rome et d'Italie aſſurent que la mort du Pape eſt un chef-d'œuvre de l'apothicairerie jéſuitique. V. M. ne pourrait-elle pas fonder pour ces honnêtes gens dans leur collége de Breslau une chaire de pharmacie, dans laquelle ils paraiſſent être ſi verſés? L'élection du ſucceſſeur de Clément XIV. ſera un grand événement pour eux; mais je ne doute pas que les princes catholiques, qui connaiſſent ſi bien le ſavoir-faire de la ſociété, ne ſe réuniſſent pour engager le pape futur à laiſſer ce tréſor aux princes qui ne vont point à la meſſe, et qui n'auront point à craindre en communiant le ſort du pauvre Empereur, ſi bien régalé par le frère Sébaſtien de Monte-pulciano.

Je ſuis très-affligé de l'état du pauvre Catt; c'eſt un fidèle ſerviteur de V. M., et bien digne de l'intérêt qu'elle prend à ſon malheur. Je lui écris en détail au ſujet du ſculpteur, ne voulant pas importuner V. M. de ce détail. Ce ſculpteur, Sire, a pris le parti d'aller lui-même inceſſamment à Berlin, à ſes propres frais et riſques, pour avoir l'honneur de ſe préſenter à V. M., pour s'aſſurer ſi ſes ſervices lui conviennent, et pour avoir l'honneur de lui propoſer lui-même ce qu'il déſire d'obtenir d'elle en s'attachant à ſon ſervice. Il ſera parti dans le temps où

—— V. M. recevra cette lettre, et il ne tardera pas à la
1774. ſuivre.

Je ſuis avec le plus profond reſpect etc.

LETTRE CXX.

DU ROI.

Le 15 novembre.

J'AI été d'autant plus fâché de la maladie de Catt, qu'elle eſt d'un genre ſingulier. Des hémorrhoïdes qui ne voulaient pas fluer, l'avaient mis dans l'état de Tirésias, ſans qu'aucune Déeſſe s'en fut mêlée. Les chirurgiens, qui ſe moquent des maux comme des Déeſſes, prétendent le guérir par l'uſage des mouches cantharides qu'on lui applique; il commence à revoir, mais la guériſon n'eſt pas encore complette. Peut-être la Vierge l'a-t-elle puni d'avoir fait copier je ne ſais quel dialogue, et qu'ainſi je ſuis en partie cauſe de ce qui lui eſt arrivé. Ces ſottiſes que je vous envoie ne ſont bonnes qu'autant qu'elles amuſent celui qui les compoſe et qu'elles font rire ceux qui les liſent; ce ſont les hochets de ma vieilleſſe qui me procurent quelques momens de gaieté.

Je ne ſais ce que je puis vous avoir mandé des troubles qui menacent le ſud, mais c'eſt à Tirésias à les prédire. Moi, pauvre reclus au fond du nord, je ne ſais pas trop ce qui ſe fera demain, bien moins encore dans un terme plus éloigné. Pour votre jeune roi, il ſe conduit ſagement; ce que j'approuve ſurtout en lui, c'eſt la volonté qu'il a de bien faire;

voilà tout ce qu'on peut prétendre de lui. Il a une grande tâche à remplir, et il ne pourra ſuffire à ſes devoirs qu'en ſe mettant bien au fait des choſes et en entrant dans un détail qui lui paraîtra étranger et nouveau, vu l'éducation qu'il a reçue. Que l'ancien parlement revienne, que le nouveau reſte, c'eſt un ſpectacle qui trouvera en moi un eſprit neutre et qui ne décidera qu'après qu'on aura vu la ſomme du bien ou du mal qui en réſultera. Nous autres acataleptiques, ne ſommes pas gens à précipiter nos jugemens. Nous ſommes convaincus que nos raiſonnemens nous trompent ſouvent, et qu'il n'eſt preſque aucune matière qu'on puiſſe diſcuter juſqu'au bout; c'eſt par une ſuite de ce ſcepticiſme que je vous prie de ne pas ajouter foi légérement aux calomnies qu'on répand contre nos bons pères; rien de plus faux que le bruit qui a couru de l'empoiſonnement du Pape; il s'eſt fort chagriné de ce qu'en annonçant aux cardinaux la reſtitution d'Avignon, perſonne ne l'en a félicité, et de ce qu'une nouvelle auſſi avantageuſe au ſaint ſiége a été reçue avec autant de froideur. Une petite fille a prophétiſé qu'on l'empoiſonnerait tel jour : mais croyez-vous cette petite fille inſpirée ? Le Pape n'eſt point mort en conſéquence de cette prophétie, mais d'un deſſéchement total des ſucs : il a été ouvert, et l'on n'a pas trouvé le moindre indice de poiſon, mais il s'eſt ſouvent reproché la faibleſſe qu'il a eue de ſacrifier un ordre tel que celui des jéſuites à la fantaiſie de ſes enfans rebelles. Il a été d'une humeur chagrine et bruſque les derniers temps de ſa vie, ce qui, avec les débauches qu'il a faites, a contribué à raccourcir ſes jours. Voilà

1774.

1774. la société justifiée, et ce qui en reste n'aura besoin ni d'arsenal pour le coutelet, ni de pharmacie pour les potions expéditives.

Après avoir fait l'apologie de l'innocence de ces prêtres, il me sera bien permis d'y ajouter celle d'un pauvre officier que je vous ai adressé; je ne m'attends pas qu'on y fasse attention : ni plus ni moins nous aurons fait notre devoir. Cette abominable superstition est plus enracinée encore en France que dans la plupart des autres pays de l'Europe. Vos évêques et vos prêtres n'en démordront pas si facilement; ce ne sera pas la raison qui les convertira; la nécessité qui les forcera à ne point persécuter, est l'unique moyen qui reste pour les réduire à la tolérance. Je souhaiterais bien que ma lettre fut ouverte et qu'elle tombât entre les mains de votre archevêque; il bénirait Dieu de ce que sa Providence ne m'a pas fait naître sur le trône des Welches, et il en aimerait d'autant plus Louis XVI.

Nous jouissons ici d'une tranquillité parfaite, et je me flatte que cette heureuse situation pourra continuer si l'on est sage. La paix est la mère des arts; il faut que le temple de Janus soit fermé pour les cultiver. C'est le temps que votre sculpteur devait prendre pour venir ici : les morceaux que j'ai vus de sa façon sont élégans et de bon goût. Il trouvera d'abord de l'ouvrage en arrivant : pourvu que sa tête soit aussi sage que ses mains sont adroites, nous nous comporterons fort bien ensemble.

S'il vous faut des vers, en voici; ce seront vos étrennes, cela est bon pour amuser un moment et voilà tout. Je n'apprends rien de votre santé, ce qui

me

me fait soupçonner qu'elle est bonne : conservez-la soigneusement, c'est l'unique vrai bien dont nous puissions jouir. Personne ne s'intéresse plus à la conservation de Protagoras que le philosophe de Sans-Souci. 1774.

Sur ce, etc.

LETTRE CXXI.

DU ROI.

Le 14 décembre.

Le sculpteur est arrivé avec la lettre dont vous avez bien voulu le charger. Nous ferons notre accord et il ne manquera pas d'ouvrage. Je vous suis obligé du choix que vous en avez fait. Les morceaux que j'ai vus de lui sont beaux, et je crois sur votre témoignage sa cervelle mieux organisée que celle de son prédécesseur. J'aime mieux, s'il faut choisir, moins d'art et un esprit tranquille, que plus d'habileté et une inquiétude et une fougue perpétuelle, dont un artiste désole tous ceux qui ont à faire à lui. A mon âge la tranquillité est ce qu'il y a de plus désirable, et l'on sent de l'éloignement pour tout ce qui la trouble.

Grimm qui est jeune, pense autrement. Je le crois tout déterminé à se jeter dans les grandes aventures. Je ne m'attendais pas qu'il eût mon portrait en porcelaine, j'ignorais même qu'il existât tel. Il faut être Apollon, Mars ou Adonis pour se faire peindre, et comme je n'ai pas l'honneur d'être un de ces

1774. Meſſieurs, j'ai dérobé mon viſage au pinceau autant qu'il a dépendu de moi. Si pourtant vous voulez avoir de cette porcelaine, j'en ferai une petite pacotille à Berlin et je vous la ferai tenir la mieux conditionnée qu'il ſera poſſible. Tirésias commence à recouvrer la vue, les organes n'ont pas été viciés, ſon mal n'a eu de cauſe qu'un ſang ardent porté avec véhémence à la tête par la ſuppreſſion des hémorrhoïdes. Voilà des accidens auxquels la malheureuſe humanité eſt aſſujettie. Et qu'on nous diſe après cela, qu'il ne faut pas de philoſophie dans un des pires globes de cet univers; il en faut beaucoup, mais plus pratique que ſpéculative; la première eſt un beſoin, la ſeconde un luxe. Paſſez-moi, mon cher Pythagoras, cette aſſertion en faveur de l'eſtime que j'ai pour vous.

Sur ce, etc.

LETTRE CXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 15 décembre, anniverſaire de la bataille de Keſſelsdorf.

SIRE,

IL faut, et je n'ai pas de peine à le croire, que tous les commis de toutes les poſtes d'Allemagne, ſans compter ceux des poſtes de France, ayent été curieux de lire les vers que V. M. me fait l'honneur de m'envoyer; car le paquet qui contenait ces vers, et la lettre du 15 novembre qui y était jointe, ne me ſont parvenus qu'à plus de trois ſemaines de date. Ce retard, joint à un rhumatiſme qui m'a privé pendant quelques jours de l'uſage de mon bras droit, m'a empêché de faire plutôt à V. M. mes très-humbles et très-ſincères remercîmens ſur la charmante pièce dont elle a bien voulu me procurer la lecture. C'eſt en même temps un ouvrage plein de poéſie et d'imagination, et une ſatire très-piquante et très-philoſophique de tous les déſordres dont nous autres malheureux Welches avons été les témoins et les victimes; ſatire qui a d'ailleurs un mérite très-rare dans des ouvrages de cette eſpèce, celui de n'exagérer rien, et de ne point paſſer les bornes de la juſtice et de la vérité. Je l'ai lue et relue, Sire, avec le plus grand plaiſir: je la relirai encore; c'eſt à V. M. qu'il appartient de donner à ſes pareils de 1774.

1774. si utiles leçons. Je suis ravi de la bonne opinion que V. M. paraît avoir de notre jeune Roi ; il la justifie tous les jours par de nouveaux actes de justice et de bienfesance. Je ne l'approcherai vraisemblablement jamais, et sûrement je n'aurai jamais rien à lui demander; mais je fais des vœux pour sa conservation et je ne puis m'empêcher de remarquer combien il est heureux pour l'humanité, que de toute la maison de Bourbon, les deux princes les plus dignes du trône soient précisément les deux qui l'occupent aujourd'hui, le Roi de France et le Roi d'Espagne. Comme notre Roi a le cœur droit et vertueux, on ne craint pour lui ni la séduction des flatteurs, ni celle des fripons; on ne craint que celle des hypocrites qui pourraient prendre le masque de la vertu; mais heureusement ces hypocrites ont si maladroitement montré ce qu'ils sont, par la conduite scandaleuse qu'ils ont eue dans la maladie du feu Roi, qu'on est persuadé que le jeune prince les a bien connus, et ne tombera pas dans leurs filets. Rien n'égale l'indignation de toute la France contre les instituteurs qui ont élevé ce monarque avec une négligence dont il se plaint lui-même. On espère au moins qu'il ne leur donnera pas sa confiance.

Nous attendons un pape, et nous espérons qu'il ne laissera de jésuites que dans les Etats de V. M., puisqu'elle veut bien les y souffrir. Je ne suis point étonné que V. M. ne croie pas à l'empoisonnement du pauvre pontife ; elle ne pourrait garder un moment de si habiles apothicaires; mais toutes les nouvelles d'Italie sont si positives et si bien circonstanciées à ce sujet, qu'il n'est pas possible d'en douter. V. M.

me fait l'honneur de me demander ſi je crois *cette petite fille inſpirée*. Je me flatte qu'elle me connaît aſſez pour ne pas me ſoupçonner d'ajouter foi à de pareilles inſpirations ; mais ce que je crois plus volontiers, c'eſt que les fripons qui lui ont fait prédire la mort du Pape, avaient d'avance pris leurs meſures, ou étaient bien réſolus de les prendre, pour que la prédiction fût vraie. Ainſi, n'en déplaiſe à V. M., je dirai toujours comme Caton, qu'il faut *détruire Carthage* ; mais j'ajouterai qu'à l'exception des empoiſonneurs, s'ils ſont convaincus, il ſerait barbare de rendre malheureux, et de réduire à la misère et au déſeſpoir les individus qui habitaient Carthage, et qu'il faut tâcher de transformer en bons et honnêtes citoyens ceux qui auraient été des jéſuites ambitieux et intrigans. 1774.

J'eſpère que le ſculpteur ſera arrivé, quand V. M. recevra la lettre que j'ai l'honneur de lui écrire. J'ai tout lieu de croire que V. M. ſera auſſi contente de ſa perſonne, qu'elle me paraît l'être de ſes talens et de ſes ouvrages ; c'eſt un bon Flamand, droit et honnête, qui n'aura rien de plus à cœur que de ſe montrer digne des bontés de V. M. Il a dû remettre à V. M. une lettre dans laquelle je lui demande inſtamment une grâce, que je la prie de ne pas me refuſer. C'eſt de vouloir bien me donner ſon portrait, fait à ſa belle manufacture de porcelaine, et pareil au portait en petit, très-beau et très-reſſemblant, que j'ai vu entre les mains de M. Grimm. Ce portrait, Sire, ſera pour moi l'étrenne la plus précieuſe que j'aye reçue de ma vie, et le préſent le plus cher dont V. M. puiſſe me gratifier et m'honorer.

1774. Je travaillerai, Sire, avec tout le zèle poſſible, à faire rendre juſtice à l'officier auquel V. M. s'intéreſſe. J'ai déjà fait à ce ſujet, conjointement avec quelques amis honnêtes et auſſi zélés que moi, mais plus conſidérables et plus accrédités, des démarches qui, à ce que j'eſpère, ne ſeront pas infructueuſes; mais il faut du temps et de la prudence pour mener à bien cette affaire. Quand il en ſera temps, je ſaurai faire valoir, ſi je le crois néceſſaire, l'intérêt que V. M. veut bien y prendre, et j'eſpère que ſon nom mettra *quelque poids* dans la balance.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, les vœux que je fais pour vous au commencement de l'année, qui va être, ſi je ne me trompe, la 36e de votre glorieux règne, et qui ne ſera qu'accroître les ſentimens d'admiration, de reconnaiſſance et de profond reſpect avec leſquels je ſuis etc.

Fin du Tome premier.

62632564